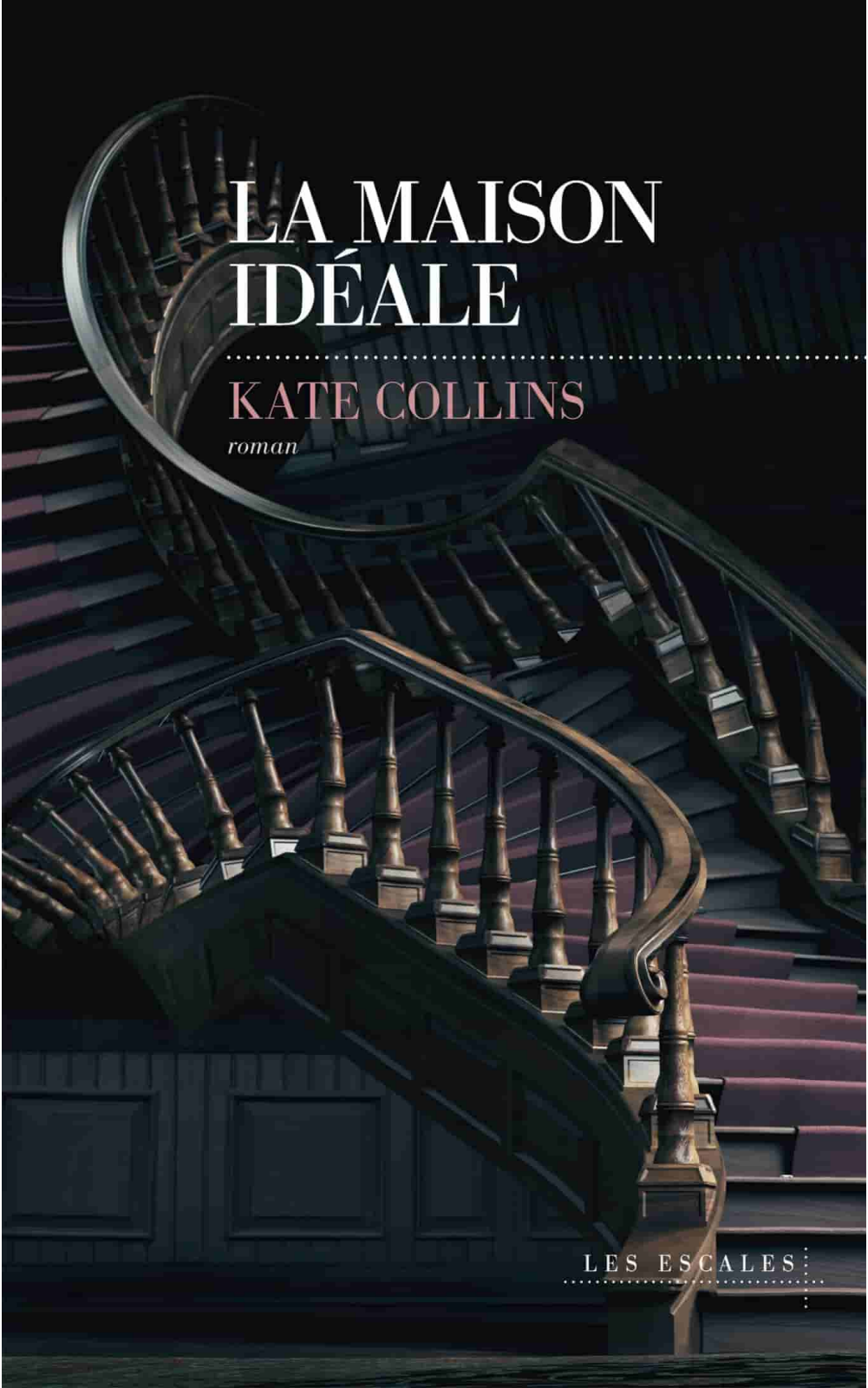
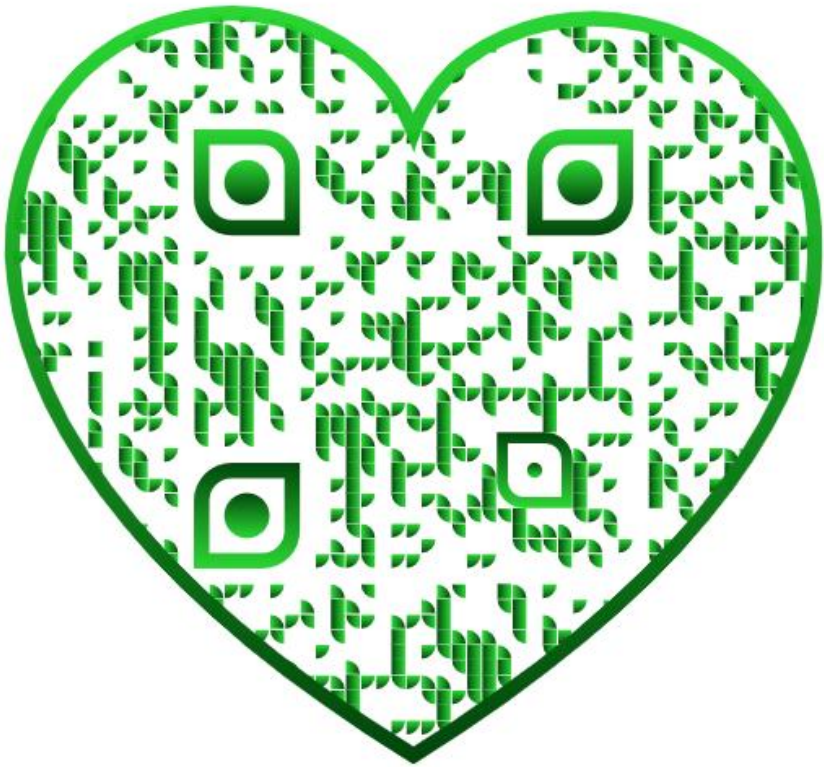
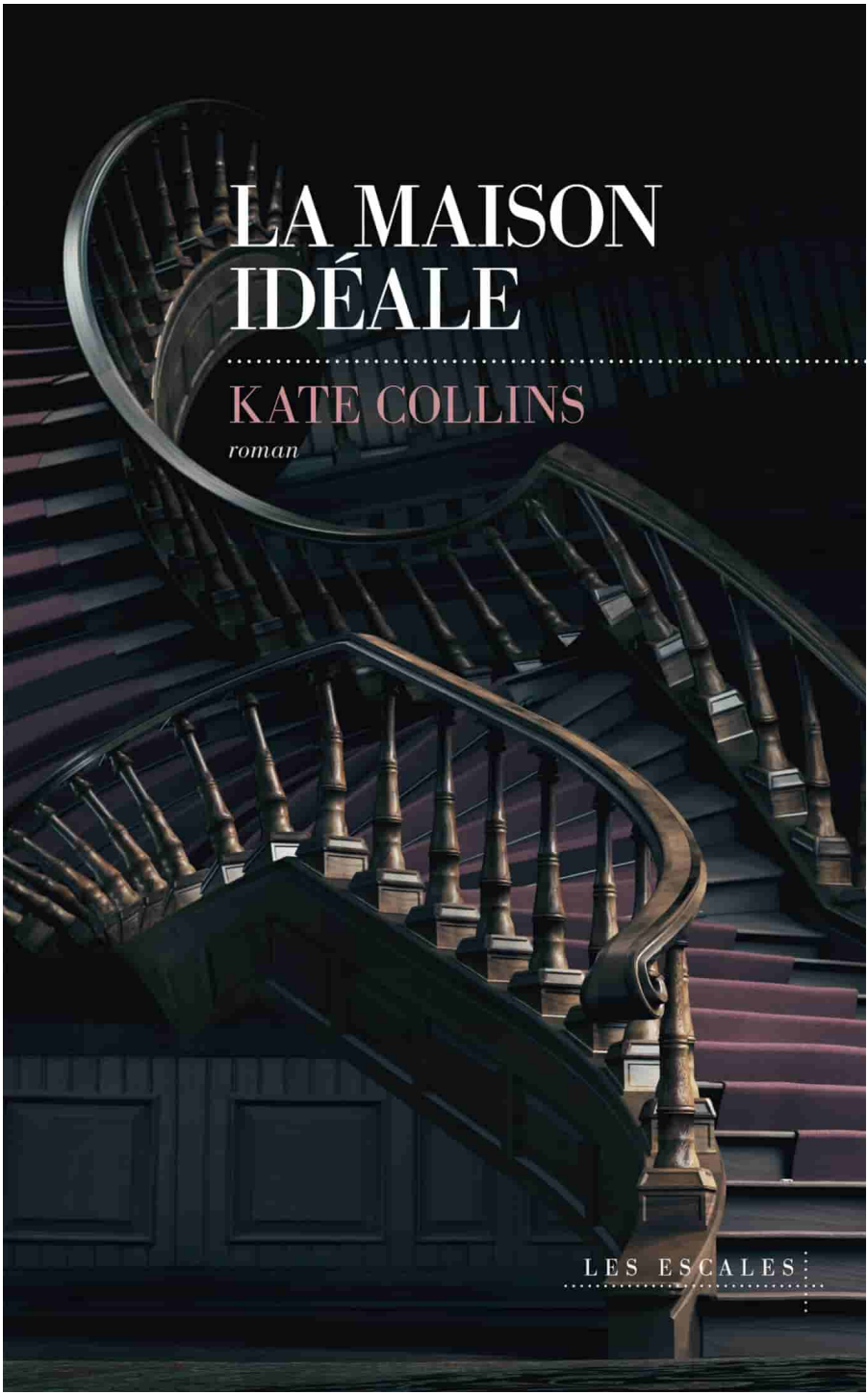

LA MAISON IDÉALE
KATE COLLINS
roman
LES ESCALES




LA MAISON IDÉALE
KATE COLLINS
roman
LES ESCALES

Kate Collins

LA MAISON IDÉALE

Traduit de l'anglais (Irlande)
par Isabelle Maillet

LES ESCALES

Titre original : *A Good House for Children*

Copyright © Kate Collins, 2023

Édition française publiée par :
© Éditions Les Escales, un département d'Édi8, 2024
92, avenue de France
75013 Paris – France
Courriel :

ISBN : 978-2-36569-931-0

Couverture : Hokus Pokus Créations

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

Pour Shirley et Phil,
que j'aime par-dessus tout.

Sommaire

Titre

Copyright

Dédicace

Bourgeonnement

- 1 - 2017
- 2 - 2017
- 3 - 1976
- 4 - 2017
- 5 - 2017
- 6 - 1976
- 7 - 2017

Maturation

- 8 - 1976
- 9 - 2017
- 10 - 2017
- 11 - 1976
- 12 - 2018
- 13 - 1976
- 14 - 2018

Floraison

- 15 - 2018
- 16 - 1976
- 17 - 2018
- 18 - 1976
- 19 - 2018
- 20 - 1976

21 - 2018

Décomposition

22 - 2018

23 - 1976

24 - 2018

25 - 1976

26 - 2018

27 - 1976

28 - 2018

Arrivée

29 - 2023

Note de l'autrice

Remerciements

Dernières parutions

Les Escales

Bourgeonnement

« *Awake, arise, pull out your eyes,*
And hear what time of day;
And when you have done, pull out your tongue,
And see what you can say. »

« Réveille-toi, lève-toi, ouvre les yeux,
Et écoute, c'est l'heure ;
Et quand ce sera fait, tire la langue,
Et vois ce que tu peux dire. »

Comptine anglaise traditionnelle

1
2017

Il est possible de trop aimer. Il est même possible d'aimer jusqu'à la mort. Sam avait 7 semaines quand, un soir où il hurlait à s'en rendre écarlate, en proie à cette fureur existentielle propre aux bébés, Orla McGrath, penchée sur son berceau, songea : *Je t'aime tellement que je pourrais te tuer*. Cette pensée ne fit que lui traverser l'esprit avant de se dissiper dans la nuit humide mais, au fil des ans, elle se rappellerait parfois l'avoir eue et un flot d'adrénaline déferlerait en elle.

En grandissant, Sam devint moins colérique et de plus en plus silencieux. Son babillage de jeune enfant n'évolua guère au-delà de quelques mots, et bientôt, même ces sons-là ne s'échappèrent plus de sa petite bouche rouge pleine de dents minuscules pareilles à des grains d'orge perlé – jusqu'au jour où, alors qu'il venait d'avoir 3 ans, Orla et Nick se rendirent compte que leur fils n'avait pas prononcé une seule parole depuis près d'une semaine.

— Tu crois qu'il faut l'emmener chez le médecin ?

Orla avait posé la question en examinant la bouche ouverte de son fils qui se tenait docilement devant elle dans la cuisine.

— À mon avis, il n'y a rien qui cloche chez lui, répondit Nick.

Adossé au four, les bras croisés, il observait la scène d'un air plus intéressé qu'inquiet.

— Sam, mon chéri, tu peux me dire si tu as mal à la gorge ? demanda Orla en plaçant sa paume sur la joue de l'enfant.

Il fit non de la tête.

— Qu'est-ce que je dois comprendre ? Que tu ne peux pas me le dire ou que tu n'as pas mal ?

Cette fois, Sam hocha la tête, et Orla poussa un soupir de frustration. Elle attira ensuite le garçonnet sur ses genoux et lui cala la

nuque dans le creux entre ses seins. À travers son chemisier, elle percevait la chaleur du petit corps blotti contre elle.

— Mais bon, ça ne peut pas faire de mal de prendre rendez-vous, j'imagine, déclara Nick. Le problème, c'est que je ne serai pas beaucoup à la maison la semaine prochaine, et que je ne pourrai probablement pas t'accompagner.

Lorsque Orla était enceinte de Sam, et qu'elle se sentait grosse, ralentie et un peu hébétée, elle avait développé une étrange terreur à l'idée de ne pas pouvoir étancher sa soif. Si elle ne buvait guère plus qu'avant, la seule idée de ne pas avoir d'eau à sa disposition la paniquait. Par conséquent, elle avait commencé à faire des stocks. Des gobelets à moitié pleins s'entassaient sur sa table de nuit, formant une véritable forteresse, et le coffre de sa voiture était en permanence alourdi par des packs d'eau minérale. Des litres d'eau pétillante remplissaient les placards, prenaient la poussière dans les toilettes, roulaient sous le canapé. Dehors, des rangées de seaux et de pots recueillaient la pluie et verdissaient lentement. Parfois, quand Orla avait la gorge sèche, le simple fait de regarder ses réserves chassait son envie de boire et elle souriait en effleurant les bouteilles. Sa plus grosse casserole, qu'elle avait transformée en cale-porte pour maintenir ouvertes les portes-fenêtres entre le salon et la cuisine, contenait également une eau merveilleuse, à la surface aussi lisse qu'un miroir.

Sa belle-mère, qui lui avait rendu visite à l'époque, s'était inquiétée en découvrant l'ampleur de cette obsession maladive et, craignant un diabète gestationnel, l'avait emmenée chez le médecin. Mais il s'avéra qu'Orla allait parfaitement bien. Le praticien, un homme bienveillant qui ressemblait un peu à un héron, lui avait pris la main en disant : « Si ça vous tranquillise, vous pouvez tout à fait poursuivre votre collection. » Orla, reconnaissante, lui avait souri.

Puis Sam était venu au monde, lui déchirant les entrailles. Quand Nick les avait ramenés chez eux, le bébé et elle, Orla avait vu l'eau partout dans la maison et décidé qu'elle n'en avait plus besoin. Par conséquent, tout avait été évacué : les seaux avaient été vidés au-dessus de la grille d'égout dans le jardin, les innombrables packs dans leur emballage en plastique avaient été distribués aux voisins. Son fils dans les bras, Orla avait débarrassé tous les endroits où elle avait

amassé des bouteilles et mis un peu d'elle-même dans cette accumulation.

Pour Bridie, trois ans plus tard, les choses avaient été plus faciles. Le fœtus se faisait si discret qu'Orla en oubliait parfois qu'elle était enceinte, surtout dans les premiers mois, et lorsqu'elle accoucha enfin d'un bébé vigoureux après quatre-vingt-dix minutes de travail haletant, elle fut presque étonnée de voir un être bien vivant. Mais Bridie avait beau être un nourrisson plus calme que ne l'avait été Sam, Orla se sentit moins comblée par sa naissance. Nick affirma que c'était une réaction parfaitement naturelle, parce que les premiers-nés étaient toujours spéciaux, et elle hocha la tête en signe d'assentiment.

Au début, elle avait eu peur que leur fils réagisse mal à l'arrivée d'un nouveau membre de la famille. Elle avait entendu tant d'histoires horribles au sujet de jeunes enfants qui avaient mis leur cadet nouveau-né dans la machine à laver ou l'avaient fait tomber de son landau… Mais Sam était enchanté d'avoir une petite sœur. Tout le ravissait chez elle : le duvet sombre sur son crâne, ses lèvres satinées, sa façon de rester couchée sur le dos comme un scarabée… Il lui caressait les orteils quand Orla lui donnait son bain dans le lavabo et, lorsque cette dernière eut finalement renoncé à allaiter, au terme de six semaines épuisantes passées à produire un lait clair trop peu nourrissant, ce fut lui qui insista pour tenir le biberon.

Après avoir soumis Sam à un examen minutieux que l'enfant subit patiemment, le médecin déclara qu'il n'avait rien constaté d'anormal et les adressa à une pédopsychiatre. Mère et fils endurèrent trois séances avec elle, durant lesquelles le garçonnet se rembrunit de plus en plus, si bien qu'Orla résolut d'arrêter. La praticienne accueillit cette décision d'un haussement d'épaules, après avoir rendu un diagnostic de « mutisme sélectif ».

— Franchement, je ne sais pas d'où vient le problème, avoua-t-elle. La plupart des enfants qui restent silencieux en présence d'inconnus se montrent plutôt bavards chez eux. Ce n'est pas le cas de votre fils, mais je ne vois aucune explication rationnelle à son silence.

Orla regarda le petit garçon qui, assis tranquillement sur sa chaise dans la salle d'attente, balançait ses jambes dans le vide.

— Qu'est-ce que vous nous conseillez, alors ?

— Il n'y a pas grand-chose à faire. Pour le moment en tout

cas. Chez bon nombre de jeunes, c'est souvent la manifestation d'une profonde anxiété. En l'occurrence, je n'en ai relevé aucun signe évident chez lui.

— Je me disais, peut-être qu'avec l'arrivée du bébé…

— Comment se comporte-t-il avec sa sœur ?

Sam l'adorait. Il communiquait avec elle sans paroles, aidait sa mère à l'habiller, ramassait ses chaussettes abandonnées et lui caressait les joues quand elle dormait. Il s'était érigé en gardien loyal et l'aimait au-delà du langage, au point qu'Orla en était même vaguement jalouse.

— Il est formidable, répondit-elle. N'empêche, c'est un bouleversement pour lui et…

— Possible. En attendant, si vous voulez mon avis, ce n'est que de l'entêtement de sa part. Ça finira probablement par lui passer.

— Et dans le cas contraire ?

— Écoutez, madame McGrath, votre fils ne souffre d'aucun handicap physique, et vous devriez être soulagée de l'apprendre. Je crois que, pour le moment, il n'a tout simplement pas envie de parler.

Orla, restée avec ses questions, se mit alors à observer son fils avec une intensité qui ne les rendait que trop conscients l'un de l'autre. Cette situation donna naissance à une certaine tension entre eux, légère mais indéniable. Orla se rendait bien compte que son inquiétude et sa manie de le surveiller en permanence ne faisaient qu'aggraver le problème. Pour autant, elle ne pouvait s'empêcher de l'encourager à utiliser des mots quand il voulait déjeuner, plutôt que de taper sur la porte du frigo. Il lui arrivait aussi de tenir plusieurs t-shirts hors de sa portée pour l'inciter à lui dire lequel il avait envie de mettre ce jour-là. De l'entêtement, oui. En son for intérieur, Orla en était venue à considérer l'attitude de son fils comme une « muettinerie ». À 3 ans, Sam se complaisait dans son silence béat. Il pointait le doigt et souriait, déjouant ainsi toutes les tentatives maternelles pour le forcer à parler avec une aisance qui le faisait paraître bien plus mûr que son âge.

Un mardi soir, alors qu'Orla rinçait les assiettes du dîner, son mari s'assit sur une chaise dans la cuisine en disant :

— Je me fais du souci pour Sam.

— Hein ?

Orla ôta ses gants en caoutchouc, se retourna et s'appuya contre l'évier.

— Ça ne s'améliore pas.

— Il a juste besoin de temps, Nick. Et d'espace.

— Exactement.

— Hein ?

Nick décapsula deux bouteilles de bière italienne et en tendit une à sa femme.

— À propos d'espace… Que penserais-tu d'une nouvelle maison ?

— Hein ?

— Arrête de répéter « hein » comme ça ! Je te parle d'une nouvelle maison, là.

Il lui décocha un grand sourire, l'air tout excité.

— Tu veux déménager ? s'étonna Orla.

— Eh bien, j'y pense déjà depuis un certain temps.

— Pourquoi ?

Il avala quelques gorgées de bière.

— On a souvent parlé d'aller s'installer un jour sur la côte, plus près de chez mes parents, et je me suis dit que le moment était peut-être venu. Les affaires marchent, on peut se le permettre. Et je voudrais que les enfants fassent l'expérience de ce que j'ai moi-même connu dans ma jeunesse. Qu'ils soient plus libres, tu vois ? La campagne, le bon air, tout ça… Mes parents seraient ravis, ils ne demandent qu'à se rapprocher de nous. Et Sam se plaît bien là-bas. Comme nous, d'ailleurs.

Les parents de Nick vivaient dans le Dorset, pas très loin de Poole, dans un endroit ravissant avec ses criques rocheuses et ses petites plages festonnées à l'abri des regards. Orla aimait aussi beaucoup ses beaux-parents, qui l'avaient accueillie avec chaleur et simplicité. Eva, sa belle-mère, lui avait témoigné une grande gentillesse quand elle était enceinte de Sam. C'était elle qui lui avait tenu la main dans la salle d'attente du médecin, elle aussi qui avait gentiment rabroué Nick lorsqu'il avait reproché à sa femme d'avoir dépensé près de cinquante livres d'un coup en packs d'eau minérale. Pour toutes ces raisons, Orla lui était reconnaissante. Et Sam adorait ses grands-parents. Bridie aussi, à sa manière plus limitée. Alors, de quel droit les priverait-elle d'un tel bonheur potentiel ? Elle ne se souvenait que trop bien d'avoir elle-même grandi dans un foyer gouverné par des règles

strictes qui l'avaient étouffée.

— Tu es sûr que c'est une bonne idée ?

Elle préférait formuler ses doutes sur le mode interrogatif, parce qu'elle savait que Nick aurait un avis tranché. Il ne s'embarrassait jamais de points d'interrogation pour exprimer ses opinions.

Il se leva, la rejoignit et posa les mains sur sa taille.

— Absolument. Sam a besoin de changer d'air et je crois que nous aussi. J'en ai assez de la ville.

Ils passèrent quelques soirées plaisantes, dans une atmosphère complice, à explorer divers sites immobiliers, se taquinant au sujet de leurs priorités différentes, imaginant qu'ils disposaient d'un budget illimité. Un million, un million cinq, deux millions… Ils ne pourraient jamais acquérir de tels biens, évidemment, mais c'était amusant de regarder les annonces, Orla devait bien l'admettre. Et Nick avait raison, il y avait de magnifiques propriétés à vendre. Alors, elle se prit à rêver d'étés dorés et d'eaux turquoise et accepta l'inéluctabilité du déménagement en se disant qu'elle en avait sans doute envie elle aussi.

À la chaleur de l'été succéda la douceur de l'automne, et un soir, en rentrant du travail, Nick annonça avec un grand sourire qu'il avait trouvé une maison. Orla était suffisamment bien disposée ce jour-là pour l'écouter avec attention. Elle se sentait détendue après un après-midi des plus agréables passé dans le jardin avec les enfants, à regarder Sam chercher des vers de terre et Bridie agiter ses jambes potelées sous l'ombrelle fixée à son landau. Nick semblait avoir deviné que la journée avait été proche de la perfection pour elle et que c'était le moment idéal pour parler d'un changement. Il avait toujours su cerner son humeur, même si, depuis quelque temps, il utilisait ce talent avant tout à son avantage.

— Dans le Dorset, comme on avait dit, ajouta-t-il.

Il s'adossa à son siège et avala une longue gorgée de gin tonic. Il lui en avait également servi un, dans un verre agrémenté d'un quartier de pamplemousse, comme elle aimait. L'huile contenue dans l'écorce du fruit troublait la boisson.

— Dans quel coin ? demanda Orla.

— À environ cinq kilomètres à l'est de Lulworth, près d'un village qui s'appelle Holmesford.

— C'est loin.

Elle fit mentalement le trajet, visualisa la boucle autour de Bath à travers les Downs, puis la ligne droite vers le sud dans le parc national, qui traversait des villages dont les noms se terminaient par Regis, Minster et Magna.

— Je l'ai vue en revenant de chez mes parents, tu sais, quand j'y suis allé l'autre semaine, expliqua-t-il. J'ai été obligé de prendre une déviation sur le chemin du retour, et c'est là que j'ai remarqué un panneau « À vendre ». Je me suis dit que ça valait peut-être la peine de jeter un coup d'œil. Sérieux, Orla, cette maison est vraiment incroyable ! C'est la bonne, je t'assure. Une vraie splendeur, située au sommet d'une colline. La vue est à couper le souffle. Quant au prix, eh bien, il est plutôt correct, tout bien considéré. J'ai prévu une visite ce week-end, on pourrait en profiter pour explorer les environs. On n'aura qu'à laisser les enfants à ma mère, on sera plus tranquilles.

Il traça dans l'air la forme approximative d'un carré.

— C'est immense, poursuivit-il. Ce sera formidable pour les gosses, et toi, tu auras de l'espace pour peindre. Ah, et l'école primaire du village est apparemment très bien.

Orla fut prise de court à la pensée qu'il leur faudrait bientôt scolariser Sam. Ils ne l'avaient jamais mis à la crèche, au début parce qu'ils n'en voyaient pas l'utilité. Elle-même était femme au foyer, alors pourquoi s'imposer une dépense inutile ? Par la suite, c'était le silence du petit garçon qui les avait retenus : ils ne voulaient pas qu'il s'attire des moqueries ou se sente exclu, et leur désir de le protéger au sein du cercle familial l'avait emporté sur l'avis de la pédopsychiatre qui, durant la dernière séance, avait fait une allusion appuyée aux bénéfices de la socialisation. Pour compenser, Orla l'emmenait à diverses activités en espérant que ce serait suffisant.

Nick afficha l'annonce immobilière sur son téléphone, puis mit ses mains de chaque côté de l'écran pour mieux voir.

— Et je ne te parle même pas du jardin ! s'exclama-t-il. Sam va pouvoir s'en donner à cœur joie. Et puis, peut-être que dans un cadre différent, il…

Il fit un geste vers leur fils qui, accroupi un peu plus loin, scrutait l'herbe devant lui. Il se tenait de profil, le visage ombré par un chapeau de soleil bleu à large bord. L'espace d'un instant, Orla eut l'impression de ne pas le connaître, comme si c'était n'importe quel

enfant.

— Il n'est pas cassé, Nick, il n'a pas besoin qu'on le répare ! Un déménagement ne va pas faire disparaître le problème comme par enchantement.

Elle ne supportait pas d'avoir à défendre Sam contre son père. La principale préoccupation de Nick semblait toujours être ce que les autres pensaient de leur fils, comment ils le traitaient ou réagissaient en sa présence. Le petit garçon ne paraissait pas y attacher d'importance, il adorait son papa, mais Orla était triste pour lui. Elle avait bien conscience que Nick considérait leurs enfants comme une extension – un reflet – de lui-même, et que cet écart par rapport à la norme chez son fils le perturbait.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire, protesta-t-il. Bon sang, Orla, pourquoi faut-il toujours qu'avec toi, ce soit tout ou rien ? Je n'ai pas dit que ce serait le remède miracle, juste que ça pourrait être bénéfique.

Il sourit, puis tendit la main et lui effleura le bras par-dessus la table.

— Tu peux au moins essayer d'aimer cette maison ? Pour moi ?

— Bien sûr, répondit Orla, avant de vider son verre. Désolée. Je suis impatiente de la voir.

Avait-elle envie de ce changement ? Peut-être. Elle réfléchit. Elle était partagée sur la question, comme elle l'avait été quelques années plus tôt sur l'éventualité d'une grossesse. Et parce qu'elle ne savait pas trop quoi penser, elle ne fut que trop heureuse de s'en remettre à Nick. Il était si déterminé, si concentré sur son objectif qu'elle accepta de se laisser placer dans la position qu'il souhaitait. Comme toujours, il l'orientait vers les choses qu'il jugeait dignes d'attention, la détournait des autres, et elle lui en était reconnaissante. La plupart du temps, du moins. Au fond, elle savait que la décision avait déjà été prise.

Alors elle se dépouilla de son ancienne vie comme on enlève un vêtement et se glissa dans la nouvelle.

2
2017

« The Reeve ». Le nom de la propriété était gravé sur une plaque en grès fixée à l'un des piliers du portail et aussi au-dessus de l'entrée de la demeure elle-même, où figurait également la date de construction : 1812. L'allée décrivait un arc de cercle devant la bâtisse et la pelouse s'étendait sur près de dix mètres jusqu'à un muret de brique derrière lequel on apercevait un chemin sablonneux qui s'arrêtait abruptement au bord de la falaise.

Orla, qui avait fait le trajet à l'arrière de la voiture, n'avait pratiquement rien dit tandis que Nick, au volant, discutait avec l'agente immobilière des prix des biens dans la région, des dispositions à prendre pour le déménagement, du projet d'acheter un petit appartement à Bristol une fois leur ancienne maison vendue. C'était l'accord auquel ils étaient parvenus : elle-même resterait seule la semaine et Nick reviendrait le week-end. Sur le coup, cette perspective lui avait causé une certaine appréhension, jusqu'au moment où son mari lui avait fait remarquer qu'il s'en allait toujours le matin avant le lever des enfants et rentrait rarement à l'heure pour le coucher. Elle aurait voulu demander : « Et moi, alors ? »

Elle avait regardé les haies défiler, les terres devenir plus verdoyantes, sauvages et solitaires. Ils avaient traversé le village avant de monter par la route de la colline plutôt que par l'autre, qui longeait les champs derrière le domaine, et Orla s'était sentie soulagée en constatant qu'il s'agissait d'un gros bourg animé. Elle avait aperçu un joli restaurant, une bibliothèque et même une petite galerie d'art. Quelques touristes déambulaient ici et là, résolument optimistes avec leur crème glacée à la main, mais la saison estivale touchait à son terme et l'air iodé qui entrait par la vitre ouverte sentait déjà la

végétation en décomposition.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent devant la maison, Nick se retourna pour lui presser le genou, lui signifiant par ce geste simple, presque brutal, ce qu'il allait advenir.

— Elle est inhabitée depuis cinq ans, précisa l'agente.

Elle descendit de voiture, referma la portière puis leva les yeux vers la façade. Elle mit une main en visière comme pour mieux évaluer la taille de la bâtisse, et Nick, qui l'avait rejointe, l'imita. Orla sortit à son tour et fit un pas de côté pour contempler la vue depuis la falaise.

— Oui, la personne que j'ai eue au téléphone la première fois que j'ai appelé l'agence m'en a parlé, déclara Nick. Mais nous sommes prêts à faire des travaux.

Il tira sur le pull d'Orla pour la ramener vers lui.

— Viens par ici.

Il glissa un bras autour de sa taille et la fit pivoter vers la maison.

— Quand les précédents propriétaires sont morts – ils étaient assez âgés, je crois –, c'est un neveu qui en a hérité, expliqua-t-il. Il cherchait à s'en débarrasser depuis déjà un bon moment et… Voilà, on est arrivés.

L'agente immobilière hocha la tête.

— Vous pourriez faire une très bonne affaire, madame McGrath, dit-elle. Il est prêt à négocier.

Elle adressa un clin d'œil à Nick, qui éclata de rire. Orla remarqua un arbuste qui avait poussé dans l'une des cheminées.

— Il y a de quoi aménager un garage double à la place de cet appentis, reprit l'agente en indiquant une remise délabrée.

Alors qu'elle suivait la direction de son regard, Orla aperçut un oiseau brun qui gisait sur le gravier devant les portes. Ce n'était plus qu'un petit corps desséché, ratatiné – un minuscule tas de plumes et d'os.

— On peut stationner dans l'allée, elle est assez large, souligna Nick. Il faudra la désherber, bien sûr.

Le gravier qui la constituait, beige doré comme la demeure, était clairsemé et envahi par le chiendent. Sur la pelouse au-delà, dégarnie elle aussi par endroits et trop haute à d'autres, poussaient une profusion de vigoureux pissenlits et de touffes de marguerites évoquant des plaques de neige.

L'accès à la maison se faisait par un large porche, sous lequel étaient posés deux décrottoirs en fonte et un balai de jardin à manche métallique rouillé. De fines toiles d'araignée pendaient de l'antique lanterne en verre suspendue à l'avant-toit, au-dessus des grandes dalles grises du perron, polies et usées par deux cents ans de passage.

Les deux battants de la porte d'entrée, des monolithes en chêne massif, s'incurvaient au sommet pour former une arche gracieuse – une touche gothique incongrue sur une architecture de style Régence. Orla se demanda qui les avait conçus. Ils lui plaisaient, parce qu'ils donnaient de la personnalité à l'ensemble, comme un sourcil levé dans un visage par ailleurs placide.

Quant aux fenêtres, elle n'en avait jamais vu de pareilles. Par comparaison, les portes paraissaient presque modestes. Deux immenses fenêtres panoramiques, une de chaque côté de l'entrée, montaient jusqu'au premier étage. Si elles étaient aussi larges que les fenêtres à guillotine de la façade, elles étaient bien plus hautes, et leur forme rappelait l'arc des portes d'entrée. Les encadrements métalliques peints en blanc qui maintenaient le verre en place avaient été façonnés eux aussi de manière à reproduire cette étrange ogive gothique. Elles avaient dû coûter une fortune à l'époque.

Sur le toit d'ardoise, incliné en pente douce, se détachaient quatre chiens-assis pareils à des yeux mi-clos. Les vestiges d'une glycine morte, plantée quelque part de l'autre côté du haut mur de brique qui bordait la propriété, étaient encore accrochés sur la partie gauche de la façade, et une étroite grille en fer forgé permettait d'apercevoir le fouillis de végétation qu'était le jardin à l'arrière.

— Il est orienté au nord, dit l'agente immobilière. C'est un peu dommage, mais je suppose que les premiers propriétaires voulaient privilégier la vue sur la mer.

À l'intérieur, tout n'était que clarté et symétrie. Orla songea à une pêche coupée en deux ou aux moitiés d'une pomme. La maison semblait avoir été conçue comme un tout, puis divisée en son centre et ouverte.

Les pièces s'organisaient autour d'un vaste vestibule qui faisait toute la hauteur de la maison, surmonté d'une coupole de verre et de fer forgé, laquelle était constellée de feuilles mortes et de fientes. La lumière qui filtrait à travers était tamisée et chaude, même en cette journée de grisaille, et projetait de longues ombres sous les linteaux

proéminents au-dessus de chaque porte du premier et du deuxième étage, leur conférant un aspect solennel. Orla avait l'impression de voir les ponts inférieurs d'un bateau. À chaque niveau, les coursives en forme de fer à cheval allaient rejoindre les hautes fenêtres à l'avant – une cathédrale d'où contempler la mer.

De l'entrée, une longue étendue de dallage menait à l'escalier, qui s'incurvait au premier vers la droite et vers la gauche. Du côté gauche, il desservait la suite parentale, la nursery et la salle de bains attenante, tandis qu'à droite, il donnait accès à deux autres chambres, à une autre salle de bains et à un grand placard poussiéreux où mettre le linge à sécher. Toutes les fenêtres de cet étage étaient équipées de volets en bois à l'ancienne, délabrés mais toujours coquets. Dans la suite parentale, l'un des panneaux avait perdu son jumeau, et Orla eut l'impression de voir une bouche à laquelle il manquait une dent.

Deux autres volées de marches, une à chaque extrémité de la coursive, permettaient d'accéder au deuxième. Tout comme le palier du premier, ces escaliers-là, plus étroits, étaient recouverts d'une moquette vert mousse poussiéreuse et maculée de taches de peinture blanche. À la pensée de se retrouver à quatre pattes pour décoller tous ces mètres de revêtement crasseux, Orla se sentit soudain accablée de fatigue. À cet étage, elle découvrit deux chambres plus petites, une salle de douche avec des toilettes et une pièce à la fonction indéterminée comportant une porte qui dissimulait l'escalier du grenier.

Restée en retrait, elle vit Nick, qui précédait l'agente immobilière, ouvrir les portes en grand d'une manière qui lui parut à la fois possessive et déplaisante.

— Ça va, ma chérie ? demanda-t-il, ayant remarqué son froncement de sourcils.

— Oui, oui, je réfléchissais.

— Ma charmante femme ici présente est une grande cérébrale, plaisanta-t-il à l'adresse de l'agente immobilière.

Il sourit à cette dernière en pressant le bras d'Orla.

— Bon, vous pouvez avoir Internet, les précédents propriétaires avaient fait installer une ligne, dit l'agente. Mais vous êtes assez loin de l'antenne relais, alors autant vous prévenir tout de suite que le signal laisse à désirer. Vous auriez sans doute intérêt à vous renseigner auprès de votre opérateur pour savoir s'il n'y a pas moyen d'améliorer

la réception.

Elle leur montra deux prises LAN dans le mur au-dessus de la plinthe.

Ils redescendirent ensuite tous les trois au rez-de-chaussée, où Orla suivit Nick et l'agente vers le petit salon. Alors qu'ils s'extasiaient sur les moulures d'origine et les larges lattes du plancher en chêne massif, elle vit surtout la saleté et les dégâts causés par les vers à bois et l'humidité, mais elle ne voulait pas refroidir leur enthousiasme. Postée sur le seuil, elle jaugea les proportions de la pièce en essayant de s'imaginer y vivre. C'était grâce à son mari qu'ils pouvaient envisager de s'offrir cette maison, elle ne devait pas l'oublier.

Quand ils s'étaient rencontrés, elle était une jeune peintre qui connaissait déjà un beau succès, et Nick venait d'abandonner ses études pour monter sa société de programmation informatique. Elle avait immédiatement été séduite lorsqu'elle l'avait aperçu dans le jardin du pavillon loué par un de leurs amis communs. Accroupi près du barbecue, qui s'était éteint, Nick tripotait le tuyau du gaz et, pour rire, faisait semblant de lâcher un briquet près de la fuite. Il était grand, drôle, affligé d'une calvitie précoce qui ne semblait pas le préoccuper le moins du monde, et aussi plus jeune qu'elle – une différence d'âge suffisamment importante pour paraître un rien scandaleuse.

Personne ne vous dit jamais à quel point le coup de foudre peut devenir étouffant. Vous devez renoncer à peser le pour et le contre, reculer semble impossible. Il vous engage dans une voie que vous n'aviez peut-être pas envisagée ni voulue, et la décision de vous en détourner paraît à peine moins douloureuse que celle de suivre le mouvement. Aussi, quand Nick lui avait annoncé son intention de l'épouser, Orla s'était-elle sentie à la fois piégée et comblée par la certitude qu'il avait de pouvoir bâtir un avenir avec elle.

De son côté, il s'était engagé à fond, sans retenue ni doute, mais Orla, qui aspirait à une existence plus débridée, avait tourné et retourné la situation dans sa tête avant de s'endormir le soir à côté de l'homme qui avait déjà revendiqué son potentiel. Elle était tombée amoureuse de lui au premier regard, ce qui avait inexorablement modifié ses propres projets.

De leur Irlande natale, ses parents – chrétiens évangéliques, fatigués, horrifiés – lui avaient envoyé une lettre pleine de colère

quand elle avait emménagé dans le studio de Nick. Mais après avoir partagé leur vie, elle voulait vivre la sienne. S'il lui arrivait de se dire que la confiance inébranlable de Nick en lui-même et en leur couple avait quelque chose de rassurant pour elle, parce qu'elle lui rappelait la rigidité de son père et de sa mère autrefois, elle tâchait de ne pas y penser. La réussite professionnelle de son mari leur permettait de jouir d'une aisance matérielle qu'elle n'aurait probablement jamais pu assurer elle-même en tant qu'artiste rémunérée à la tâche.

Après la naissance de Sam, elle avait encore produit quelques œuvres, puis plus rien après celle de Bridie. Nick avait du mal à considérer la peinture comme un véritable travail et, même lorsqu'elle exécutait une commande payée, il craignait qu'elle n'ait plus assez de temps à lui consacrer. Orla en venait parfois à se demander quand au juste elle avait accepté cette situation, à quel moment elle avait posé son doigt sur la carte de leur destin et dit : « Voilà, on est ici et on ira là. »

Si elle n'y avait pas vraiment attaché d'importance jusque-là, il lui semblait désormais qu'elle aurait dû faire plus attention, se montrer plus vigilante pour éviter de se perdre. À son insu, elle s'était laissé happer par un quotidien qu'elle n'avait pourtant jamais envisagé. Sa carrière prometteuse avait été étouffée par les choix de Nick. C'était le résultat d'un pacte tacite entre eux – ce à quoi elle renonçait en contrepartie d'une certaine liberté financière. Mais plus le temps passait, moins elle se sentait libre.

— Alors ?

Nick se tourna vers elle dans le grand salon nu où leurs voix résonnaient. L'agente s'était retirée discrètement dans l'orangerie. Il tenait entre ses doigts le trousseau de clés dont le porte-étiquette en plastique rouge semblait trop criard, trop moderne dans ce cadre.

La pièce, de belles proportions, se distinguait par sa cheminée monumentale avec un manteau en marbre. Par comparaison, le petit salon, de l'autre côté de la maison, évoquait un parent plus modeste, plus chaleureux aussi. La cuisine, qui s'étendait à l'arrière sur toute la longueur de la bâtisse, donnait sur le jardin et comportait des portes-fenêtres ouvrant sur une orangerie à l'ancienne, elle-même dotée de grandes fenêtres en ogive dans des encadrements métalliques. Les équipements y étaient vieillots. Il n'y avait pas de placards, seulement

des étagères sous les plans de travail en chêne, dissimulées par de petits rideaux suspendus à des tringles. Un piano de cuisson Aga massif, disposé sous une poutre vermoulue, occupait un angle, et Orla se mordilla la joue en songeant qu'elle devrait apprendre à s'en servir. Un évier encrassé avait été installé entre les plans de travail du côté de l'orangerie, offrant à celui ou celle qui faisait la vaisselle une vue dégagée sur le jardin ceint de murs. Les gros robinets en laiton avaient verdi et paraissaient bloqués.

— C'est vraiment magnifique, Nick. Tu avais raison, quand tu m'as montré les photos.

— Et un terrain de cette taille, ce sera génial pour les enfants.

— Oui.

Orla hésita, puis ouvrit la porte et la referma pour voir si les charnières grinçaient.

— Mais tu es bien sûr de toi ? reprit-elle. On n'est pas obligés de déménager, tu sais. Si tu as changé d'avis…

— Absolument pas. On ne peut plus rester chez nous. Et puis, Sam en a besoin.

— Ce sera un grand bouleversement.

— Tu connais Sam, il s'y fera sans problème.

Nick la regarda.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

Parce qu'il connaissait son tempérament indécis, Nick en avait profité. Une fois de plus, il avait su exploiter ses points faibles, et elle l'avait suivi. Elle était complice, elle en avait bien conscience. Trop heureuse de se laisser guider, de fermer les yeux. Fort de son assurance, de sa confiance en lui, Nick s'arrangeait toujours pour que le monde extérieur s'adapte à lui, alors qu'elle, elle avait passé sa vie à tenter de comprendre où était sa place dans le paysage de son présent et à se contorsionner pour essayer de l'occuper.

Alors, à quoi bon lui demander son avis maintenant ? Le moment pour lui poser la question était déjà derrière eux. Elle, elle n'avait rien dit sur le coup parce qu'elle ne disait jamais rien, et ça, Nick ne l'ignorait pas. Dans ces conditions, lequel des deux était-il le plus à blâmer ?

— De toute façon, c'est fait, non ? répliqua-t-elle.

Il s'adossa à l'encadrement de la haute fenêtre à guillotine. Comme il était éclairé à contre-jour, Orla distinguait mal son expression, qui

lui paraissait indéchiffrable.

— Tu as dit que la maison te plaisait, se défendit-il.

— Ce n'est pas la maison le problème.

— Écoute, j'ai cru bien faire. Je pensais que, si je dénichais l'endroit idéal, tu n'aurais pas à trop réfléchir, que ce serait plus facile…

Quand il tourna la tête, amenant son visage dans la lumière, il avait l'air abattu.

— Oui, c'est vrai, elle me plaît, affirma Orla. Mais il faut aussi prendre en compte les travaux. À mon avis, ils seront plus importants qu'on ne le croit.

Elle s'interrompit un instant, avant d'ajouter :

— Je voudrais juste qu'on soit sûrs de nous.

Nick lui ouvrit ses bras.

— Je le suis pour nous deux.

Il l'attira à lui.

— Ne sois pas fâchée, Orla. Ce sera une bonne chose pour toi, tu verras.

Serait-ce réellement une bonne chose que de se retrouver isolée, échouée au sommet d'une falaise ? Peut-être. Pour elle qui avait toujours une conscience aiguë de ce que les autres attendaient d'elle et du temps qu'elle devait leur consacrer, la perspective de cette nouvelle existence avait quelque chose de séduisant : être enfin libérée de ses obligations, délivrée des clubs de lecture, des heures de garderie avec d'autres parents et des brunchs éprouvants durant lesquels elle n'avait rien d'intéressant à raconter… Oui, il était possible qu'elle puisse couler des jours heureux ici, au bord du monde.

Et puis, cette maison n'était-elle pas faite pour elle ? Silencieuse, mystérieuse, mais grouillant de vie sous la surface. Elle gardait ses secrets pour elle, ne révélait sa nature que par fragments. En cela, elle lui ressemblait. Orla écouta les sons qui lui parvenaient : le bruit des branches qui tapaient contre les fenêtres, celui d'un robinet qui gouttait quelque part au deuxième étage.

Elle s'invita à l'intérieur et le Reeve s'éveilla.

3
1976

Il arrivait encore à Lydia de rêver de Londres, même après tous ces mois. Elle ne rêvait que des aspects agréables – jamais du métro étouffant, des clochards, des hommes au sourire lubrique, des pubs bondés, des chats borgnes et efflanqués qui hantaient la rue derrière son immeuble. Ni de l'odeur de légumes pourris qui empuantissait l'air l'été ni de l'humidité persistante qui s'insinuait dans le mur de la cuisine derrière le four.

À son réveil, elle devait se répéter qu'elle avait choisi de venir vivre ici parce qu'elle adorait les enfants et que Sara était si triste, tout le temps, et parce que ce projet lui avait paru préférable à sa vie en colocation avec trois autres filles dans un appartement à Holborn – préférable aux collants filés mis à sécher au-dessus de la baignoire, aux cendriers pleins posés sur les rebords de fenêtre crasseux, aux tentatives pour faire pousser des géraniums dans une jardinière chaque fois tenues en échec par les émanations de diesel, au tourne-disque cassé qu'aucune d'entre elles n'avait les moyens de remplacer.

Pour autant, certains avantages de la ville lui manquaient, évidemment. Elle avait la nostalgie des boulangeries, des restaurants chinois, des moments passés avec les filles au parc de Hampstead Heath au printemps, quand elles s'installaient sur l'herbe pour boire, et aussi des discothèques chics, celles où il y avait de vrais tabourets alignés devant des comptoirs en acajou et de l'alcool qui n'était pas coupé avec de l'eau.

Elle repensait également à Danny, à ses doigts tachés d'encre et à sa façon de préparer les Brandy Alexander comme elle les aimait, au plaisir qu'elle prenait à faire l'amour avec lui lorsqu'il se montrait

gentil. Elle s'efforçait alors de repousser le souvenir des scènes terribles entre eux, de sa manie insidieuse de la rabaisser parce qu'elle n'avait pas de diplôme. Et alors ? Où ses études l'avaient-elles mené, lui ? Il gagnait à peine plus qu'elle. Elle lui avait d'ailleurs lancé un jour, furieuse, qu'il avait beau se croire supérieur parce qu'il travaillait pour un journal, il s'occupait seulement de la typo, ce n'était pas lui qui écrivait ces foutus articles, alors qui, de lui ou d'elle, était le plus bête ?

Il n'avait pas apprécié du tout, et ce conflit avait été l'un des derniers avant qu'elle ne parte dans le Dorset avec Sara et les enfants. Devrait-elle l'appeler ? se demanda Lydia ce matin-là. Si elle se posait souvent la question, depuis quelque temps, elle ne s'était pas encore résolue à décrocher le téléphone.

L'air était étouffant dans sa mansarde au grenier. Les fenêtres ne s'ouvraient pas et son lit était en plein soleil. Même si on n'était qu'à la mi-mai, la vague de chaleur estivale qui s'était abattue sur la région depuis déjà une semaine ne semblait pas près de refluer. À leur arrivée au Reeve, Lydia avait plus ou moins supposé que les jumelles dormiraient dans la même pièce et qu'elle aurait droit à une vraie chambre avec une fenêtre qui s'ouvrait. Mais comme les filles avaient insisté pour être séparées, elle avait dû prendre ses quartiers dans les combles telle une domestique de l'ancien temps. Il n'y avait même pas suffisamment de place pour une penderie, à cause de l'inclinaison du plafond. À Noël, le froid avait été saisissant en haut, et le soir elle était obligée d'utiliser une lampe de poche à piles pour s'éclairer. Sara lui avait néanmoins promis qu'elle ferait installer l'électricité.

Elle se leva en entendant un bruit de pas dans l'escalier et enfila son peignoir.

Philip apparut à la porte qui séparait la chambre de la première pièce des combles.

— Coucou ! T'es réveillée ?

— Bien sûr que je suis réveillée ! Regarde, je suis debout et je te parle. Tu crois que ce serait possible si je dormais ?

L'enfant grimpa sur la courtepointe au pied du lit et, à genoux, sauta sur le matelas.

— Ben oui, si t'étais une somnambule ou un fantôme. Maman, elle dit qu'il y a des gens qui parlent en dormant. T'es peut-être comme eux ?

Lydia éclata de rire puis se pencha vers lui pour le chatouiller.

— Non, je ne parle pas dans mon sommeil. Bon, allez, c'est l'heure du petit déjeuner. On va faire griller des toasts ?

— Non, merci. Je veux une banane.

— D'accord. Tu en auras une.

Le garçonnet descendit du lit.

— Tu sais, je suis content que tu sois avec nous tout le temps, dit-il en tirant sur la ceinture du peignoir qu'elle avait enfilé. Quand on était à Londres, tu devais rentrer chez toi le soir, mais maintenant, c'est comme si on faisait des soirées pyjama. Et toi, tu me prépares des bons petits déjeuners. Maman, avant, elle me forçait à manger des Weetabix et j'aime pas ça.

— Je t'en fais manger aussi…

Déjà, Philip s'élançait dans l'escalier. Il se retourna juste le temps de lancer :

— Oui, mais pas tous les jours. Tous les jours, c'est trop.

Lydia s'émerveillait toujours des dimensions de la maison. Elles lui donnaient l'impression d'être à la fois insignifiante et privilégiée chaque fois qu'elle descendait l'escalier monumental le matin, ouvrait ou fermait les magnifiques portes d'entrée cintrées, allumait un feu dans un authentique salon de réception.

De son côté, Sara semblait à peine prêter attention à la demeure. Lydia se disait souvent que c'était seulement pour sa patronne un lieu où son corps existait tandis que son esprit était ailleurs. En même temps, ce n'était pas nouveau : même avant la maladie de son mari, elle paraissait toujours légèrement déconcertée, comme si elle était surprise de se trouver à l'endroit où elle était. Cette particularité chez elle agaçait parfois Lydia, qui avait un tempérament beaucoup plus pragmatique.

Elle-même n'avait jamais quitté Londres. Alors, quand elle avait annoncé à sa mère qu'elle allait habiter une élégante demeure dans le Dorset, cette dernière avait éclaté de rire, avant d'être prise d'une quinte de toux grasse de fumeuse qui l'avait obligée à cracher des glaires. Elle avait rencontré Sara une fois, le jour où elle lui avait porté un sac de vêtements pour sa fille, et l'avait qualifiée par la suite de « garce coincée ».

Au téléphone, trois jours avant que Lydia ne prenne le train pour le Sud, elle lui avait dit : « Oh, tu ne vas pas tarder à revenir, ma

petite », avant de raccrocher. Lydia se sentait vaguement coupable de ne lui rendre que de rares visites dans cet appartement froid à Lewisham, mais sa mère ne l'invitait jamais et elle-même ne proposait pas souvent d'aller la voir. Son frère, lui, avait pratiquement coupé les ponts, et Lydia se disait que leur mère était plutôt contente d'être débarrassée d'eux. Lorsqu'elles étaient ensemble, elle se sentait portée à la critique, moralisatrice, et ne pouvait s'empêcher de faire des remarques cassantes, lèvres pincées, sur l'attachement de sa mère au *Racing Post* et sur sa cohorte d'amants beaucoup plus jeunes qui travaillaient pour des bookmakers ou conduisaient des taxis crasseux au milieu des néons de Piccadilly le soir.

Philip piocha deux bananes dans la grande coupe en bois posée sur le vaisselier.

— Je peux aller les manger dehors ?

— Oui, je pense, répondit Lydia. Où sont les autres ?

— Maman est dans le jardin avec Owen et les jumelles, répondit le petit garçon.

Au même moment, Sara les rejoignit. Elle portait le bébé et une brassée de linge.

— Bonjour, Lydia. Le thé est prêt ?

— Je viens de mettre la bouilloire à chauffer.

— Vous voulez bien dire un mot aux filles, s'il vous plaît ? Elles ont fait le cirque hier soir jusqu'à point d'heure, j'ai cru que je ne pourrais jamais m'endormir.

Sara laissa tomber le linge dans le panier placé à cet effet dans la cuisine, enfila ses pantoufles et tendit Owen à Lydia.

— Pardon ? s'étonna celle-ci, qui n'avait pas entendu le moindre bruit à l'étage du dessous la veille.

Sara bâilla. Philip se laissa glisser de sa chaise et voulut enlacer sa mère, mais celle-ci s'écarta.

— Elles n'arrêtaient pas de s'agiter, de chuchoter et de glousser, déclara-t-elle. Il faut leur faire passer cette habitude, je n'aime pas ça. Et elles sautaient sur le parquet, on aurait dit un troupeau d'éléphants !

Lydia fit rebondir doucement le bébé qu'elle avait calé sur sa hanche.

— Oh, d'accord. Mais c'est bizarre, je n'ai rien entendu. Vous êtes sûre ?

— Tâchez de les reprendre en main, riposta sa patronne. Après tout, c'est votre travail.

Sara se détourna et quitta la pièce sans un regard pour son fils aîné. Il la suivit des yeux tandis qu'elle s'éloignait dans le couloir.

— Tu sais, Lydia, je crois qu'elle nous aime pas beaucoup, dit-il.

— Qui, bonhomme ? Toi et moi ?

— Non, moi, Tabs et Clover. Pour Owen, c'est pas pareil. Lui, elle l'aime bien.

Lydia sentit son cœur se serrer à l'idée que Philip puisse souffrir de l'indifférence de sa mère à son égard.

— Tu ne dois pas dire ça, répliqua-t-elle. C'est ta maman, bien sûr qu'elle t'aime. De tout son cœur, même ! C'est juste qu'elle travaille beaucoup, alors elle est fatiguée.

Elle s'assit à table.

— Ce n'est pas sa faute. Elle a tant de choses à faire…

— Peut-être, mais même avant, quand papa était avec nous, elle m'aimait pas autant que les jumelles, déclara-t-il d'un ton posé, comme s'il énonçait un fait. Elles sont mieux que moi.

— Comment ça ?

— Plus rigoles, quoi.

— Rigolotes, rectifia Lydia.

— D'accord.

L'enfant hocha la tête.

— Ce n'est pas vrai, Philip. Tu es différent, c'est tout. Tabitha et Clover sont plus indépendantes, tu le sais. Et je parie qu'Owen deviendra exactement comme toi en grandissant.

Elle sourit, désireuse de mettre du baume à son petit cœur blessé.

— Et puis, moi, je t'aime très fort.

Quand Doug était encore vivant, Sara et lui se moquaient souvent de Philip, de sa hantise de la saleté, de sa manie de finir toutes les miettes, du soin qu'il mettait à se peigner. Chaque fois que Doug disait de lui pour plaisanter qu'il était plus féminin que ses sœurs, le petit garçon s'agitait, malheureux comme les pierres, alors que sa mère riait. Si Lydia leur en voulait d'agir ainsi, elle se désolait également que Philip ait la larme si facile. Oui, il aurait bien eu besoin de s'endurcir un peu. Ce n'était cependant pas une raison pour l'humilier.

Elle s'engagea dans l'orangerie pour aller appeler les jumelles qui jouaient dehors. Quelques instants plus tard, hors d'haleine, les

genoux verdis par l'herbe, les deux sœurs déboulèrent dans la cuisine.

— Bonjour, les filles. Vous voulez des toasts ?

— On n'a pas faim, Lydia.

— Il faut manger quelque chose, voyons. Si vous continuez à vous dépenser le ventre vide, vous n'aurez bientôt plus d'énergie et vous vous évanouirez. Alors quelqu'un sera obligé de vous ranimer et personne ici n'a le temps pour ça.

Lydia adressa un clin d'œil à Philip.

— Tenez.

Elle prit deux autres bananes dans la coupe et en tendit une à chaque fille. Owen se tortilla dans ses bras et se pencha vers ses sœurs. Il les adorait, même si elles ne s'intéressaient pas à lui, sauf quand il leur servait d'accessoire bien commode pour jouer au papa et à la maman, à la maîtresse d'école ou aux exploratrices. Parfois, il était leur élève récalcitrant, parfois un hippopotame dangereux sur la rive du Zambèze. Un jour, Lydia l'avait trouvé assis sur la pelouse, entravé par une ceinture nouée autour de sa cheville – une précaution nécessaire, avaient expliqué les jumelles, puisque c'était un éléphant de cirque et qu'il ne devait pas s'échapper. Owen, lui, endurait toutes ces tracasseries avec reconnaissance.

Lydia le cajola en lui murmurant des paroles sans suite. Owen agita les bras et lui griffa la joue avec le fermoir de son bracelet de baptême en or. Elle le resserra autour du poignet potelé du bébé en se disant une nouvelle fois que ce n'était décidément pas un bijou fait pour un jeune enfant. Tous les membres de la fratrie en avaient un, offert par les parents de Doug, qui étaient riches et assez vieux jeu – en argent pour les filles, en or pour les garçons. Les jumelles ne portaient plus le leur depuis des années, et Philip ne tarderait pas à devenir trop grand pour continuer à mettre le sien, ce dont il se désolait déjà. Il était tellement sentimental…

Et de plus en plus isolé, songea Lydia. Ses sœurs le jugeaient trop bébé pour être amusant et trop vieux pour leur être aussi utile qu'Owen. Alors il passait le plus clair de ses journées seul ou avec elle pendant qu'elle raccommodait les chaussettes trouées des jumelles ou faisait prendre son bain à Owen. La routine de l'école en particulier lui manquait et, à cet égard, Lydia n'était pas certaine du bien-fondé de la décision prise par Sara de leur accorder à tous ce qu'elle avait appelé une « année sabbatique ». Tabitha et Clover, qui avaient

toujours été de vraies sauvageonnes, même à Londres, trouvaient leur bonheur dans la liberté offerte par l'immense jardin, la plage et les bois. Mais Philip, studieux, regrettait les maîtres d'école, les devoirs et le rythme familier des lundis matin.

Lydia avait essayé d'aborder le sujet avec Sara, qui n'avait cependant pas tenu compte de ses remarques.

— Ce sera bénéfique pour eux, avait-elle décrété. Une liberté totale. C'est bien pour ça que nous sommes venus ici, non ? Je suis sûre qu'un changement de vie, même temporaire, leur fera le plus grand bien. Ils auront tout le temps d'être enfermés dans une salle de classe l'année prochaine.

— Et Philip, alors ? Il n'arrête pas de m'en parler.

— Eh bien, dites-lui qu'il retournera à l'école l'année prochaine et que, pour le moment, nous sommes en vacances.

Lydia n'avait pas insisté. Elle avait vu Sara soigner et perdre son mari, elle avait pu mesurer l'ampleur du tribut prélevé sur la famille par cette année terrible, interminable, passée à vivre avec la maladie, les rideaux tirés, les bouillons d'os de poulet, le silence des enfants. Et cette odeur qui imprégnait tout dans la maison… Lorsqu'elle rentrait chez elle le soir, Lydia s'empressait de se déshabiller et de se doucher dans sa minuscule salle de bains, persuadée que la puanteur de la mort lui collait à la peau.

Par conséquent, elle n'avait pas été surprise lorsque Sara avait décidé d'aller habiter au Reeve un moment. Doug avait acheté la propriété en tant que résidence secondaire environ un an avant de devenir si maigre qu'il semblait hanter ses vêtements. À l'époque, il envisageait d'y aller surtout l'été. Après sa mort, alors que le chagrin, la colère et les remugles des lis pourrissant dans leur vase rendaient l'atmosphère de leur foyer irrespirable, Sara avait annoncé son intention de partir dans le Dorset où, pensait-elle, la mer et le bon air lui permettraient de surmonter sa peine et rendraient des couleurs aux enfants. De plus, ils avaient besoin d'argent, avait-elle dit, et la maison de Londres était estimée à un bon prix.

Elle avait invité Lydia à les accompagner, tout en soulignant que, si un « oui » lui ferait plaisir, la famille s'en irait même en cas de réponse négative.

Lydia changea la position d'Owen sur sa hanche puis ramassa les peaux de banane que les filles avaient laissées sur la table. Elle entra

ensuite dans l'orangerie, d'où elle regarda Philip courir derrière ses sœurs, mourant d'envie de participer à leurs jeux mais trop fier pour leur demander de l'intégrer. Quelques instants plus tard, tous trois disparurent dans le bosquet ensoleillé au fond du jardin, sous les grands chênes qui se dressaient autour de l'étang.

Peu après leur arrivée, Sara avait emmené les enfants au bord de l'eau et les avait mis en garde d'un ton sévère : ils ne devaient pas s'en approcher, ni même y jeter des pierres pour faire des ricochets. Si Philip avait hoché la tête d'un air solennel, les jumelles trépignaient en lorgnant l'araucaria du Chili, dans lequel elles se voyaient sans doute déjà grimper, et n'avaient écouté leur mère que d'une oreille distraite.

Lorsque l'étang avait gelé, au mois de janvier, elles avaient supplié Sara de les laisser faire du patin sur la couche de glace. En vain : leur mère avait tenu bon. Quant à Lydia, qui n'avait jamais connu un froid pareil – elle avait toujours vécu dans la capitale, protégée par un épais manteau de pollution –, elle avait eu en permanence la goutte au nez durant les quatre premiers mois qui avaient suivi leur installation.

Mais en cette saison, le jardin n'était que soleil et parfums entêtants, et les dalles de la terrasse étaient toujours chaudes sous ses pieds. Elle ouvrit les deux rangées de fenêtres dans l'orangerie puis écarta en grand les portes et sortit. Au moment de s'engager sur l'herbe, cependant, elle hésita. Il lui semblait entendre les pleurs d'un bébé dans les profondeurs de la maison – un son ténu, plus ou moins audible, qui lui rappelait l'écho des sirènes d'ambulance dans le lointain à Londres. Mais Owen était là, dans ses bras, en train d'essayer d'attraper les papillons, et peu à peu les pleurs s'atténuèrent.

Quelques piérides du chou voltigeaient autour des touffes de lavande qui bordaient la terrasse. Lydia fut saisie d'un frisson et se réjouit qu'il fasse aussi chaud.

4
2017

— On posera le double vitrage l'année prochaine, déclara Nick. Promis !

Allongé à côté de sa femme dans leur lit, il lui avait pris la main, et tous deux regardaient les gouttes de condensation dégouliner sur les fenêtres de la chambre. Les chiffons qu'avait utilisés Orla pour essuyer les rebords étaient trempés.

— Il le faut, Nick. On ne peut pas reporter.

— Je sais. Franchement, je n'avais pas imaginé que ce serait à ce point. On va trouver une solution.

Il s'interrompit et la dévisagea comme pour la jauger.

— Au fait, j'ai eu maman au téléphone l'autre jour. Je les ai invités ici pour Noël.

— Ah bon ?

Orla s'assit.

— Ça ne te dérange pas, j'espère, dit-il. C'est vrai, on allait chez eux jusqu'à présent, mais ils sont impatients de voir la maison et il y a tellement de place ici… Bref, je me suis dit que ce serait une bonne idée. Pour une fois, ça soulagera maman. Et moi, je serai là pour t'aider.

— Oui, bien sûr, pas de problème. Mais tu me prends de court, je pensais qu'on passerait les fêtes là-bas. Et puis, on a encore le temps, non ? J'étais loin de me douter que tout était déjà décidé…

La tension du moment, qui aurait pu donner naissance à une dispute, fut dissipée par l'arrivée de Sam, qui bondit sur le lit et rampa vers eux. Orla le prit dans ses bras, l'installa sur ses genoux et embrassa ses cheveux soyeux.

Le garçonnet se contorsionna pour lui échapper puis, à genoux,

sauta sur le matelas avant de retrousser les lèvres en ramenant ses mains devant sa poitrine, doigts repliés comme des griffes.

— Un lion ? suggéra Nick.

Sam fit non de la tête.

— Un rat ? proposa Orla.

Elle savait que c'était la bonne réponse, car leur fils s'était amusé à imiter l'animal toute la semaine.

— Tu sais, Sam, les rats poussent des petits cris, affirma Nick. Des couinements, précisa-t-il. Si tu me faisais entendre le son, peut-être que ça m'aiderait à deviner.

— N'insiste pas, Nick, murmura Orla.

Elle lui effleura le visage pour l'amadouer.

— OK, dit-il. Comme tu voudras.

Au même moment, Bridie hurla dans la nursery, et il grimaça.

— C'est ton tour, chérie. Il faut que je file sous la douche. Je suis déjà en retard, la circulation sera infernale.

Sur ces mots, il disparut dans la salle de bains. Sam occupa aussitôt la place paternelle encore chaude.

La suite parentale était reliée à la nursery par un petit couloir qui servait sans doute à l'origine de dressing, avec une porte à chaque extrémité. Si celle donnant sur la chambre principale s'ouvrait sans problème, l'autre était verrouillée ou coincée, impossible à dire. Nick avait cherché la clé partout, il avait même appelé l'agente immobilière – en vain. Quand il avait tenté de forcer le battant à coups d'épaule, il n'avait réussi qu'à se meurtrir le bras et à fendre l'un des panneaux de bois. Il avait alors parlé d'appeler un serrurier, mais il ne l'avait pas encore fait.

Le passage était bordé de hauts placards où Orla avait rangé draps, serviettes de toilette et vêtements d'été. C'était un espace utile, même si c'était un peu agaçant de ne pouvoir y accéder que d'un côté. Dans leur chambre, le bois ancien de l'encadrement avait travaillé, de sorte que la porte s'ouvrait souvent toute seule si elle n'était pas bien fermée, aussi Orla avait-elle pris l'habitude de la verrouiller tous les soirs avec la petite clé que Nick gardait sur sa table de chevet. Parfois, si Bridie pleurait dans la nursery, ses cris résonnaient étrangement fort entre les deux pièces, comme si le bébé se trouvait juste de l'autre côté du premier battant.

Dans le couloir, Orla s'immobilisa un instant pour admirer la

lumière qui pénétrait à flots par les fenêtres en ogive. Derrière les vitres, la mer avait pris une teinte vert jade sous le ciel d'un bleu dur, et les crêtes d'écume sur les vagues évoquaient de minuscules skiffs. La pelouse devant la maison et le chemin de la falaise étaient recouverts d'une fine pellicule de givre qui fondait au soleil, donnant l'impression qu'ils étaient parsemés de diamants scintillants. Orla songea qu'elle aurait déjà voulu être au printemps. Noël était toujours une période compliquée.

Chaque année, au moment des fêtes, elle écrivait une carte brève mais chaleureuse à ses parents, en Irlande, et chaque année elle attendait en vain une réponse. Elle avait bien compris qu'ils lui signifiaient ainsi leur réprobation, et pendant longtemps Nick l'avait encouragée à abandonner ce rituel d'autoflagellation. Elle n'avait cependant pas pu s'y résoudre. Le lien invisible qui unit un enfant à ses géniteurs demeurait intact.

Lorsqu'elle avait pris ses distances avec la religion de ses parents, elle s'était attendue à perdre bon nombre de ses connaissances, mais elle n'avait jamais imaginé que son père et sa mère couperaient les ponts eux aussi. Le style de vie qu'elle avait choisi ternissait leur réputation. « Un enfant né hors mariage, rendez-vous compte ! Grands dieux, priez pour eux ! » Ses attentes et la vie qu'elle voulait construire avec Nick, pourtant si conventionnelles à bien des égards, constituaient un affront pour eux, un rejet des valeurs qu'ils lui avaient inculquées.

Ils n'avaient jamais rien envoyé à leurs petits-enfants, ni pour leur anniversaire ni pour Noël. Pas de cadeaux de naissance, pas de cartes pour Pâques. Ils avaient accueilli l'annonce de leur existence avec un détachement empreint de froideur, à l'occasion d'un échange téléphonique aussi court que tendu : « Alors ça y est ? Vous êtes tous les deux en bonne santé ? Tant mieux. Au revoir. »

La colère de Nick, qui voyait bien à quel point sa femme souffrait de leur attitude, n'avait rien arrangé. Il aurait peut-être pu leur pardonner d'avoir privé leur fille d'une jeunesse heureuse, mais certainement pas d'ignorer ainsi leurs petits-enfants. Par chance, leur famille pouvait compter sur ses parents à lui, qui leur offraient un havre de normalité réconfortant, typique d'un foyer anglais de la classe moyenne. Quand Orla leur avait été présentée, Eva et George l'avaient accueillie avec une telle gentillesse qu'elle en avait pleuré au

dîner, obligeant sa belle-mère, rose d'embarras, à lui essuyer les joues avec des serviettes en papier. Ils avaient beau être un peu déroutés par leur bru, qu'ils ne comprenaient pas bien, ils avaient fait l'effort de l'aimer, et elle n'était que trop heureuse de leur rendre cet amour.

Elle ramena Bridie dans la chambre et l'installa sur le lit afin de la changer. Sam, enveloppé dans le drap encore chaud, caressa le nez et les joues de sa sœur pour la faire rire.

— Nick ? lança-t-elle. Tu m'appelleras quand tu seras au bureau ?

— Bien sûr, répondit-il. Comme toujours.

Il prit une cravate dans le tiroir, la fourra dans sa poche et s'approcha du lit. Il embrassa Orla à pleine bouche, attrapa Sam par les chevilles pour le suspendre un instant la tête en bas puis s'éclipsa, l'esprit déjà ailleurs. Elle l'entendit aller et venir dans la cuisine, récupérer sa sacoche d'ordinateur et ses clés, ensuite la porte d'entrée claqua et sa voiture démarra, faisant crisser le gravier sous les pneus. Ils avaient déjà discuté de la possibilité d'acheter un second véhicule – Orla trouvait pénible de ne pas pouvoir se déplacer pendant la semaine, surtout avec les enfants –, mais la décision avait été prise d'attendre la nouvelle année fiscale.

Quand elle descendit préparer le petit déjeuner, elle fut surprise de découvrir que la cuisine, où il faisait si bon quand la cuisinière était allumée, était glaciale. La porte de l'orangerie était restée ouverte, tout comme celles donnant sur la terrasse, et deux des fenêtres battaient au vent. Orla s'empressa d'aller les refermer en se demandant pourquoi Nick était sorti dans le jardin.

Il n'était que 8 heures, pourtant elle avait l'impression qu'il était beaucoup plus tard. Elle avait déjà remarqué que sa perception du temps était légèrement faussée à l'intérieur de la maison – qu'il était souvent plus tôt ou plus tard qu'elle ne le pensait. C'était sans doute dû à la façon dont la lumière était altérée par toutes ces immenses fenêtres aux vitres anciennes. Il lui arrivait de se réveiller à 2, 3 ou 4 heures du matin, convaincue qu'il était déjà 9 heures et que les enfants devaient avoir faim. Ou de se mettre à éplucher des légumes pour le dîner avant de s'apercevoir qu'il n'était que 13 heures. Elle n'avait jamais porté de montre – elle avait trop souvent les poignets éclaboussés de peinture et de white-spirit –, et la seule pendule se trouvait dans la cuisine.

Et Sam, son petit cœur, était si tranquille ce matin-là… Elle avait

appris à guetter les sons qui révélaient sa présence dans une autre pièce : le léger crissement d'un crayon sur du papier, le cliquetis des cubes de Lego, le bruit de ses petits pieds chaussés de tennis quand il courait.

La sonnerie stridente du téléphone fixe la fit sursauter, et elle se cogna la hanche contre l'évier en porcelaine.

— Allô ?

— Orla ? C'est Helen.

— Oh, Helen, quelle bonne surprise !

Orla tira une chaise et s'y assit, soulagée d'entendre une autre voix, en l'occurrence celle de sa plus vieille amie, rencontrée à la fac. Helen l'avait connue avant Nick, avant les enfants, avant que sa vie ne prenne un tour complètement différent de celui qu'elles avaient imaginé à l'époque dans leur appartement en sous-sol.

— Quand j'ai reçu ton e-mail, je me suis dit que j'allais t'appeler pour avoir des nouvelles, déclara Helen. J'ai essayé à plusieurs reprises de te joindre sur ton portable mais je suis chaque fois tombée sur ta messagerie.

— Oui, je sais, ça capte mal ici. Il vaut mieux appeler sur le fixe.

— Je te dérange, peut-être ?

— Non, non, au contraire. Comment vas-tu ?

Helen éclata de rire.

— Moi ? Oh, je suis en pleine forme, comme toujours. Bon, je veux tout savoir sur cette fabuleuse maison.

— C'est super.

— Ça, je veux bien le croire. Mais c'est comment ?

— Tu veux que je te dise la vérité ? C'est foutrement gigantesque ! Tiens, rien qu'à l'idée de passer l'aspirateur, j'ai envie de gerber.

Helen s'esclaffa.

— Espèce d'ingrate pourrie gâtée, va !

— Non, pas du tout ! répliqua Orla, qui se mit à rire aussi. Je t'assure que non. C'est juste que c'est vraiment grand, Helen. Sérieux. Je t'enverrai des photos. Il y a tellement de pièces !

Elle s'efforçait de tourner à la plaisanterie quelque chose qui la tenait éveillée la nuit. La maison lui semblait immensurable, incernable, comme si elle prenait un malin plaisir à se cacher parmi tous ces innombrables couloirs, portes et recoins.

— N'empêche, je ne peux pas croire que tu sois en train de te

plaindre de ton palais, reprit Helen.

— Un palais ? Tu ne dirais pas ça si tu voyais l'état de cette baraque. Tu m'étonnes qu'elle n'était pas chère. Et puis, il n'y a que du simple vitrage partout, il fait un froid de canard. J'ai deux pulls, là.

— Et les enfants ?

— Oh, eux, ils vont bien. Sam se plaît beaucoup ici, le jardin est immense.

— Est-ce que… est-ce qu'il y a du nouveau, de ce côté-là ? s'enquit Helen d'un ton hésitant.

— Pas pour le moment. Mais on espère toujours que le changement le stimulera.

— En tout cas, si je peux faire quelque chose…, commença Helen, qui ne termina pas sa phrase.

Tout le monde ne demandait qu'à les aider, songea Orla. Au début, quand ils avaient annoncé le diagnostic rendu par la pédopsychiatre, leurs amis et proches avaient multiplié les suggestions pour inciter Sam à parler : posters pédagogiques, récompenses en tout genre, yoga pour enfants, musicothérapie… Si Nick et elle en avaient d'emblée rejeté la plupart, Orla avait toutefois emmené Sam à des séances de musicothérapie. Elles n'avaient pas produit le résultat escompté, mais le petit garçon semblait y prendre plaisir. En silence.

— Merci, Helen.

Sur la promesse creuse de se rappeler plus tard, elles raccrochèrent. Helen était associée dans un gros cabinet d'avocats à Birmingham et Orla avait du mal à se souvenir de la dernière fois où elles s'étaient vues.

L'absence de voix rendit encore plus saisissant le calme qui régnait dans la maison. Le silence agréable du début de matinée lui paraissait soudain tendu. Orla, qui pourtant avait toujours aimé la solitude, aspirait plus que tout ce matin-là au réconfort d'une autre présence adulte. Son téléphone portable était posé sur la table de la cuisine, inutile. La réception au Reeve était pour le moins aléatoire et les barres de signal apparaissaient souvent aux moments et aux endroits les plus inattendus. Elle avait un jour reçu un SMS de sa belle-mère alors qu'elle était aux toilettes, mais il n'y avait presque pas de réseau à l'intérieur, alors elle avait pris l'habitude de laisser le mobile dans la coupe de fruits, au milieu d'un fouillis de clés, de chaussettes de bébé et des billes colorées de Sam, récupérées en permanence sous les

canapés et le frigo.

Elle repensa aux propos qu'elle avait tenus à Helen en se disant qu'elle avait eu raison. Cette demeure était trop grande – bien plus qu'elle ne l'avait imaginé en voyant les photos. Elle était si imposante que rien, semblait-il, ne pourrait jamais amoindrir son caractère majestueux, même si les tapis pourrissaient, même si le lierre s'ancrait dans le mortier, cette chair tendre qui liait les différentes parties de son ossature élégante. Et ses exigences étaient si démesurées, il y avait encore tant de choses à faire…

Salle de jeu, atelier, nursery, cuisine… La maison avait de fait un petit côté Rubik's Cube qui n'était pas pour lui déplaire : chaque face donnait sur une partie différente de la propriété et mettait au défi ses occupants de les agencer pour obtenir une vue d'ensemble. À l'arrière, le jardin clos avec ses deux grands chênes et son araucaria anguleux qui s'élevait au-dessus d'un bosquet d'érables orange et de l'élégant magnolia qu'on apercevait de l'orangerie. Devant, la pelouse négligée entre l'allée et la falaise qui plongeait dans l'immensité de la mer – une courte inspiration avant un long soupir.

Tous les murs extérieurs de la bâtisse comportaient de hauts ouvrages de maçonnerie en saillie servant à l'évacuation des fumées. S'il y avait une cheminée dans presque toutes les pièces, Orla n'y avait pas encore fait de feu. Un ramoneur devait venir nettoyer les conduits. Comme ils n'avaient manifestement pas été entretenus pendant des années, l'intervention risquait d'être onéreuse.

La suite parentale ainsi que la chambre de Sam étaient relativement vivables et, même s'il fallait envisager de moderniser la cuisine, le rez-de-chaussée n'était pas trop mal non plus, se dit Orla. Nick et elle avaient passé tout un week-end à appliquer sur le parquet du petit et du grand salon un produit nauséabond contre les vers à bois. Orla n'était pas certaine que cela suffirait à les éliminer, mais au moins le problème n'empirerait pas. Et, le moment venu, ils demanderaient à un menuisier de remplacer les lattes abîmées.

Ils avaient aussi mis des rideaux dans presque toutes les pièces. Leur présence était cruciale dans la nursery, qui était désormais pimpante. Nick et elle y avaient également placé le fauteuil vert moelleux rapporté de leur ancien jardin d'hiver. Sam s'était amusé à sauter dessus en regardant son père poser des étagères dans la pièce, heureux de participer aux travaux.

L'une des chambres du deuxième étage deviendrait l'atelier d'Orla : celle du fond, orientée au nord, qui bénéficiait d'une bonne lumière, pure et froide, idéale pour travailler. La deuxième serait transformée en salle de jeu où entreposer les nombreux cartons de jouets. La troisième, qui abritait l'escalier du grenier, pourrait faire une belle bibliothèque. Le grenier lui-même demeurait un territoire inexploré.

Orla s'engagea dans l'escalier avec Sam, qu'elle retint par le bras quand il trébucha sur les marches inégales. Le garçonnet poursuivit l'ascension à quatre pattes, comme un petit chiot tout joyeux, et Orla vit la luminosité, tamisée par les balustres, changer d'un étage à l'autre.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis, Sam ? Une pièce rien que pour toi, tu te rends compte ?

Mère et fils se tenaient sur le seuil d'une des chambres du deuxième étage. Sam, devant elle, s'avança jusqu'à la fenêtre pour jeter un coup d'œil dans le jardin en contrebas.

— On mettra toutes tes affaires ici, d'accord ? Papa t'installera le circuit de voitures, et aussi le parcours de billes, et on décorera les murs avec tes dessins. Tu veux bien ?

Il hocha la tête, la mine grave. Sur le papier peint couleur miel, orné de minuscules silhouettes d'oiseaux bruns, apparaissaient des carrés décolorés aux endroits où des cadres avaient été accrochés. Le plancher était constitué de larges lattes nues. Aucune des pièces de cet étage n'avait jamais été moquettée. Des grains de poussière dansaient dans la lumière dorée de l'automne.

— Alors, ça te plaît ? insista Orla.

L'enfant sourit puis embrassa le bout de ses doigts. Orla éclata de rire. Il avait vu un personnage faire ce geste dans un film quelques semaines plus tôt et, depuis, le reproduisait pour manifester son approbation. Parfois aussi, il posait une main sur sa hanche ou agitait le petit doigt pour amuser sa mère.

— Parfait, reprit-elle. Moi, j'aurai mon atelier juste à côté, on sera voisins. Tu pourras taper sur le mur pour me dire bonjour ou quand il sera l'heure de déjeuner.

L'air radieux, Sam approcha ses doigts du mur mitoyen puis toqua à deux reprises avant de montrer la porte.

— Tu veux que j'aille dans l'autre chambre pour te dire si je

t'entends bien, c'est ça ?

Dans la première pièce, celle appelée à devenir son nouvel atelier, Orla colla son oreille contre le mur de séparation avec la salle de jeu, puis toqua à la cloison. Deux petits coups secs retentirent en réponse. Elle frappa de nouveau, trois fois d'affilée. Sam toqua à son tour quatre fois, et Orla éclata de rire. Un instant plus tard, son fils si étrange et merveilleux s'encadrait sur le seuil.

En redescendant, elle s'arrêta au premier pour aller jeter un coup d'œil à Bridie, qu'elle avait installée dans la nursery pour sa sieste. La fillette avait été agitée toute la matinée, poussant de temps à autre des cris perçants quand ses nouvelles dents la faisaient souffrir. Au moment où Orla la prenait dans ses bras, un bruit léger mais répétitif s'éleva de derrière le panneau noirci qui masquait le foyer de la cheminée. Au début, elle crut qu'il s'agissait juste du murmure de la brise.

Puis elle l'entendit de nouveau – un son régulier, insistant. Elle hésita, tandis que Bridie donnait des coups de pied. Pour finir, elle la posa par terre et s'agenouilla devant l'âtre.

Voilà, ça recommençait. Des grattements. Une souris, peut-être ? Ils semblaient provenir des bords du panneau, aux endroits où des clous le maintenaient en place. Et ils étaient plus sonores, cette fois, plus rapides. Orla se pencha en retenant son souffle.

Le vent qui s'engouffrait dans le conduit lui apportait des odeurs de cendre et d'humidité. Sous ses genoux, elle sentait le froid de la dalle, qui traversait son jean.

Quelque chose griffait le bois de façon intentionnelle, délibérée. Des souris qui voulaient sortir ? Oui, sûrement. Sauf que ça venait aussi de plus haut. Des oiseaux, alors ? Mais il n'y avait pas d'appels de détresse, pas de piaillements stridents. Juste ce petit raclement ténu dont elle ignorait la source.

Pour finir, elle récupéra Bridie et quitta la pièce.

Plus tard ce soir-là, alors que le vent courbait les arbres et que les enfants étaient au lit, Orla s'aventura en haut de la maison. À mesure qu'elle gravissait l'escalier principal, le son de la radio dans la cuisine s'atténua peu à peu, jusqu'à devenir inaudible quand elle atteignit le deuxième étage et la drôle de petite pièce d'angle nichée sur le côté de la bâtisse – celle qui abritait l'escalier du grenier. La porte permettant

d'y accéder était munie d'un gros loquet en laiton, ancien mais en bon état. Les doigts d'Orla laissèrent des marques sur le métal encrassé.

Derrière le battant, les marches étaient recouvertes d'une épaisse couche de poussière qui amortit ses pas. Elles étaient aussi jonchées de morceaux de papier jaunis, de bouts de ficelle et de clous rouillés, autant de signes révélant que cette partie de la maison avait été plongée dans un long sommeil.

L'escalier bifurquait abruptement vers la gauche avant de déboucher sur le grenier. Celui-ci faisait toute la longueur de la bâtisse et, à une certaine époque, avait été divisé en deux par une fine cloison en placoplatre dans laquelle avait été installée une porte. Dans la seconde pièce, un unique châlit métallique était appuyé contre le mur, touchant presque le point le plus bas du plafond mansardé.

Chaque moitié du grenier comportait deux des quatre chiens-assis qui étaient visibles sur le toit – de petites fenêtres à encadrement de plomb qui ne s'ouvraient pas. Le plâtre était à nu sur les murs des combles, alors qu'il y avait du papier peint dans toutes les pièces des étages inférieurs. Sans doute avait-on autrefois logé des domestiques là-haut, songea Orla. Son regard fut attiré par deux malles métalliques empilées l'une sur l'autre près de la porte et fermées par un cadenas rouillé. Elle s'approcha pour lire l'inscription sur les étiquettes jaunies : « L. Price, Appt 42a, Caraway Close, E138PN ».

Sous la dernière fenêtre, un vieux pot de peinture était posé sur un exemplaire de *Woman's Weekly* tout décoloré. Quand Orla le souleva, la couverture du magazine se déchira. Une partie resta collée au pot, l'autre retomba sur le sol.

Elle examina ensuite la charpente. Pour autant qu'elle puisse en juger, celle-ci, quoique vermoulue, était saine. D'énormes clous maintenaient en place les poutres transversales. La construction était solide, de toute évidence, et conçue pour résister au temps et à la colère des éléments.

Orla avança jusqu'au fond du grenier et appuya sa paume sur le conduit qui traversait le toit. Il n'y avait pas de cheminée dans les combles, mais les occupants avaient sans doute bénéficié de la chaleur qu'il dégageait. Elle imagina le réseau de tuyaux qui couraient sous la pierre et la brique – les veines de la maison. Elle s'agenouilla dans la poussière. À quelques centimètres du sol, quelqu'un avait gravé une minuscule croix dans le plâtre. Un dessin tout simple, juste deux lignes

qui se croisaient, et dessous, les lettres « P » et « R ».

Dehors, le jour touchait à sa fin et les ombres s'allongeaient dans l'espace autour d'elle. Elle regretta de ne pas avoir apporté de lampe de poche, car il n'y avait pas d'éclairage électrique là-haut. Elle effleura les lettres en se demandant qui avait pu les inscrire.

Lorsque l'une des vitres explosa près d'elle, Orla tourna vivement la tête. Le vent faisait vibrer les morceaux de verre encore accrochés à l'encadrement. Les dernières lueurs du jour transformaient les gouttes rouges sur le sol en minuscules rubis, et l'oiseau gisant à ses pieds n'émettait aucun son. Son ventre, fendu proprement par un éclat tranchant, révélait des os nacrés sous une masse d'entrailles violettes. Il avait dû heurter la vitre à pleine vitesse, trompé par le reflet sur le carreau de la lune qui se levait.

Son sang formait désormais des rigoles sur le plancher. Orla repensa à un documentaire qu'elle avait vu un jour sur la sécheresse en Afrique. Quand la pluie avait fini par tomber, la rivière asséchée s'était remplie, et l'eau avait déferlé de la même manière sur la terre craquelée – un torrent emportant la poussière sur son passage.

5
2017

Orla dormit mal cette nuit-là, troublée qu'elle était par le souvenir de l'oiseau et des éclats de verre. Le dégoût qu'elle avait éprouvé en fourrant le petit corps brisé dans un sac en plastique ne l'avait pas quittée et s'immisçait dans ses rêves. Elle se réveilla à deux reprises et, croyant sentir des plumes sur ses joues, porta les mains à son visage, pour s'apercevoir qu'il n'y avait rien, évidemment. Néanmoins paniquée à l'idée que des becs pointus et des griffes acérées puissent menacer ses yeux, elle fit voltiger ses doigts vers ses oreilles et ses cheveux.

Elle décida de se lever quand elle se réveilla pour la troisième fois. Le ciel était brumeux derrière les fenêtres et la pluie crépitait sur les vitres. En bas, dans la cuisine silencieuse, elle ôta la plaque qui recouvrait la cuisinière et prépara du café. Déjà, elle guettait le bruit des pas de Sam – lents, mesurés – vers la salle de bains. Le rythme des journées de son fils lui était aussi familier que le sien. Ensemble, ils composaient leur propre symphonie. La partition orale d'Orla ne variait jamais, celle de Sam ne lui répondait jamais. « Tu as bien dormi, mon petit cœur ? C'est une belle journée pour peindre, tu ne crois pas ? Tu veux qu'on sorte les Lego ? Tu peux aller me chercher les lingettes, s'il te plaît ? » Rien, pas de mots, seulement un silence aimant de la part du petit garçon – son jeune assistant, son ombre muette, son compagnon adoré.

Dans le jardin, les arbres engagés dans une mystérieuse conversation oscillaient de concert. Ils se penchaient les uns vers les autres comme pour mieux entendre, avant de se rejeter en arrière comme s'ils étaient surpris. L'érable était particulièrement expressif en cette matinée de grisaille. La lune dessinait des traînées brillantes sur

l'herbe mouillée, bordée par la masse sombre des rosiers et des buissons de ronces. La vue paraissait se prolonger à l'infini. Orla distinguait à peine les murs qui bordaient la propriété et le bosquet dénudé semblait s'étendre loin, formant un océan de végétation en décomposition.

Soudain, elle aperçut une ombre entre les chênes. Quelque chose qui avait plus de relief que les arbres et qui semblait se mouvoir par sa propre volonté. Une petite silhouette, de la taille d'un animal, mais debout, et qui disparut aussi vite qu'elle était apparue.

Dans l'orangerie, le vent qui s'insinuait dans les fissures des vieilles fenêtres et sous les portes vitrées se faisait entendre plus fort. Orla scrutait toujours le fond du jardin et l'espace entre les chênes qui, telles des sentinelles, veillaient sur la maison. Mais elle ne voyait que des branchages et des fourrés courbés par les rafales. Rien d'autre. Pas d'animaux, pas d'oiseaux, pas de silhouette. Pour finir, elle retourna dans la cuisine et, levant les yeux vers la pendule accrochée au-dessus du buffet en chêne encombré de papiers, de jouets, de prospectus et de factures, elle constata qu'il était 3 h 30 du matin. Pas du tout l'heure du petit déjeuner. Dans l'intervalle, le café avait brûlé et dégageait une odeur âcre.

Bridie gazouillait sur le plancher du salon, où Orla l'avait installée après le petit déjeuner avec une boîte de briquettes en bois. Tout en babillant, la fillette fourrait ses mains dans sa bouche et, entraînée par le mouvement de ses bras, basculait doucement d'un côté ou de l'autre. Sam, assis dans son coin, se concentrait sur ses propres Lego. Soudain, Bridie leva son poing vers le plafond et éclata de rire. Son frère suivit la direction de son regard et sourit.

Alors qu'elle les contemplait, Orla fut frappée de voir à quel point Sam avait grandi. Ses jambes s'étaient allongées, de sorte que son short paraissait désormais bien trop court. Ses membres semblaient disproportionnés par rapport à son petit corps. Elle songea alors que, si elle n'avait pas la possibilité d'arrêter le temps, ni même de le ralentir, elle pouvait au moins essayer de capturer l'image de Sam, de la conserver dans l'ambre, en quelque sorte. Jusque-là, elle n'avait jamais peint les enfants, peut-être parce qu'ils étaient trop jeunes et changeaient trop vite. Et puis, à ses yeux, tous les bébés se ressemblaient. Sur les photos, elle confondait souvent Bridie et Sam au

même âge, contrairement à Nick qui, lui, n'avait aucun mal à les distinguer et lui reprochait pour rire d'être une mère indigne.

— Sam, mon chéri, tu veux bien aider maman ? J'aimerais beaucoup faire ton portrait. Tu verras, ce sera amusant.

Le garçonnet posa ses Lego sur ses genoux et tourna la tête vers elle.

— On n'en aura pas pour longtemps, promis, ajouta-t-elle. Juste quelques minutes, pour que je puisse te dessiner.

À sa grande surprise, elle le vit croiser les bras et froncer les sourcils. En général, il n'était que trop heureux de lui faire plaisir.

— S'il te plaît, Sam, rien qu'un petit moment. Après, on ira au village. On partira à l'aventure, d'accord ? Et qui sait, on pourra peut-être manger une glace ?

Orla avait hâte de quitter la maison, de laisser derrière elle les couloirs ombreux et la présence invisible mais pesante de l'oiseau au fond de la poubelle, enveloppé dans son linceul de plastique blanc.

Sam fit non de la tête.

— Bon, comme tu voudras, se résigna-t-elle. Mais tu permets que je prenne quelques photos ? Ensuite, je te laisserai tranquille.

Cette fois, il acquiesça, et Orla alla chercher son Polaroïd. Elle choisit de faire poser son fils dans le grand salon. Elle aimait le caractère majestueux de cette pièce et la lumière automnale qui pénétrait par la haute fenêtre à guillotine était ce jour-là particulièrement belle.

Sam s'assit près de la vitre et, raide comme un piquet, regarda sa mère s'activer avec une intensité qui la troubla. À peine avait-elle reposé l'appareil qu'il prenait la fuite.

Restée seule, Orla attendit que le mystérieux processus de développement fasse son œuvre et que les images se matérialisent. Elle aurait sans doute obtenu un résultat plus net avec un appareil numérique, mais elle avait un faible pour le rendu des polaroïds, à la fois légèrement flou et hyperréaliste. En l'occurrence, elle avait pris trois portraits de Sam, qui se caractérisaient par une différence infime dans l'inclinaison de l'épaule et l'expression de la bouche. Il s'était retourné deux fois pour jeter un coup d'œil derrière lui, et la deuxième photo le montrait juste au moment où il reportait son attention sur l'objectif.

Dans la pâle lumière de l'après-midi, les tirages lui parurent

étrangement ternes, éteints, privés de cette vitalité transmise par la pellicule couleur. Les tons semblaient atténués, comme s'ils s'étaient décolorés au fil du temps. Elle venait de quitter la pièce pour rejoindre ses enfants quand un courant d'air venu de la fenêtre souleva les clichés. Le visage de Sam – blême, sérieux – glissa sur le sol et fut arrêté par la plinthe.

Le chemin qui menait au village était trop proche du bord de l'à-pic au goût d'Orla, qui obligea Sam à rester près d'elle. Le sol, parsemé de touffes d'herbe et d'ajoncs, était aussi jonché de minuscules coquillages, et le petit garçon s'arrêtait régulièrement pour les ramasser et les fourrer dans ses poches. Bien calée dans le porte-bébé sur le dos de sa mère, Bridie babillait joyeusement, et la brise iodée faisait voltiger les cheveux d'Orla. Du sentier, celle-ci voyait distinctement le village niché au pied des collines dans la crique qui formait un C presque parfait. Quelques personnes promenaient leur chien au bord de l'eau, laissant des traces que les vagues effaçaient aussitôt. Les flots couronnés d'écume se déclinaient en différentes nuances de gris et les falaises verdoyantes de l'autre côté de la baie s'étendaient au loin vers Lulworth.

Lorsqu'elle atteignit les premières habitations, Orla remarqua des guirlandes de fanions dans les rues. Elles devaient être accrochées depuis un certain temps déjà, mais leurs couleurs rouge et rose mettaient de la gaieté dans l'atmosphère, donnaient un petit air de fête à la bourgade. Certaines boutiques avaient déjà fermé en prévision de l'hiver – celles qui vendaient des souvenirs pour touristes fabriqués avec des coquillages ainsi que des écharpes en laine dans des tons bruyère et vert bouteille –, mais beaucoup d'autres étaient encore ouvertes. Les ruelles étaient pittoresques, d'autant que la plupart des maisons avaient conservé leur façade d'origine, avec des fenêtres anciennes aux vitres épaisses. Partout, des paniers suspendus aux lampadaires ouvragés débordaient de pétunias fanés et de tiges de lierre. Alors qu'elle tournait dans une rue transversale plus calme, Orla reconnut la galerie d'art qu'elle avait aperçue la première fois qu'elle était venue visiter la maison.

En approchant de l'entrée, bordée de part et d'autre par une vitrine, elle se rendit compte que l'établissement exposait des artistes locaux sur trois des murs et avait aménagé un espace café de l'autre

côté. À travers le verre embué, elle distinguait à peine les tableaux dans la partie galerie.

À l'intérieur, Sam se précipita aussitôt vers le présentoir à gâteaux avant de lui adresser un regard implorant.

Orla éclata de rire.

— D'accord, montre-moi lequel tu veux. Et attention, hein ? Si tu en choisis un, il va falloir que tu le manges en entier !

Sam recula d'un pas pour mieux examiner les pâtisseries. Au même moment, un homme émergea de l'arrière-salle, chargé d'un carton rempli de gobelets. Il sourit à Sam.

— Bonjour, mon grand, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

L'inconnu, chauve et bedonnant, arborait une barbe brune broussailleuse. Orla lui donna une cinquantaine d'années. Il se pencha vers le présentoir.

— Je te conseille le brownie. Tu m'as l'air d'un petit bonhomme qui aime le chocolat.

Sam hocha la tête et attrapa la main de sa mère.

— Il est timide ? demanda l'homme à Orla.

— Non, il ne parle pas, répondit-elle. Il pourrait, c'est juste qu'il ne le fait pas. Ne vous inquiétez pas, ça n'a rien de personnel.

Et d'ajouter, à l'adresse de Sam :

— Le chocolat, c'est bien ce que tu préfères en ce moment, hein, mon cœur ?

Elle regarda son fils, qui se cacha le visage contre sa jambe.

— Oh, eh bien, moi, ça me va, déclara son interlocuteur. Si vous voulez mon avis, les gens d'ici parlent trop, on ne peut pas en placer une. Il vaut mieux écouter, ça permet de comprendre plus de choses.

Il appuya son index sur le comptoir.

— Alors, jeune homme, qu'est-ce que ce sera ? Le brownie ?

Orla lui fut reconnaissante de se montrer aussi compréhensif. Si les enfants acceptaient sans problème le silence de Sam – ses copains de la garderie, à Bristol, l'avaient toujours inclus dans leurs jeux, d'autant qu'il était parfaitement capable d'exprimer par des gestes ses pensées et ses sentiments –, les adultes en général ne savaient pas trop comment réagir à son mutisme. Orla aurait bien voulu que leur fils apprenne le langage des signes, mais Nick n'y était pas favorable. Il pensait que ce serait alors trop facile pour Sam d'adopter de façon permanente ce mode de communication. Elle se demandait néanmoins

s'il ne cherchait pas ainsi à les punir tous les deux.

L'enfant fit non de la tête avant de pointer le doigt vers une part de gâteau au citron recouvert d'un glaçage au sucre qui coulait dans l'assiette.

— Excellent choix, commenta l'homme. Il est tout frais d'aujourd'hui. Cadeau de la maison pour ta première visite. Et pour maman, ce sera… ?

— Non, non, je vais vous payer.

— Pas question. C'est la dernière part et on ne va pas tarder à fermer. Je vous offre quelque chose à boire ?

— Dans ce cas… Je veux bien un café.

Orla installa Sam à une petite table en pin proche du comptoir puis libéra Bridie du porte-bébé. La fillette, que la chaleur de l'établissement rendait déjà somnolente, s'endormit sur les genoux de son frère. Ils étaient les seuls clients.

D'un geste théâtral, l'homme posa la part de gâteau devant Sam. Il souleva ensuite Bridie, qu'il serra contre lui comme si c'était son enfant. Orla fut touchée par l'intimité de son geste, par l'aisance avec laquelle il berçait le bébé. Il l'invita d'un signe à goûter son café, qui sentait le clou de girofle – un arôme épicé, inattendu – et se révéla corsé et amer au goût.

— Il est délicieux, déclara-t-elle. Merci beaucoup.

— Bon, je ne vous avais encore jamais vue, mais quelqu'un m'a dit qu'une jeune femme avec deux enfants avait emménagé dans la grande maison. J'imagine que c'est vous ?

— Oui, ça fait à peu près trois semaines que nous sommes arrivés. Mais c'est la première fois que nous descendons au village. Il est charmant.

— N'est-ce pas ? Et donc, il n'y a que vous là-haut ?

— Mon mari travaille à Bristol, il ne revient que le week-end. Nick est… Il s'appelle Nick, à propos. Moi, c'est Orla.

— Et moi Claude.

Il s'assit et installa plus confortablement Bridie dans ses bras.

— Vous êtes seule toute la semaine, alors ? reprit-il. Ça ne doit pas être facile. Vous vous en sortez ?

Devant son air inquiet, Orla sourit.

— Oh, vous savez, je suis plutôt une solitaire. Et puis, j'ai les enfants.

Depuis quelque temps, cependant, elle prenait conscience de son isolement. Elle n'était pas retournée à Bristol depuis le déménagement et Nick avait été trop accaparé par ses affaires pour reprendre le rythme habituel de leurs dîners entre amis. Helen n'avait pas proposé de lui rendre visite et elle-même ne l'avait pas invitée. Eva, sa belle-mère, l'appelait parfois pour bavarder, ce qui lui faisait toujours plaisir. Elle avait aussi envoyé à ses propres parents une carte postale représentant la crique, sur laquelle elle avait noté leur nouvelle adresse, mais ils n'avaient pas répondu. Elle leur avait téléphoné une fois, pour tomber sur le répondeur. Elle avait raccroché sans laisser de message.

— Eh bien, si vous voulez de la compagnie, vous en trouverez toujours ici, répliqua Claude. Le Reeve, c'est trop grand pour une seule personne. Les gens ont du mal à s'y faire, ils ne restent jamais longtemps.

— Comment ça ?

— Bah, c'est un peu trop éloigné du village, j'imagine. Avec la mer pour seul horizon… Il faut pouvoir le supporter. Et puis, tout cet espace à l'intérieur – tout ce vide, même –, ça peut devenir perturbant, du moins pour certains esprits. Du coup, ils ont tendance à le remplir avec leurs propres idées, leurs propres histoires. Entre autres, sur ce qu'est la maison.

Orla frotta ses mains froides sur son jean. Elle n'avait pas envie d'en entendre davantage.

— Oui, c'est vrai, c'est immense. Et vous ? ajouta-t-elle, désireuse de changer de sujet. Vous vivez ici depuis longtemps ?

— On est arrivés de Poole il y a une dizaine d'années. Ça paraît long, mais on nous considère toujours comme les nouveaux au village. La plupart des habitants y sont nés et y mourront sans doute.

— En tout cas, vous avez une très belle galerie.

Orla se tourna vers le mur en face d'elle, où des marines voisinaient avec des dessins minutieux d'oiseaux et de poissons. Quelques aquarelles représentant des vaches peintes dans des couleurs vives occupaient le mur du fond, et deux immenses tableaux de vagues stylisées étaient suspendus à des fils dans la vitrine.

— On s'est donné du mal, ma femme Alice et moi, expliqua-t-il. Et aujourd'hui, on se débrouille plutôt bien. Alice organise toutes sortes d'événements ici. Des soirées, des cocktails, vous voyez le genre ?

— Je vois, oui. Je suis moi-même peintre.

— Non, c'est vrai ?

L'air tout heureux, Claude lui adressa un grand sourire.

— On vous connaît ?

— Probablement pas, j'ai abandonné mes pinceaux depuis un bon moment. Orla McGrath ?

— Mais si, bien sûr ! Vous faites des paysages, n'est-ce pas ? Des grandes peintures à l'huile ?

— Oui, c'est ça, confirma Orla, surprise et flattée d'apprendre qu'on la connaissait dans la région. Et aussi quelques portraits, pour des commandes privées.

— Rien de récent, alors ?

— Pas grand-chose depuis l'arrivée de cette demoiselle.

De la tête, Orla indiqua sa fille.

— Mais la vue depuis la maison est si exceptionnelle que j'ai bien envie de m'y remettre, ajouta-t-elle.

— Vous exposez, en ce moment ?

— Pas vraiment. Il y a bien une galerie à Bristol qui conserve quelques-unes de mes toiles les plus anciennes, mais elles ne se vendent pas, apparemment.

Elle avala une gorgée de café en attendant la question qu'il n'allait sans doute pas manquer de lui poser. De fait, un instant plus tard, il demanda :

— Vous accepteriez de nous confier des œuvres ? Il y a de la place ici et nous serions ravis de les montrer. Vu que nous sommes une petite structure, nous prenons une commission moins élevée que la moyenne, de l'ordre de quarante-cinq pour cent.

— Comme je vous l'ai dit, je n'ai rien de disponible pour le moment, mais si je parviens à m'organiser, je pourrai peut-être vous proposer des toiles dans le courant de l'année prochaine.

Claude sourit de nouveau et serra Bridie plus fort contre lui.

— Ce serait formidable. Je suis sûr qu'Alice voudra en faire un événement.

Orla veilla tard ce soir-là, bien après avoir couché les enfants et avalé deux verres de vin.

Assise à la table de la cuisine, elle repensait aux propos de Claude. N'avait-elle pas dit la même chose à Helen – que la maison était trop

grande ? Trop vide aussi. À l'intérieur, les membres de la famille gravitaient les uns autour des autres telles des planètes solitaires, ils ne faisaient que se croiser, s'effleurant à peine au passage. C'était seulement maintenant qu'elle prenait conscience de son isolement, loin du village. Et elle avait l'impression d'être tellement insignifiante dans cette immense demeure…

Elle porta les mains à son visage et appuya ses paumes sur son front. Il était brûlant, comme si elle avait de la fièvre, alors qu'elle s'était sentie parfaitement bien toute la journée. Elle décida d'appeler Nick.

À peine avait-il décroché qu'elle se mit à débiter un flot de paroles. Elle devait lui paraître survoltée, à jacasser interminablement à propos des dents de Bridie, mais c'était plus fort qu'elle.

— Ça me fend le cœur, tu comprends ? Pauvre bout de chou. Je ne peux pas faire grand-chose pour la soulager, même si j'ai des réserves de sirop Calpol, il faut attendre que ça passe. Mais je me sens tellement impuissante quand elle pleure, et tellement coupable…

— Oui, je la plains. Tu te rappelles comme Sam a souffert, lui aussi ?

Elle l'entendit boire à longs traits. Puis ses lèvres produisirent un bruit mouillé en se détachant du goulot d'une bouteille.

— Nick ? Au moment de la vente, est-ce que l'agente immobilière t'a dit quelque chose de particulier au sujet de la maison ?

— Du genre ?

— Je ne sais pas. Quelque chose de bizarre. D'inhabituel.

— Non, juste qu'elle était inhabitée depuis un moment, déclara-t-il, avant de s'éclaircir la gorge. Elle tenait à s'assurer qu'on ne sous-estimait pas l'ampleur des travaux. Pourquoi ?

— Oh, rien. Quelqu'un au village m'a fait une remarque, comme quoi les gens n'y restaient jamais longtemps. Alors je me demandais si l'agente t'en avait parlé.

— Non, pas du tout. Mais si je comprends bien, tu es déjà en train de te faire des amis ?

— Oui, même si ça ne compense pas ton…

Elle se reprit.

— Écoute, Nick, pourquoi tu ne t'accorderais pas quelques jours de congé ? J'aimerais t'avoir avec moi à la maison. Je me sens un peu…

Il but de nouveau.

— Un peu quoi ?

— Un peu dépassée, en fait, avoua Orla. Les enfants, le changement de vie, le quotidien. Et Bridie qui ne dort pas… Je suis vannée.

— Oui, bien sûr, je vais m'arrêter un peu.

Il semblait sincère.

— D'accord. Ce serait formidable. Les petits seront aux anges. Merci.

Elle raccrocha avec l'impression d'être soulagée d'un grand poids, puis rassembla les papiers et les pelures d'orange qui traînaient sur la table. Les écorces du fruit entre ses doigts dégageaient une bonne odeur, fraîche et piquante.

Elle fit la vaisselle en regardant son reflet dans la vitre, derrière laquelle le ciel blanc vira peu à peu au gris ardoise puis au noir d'encre. Le vent tomba, les arbres s'immobilisèrent et, au bout d'un moment, les nuages s'écartèrent, dévoilant les étoiles. Le jardin, dont la taille lui était familière pendant la journée, parut de nouveau s'étendre à l'infini. Elle avait beau savoir qu'il s'agissait seulement d'une illusion, parce que le mur du fond n'était plus visible dans l'obscurité, elle trouvait le changement troublant. Il lui donnait l'impression d'être abandonnée, échouée dans un lieu étrange.

Et puis, au fond d'elle-même, elle guettait un mouvement. La petite forme qui était apparue tôt ce matin-là. Certainement un jeu d'ombres, ou peut-être un chat ou un renard. Elle en était sûre, et elle s'interdit de penser que la silhouette se tenait debout et s'était furtivement tournée vers la maison, comme pour écouter.

6
1976

La pluie les obligea à rester à l'intérieur pendant deux jours. Un gros paquet de dossiers était arrivé de Londres par coursier et Sara l'emporta dans son bureau, où elle s'enferma. Elle était comptable avant de rencontrer Doug et elle avait recommencé à travailler l'année précédente pour compléter ce qu'il leur avait laissé à sa mort. Parfois, elle allait voir des clients dans la capitale, et Lydia lui en voulait de la laisser seule au Reeve. Depuis quelque temps, elle se sentait mal à l'aise le soir quand les petits étaient au lit, comme si elle avait encore une tâche à accomplir dont elle ne parvenait pas à se souvenir. Alors elle errait de pièce en pièce en espérant que la mémoire lui reviendrait.

L'unique téléviseur, qui avait fait le voyage depuis Londres, se trouvait dans le bureau de Sara, et les enfants se plaignaient souvent d'être privés de *Doctor Who*. Lydia, secrètement agacée d'avoir à se plier elle aussi à la nouvelle règle établie par sa patronne, « Pas de télé, place aux jeux créatifs », profitait des absences de cette dernière pour se glisser dans le bureau et allumer le poste en mettant le volume tout bas. Mais la réception était si mauvaise qu'elle passait la moitié de son temps à manipuler les antennes, le visage collé contre l'écran.

Sur le seuil du bureau, elle jeta un coup d'œil à la haute fenêtre à guillotine qui, transformée par la pluie en miroir liquide, lui renvoyait le reflet flou de son visage.

— Pour une fois, je pourrais peut-être descendre le poste, suggéra-t-elle à Sara. Les enfants ont été si sages…

Ce n'était pas vrai, mais elle mourait d'envie de se détendre devant la télé – un bref répit.

Sara fit non de la tête.

— Vous savez très bien ce que j'en pense. Je veux qu'ils se servent de leur imagination. Qu'ils profitent de leur liberté, qu'ils s'amusent et fassent des choses saines.

— Je comprends, je vous assure. C'est seulement que, pour le moment, on est un peu à court d'idées. Les jumelles tournent en rond, et comme il y a un film tout à l'heure, je me disais que ce serait bien de les laisser le regarder.

Mais sa patronne ne voulut rien entendre. Si ce principe selon lequel ses enfants devaient vivre « libres et sans entraves » n'était pas nouveau, il avait pris une tout autre dimension depuis leur arrivée dans le Dorset. Pour Sara, c'était la ville qui avait rendu Doug malade : elle blâmait le smog, les gaz d'échappement, le manque d'hygiène de la population… Sa décision de déménager n'avait pas seulement été motivée par des raisons financières : elle voulait tracer un cercle protecteur autour de ses enfants, les tenir sous un charme fait de fleurs d'aubépine, d'eau pure, de fruits et d'une existence qui, aux yeux de Lydia, s'apparentait à celle de la famille idéale version Enid Blyton. C'était tout juste si elle ne s'attendait pas à voir arriver Sara un jour avec un border collie à l'arrière de sa voiture.

— Désolée, c'est non, annonça-t-elle aux enfants restés dans le salon, dont elle referma la porte derrière elle.

Clover se rejeta contre le dossier du canapé.

— Mais je m'ennuie tellement, Lydia ! gémit-elle. Qu'est-ce qu'on va faire ?

Lydia s'assit sur l'accoudoir en bois, ôta ses chaussures et posa les pieds sur la banquette, laissant ses orteils s'enfoncer dans les coussins en chenille.

— Dot ne va plus tarder. On pourrait peut-être préparer des gâteaux ? Des cupcakes, ça vous tente ?

— Il faut pas manger trop de sucre, intervint Philip.

Il avait l'air inquiet. Il connaissait bien les règles édictées par sa mère.

Dot arriva juste après le déjeuner, ruisselante de pluie dans son imperméable. Elle se débarrassa à coups de pied de ses bottes en caoutchouc, les envoyant valdinguer sur le dallage mouillé dans l'entrée. Philip alla les récupérer pour les placer soigneusement côte à côte sur le paillasson.

— Merde, je suis trempée comme une soupe ! s'exclama Dot, qui

passa les mains sur ses cheveux nattés en deux tresses épaisses.

— Pas de gros mots devant les enfants, la tança Lydia.

Elle n'avait pu s'empêcher d'adopter un ton pète-sec. Si elle ne s'était jamais considérée comme prude, elle se sentait étrangement guindée en présence de Dot. Coincée, presque. Dot, avec son corps tout en courbes aguichantes et son approche campagnarde, crue, du sexe et des hommes… Une fille bien dans sa peau hâlée, aux formes généreuses et au teint éclatant de santé d'une personne qui a été élevée au lait entier et a toujours avalé ses quatre œufs quotidiens. Dot, qui avait grimacé lorsque Sara l'avait appelée « Dorothy » le premier jour et les avait tous suppliés de ne jamais, au grand jamais, utiliser ce prénom.

Tabitha dérapa sur le sol humide et se raccrocha à la jambe de la nouvelle venue.

— Dot ! Lydia a dit qu'on pourrait préparer des cupcakes. C'est moi qui ferai le glaçage, d'accord ? Et on mettra de la confiture.

Dot glissa un doigt sous les bretelles de la salopette que portait la fillette et éclata de rire.

— Laisse-moi d'abord enlever ce fichu imperméable. On verra après. Tiens, aide-moi.

Tout le monde se rendit ensuite dans la cuisine où s'attardait la chaleur dégagée par la cuisinière. La pluie mitraillait les fenêtres de l'orangerie et s'insinuait sous la porte, formant de petites flaques sur les dalles de terre cuite.

— Sers-nous donc un thé, Lids, dit Dot.

Philip s'assit au bout de la table. Il avait un peu peur de Dot, qui venait du lundi au vendredi et se chargeait de la lessive, du ménage et de presque tous les repas. Elle ne connaissait cependant rien à la couture, si bien que Lydia continuait de s'occuper du raccommodage et des ourlets. Dot venait d'une famille nombreuse, elle avait neuf – neuf ! – frères et sœurs qui vivaient toujours chez leurs parents, aussi n'était-elle que trop heureuse de s'échapper, répétait-elle à l'envi. À la seule idée qu'une femme puisse accoucher dix fois, Lydia était saisie de frissons irrépressibles.

— Bon, qu'est-ce qu'ils veulent faire, ces petits monstres ? lança Dot.

Elle saisit le mug de Lydia et le serra entre ses mains rougies par le froid.

— On pensait confectionner des gâteaux, si tu es partante, répondit Lydia. Ils s'ennuient, figure-toi, et je me suis dit qu'ils méritaient bien de se distraire un peu.

Elle alla se remplir un mug pour elle. Ce jour-là, elle se réjouissait de la présence de Dot – une autre adulte.

Cette dernière souffla sur son thé.

— Toujours pas de télé, alors ?

— Non, maman veut pas qu'on la regarde ! s'écria Clover.

Furieuse, elle attrapa deux cuillères en bois dans le pot rayé posé près de la cuisinière et en tendit une à Tabitha.

Tous s'attelèrent à la tâche, et bientôt la longue table en bois fut couverte de monticules de farine, tandis que les jumelles avaient les mains plongées jusqu'aux coudes dans de grands saladiers en céramique remplis de pâte. Sous la table, deux coquilles d'œuf brisées laissaient échapper un liquide visqueux sur le sol.

— Dot a dit que je pourrais faire le glaçage ! brailla Tabitha, triomphante, avant de donner un grand coup de cuillère sur les doigts de sa sœur.

— Hé, doucement ! s'exclama Dot en récupérant l'ustensile. Vous avez intérêt à être sages, toutes les deux. Si vous vous conduisez comme des petites pestes, c'est à Philip que je confierai le travail. Bon sang, Lids, comment tu peux les supporter toute la journée ? T'es une vraie sainte !

L'intéressée adressa un clin d'œil à Philip, qui semblait blessé par la critique.

— Bah, ils ne sont pas si terribles.

Le soir descendait sur la maison. Lydia, assise à la table de la cuisine en compagnie de Dot, regardait le jardin disparaître peu à peu dans l'ombre. Elle s'était réveillée à plusieurs reprises la nuit précédente, convaincue que Philip l'avait rejointe dans son lit, qu'elle avait senti le matelas s'enfoncer légèrement sous son poids à côté d'elle. Mais en ouvrant les yeux, elle avait chaque fois constaté qu'elle était seule. Alors, même si elle était obligée d'économiser les piles, elle avait gardé sa lampe allumée jusqu'au matin.

Dot plaça ses mains mouillées sur le morceau de viande enveloppé dans du papier qu'elle avait posé au bout de la table. Elle avait les coudes écartés et la peau des bras toute rose. Quelques mèches

humides collaient à son front. Elle leva une épaule jusqu'à sa pommette pour essuyer la sueur qui dégoulinait de sa tempe.

— Bon sang, on crève de chaud, marmonna-t-elle. Lydia, dis à Sara d'acheter une gazinière. Je ne tiendrai pas tout l'été devant cette cuisinière à bois.

Elle assena une bonne claque sur l'épaule d'agneau déballée, lisse et rouge foncé, comme s'il s'agissait d'une croupe dodue, puis la plaça dans un plat à rôtir. Lydia l'observa tandis qu'elle retirait la membrane blanche et fibreuse du collier. En voyant un filet de sang clair couler dans le fond du plat, elle sentit son estomac se nouer.

— Comme Owen dort encore, je vais peut-être en profiter pour aller m'allonger un moment, annonça-t-elle.

Dot enfonça la pointe d'un couteau dans la viande. La lame trancha les chairs avec un bruit sourd, mouillé.

— D'accord, vas-y. Le dîner sera prêt dans une heure.

Lydia somnola sur le canapé en écoutant d'une oreille les jumelles chuchoter devant le feu. Philip s'était installé sur elle – sur ses pieds, plus précisément – pour lire un livre, et Owen rêvassait dans son parc. De temps à autre, elle sombrait dans un demi-sommeil où lui parvenaient encore les fumets s'échappant de la cuisine et les sons étranges émis par les deux sœurs. Elles avaient un langage bien à elles, mélange de bruits de gorge et de mots sans suite à moitié articulés, pleins de sifflantes. Lydia les surprenait parfois assises l'une en face de l'autre, front contre front, en train de chuchoter d'une voix sibilante. Comme d'habitude, le pauvre Philip était exclu de leurs échanges.

La pluie cinglait les vitres. Des bûches crépitaient dans la cheminée, projetant des étincelles sur les dalles de l'âtre. Quand Philip changeait de position, Lydia sentait les petits os de ses pieds se frotter sous le poids de l'enfant. Elle percevait aussi l'odeur de poussière dégagée par les coussins du canapé – l'odeur de Londres : essence, suie, brique, herbe. Elle y retournerait peut-être un week-end. Ou pas. Elle pourrait loger chez les filles. Elle n'avait pas pris de congés depuis le déménagement, même pas à Noël. Son frère l'avait bien invitée chez lui, à Rye, mais il avait trois enfants et elle savait que sa belle-sœur, aigrie et débordée, lui aurait demandé de faire du babysitting. Alors elle avait décliné l'invitation et était restée avec Sara et sa famille.

La période avait été marquée par la tristesse, assombrie par le chagrin. Lydia s'était demandé si c'était vraiment une bonne idée de passer ce premier Noël sans Doug dans une maison dénuée de toute trace de lui, de sa vie, de l'amour qu'il avait porté à ses proches. Aurait-il été plus facile de surmonter l'épreuve des fêtes à Londres, dans un foyer encore imprégné de son odeur, où le canapé conservait l'empreinte de ses fesses et de son dos ? Difficile à dire. Le 25 décembre, Sara avait déambulé du matin au soir dans son pyjama de satin, une bouteille de madère à la main. Lydia n'avait fait aucune remarque, même quand sa patronne, après avoir renversé de la sauce partout sur le parquet du petit salon, avait été prise d'un fou rire en essayant de la ramasser avec ses mains et s'était permis une plaisanterie sur ce « pauvre papa mort ». Philip, lui, avait paru malheureux toute la journée et s'était couché à 19 heures.

Sara descendit à l'heure du dîner.

— C'est parfait, Dot, merci.

Pâle, les traits tirés, elle fit rouler ses épaules pour détendre ses muscles contractés.

— Vous restez dîner avec nous ?

Dot répondit par l'affirmative et ouvrit le tiroir à couverts pour y prendre un couteau et une fourchette.

— Merci, madame.

— La journée s'est bien passée ? demanda Sara à Lydia.

Celle-ci se pencha en avant pour essuyer avec un torchon les doigts poisseux du bébé.

— Très bien, oui. Owen a fait deux bonnes siestes et Philip a fini son livre.

Elle sourit à ce dernier.

— Félicitations, Philip, le complimenta sa mère. Et toi, Tabs, qu'est-ce que tu as fait aujourd'hui ?

La fillette haussa les épaules en poussant une pomme de terre dans son assiette.

— Réponds-moi, s'il te plaît, reprit sa mère.

— Rien. On n'a rien fait. De toute façon, on fait jamais rien.

Clover hocha vigoureusement la tête en signe d'approbation. Sara soupira.

Les enfants étaient toujours d'humeur morose quand leur mère

s'absentait trop longtemps ou restait de trop longues heures enfermée dans son bureau. Ils avaient été habitués à recevoir beaucoup plus d'attention du vivant de leur père, et ils avaient du mal à s'adapter à cette nouvelle version de leur mère, qui était bien moins présente dans leur existence qu'à Londres. Lydia se souvenait qu'à l'époque, sa patronne assistait souvent avec elle aux leçons de natation ou aux cours de danse, organisait des goûters d'anniversaire et ne manquait jamais les réunions de parents.

Elle en venait parfois à se dire que cette histoire d'« année sabbatique » était l'excuse que Sara avait trouvée pour se libérer de ses obligations et s'affranchir des contraintes de l'éducation. Il n'y avait plus de bulletins scolaires à vérifier, plus de devoirs à faire, plus de spectacles d'école à endurer. Livrés à eux-mêmes, les enfants ne l'accaparaient pas. Owen, qui ne parlait pas encore, était plus facile à gérer pour elle, et elle continuait de s'en occuper le soir. Elle se manifestait auprès de ses aînés seulement quand elle en avait envie, et Lydia se demandait quelquefois s'ils avaient conscience que leur mère leur distribuait son affection au compte-goutte.

À la fin du repas, elle commença à débarrasser.

— Je me charge de la vaisselle, Dot. Tu viens à quelle heure, demain ?

Dot se leva, recouvrit d'aluminium le reste de l'épaule d'agneau puis fit de la place dans le frigo jaune pour y ranger le plat.

— Comme d'habitude.

Sara tendit son assiette à Lydia.

— Et il pleut toujours…, maugréa-t-elle. Quel temps de chien ! Venez, Dot, je vais vous reconduire chez vous.

Postée devant la fenêtre du salon, Lydia les regarda partir – deux formes indistinctes dans un monde de brume et d'eau. La lumière des phares balaya les rideaux de pluie quand Sara recula dans l'allée avant de prendre la route qui descendait au village.

Lydia n'avait jamais appris à conduire. C'était inutile à Londres, et de toute façon elle n'avait pas les moyens de s'offrir une voiture. Il lui arrivait néanmoins d'envier la liberté qu'un véhicule offrait à sa patronne, surtout dans ce coin reculé. Elle-même se retrouvait limitée dans ses déplacements par la distance qu'elle était prête à parcourir à pied, alors que Sara pouvait aller n'importe où. Parfois, cette dernière lui disait : « Oh, Lydia, si vous allez au village, prenez donc la voiture.

Vous pourriez peut-être faire quelques courses ? »

Alors Lydia secouait la tête et haussait les épaules – sa manière de lui signifier une fois de plus : « Vous savez bien que je ne conduis pas. » Mais sa patronne n'y prêtait aucune attention, si bien qu'elle finissait par aller faire les courses quand même, comme si ça lui était égal de porter les bidons de lessive ou les lourds sacs de pommes de terre qui lui cisaillaient les poignets.

— Philip ? lança-t-elle. Mains, visage et dents, s'il te plaît. Les filles, je veux que vous enleviez vos vêtements sales. Vous n'aurez qu'à les poser sur la rampe d'escalier.

Le petit garçon, toujours si obéissant, quitta aussitôt la table pour monter au premier. Mais Clover se rebiffa.

— Non, je veux mettre cette robe demain ! C'est celle dans laquelle je suis le mieux pour grimper aux arbres.

Lydia se sentit soudain très fatiguée.

— Je ne veux pas le savoir, elle est dégoûtante. Tu m'avais promis que tu me la laisserais aujourd'hui pour que je puisse la laver et la raccommoder. Elle ne ressemble plus à rien.

— Mais…

— Ça suffit, maintenant, l'interrompit Lydia. De toute façon, pour grimper aux arbres, tu ferais mieux de mettre un pantalon, comme Tabs.

Tabitha, qui passait ses journées en salopette de velours côtelé, adressa à sa sœur un sourire suffisant.

— C'est sûr, personne a envie de voir ta culotte moche quand t'es en haut d'un arbre, lui dit-elle.

Elle vola le dernier quartier de pêche au sirop dans l'assiette de sa sœur, faisant couler le jus sur la table.

— Si je dis ça, ce n'est pas à cause de sa culotte, intervint Lydia. C'est pour protéger ses genoux.

La dernière tâche de Lydia, en fin de journée, consistait à rassembler jouets, chaussures et biscuits à moitié mangés que les enfants avaient abandonnés partout – à ramasser le bric-à-brac semé par les membres de cette famille qui vivaient en vase clos et passaient trop de temps enfermés dans la maison. Ce soir-là, elle récupéra tous les crayons de couleur disséminés sur la table du petit salon, deux chaussettes tachées d'herbe dans le couloir au premier, un verre de jus d'orange à moitié plein posé dans l'escalier du deuxième étage et un

couteau à manche d'os qui traînait par terre devant le bureau de Sara. Il avait une forme étrange, avec sa lame plate, mouchetée d'éclaboussures desséchées de peinture bleue. Pensant qu'il s'agissait d'un coupe-papier, Lydia alla le ranger dans l'un des tiroirs de la table de travail de Sara.

L'immensité de la demeure, qui l'avait tant impressionnée au début, lui apparaissait désormais comme une abondance de vide. Il n'y avait pas plus de marches que le jour de leur arrivée, évidemment, mais ne lui fallait-il pas plus longtemps pour les gravir ? Parfois aussi, quand elle s'engageait dans un couloir ou traversait la cuisine, elle se surprenait à jeter un coup d'œil par-dessus son épaule, comme si son subconscient avait enregistré un détail qui clochait. Mais il n'y avait jamais rien d'anormal.

Plus tard, elle s'assit à la table de la cuisine après s'être servi un verre du sherry que Sara conservait dans un placard. Quelquefois, quand elle n'était pas prise par son travail, cette dernière se joignait à elle. Lydia aimait ces moments où sa patronne descendait de son bureau et s'installait avec elle pour fumer une cigarette en buvant un verre. Elle lui parlait alors de Danny, et aussi de Brian avant lui, et lorsque Sara riait en les traitant de « connards », elle-même se sentait plus adulte, plus riche aussi – son égale, en somme. Mais lorsqu'elle était rentrée ce soir-là, Sara, trempée par la pluie, était montée directement au premier sans lui adresser la parole.

En allant se coucher, à une heure si tardive que c'était déjà presque le lendemain, Lydia jeta un coup d'œil à Owen dans la nursery. Il s'agitait dans son berceau et se mit à geindre quand elle lui caressa la tête. Comme sa joue était fraîche, elle remonta la couverture jusque sous son menton. Doug n'avait pas connu Owen, il était mort avant sa naissance. Lydia revoyait encore Sara à l'enterrement, énorme, vêtue d'une ample robe noire qui la faisait ressembler à une espèce d'horrible tente. Lorsque elle-même avait voulu passer aux toilettes pendant la veillée, elle y avait trouvé sa patronne en larmes.

— Oh, Lydia… J'ai l'air d'une foutue vache de carnaval, comme si on était deux là-dessous.

Elle s'était essuyé le visage avec quelques feuilles de papier-toilette bon marché, étalant du mascara sur sa tempe.

Lydia, qui ne l'avait jamais entendue jurer auparavant, avait voulu la réconforter.

— En fait, je crois bien que vous êtes réellement deux là-dessous…

Sara avait alors été prise d'un fou rire – un vrai fou rire – pour la première fois depuis des lustres. Une main sur le lavabo et l'autre dans celle de Lydia, elle avait ri si fort qu'elle s'était remise à pleurer.

Lydia regarda le bébé en se disant qu'il était né avec un lourd fardeau à porter : faire oublier à sa mère son chagrin et rendre de nouveau la famille heureuse. Elle en était désolée pour lui, même s'il n'en avait pas encore conscience. Alors qu'elle se penchait pour embrasser sa joue satinée, elle perçut un raclement à l'intérieur du conduit de cheminée, une sorte de frottement sur la pierre et le métal.

L'âtre était sombre, mais pas silencieux. Des grattements s'y faisaient entendre, comme si un oiseau pris au piège griffait la brique. Lydia s'accroupit devant le foyer et, une main posée sur le manteau pour assurer son équilibre, elle passa la tête dans l'ouverture. Quand elle leva les yeux, elle ne vit que du noir. Le bruit se répéta, plus proche de son visage, plus sonore aussi, mais elle ne distinguait toujours rien.

À genoux cette fois, elle avança encore un peu pour mieux inspecter l'intérieur du conduit. Il sentait l'humidité et le renfermé. Au bout d'un moment, elle perdit patience et recula. Au même instant, quelque chose heurta la paroi plus haut, rebondit sur la pierre au-dessus de sa tête et chuta sur la grille en fonte, faisant s'élever un nuage de suie et de saletés.

Lydia s'assit sur ses talons et s'épousseta frénétiquement. Devant elle, sur la grille recouverte d'un petit monticule de cendres et de poussière de brique, gisait un oiseau – un jeune, tout de duvet brun, mort et parfaitement propre. Lydia le saisit entre le pouce et l'index.

Derrière elle, Owen remua dans son berceau en poussant un cri. Surprise, elle lâcha l'oiseau, se rejeta en arrière et grimaça de douleur quand son coccyx heurta le parquet. Par chance, le bébé ne se réveilla pas.

Elle frissonna. L'âtre béant devant elle semblait soudain trop grand pour la pièce. Il paraissait malfaisant, sournois, comme s'il se préparait à lui jeter à la figure d'autres choses affreuses. Mais seul le vent s'en échappait en sifflant.

Un souffle d'air ébouriffa le duvet de l'oisillon, révélant sa peau

grise. Son bec était fermé, sa tête penchait sur le côté. Il n'avait pas l'air d'être tombé de la cheminée : les seules traces de suie sur son corps étaient celles laissées par ses doigts, constata Lydia. Pour finir, elle l'emporta dehors et, avec une sorte de dégoût révérencieux, le laissa tomber dans la haute poubelle métallique placée derrière le portail du jardin.

7
2017

Nick avait fini par engager quelqu'un pour s'occuper de l'immense jardin exubérant et de la multitude de travaux extérieurs. C'était le fils d'un paysan du coin, avait-il dit. Orla, qui avait imaginé un adolescent maigrichon de 16 ou 17 ans ouvrant des yeux ronds devant tous ces branchages à tailler et à brûler, fut soulagée de voir arriver un jeune homme musclé d'environ 25 ans.

— Toby Tradgett, se présenta-t-il, la main tendue, quand elle s'avança vers lui dans l'allée.

Elle le trouva d'emblée sympathique. Il avait un visage large, ouvert, et une épaisse tignasse brune.

— Je vous offre un thé ? proposa-t-elle. Entrez, il fait froid aujourd'hui.

— Non, ça va, merci. Je préfère m'y mettre tout de suite. Vous me montrez ce qu'il y a à faire ?

Avant qu'elle n'ait pu répondre, Nick les rejoignit et guida Toby jusqu'à la grille en fer forgé qui s'ouvrait dans le mur d'enceinte. Quand ils disparurent à l'angle de la maison, Orla se sentit légèrement déçue, sans trop savoir pourquoi. En rentrant, elle vit Sam sur le seuil du petit salon, en train de grignoter un biscuit sec.

— Qui t'a donné ça ?

Les poings sur les hanches, la mine sévère, Orla songea qu'elle devait ressembler à sa mère. Sam avala goulûment un bout de sablé et montra le sol. *Je l'ai trouvé là !*

— Oh, le vilain ! Tu ne dois pas manger ce qui a traîné par terre.

Elle le prit dans ses bras, le balança sur son épaule et fit semblant de lui mordre les jambes, heureuse de percevoir les vibrations de son rire silencieux.

Dans la cuisine, Bridie tapait un bout de toast sur la tablette en plastique de sa chaise haute. Orla reposa Sam, qui donna un coup sur la table. *Mon petit déjeuner, s'il te plaît.*

— Si tu as encore faim, il faut que tu me demandes correctement.

Il appuya son menton sur la table et grimaça pour l'amuser.

— Non, non, pas de ça. Dis-moi ce que tu veux.

Sam indiqua le sachet de crumpets posé sur le plan de travail puis disparut dans le salon.

Orla plaça un crumpet dans le grille-pain. Claude lui avait parlé de diverses activités pour les enfants organisées à la bibliothèque du village, dont une matinée musicale, et elle pensait que ce serait une bonne idée de l'y emmener. Avant de se murer dans le silence, Sam adorait chanter. Alors, même s'il se contentait désormais d'osciller au rythme de la musique, elle se disait qu'une stimulation de ce genre pourrait l'amener à faire des progrès. Et puis, il était grognon, ces derniers temps, sans doute parce que les caprices de la météo et l'ardeur avec laquelle sa mère avait repris la peinture l'avaient obligé à rester enfermé. Orla, qui n'avait plus l'habitude de se perdre dans le travail, se sentait coupable.

Elle alluma la radio, dont elle monta le volume pour meubler le silence. Des accords de piano s'élevèrent dans la cuisine, légers et délicats. Elle avait toujours aimé les compositions aériennes de Debussy. En l'occurrence, le prélude *Feuilles mortes* lui semblait parfaitement adapté à une journée d'automne.

En jetant un coup d'œil par la fenêtre, elle vit son mari montrer les arbres à Toby puis amener ses doigts à la hauteur de sa taille. Le jeune homme hocha la tête. Ils se serrèrent la main, puis Nick rentra par la porte de derrière.

— Il m'a l'air très bien, ce garçon, dit-il. Je suis sûr qu'il va nous remettre le jardin en état. Et puis, comme ça, tu auras de la visite dans la semaine. Il viendra le mardi et le jeudi, j'ai pensé que ça suffirait.

— Peuh, je sais que ça te plaît de nous savoir cloîtrés ici tous les trois comme des reclus, plaisanta Orla en beurrant le crumpet de Sam.

— Non, sérieux, je n'ai pas envie que tu te sentes isolée. Je m'en veux un peu, je pensais pouvoir être là plus souvent…

Orla avait déjà une réplique toute prête :

— Ne t'inquiète pas, Nick. Ça va, je t'assure. Sam adore la maison et mes tableaux avancent bien, j'ai hâte de les livrer. Et tu avais

raison, la luminosité est parfaite dans cette pièce où je me suis installée.

Ces mots parurent le satisfaire.

Trois grandes peintures occupaient à présent une bonne partie de l'atelier. Elles représentaient la même scène vue sous différents angles : la mer, l'air, le ciel. Des croquis et des études s'alignaient sur les murs, et les deux draps qu'Orla avait étalés sur le plancher pour le protéger étaient maculés de taches et d'éclaboussures témoignant de son activité frénétique. Sur ses marines ne figuraient ni la pelouse, ni le mur, ni le chemin de la falaise, mais seulement l'immensité des eaux gris acier et du ciel voilé. Son style impressionniste touchait à l'abstrait. Ses coups de pinceau épais donnaient de la profondeur aux verts de la mer et coloraient en violet les humeurs des nuages.

Encore et encore, elle parcourait l'étage pour aller se poster devant les fenêtres donnant sur la falaise. S'il lui arrivait de prendre des polaroïds quand la lumière changeait, le plus souvent elle se contentait de regarder, d'observer le mouvement invitant des vagues ou la façon dont les bleus et les noirs des eaux profondes ondoyaient et se mêlaient. Ce panorama semblait exiger qu'elle le contemple, et même qu'elle s'y fonde, comme si, telle une lune pâle et éprise de la mer, elle avait un lien puissant avec les marées.

Et elle était contente de ses œuvres qui, elle le sentait, compteraient parmi les meilleures. L'inspiration lui était venue aisément, et si elle avait toujours travaillé vite, il lui semblait que cette petite pièce baignée de lumière septentrionale la galvanisait, lui permettant de produire des compositions plus rapidement que jamais. Depuis peu, elle avait aussi remarqué que son travail l'absorbait davantage qu'auparavant, qu'elle avait du mal à revenir à la réalité lorsqu'elle s'était perdue dans son univers pictural. Comme une droguée, elle aspirait à rester toujours plus longtemps dans ce monde qu'elle avait créé de ses mains, et chaque retour au présent lui pesait un peu plus.

Dans le babyphone posé sur la table, elle entendait la voix de Bridie qui babillait tranquillement. Elle imbiba un chiffon de white-spirit pour nettoyer ses mains et ses poignets mouchetés de peinture noire. Elle songea à Lady Macbeth et sourit en passant le tissu entre ses doigts et sous ses ongles.

Son plus vieux couteau à palette, avec son manche en os et ses

rivets rouillés – le fidèle ami qui l'accompagnait depuis le début de sa carrière –, avait disparu dans le déménagement. Catastrophée, elle l'avait cherché partout, y compris dans les cartons. Même Nick s'y était mis. En vain. Elle s'était débrouillée jusque-là avec un autre modèle plus bas de gamme, mais ce n'était pas pareil.

Il faisait chaud dans la bibliothèque presque vide. Seuls quelques parents avaient pris la peine de se déplacer en cet après-midi maussade. Le coin des enfants était égayé par des poufs bien rembourrés, vert vif, et un tapis de jeu orné de coccinelles. Les chaises destinées aux adultes étaient disposées en demi-cercle, près d'une table sur laquelle se trouvaient deux cafetières. L'atmosphère était accueillante et chaleureuse, comme elle devrait l'être dans toutes les bibliothèques, et Orla choisit un siège au milieu de la pièce. Sam s'était déjà installé sur un pouf avec une pile de livres. Il parvenait presque à lire tout seul, même s'il avait pris du retard dans l'apprentissage de l'écriture.

— Vous êtes nouvelle ?

— Pardon ?

Orla se tourna vers la femme qui s'approchait d'elle, un bloc-notes à la main.

— Vous êtes nouvelle ? répéta cette dernière.

— Oh. Oui, désolée. Je suis nouvelle, en effet, répondit Orla.

— Et vous êtes la maman de… ? demanda son interlocutrice en balayant la salle du regard.

— Là-bas, le petit brun. C'est Sam, mon fils. Et elle, c'est Bridie, mais pour le moment, les livres, elle se contente de les mâchouiller !

La femme ne sourit même pas.

— Bien. Et vous vous appelez… ?

— Orla.

Si la salle était accueillante, songea Orla, cette femme ne l'était décidément pas.

— D'accord, dit cette dernière. Bon, c'est trois livres sterling par séance, la boîte est là-bas.

Elle pointa son stylo vers une boîte à biscuits en fer-blanc placée sur la table.

Orla cherchait de la monnaie dans ses poches quand une autre femme passa devant elle pour aller déposer des pièces dans la boîte.

— Bonjour, vous êtes nouvelle ?

— Bonjour, répondit Orla. Oui, c'est la première fois qu'on vient.

Elles se serrèrent la main gauchement, gênées par Bridie qui, dans son porte-bébé, gigotait et tendait ses petits poings vers l'inconnue.

— Eh bien, elle a du tonus ! s'exclama celle-ci.

Elle éclata de rire en chatouillant le menton humide de la fillette.

— Oh oui, confirma Orla. C'est une vraie petite terreur !

— Vous n'avez qu'une fille ?

— Non, mon fils est là aussi.

De la tête, Orla indiqua Sam, plongé dans un des albums de la collection *Où est Charlie ?*.

— Il va sur ses 4 ans, il entrera bientôt à l'école, dit-elle. Ça me déprime d'avance, il va tellement me manquer…

— Je m'appelle Rachel, au fait. Je suis la maman de ces deux-là.

Elle lui montra les deux fillettes identiques d'environ 3 ans, occupées à fourrager dans une caisse en plastique remplie de jouets, de baigneurs nus et de figurines de dinosaure sans tête.

— Je ne vous avais jamais vue au village…, reprit-elle.

La remarque était assortie d'un sourire, mais Orla avait décelé dans sa voix une intonation inquisitrice – celle d'une native de la région cherchant à savoir si elle avait affaire à une étrangère.

— Oh, nous sommes arrivés cet automne.

— Ah oui ? Bienvenue, alors !

Rachel proposa d'aller lui chercher un café et Orla accepta avec reconnaissance. Plusieurs parents s'étaient installés dans l'intervalle – tous des habitués, à l'évidence. Orla se réjouissait d'avoir rencontré Rachel, qui posa ses affaires sur la chaise voisine de la sienne et la présenta à deux autres mères de famille. Il n'y avait que des mamans, remarqua-t-elle. Quand elle participait aux haltes-garderies parentales à Bristol, quelques papas étaient là aussi : un célibataire, deux ou trois pères au foyer… Mais là, il n'y avait aucun homme en vue.

— Nous reviendrons, je pense, dit-elle à Rachel. Pour le moment, je suis encore un peu débordée, avec tous les travaux de rénovation…

Elle se pencha vers Bridie et huma l'odeur de ses cheveux de bébé.

— Oh, ça, je peux comprendre, déclara une des participantes. Nous, il nous a fallu à peu près cinq ans rien que pour faire aménager ce fichu jardin d'hiver.

Elle leva les yeux au ciel, suscitant l'hilarité autour d'elle.

— Un an, m'avait dit Andrew, poursuivit-elle. Je te demande de patienter un an, et après, tu verras, on aura tout cet espace supplémentaire, ce sera merveilleux. Mais oui, bien sûr… Quel con.

Elle avait cependant prononcé ce dernier mot avec tendresse, et Orla eut l'impression qu'elle se plaignait surtout pour amuser la galerie.

— Et vous ? reprit la femme à son adresse. Vous avez bien avancé ?

— À vrai dire, je n'avais pas mesuré l'ampleur des travaux à faire. Mais bon, oui, on progresse.

— Vous êtes où exactement ?

— Oh, pas dans le village, répondit Orla. Au Reeve, au sommet de la falaise.

Les bavardages cessèrent brusquement. Rachel se redressa sur sa chaise.

— Alors c'est vous ? J'avais entendu dire que la maison avait été vendue, mais je ne savais pas à qui.

— Eh oui, c'est nous ! Nous n'avons pas encore eu trop l'occasion de descendre au village, mon mari est absent pendant la semaine et je m'occupe des enfants…

Orla jeta un coup d'œil aux visages autour d'elle.

— Mais j'ai déjà rencontré quelques personnes, ajouta-t-elle. Claude et Alice, de la galerie, vous voyez ? Ils ont été très gentils. Et aussi Toby. Toby Tradgett.

— Je ne le connais pas, répliqua Rachel, qui regarda Bridie. Si je comprends bien, vous vous retrouvez toute seule avec les petits dans cette maison ?

Elle s'était exprimée d'un ton accusateur, presque indigné.

— Oh, ça ne me dérange pas. Je sais que c'est grand, mais…

— Ce n'est pas la taille le problème, l'interrompit Rachel.

— Désolée, je ne suis pas certaine de…

Déconcertée, Orla n'acheva pas sa phrase.

La femme qui s'était plainte du jardin d'hiver soupira et secoua la tête.

— Ce n'est pas un endroit pour une famille, c'est tout, décréta-t-elle.

— Pourquoi ?

— C'est une maison malfaisante, répondit son interlocutrice avec

une petite grimace. Un lieu malfaisant.

— Vous n'êtes pas en sécurité là-haut, renchérit Rachel d'un ton sec. C'est malsain.

Orla éclata de rire.

— Pardon ?

Au même moment, la bibliothécaire frappa dans ses mains et tout le monde se concentra sur les bambins au centre du cercle. La musique s'éleva, trop forte, trop tonitruante, noyant les questions qu'Orla aurait voulu poser. Elle serra Bridie plus fort contre elle. Toutes les participantes évitaient son regard et, incapable de s'expliquer leur réprobation évidente, elle avait l'impression d'étouffer sous son gros pull.

Au moment de partir, elle voulut dire au revoir à Rachel, mais quand elle eut réinstallé Bridie dans le porte-bébé et aidé Sam à enfiler son manteau, celle-ci était partie. Orla resta seule dans son coin encore une minute ou deux, souriant aux autres mères, puis elle s'éclipsa.

— Orla ? Salut ! Attends, laisse-moi une minute…

Un froissement de papiers, le grincement d'une chaise.

— Tu travailles encore à cette heure-ci, Helen ? s'étonna Orla. Il est tard, non ?

Elle regarda le jardin envahi par les ombres. Seule la lumière qui se déversait par les fenêtres de l'orangerie les tenait à distance.

— Tu sais bien que je n'arrête jamais ! s'exclama Helen, avant d'éclater de rire. Alors, comment vas-tu ?

— Oh, ça va. J'avais juste envie de bavarder un peu.

— Ah, rien ne vaut une copine dans ces moments-là, hein, Orla McGrath…

Celle-ci sourit.

— Moi aussi, je travaille, révéla-t-elle.

— Non, c'est vrai ? Tu t'es remise à la peinture ?

— Il y a une galerie ici, en bas, au village. Les propriétaires ont proposé de m'exposer, alors je prépare quelques tableaux.

— Ah bon ? C'est fantastique ! Je suis contente pour toi, vraiment. Ça faisait trop longtemps que tu t'étais arrêtée.

— Merci, Helen. Je le reconnais, ça me donne des ailes.

— Et ton palais, alors ?

Helen assortit la question d'un petit rire moqueur.

— Toujours trop grand. Et un peu…

— Oui ?

— Un peu bizarre, en fait.

— Comment ça ?

Orla attrapa un couteau dont elle planta la pointe dans la table de la cuisine.

— J'ai entendu des trucs étranges. Et puis, il y a des tas d'oiseaux qui viennent se cogner contre les vitres. OK, c'est parce qu'on est en hauteur, mais je t'assure, c'est affreux quand ça se produit.

Elle laissa échapper un rire sans joie.

— Les gens d'ici, au village, pensent que la maison est malfaisante, ajouta-t-elle. Ou maudite, peut-être. Oh, je me doute de ce que tu vas penser…

— Franchement ? Ça paraît dingue, non ?

— Je sais. Excuse-moi. Mais certaines personnes m'ont dit des choses… Oh, rien de précis, juste quelques remarques, comme quoi ce n'est pas prudent d'habiter là.

— Tu n'as pas à t'excuser, Orla.

Helen soupira.

— C'est un gros changement de vie pour toi. Et tout s'est fait si vite… Sans parler de la manière dont ça s'est passé. J'ai bien compris que tu en avais pris ton parti, en attendant tu connais mon point de vue sur la question.

— Je ne regrette rien, je t'assure, déclara Orla d'une voix douce. N'empêche, je me demandais si tu pourrais me rendre un service. Oh, ça ne presse pas mais… Tu pourrais regarder de ton côté si tu trouves des renseignements sur cette maison ? J'ai fait une rapide recherche sur Internet, mais il n'y a pas grand-chose, à part la liste des précédentes mises en vente. Je me disais que toi, la brillante avocate, tu avais l'habitude de fouiner et que tu serais peut-être en mesure de glaner d'autres informations.

Helen éclata de rire.

— C'est vrai, je suis douée.

— Je sais. C'est pour ça que j'ai besoin de toi.

— Pas de problème, répliqua Helen. Je vais regarder ça.

Elle hésita un instant avant de reprendre la parole d'un ton

soudain plus grave :

— Tu es sûre que ça va, Orla ? Je ne crois pas un seul instant que ton palais soit maudit, mais toi, tu n'as pas l'air dans ton assiette.

— C'est plus dur que je ne l'avais imaginé, je le reconnais. Comme Nick n'est pas souvent là, je passe beaucoup de temps seule.

Même si elle avait envisagé cette éventualité avec Nick, et donné son accord à l'époque, elle s'autorisait désormais à éprouver du ressentiment. Parce que le rêve subissait les assauts de la réalité comme un rocher subit celui des vagues, elle commençait à prendre conscience des promesses qui n'avaient pas été tenues. Ou peut-être pire : des promesses qui n'avaient pas été faites.

— Bon, écoute, tu m'appelles quand tu veux, d'accord ? reprit Helen. Moi, je te ferai signe quand j'aurai quelque chose.

Plus tard ce soir-là – elle n'avait aucune idée de l'heure –, elle fut tirée brusquement d'un sommeil sans rêves et, d'instinct, tendit la main vers Nick, qui n'était pas là. Peu à peu, la pièce se matérialisa dans l'obscurité. Orla contempla le plafond ombreux, la lueur de la lune filtrée par les volets.

La porte qui donnait sur le couloir de la nursery était largement écartée, révélant des ténèbres denses. Orla ne l'avait pourtant pas ouverte depuis des jours. L'autre battant, au bout du passage, était invisible.

Son t-shirt trempé de sueur lui collait à la peau. Elle alluma la lampe de chevet, puis s'approcha de la première porte dont elle tourna à plusieurs reprises la poignée. Sa paume moite laissa une trace humide sur le laiton froid. Tout était normal, le pêne entrait et sortait sans difficulté. Elle s'avança jusqu'à la seconde porte – toujours coincée. Quand son cœur eut recouvré un rythme normal, elle revint dans la chambre, referma la première porte, inséra la petite clé dans la serrure et la tourna. Par précaution, elle actionna de nouveau la poignée. Cette fois, c'était bien verrouillé.

Elle retourna se coucher et finit par se rendormir sous la lumière de sa lampe de chevet.

Pendant une semaine, Orla se consacra presque exclusivement au portrait de Sam. Ainsi, elle parvint à oublier le trouble semé dans son esprit par ces personnes qui semblaient connaître sa maison mieux

qu'elle.

Il était devenu important pour elle de représenter son fils sur la toile, de préserver l'image de l'enfant qu'il était. En étudiant de près les polaroïds, elle fut frappée de constater que le visage du petit garçon commençait déjà à s'affiner, à perdre ses rondeurs.

Sam, radieux, illuminé par le soleil, posait sur son petit tabouret en bois. Elle avait décidé de le peindre en pleine lumière, en utilisant des couleurs vives qui contrastaient avec la pénombre de la pièce derrière lui. Elle aimait cet effet, donnant l'impression qu'il sortait du tableau. Son choix s'était porté sur des teintes sombres pour l'arrière-plan : bleu-violet, marron et même noir. C'était si différent des tons bleu-gris qu'elle utilisait d'ordinaire pour ses paysages que Nick lui ferait remarquer plus tard qu'il trouvait le changement « dérangeant ». Le visage de Sam luisait sur la toile, crème et rose, presque enfiévré, au-dessus d'un t-shirt jaune vif.

Dans les portraits qu'elle avait réalisés jusque-là – elle n'en avait fait que quelques-uns, mais suffisamment réussis pour lui valoir des commandes –, elle avait demandé à ses sujets de détourner les yeux. Cela leur conférait une dimension mélancolique qu'elle appréciait, une qualité presque hypnotique. Un visage légèrement penché vers une fenêtre, un petit sourire dirigé vers des mains croisées sur une jambe… Or Sam, les prunelles brillantes, regardait droit devant lui. Droit vers l'observateur. Il cherchait la confrontation, exigeait l'attention. Ça ne correspondait pas du tout à sa personnalité, pourtant Orla aimait cette version de lui. Elle l'avait représenté la bouche entrouverte, comme s'il s'apprêtait à prendre la parole.

Elle n'était cependant pas satisfaite du visage. Le rendu n'était pas assez naturel, le teint trop maladif. Elle mélangea les couleurs, essuya sur son jean ses doigts tachés de peinture, puis lécha le résidu sur son pouce. Elle se sentait frustrée. Certains jours, surtout depuis quelque temps, elle n'arrivait à rien. Alors elle s'avoua vaincue et rangea sa palette.

Elle appela son fils en descendant l'escalier, anticipant déjà le silence qui lui répondrait.

Le vent qui s'était levé hurlait autour de la maison. Les vitres des fenêtres de l'orangerie vibraient dans leurs encadrements, des gémissements plaintifs s'échappaient des cheminées du grand et du petit salon. Des tiges du lierre qui couvrait l'arrière de la

maison fouettaient la vitre de la cuisine. Les quelques plafonniers vacillèrent à plusieurs reprises mais ne s'éteignirent pas.

Orla entreprit de débarrasser la table, sur laquelle traînaient les assiettes du petit déjeuner, des chargeurs de téléphone et la pile de dessins de Sam, qui grossissait à vue d'œil. Elle feuilleta la liasse : des chats orange énormes, un personnage qui était peut-être un pirate, plusieurs poissons violets et de nombreuses représentations de ce qui semblait être la maison, avec ses fenêtres en ogive et sa vaste pelouse. Pour la bâtisse elle-même, il avait utilisé des tons de gris et de vert, bien différents des couleurs vives qu'il avait employées auparavant. Il avait dessiné le jardin, encore et encore, entouré par son haut mur – le trait était un peu malhabile par endroits –, et les grands chênes. Sous les arbres, Orla vit plusieurs silhouettes grises qui flottaient au-dessus d'une étendue d'herbe verdoyante. La même scène était représentée trois fois, avec quatre personnages ou seulement deux, tous plus petits que les arbres. Des enfants, manifestement.

Intriguée, Orla étala les feuilles sur la table en mettant de côté les chats et poissons colorés pour se concentrer sur les représentations de la maison et des enfants.

L'un d'eux, minuscule, n'apparaissait qu'une fois, aux pieds des autres. Sur le dernier dessin, les silhouettes grises étaient placées autour d'un rond bleu – sans doute un étang ou un lac.

Sam apparut sur le seuil de la cuisine. Serrant des Lego entre ses doigts, il se frotta l'estomac pour indiquer qu'il avait faim. Orla pointa le doigt vers les dessins.

— Ils sont magnifiques, Sam. Tu veux qu'on les affiche dans la salle de jeu ?

Il fit non de la tête et tendit la main pour récupérer ses œuvres.

— Quoi ? le pressa-t-elle. Tu ne veux pas que je les voie ?

Quand il la fixa droit dans les yeux, Orla le crut sur le point de parler. Il pinça les lèvres puis ouvrit la bouche.

— Qui as-tu dessiné ? demanda-t-elle en montrant les petits personnages.

Sam s'empara des feuilles et les plaqua contre sa poitrine.

— Ce sont tes amis ?

Il hocha la tête.

— Ils s'appellent comment ? Ils ont un nom ?

Sam soupira, avant de hocher de nouveau la tête. Il allait finir par

perdre patience, elle le sentait.

— Et où habitent-ils ?

La question parut le dérouter, et il fronça les sourcils en montrant le sol de la cuisine. *Ici*.

Maturation

« *Awa' birds, away!*
Take a little, and leave a littler,
And do not come again;
For if you do,
I will shoot you through,
And there is an end of you. »

« Ouste, les oiseaux, du vent !
Prenez un peu et laissez encore moins,
Et ne revenez plus ;
Car si vous revenez, je vous trouerai la peau
Et c'en sera fini de vous. »

Comptine anglaise traditionnelle

8
1976

Lydia était souvent surprise par le caractère furtif du crépuscule, par la façon dont la journée passait de lumineuse à sombre sans qu'elle ait remarqué la transition. Parfois aussi, il faisait déjà noir dans le salon alors que le jardin derrière était encore baigné d'une clarté dorée, comme si la maison elle-même divisait la lumière.

Les chambres des jumelles, qui se trouvaient directement sous la sienne, donnaient à l'arrière, sur le jardin, tout comme celle de Sara, juste en dessous, et la nursery voisine. Celle de Philip, à l'avant de la bâtisse, avait vue sur la mer. La pièce du fond, au deuxième étage, avait été aménagée en bureau pour Sara. Quand elle y travaillait, elle tournait le dos à la fenêtre couverte de lierre et laissait la porte ouverte pour pouvoir entendre le bébé. Certains jours, Lydia se félicitait de ne pas être logée dans les étages avec la famille. Mais à d'autres moments, elle se sentait mise à l'écart, exclue – l'étrangère reléguée au grenier.

L'atmosphère était toujours plus détendue lorsque Dot était là. Sa bonne humeur inaltérable suffisait à dissiper le malaise insidieux que Lydia ressentait désormais en permanence depuis qu'elle avait trouvé l'oiseau dans la cheminée. Il lui semblait que la maison, la sachant devant l'âtre, aux aguets, lui avait ainsi envoyé un message. Alors elle évitait autant que possible d'entrer dans la nursery. Et si elle devait y aller, elle s'efforçait de ne pas tourner le dos à la cheminée.

La nuit tombait, faisant disparaître dans l'ombre les arbres et l'étang, lorsque Dot posa un panier de linge propre sur la table de la cuisine. Tout en pliant avec dextérité les petits vêtements, elle entreprit une nouvelle fois de convaincre Lydia de l'accompagner au pub du village un vendredi soir, quand elle était en congé.

— Tu t'amuseras bien, je t'assure. Tu ne sors pratiquement jamais d'ici, tu as bien le droit de t'accorder une soirée !

— Il y aura qui d'autre ? s'enquit Lydia.

Dot éclata de rire.

— Oh, ce ne sont pas les beaux gosses qui manquent, au village, mais si c'est ça qui t'inquiète, je leur dirai de rester au large. Je leur raconterai que t'as un copain à Londres, ajouta-t-elle avec un petit sourire grivois.

— Non, ce n'est pas ça, répliqua Lydia. Et non, je n'ai pas de copain. Il y avait quelqu'un, je t'en ai parlé, mais c'est déjà de l'histoire ancienne.

— Pourquoi ça s'est fini entre vous ?

En y réfléchissant, Lydia se rendit compte qu'elle n'avait pas la réponse à cette question pourtant simple.

— Je ne sais pas trop, avoua-t-elle. Parce que je suis venue ici, j'imagine.

— Il n'avait pas envie de partir avec toi ?

La question dérouta Lydia.

— Oh, je ne lui aurais jamais demandé…

— Ben pourquoi ? s'étonna Dot.

Pourquoi n'en avait-elle pas parlé à Danny ? songea Lydia. Ils auraient pu louer une maison dans le village, se construire une vie ensemble… Alors pourquoi n'avait-elle pas abordé le sujet ? Et lui non plus ?

— Je ne m'en sentais pas le droit, j'imagine.

Dot s'esclaffa, la tête rejetée en arrière, dévoilant ses belles dents blanches.

— Comment ça, « pas le droit » ? Tu ne dis jamais rien, quand tu veux quelque chose ?

— En fait, non.

Lydia se mit à rire elle aussi, tant l'idée de demander quand elle voulait quelque chose lui paraissait ridicule. Dans la foulée, elle se dit qu'elle se préparait sans doute une vie où elle n'obtiendrait jamais ce qu'elle voulait. Quelle pensée étrange.

— Bon, alors, tu viendras au pub ? reprit Dot. En général, on est tout un groupe, personne ne te remarquera.

— Oh, je me fiche qu'on me remarque, Dot. C'est juste que je n'ai pas envie d'être celle qui ne connaît personne. La cinquième roue du

carrosse, quoi.

— Mais une fois que je t'aurai présenté les autres, tu les connaîtras, pas vrai ?

Lydia sourit. Elle avait toujours adoré se laisser influencer.

— D'accord, tu as gagné. Je viendrai.

Après le départ de Dot et une fois les enfants couchés, Sara fit signe à Lydia de la suivre dans la cuisine, où elle ouvrit le placard pour y prendre deux verres. Après avoir mis la radio et ôté ses chaussures sous la table, elle alluma une cigarette puis tapota le paquet en adressant un clin d'œil à Lydia.

— Alors, comment ça se passe avec les enfants ? s'enquit-elle.

Elle fit tomber la cendre dans une soucoupe posée sur la table. Elle ne fumait à l'intérieur que si la température extérieure lui permettait de laisser les portes et les fenêtres ouvertes. L'hiver, Lydia l'avait souvent aperçue dehors, blottie contre le mur de l'orangerie, en train d'écraser un mégot sur le dallage. Un jour, en revenant du village par le chemin de la falaise, elle l'avait même vue assise sur le rebord de la fenêtre du grand salon, emmitouflée dans deux vestes, encadrée par les branches dénudées de la glycine et auréolée de fumée bleue.

— Oh, tout va bien. Hier, Philip m'a réclamé des exercices de maths.

Sara secoua la tête.

— Il est bien comme son père. Un vrai premier de la classe.

— Je peux ?

Lydia prit une cigarette dont elle n'avait pas vraiment envie.

Sara étira les bras au-dessus de sa tête et bâilla. Quand elle expira, des filets de fumée s'échappèrent de ses narines.

— Mais pourquoi pas, si Philip y tient ? Au moins, ça l'occupera. À votre avis, les filles en auraient besoin aussi ?

— Vous croyez vraiment qu'elles feraient leurs devoirs, si je leur en donnais ? répliqua Lydia.

— Bonne remarque.

Sara se pencha pour lui resservir du vin. Après la mort de Doug, elle s'était débarrassée des verres en cristal qu'ils avaient reçus en cadeau de mariage et qui n'avaient jamais été utilisés, puis les avait remplacés par un service plus à la mode, en verre couleur émeraude, artistiquement bosselé. Lydia n'aimait pas trop l'effet produit, qui lui faisait penser à la peau verruqueuse d'un crapaud.

— Merci, dit-elle, consciente du goût de cendre et de tanin dans sa bouche.

— Debussy.

— Pardon ?

— À la radio. C'est *Feuilles mortes*, de Debussy.

— Ah oui ? C'est joli. Relaxant.

Sara s'adossa à sa chaise, puis remonta ses genoux et posa ses pieds sur le bord du siège. Ses orteils recroquevillés ressemblaient à des griffes d'oiseau.

— Je sens bien que vous n'êtes pas d'accord avec moi, déclara-t-elle soudain.

— À quel propos ?

— L'école et tout le reste. Ma décision de prendre une année sabbatique.

— Je ne pense pas que ce soit une mauvaise idée, je me demande juste si…

— Ce n'est pas l'idéal pour Philip, c'est vrai, l'interrompit Sara. Ça correspond mieux au tempérament des filles. Mais je voulais qu'on ait la possibilité de passer un peu de temps tous ensemble, dans un cadre différent, avant de replonger dans la vraie vie.

— Je comprends. Je sais que ça a été très dur.

— En effet, vous savez mieux que quiconque ce que nous avons traversé, Lydia. Et je n'ignore pas que ça n'a pas été facile pour vous non plus. Vous avez été notre bouée de sauvetage. Je suis heureuse, sincèrement heureuse, que vous soyez venue avec nous. Nous ne pourrions pas nous en sortir sans vous. Votre présence auprès des enfants est tellement importante, c'est un élément de stabilité, surtout maintenant que je travaille… Nous avons tous besoin de nous retrouver.

— Oui, bien sûr. Et je suis contente que vous m'ayez proposé de vous accompagner.

Lydia avait l'impression que les compliments de Sara lui montaient à la tête comme un verre d'alcool. L'onde de chaleur qui se propageait en elle lui donnait envie de satisfaire toutes les exigences de sa patronne.

Lorsqu'ils l'avaient embauchée, Doug et elle lui avaient demandé combien elle souhaitait gagner. Surprise par la question, Lydia avait ouvert et fermé la bouche comme une idiote en

dévisageant le couple assis de l'autre côté de la table basse dans le salon.

— Ah, eh bien, je ne suis pas sûre de… Ça dépend. Que voulez-vous que je fasse ? Que je vienne aussi le week-end et tout ? C'est différent dans chaque famille.

— Oui, évidemment.

Doug avait regardé sa femme. Celle-ci avait haussé les épaules avant d'annoncer un chiffre qui, sans être mirobolant, n'était pas insultant non plus. Lydia s'était dit qu'ils avaient sûrement les moyens de la payer plus, mais elle n'avait jamais été douée pour la négociation. Parfois, quand elle comptait les pièces à insérer dans le compteur de gaz chez elle, elle songeait au vaste placard sous l'escalier dans la maison de ses employeurs, équipé de casiers pour entreposer les bouteilles de vin que Doug ne buvait pas, parce qu'il les considérait comme un « investissement ». Après la mort de son mari, Sara avait tout vendu. Un homme trapu en combinaison marron était venu un jour faire l'inventaire du stock, qui avait été disposé le lendemain dans des caisses remplies de paille et de toile de jute, puis chargé dans des camions. Lydia avait assisté à la scène en songeant que Doug lui-même était parti de la même façon : couché dans une boîte.

Sara avait néanmoins gardé quelques-unes des bouteilles les moins coûteuses et, de temps à autre, elle en débouchait une le soir et proposait un verre à Lydia. Celle-ci aimait beaucoup ces parenthèses durant lesquelles sa patronne l'invitait dans sa sphère. Elles parlaient de leurs parents, de leurs anciens petits copains, mais rarement des enfants et jamais de Doug. Sara l'interrogeait sur ses amis, ses sorties, les discothèques, et parfois Lydia inventait des histoires loufoques à propos d'hommes peu recommandables qui lui auraient offert des drogues hors de prix. Sa patronne poussait alors de hauts cris en ouvrant une autre bouteille. Durant ces moments-là, elles entretenaient presque une relation d'amitié, la seule pour Sara dans le Dorset.

Au fil des mois, cependant, ces soirées s'espacèrent. Sara se retirait souvent après le dîner, prétextant une migraine ou lâchant un commentaire acerbe sur le surcroît de travail qu'elle était obligée d'assumer pour subvenir aux besoins de tous, et Lydia se sentait coupable d'avoir voulu l'accaparer. Elle devait désormais exploiter au

mieux les quelques occasions qu'elle avait de parler à sa patronne et elle s'efforçait d'amener le sujet des enfants lorsqu'elles avaient cinq minutes devant elles. Sara avait dit qu'ils étaient venus dans cette maison pour passer plus de temps ensemble mais, de fait, ils la voyaient de moins en moins.

Dans le grenier obscur, Lydia heurta une pile de magazines qui glissèrent sur le sol tandis qu'elle tâtonnait à la recherche de son pyjama et de sa lampe de poche. Elle jura à voix basse mais copieusement quand elle se cogna la tête contre l'une des poutres les plus basses puis soupira d'aise lorsque ses doigts se refermèrent enfin sur la lampe. À peine l'avait-elle allumée qu'un papillon de nuit vint voltiger autour. Lydia l'écrasa dans un mouchoir en papier. La seule idée qu'un insecte puisse se poser sur son visage pendant qu'elle dormait la rendait malade.

Elle songea de nouveau à Danny. Elle lui avait laissé l'adresse et le numéro de téléphone de la maison, mais il ne lui avait pas donné de nouvelles. Peut-être voulait-il ainsi la punir d'être partie. Ou pour un autre motif, peut-être. Il avait toujours eu des tas de fautes à lui reprocher, réelles ou imaginaires, et elle ne savait jamais ce qui allait déclencher sa colère. Certains soirs, quand ils sortaient quelque part ensemble, il lui arrivait de trouver amusant que d'autres hommes la draguent. Parfois aussi, il s'emportait contre elle en lui disant qu'elle ne pouvait pas aller au supermarché vêtue d'une jupe qu'il estimait beaucoup trop courte. Il soufflait tour à tour le chaud et le froid, au point que Lydia se sentait lasse lorsqu'elle pensait à lui, à toutes ces fois où elle n'avait pas été capable d'anticiper ses changements d'humeur ou de répondre à ses attentes informulées.

Elle se coucha puis éteignit la lampe. Quand Sara s'était plainte de devoir acheter trop souvent des piles, Lydia s'était dit : *Vous n'avez qu'à faire installer l'électricité, comme vous me l'aviez promis…* Elle avait cependant gardé le silence.

Quelque chose remua soudain dans l'obscurité.

Lydia se figea. La porte donnant sur l'escalier était fermée. Il y avait bien un crochet pour la verrouiller de l'intérieur, mais elle ne le mettait jamais, au cas où l'un des enfants voudrait entrer. La porte qui communiquait entre les deux parties du grenier était close elle aussi, car Lydia ne supportait pas de la savoir ouverte quand elle était

assoupie. Son lit et l'une des commodes occupaient le pan de mur où se trouvait le conduit de cheminée. Le reste de ses vêtements, ses boîtes à chaussures et ses cartons de livres étaient rangés dans la pièce voisine.

Elle finit par entendre la porte au bas des marches s'ouvrir tout doucement, puis un bruit de pas légers s'éleva dans l'escalier. Un des enfants avait peut-être besoin d'elle… En général, pourtant, ils grimpaient en courant et en bondissant comme des cabris. Or ces pas-là étaient réguliers, lents, mesurés. Lydia ouvrit la bouche pour appeler, puis la referma. Les pas s'arrêtèrent de l'autre côté du battant.

Un choc sourd contre la vitre du chien-assis lui arracha un cri de frayeur et elle plaqua une main sur sa bouche. Elle était si terrifiée qu'elle en avait la nausée, et elle sentait la sueur dans sa nuque mouiller l'oreiller. Elle avait froid à présent, mais elle n'osait pas bouger pour remonter la courtepointe, car le vieux sommier grinçait. Elle tourna la tête vers la porte, dont la forme pâle se découpait dans l'obscurité. Sa lampe était tombée par terre, trop loin d'elle pour qu'elle puisse la ramasser sans faire de bruit.

Elle demeura longtemps ainsi, les yeux fixés sur le battant. À un certain moment, elle ferma les yeux – *rien qu'un instant, juste pour les reposer*. Personne n'avait cherché à entrer, mais elle n'avait pas entendu les pas s'éloigner.

Elle finit par s'endormir dans cette position. Lorsqu'elle se réveilla, baignée par la chaude lumière du petit matin, ses yeux se posèrent sur la vitre du chien-assis, maculée des traces laissées la veille par l'oiseau quand il l'avait percutée. En descendant, elle constata que la porte au bas de l'escalier était grande ouverte, repoussée contre les lambris de la pièce d'angle que Sara utilisait pour entreposer les vieux jouets, les rebuts et les affaires venues de Londres qui n'avaient pas trouvé leur place dans sa nouvelle vie.

Arrivée dans la cuisine, elle prépara du thé. Elle emporta ensuite la théière dehors et s'installa à la table de pique-nique sur la terrasse. Sara la rejoignit environ une heure plus tard, encore tout ensommeillée. Dans l'intervalle, le thé avait refroidi et pris une teinte marron foncé. Lydia en avala une gorgée puis servit les dernières gouttes à sa patronne.

— Les enfants ne sont pas encore levés ? interrogea cette dernière.

— Pour le moment, je n'ai rien entendu. Tant mieux, je savoure le

calme !

Sara éclata de rire, s'assit sur une chaise, ferma les yeux et offrit son visage à la caresse du soleil.

— Quelle belle journée ! Vous savez, je me dis que j'ai de la chance d'être ici… Je ne m'imagine pas à Londres par cette chaleur.

Lydia, elle, ne se souvenait que trop bien de l'air étouffant dans le métro en été, de tous ces corps en sueur qui se pressaient dans les rames, de la puanteur du fleuve. Mais sa patronne n'utilisait presque jamais ce moyen de transport : Doug et elle prenaient des taxis pour se déplacer. Et ils pouvaient profiter tout à loisir de leur joli jardin, de leur beau mobilier d'extérieur et de la pelouse parfaitement entretenue. Pour échapper à la fournaise de son appartement, elle-même n'avait pas d'autre solution que d'aller s'installer sur l'herbe desséchée à Hampstead Heath.

— Sara ? Est-ce que vous êtes montée au grenier, hier soir ? demanda-t-elle.

— Hein ? Qu'est-ce que j'aurais fait là-haut ? Je vous signale que le thé est froid, Lydia.

— Oui, je m'en doute. Donc, vous ne vous êtes pas approchée de ma chambre ?

Sara saisit la théière, puis entra dans l'orangerie, d'où elle lança :

— Non. Ça devait être un des enfants…

Sur ces mots, elle disparut dans la cuisine.

Lydia contempla la pelouse luxuriante, le ciel dégagé d'un bleu limpide puis, une main en visière, elle leva les yeux vers le haut de la maison, où sa petite chambre se nichait sous le toit mansardé.

En cette soirée estivale, il faisait trop chaud pour rester à l'intérieur du pub envahi par les habitués du vendredi. Le plafond bas était noirci par la nicotine et la suie provenant de la grande cheminée à foyer ouvert où, inexplicablement, quelqu'un avait fait une belle flambée. Des têtes de chevaux en cuivre terni ornaient les poteaux qui soutenaient le bar. La salle sentait la bière éventée, la sueur et les effluves de trop nombreux parfums.

Dot montra la porte du fond à Lydia, qui la laissa aller commander les boissons au comptoir et sortit dans le jardin de l'établissement pour réquisitionner une des dernières tables libres. En voyant le nuage odorant de fumée de cigarette qui planait au-dessus de la foule des

clients installés dehors, elle regretta de ne pas avoir chipé un des paquets de Sara avant de partir.

Dot apparut quelques instants plus tard, tenant deux verres de vin remplis à ras bord. Elle était accompagnée par deux hommes de haute stature, qui s'assirent en face de Lydia avec un tel enthousiasme que la table tangua, manquant la faire tomber de son banc.

— Oh, merde, désolé !

Les nouveaux venus s'esclaffèrent.

— Lee, se présenta le plus grand, qui tendit la main à Lydia. Lee Barrow.

— Dit « Wheelbarrow[1] », fit l'autre en souriant à Lydia. On l'appelle comme ça depuis l'école.

— Salut. Moi, c'est Lydia.

— Oui, on sait, Dot nous l'a dit.

Lee lui proposa son paquet de cigarettes.

— T'en veux une ?

— Oh que oui ! s'exclama Lydia. Merci.

— En voilà une qui est en manque, on dirait ! intervint le compagnon de Lee.

Il adressa à Lydia un clin d'œil qui la fit rougir.

— Tais-toi, Freddie, intervint Dot. Désolée, Lids. Je t'avais promis la compagnie de charmants garçons mais je n'ai trouvé que ces deux idiots.

Quand Lee sourit à Dot, Lydia comprit immédiatement que, si la soirée se prolongeait, elle se retrouverait coincée avec Fred l'idiot, qui avait les ongles noirs de crasse et un trou dans le col de sa chemise.

— Alors, Lydia, qu'est-ce que tu penses de la grande maison ? demanda Lee.

Il lui alluma sa cigarette en craquant une allumette sur l'ongle de son pouce. La flamme jaillit, d'abord bleue, puis orange.

— Eh bien, elle est très belle, répondit Lydia. Je m'y plais beaucoup, c'est mieux que Londres.

Fred haussa les sourcils à plusieurs reprises avant d'avaler sa bière brune à longs traits.

— T'as déjà rencontré les fantômes ? lança-t-il.

— Quoi ?

Dot jeta un vieux mégot à la figure de Fred.

— Ferme-la, bon sang !

Lydia se pencha en avant.

— C'est quoi, cette histoire de « fantômes » ?

Lee leva les yeux au ciel.

— Rien, juste des conneries qui circulent dans le coin, répondit-il. Pas mal de gens ont habité cette maison, personne n'y reste jamais longtemps. Alors certains disent pour rire que c'est à cause des fantômes, mais moi, je crois que c'est une baraque merdique.

— Comment ça ?

— Surtout à cause de sa situation, déclara Dot, qui avala une gorgée de vin et grimaça. Beurk, cette piquette est imbuvable. Tu as bien fait de prendre du rouge, Lids, le blanc a un goût de pisse.

— Et tu sais de quoi tu parles, pas vrai ? la taquina Fred en tirant la langue.

— Arrête, t'es dégoûtant, répliqua Dot.

Malgré la douceur du soir, Lydia fut saisie d'un frisson.

— Pourquoi vous dites que cette baraque est merdique ? insista-t-elle.

Dot soupira.

— Bah, d'abord parce qu'elle est trop grande. Coûteuse à entretenir. Un peu isolée aussi, perchée comme elle l'est sur la falaise, à une certaine distance du village. Quand ils arrivent, les gens sont tout de suite séduits par la vue, et puis, au bout d'un moment, ils se rendent compte qu'elle n'est pas agréable à vivre. Elle est battue par les vents, il y fait un froid de canard en hiver. Ça, tu t'en es aperçue, Lids. Et quand il neige, elle se retrouve coupée du monde.

— Oh, d'accord, je comprends mieux, dit Lydia. On oublie les fantômes, alors ?

Elle éclata d'un rire nerveux, trop aigu.

Lee changea de position sur le banc.

— Il y a bien eu quelques accidents là-haut, mais ça remonte à loin, dit-il. Rien de récent. C'est bien ça, Dot ?

Celle-ci souffla un jet de fumée.

— Non, rien de récent. Ma mère parle quelquefois d'une fillette qui est morte au Reeve.

— Une fillette ? répéta Lydia. Quand ?

En voulant tirer une autre cigarette du paquet, elle le repoussa par inadvertance et il s'immobilisa hors de sa portée.

— Ça fait des années, répondit Dot. Maman n'était même pas née.

C'était avant la guerre – la Première, pas la Seconde. Mon grand-père s'en souvient encore, il est allé à l'enterrement. En général, pour les événements de ce genre, tout le village se déplace. La petite s'était noyée.

— À la plage ?

— Non, là-haut. Dans l'étang.

Dot prit une profonde inspiration.

— Mon grand-père dit qu'elle avait disparu depuis quelques jours et que tout le monde la cherchait partout. En fait, elle était restée prisonnière des algues au fond, alors quand elle est remontée à la surface, au bout d'une semaine, ce n'était pas beau à voir. En attendant, ce n'était qu'un accident. Un malheureux accident, bien sûr, mais ça arrive, ce genre de chose.

Le petit carré d'aluminium que Lee avait tiré du paquet de cigarettes voltigea sur la table un moment, puis fut emporté par la brise iodée qui soufflait de la baie, située à quelques rues seulement du pub. Lydia saisit son verre de vin et le vida d'un trait.

— Quoi qu'il en soit, reprit Dot, on n'a jamais vu de fantômes, hein, Lids ?

Elle éclata de rire, laissa tomber son mégot dans la mousse couleur crème au fond du verre de Fred, et la conversation s'orienta vers un autre sujet.

1. Jeu sur la sonorité des termes. *Wheelbarrow* signifie « brouette ».

9
2017

La maison, enveloppée par des nuages de pluie, semblait suspendue au-dessus de la falaise. L'eau coulait dans les conduits de cheminée et s'accumulait en flaques dans l'âtre. Le lierre qui recouvrait la façade s'accrochait fermement à la pierre et ondoyait comme la mer.

Toby frappa à la fenêtre de la cuisine et fit signe à Orla de le rejoindre dehors.

— Madame McGrath ? Vous pouvez venir, s'il vous plaît ?

Bridie, qui avait particulièrement mal aux dents ce jour-là, hurlait chaque fois qu'elle restait seule, aussi Orla l'installa-t-elle dans le porte-bébé en s'efforçant d'ignorer la douleur dans ses reins. Elle avait l'impression d'être un animal de trait, lourd et poussif. La dimension physique de la maternité était pour elle une source constante d'inconfort. Le besoin que ses enfants avaient d'elle – de son corps, de son odeur, de son toucher – la réduisait à quelque chose de bestial, et elle en arrivait à ne plus se reconnaître.

Au moment de sortir par l'orangerie, elle surprit son reflet sur l'une des hautes vitres que la grisaille du dehors transformait en miroirs. Elle vit sa propre silhouette fantomatique se déplacer d'une fenêtre à l'autre à mesure qu'elle avançait.

Puis elle jeta un coup d'œil dehors et, lorsqu'elle se regarda de nouveau dans la vitre, l'enfant dans ses bras n'était plus Bridie. C'était bien son visage qu'elle distinguait, mais elle portait un petit garçon endormi, vêtu d'une grenouillère démodée, fermée par des boutons en bois. Ce ne fut qu'une brève vision, une altération fugace de la réalité. Quand elle baissa les yeux, Bridie était là, blottie contre sa poitrine.

Elle porta la main à son front. Elle avait si peu dormi… Le

sommeil les fuyait tous. Elle effleura la fenêtre, laissant une trace dans la condensation.

Une fois dehors, elle fourra ses mains dans le manteau de Nick qu'elle avait enfilé. Des gouttes de pluie mouillaient déjà le col qu'elle avait relevé pour se protéger les joues du froid. Elle suivit Toby qui se dirigeait vers le fond du jardin.

— Venez voir l'étang ! lança-t-il par-dessus son épaule.

Elle le rattrapa sous les chênes.

— Quel étang ? demanda-t-elle. Il n'y en a pas ici.

— Il y en avait un autrefois. Il a dû être asséché il y a des années. Et il était grand, apparemment. C'est pour ça que la végétation pousse dans une sorte de cuvette par ici et qu'il n'y a pas de plantes matures. Vous voyez cette section, là-bas ? dit-il en pointant le doigt.

Il avait délimité un espace circulaire à l'aide de pieux plantés dans le sol auxquels il avait attaché une ficelle orange.

— Il va falloir décider de ce que vous voulez faire, ajouta-t-il.

— Pourquoi ? On ne peut pas tout laisser comme ça ?

Orla dérapa et, instinctivement, agrippa le porte-bébé.

Toby lui toucha le coude.

— C'est pas une bonne idée, madame McGrath. L'étang n'a pas été comblé correctement, le sol est spongieux et inégal. Vous risquez de vous retrouver avec un marécage si on n'intervient pas. Alors, autant le remblayer comme il faut, non ? Sauf si vous avez envie de réaménager une pièce d'eau.

— Non, je… À vrai dire, je n'en sais rien.

Elle était troublée. Sam avait dessiné un étang ici même, dans leur jardin, entouré de petits personnages. Orla se demanda ce qu'il voyait quand il regardait par les fenêtres. Avait-il une perception différente de la réalité ? De la maison ? Non, c'était certainement une coïncidence. Il ne pouvait pas savoir.

— Bon, écoutez, je vais commencer à évacuer la terre, d'accord ? reprit Toby. J'en toucherai un mot à Nick et on avisera. Dans tous les cas, qu'on le remplisse ou qu'on le remblaie, je dois d'abord creuser. Qui sait ce qu'il y a encore là-dessous…

Orla se rappela la silhouette aperçue à travers les arbres. La propriété lui paraissait plus vaste que jamais – un espace impossible à conquérir. Elle avait toujours du mal à évaluer ses proportions, ne se rappelait jamais s'il y avait deux chênes ou trois, ne parvenait pas à

mémoriser l'emplacement exact des érables ni la distance entre le bord de la terrasse et la vieille remise branlante adossée au mur à l'est.

Toby s'accroupit et enfonça une truelle dans le sol.

— On voit bien qu'il était grand, cet étang, dit-il en indiquant le périmètre qu'il avait délimité. Oh, et j'ai trouvé une statue dans les fourrés là-bas, sous le chêne. Elle était là depuis un bon moment, à moitié ensevelie. Et cassée : il lui manque la tête.

— Ah bon ? Elle représente quoi ?

— Un chérubin, peut-être, ou un lutin, quelque chose comme ça. Une sculpture toute simple, en granit. Sans valeur, à mon avis.

— Vous pensez qu'on devrait la garder ?

— Je ne sais pas, madame McGrath. Vous avez envie de mettre un lutin sans tête dans votre jardin ?

Orla fronça les sourcils.

— Non, sûrement pas.

— Pas de problème, je vous en débarrasserai. J'ai aussi découvert un autre truc. Venez voir.

Il la guida vers la ficelle orange, s'accroupit et retourna une motte de terre avec sa truelle. Orla caressa machinalement la jambe de sa fille.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle en avançant à pas prudents sur l'herbe glissante.

— Un bijou, je crois.

— Ah bon ?

Elle resserra les sangles du porte-bébé autour de sa taille puis se pencha pour jeter un coup d'œil dans le trou qu'il avait dégagé. Toby enfonça l'extrémité de sa truelle dans la boue et Orla entendit le métal racler les cailloux avant que l'objet n'apparaisse à la lumière.

C'était un bracelet – un jonc de petite taille. Toby le posa dans sa paume.

— On dirait de l'or.

Il lécha son pouce et le frotta sur le métal, qu'il fit luire.

— Oui, c'est ça. Vous voyez ? Il n'est pas terni. Je me demande depuis combien de temps il est là.

Il écarta les pans de son épaisse veste en coton, puis tira sur le bas de son t-shirt pour nettoyer le minuscule bijou, laissant des traces brunes sur le tissu. Un motif floral était gravé sur l'anneau – peut-être des plantes grimpantes – qui était muni d'un fermoir coulissant.

— C'est un bracelet de baptême, déclara Toby, l'air surpris. Fait pour un bébé. Vous voyez, il y a un système pour l'élargir quand l'enfant grandit.

Il voulut actionner le fermoir.

— Ah, il est coincé. On n'en voit plus beaucoup des comme ça. J'en avais un, offert par mes grands-parents. Mais le mien était en argent. Ma grand-mère le conserve dans sa boîte à bijoux.

— Ça vaut cher, à votre avis ?

— Je crois pas, ça pèse rien…, répondit-il en le déposant délicatement sur l'index d'Orla.

— Mais qu'est-ce qu'il faisait là ?

— Bah, vous savez comment sont les gosses, madame McGrath. Ils cavalent tout le temps, perdent leurs affaires… En tout cas, il est plutôt joli, ce bracelet. Vous allez le garder ?

— Je ne sais pas, il n'est pas à nous.

— À mon avis, il est vieux, il n'appartient plus à personne. Vous pourriez le mettre à la petite, non ?

Toby récupéra le bracelet et saisit le poignet potelé de Bridie.

Soudain paniquée, Orla le retint par la manche.

— Non ! Ne faites pas ça.

Manifestement blessé, il lâcha le bijou.

— Oh, pardon. Excusez-moi, j'ai juste… Vous avez raison, c'est pas bien. Et puis, on ne sait pas d'où il vient. Et il est sale.

Orla n'avait pas eu l'intention de le vexer mais, pour une raison inexplicable, la pensée de ce petit bracelet crasseux touchant la peau de sa fille lui était insupportable. Elle se releva. Son jean était trempé aux genoux.

Toby ramassa le bijou tombé dans l'herbe.

— Désolé, je voulais pas…

Pour la première fois depuis leur rencontre, Orla sentit une certaine gêne entre eux.

— Non, ce n'est pas votre faute, lui assura-t-elle. Navrée, Toby, c'est moi qui ne suis pas dans mon état normal aujourd'hui.

Elle se força à lui adresser un sourire qui lui fit l'effet d'une grimace.

— J'ai cru voir quelque chose tout à l'heure, dans la maison, se justifia-t-elle. Juste avant de sortir. Je sais que ce n'était rien, mais ça m'a fichu la frousse.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous avez vu ?

— Ça va vous paraître idiot… J'ai aperçu le reflet de Bridie dans la vitre et, durant une fraction de seconde, il m'a semblé que c'était quelqu'un d'autre. Un bébé différent. Oh, vous allez sûrement me prendre pour une folle, ajouta-t-elle en portant ses doigts à sa bouche.

Toby fronça les sourcils et tourna la tête vers la maison qui se dressait un peu plus loin. Implacable. Irréprochable.

— Ces vitres anciennes, ça peut vous jouer des tours. Le verre est pas plat, il est tout gondolé, alors ça déforme un peu les choses. Mais vous avez dû avoir un choc.

Il s'essuya les mains sur son jean.

— Ça va mieux ?

— Oui, oui, ça va, affirma-t-elle.

Elle laissa échapper un petit rire et, d'un geste solennel, posa une main sur la tête de Bridie.

— Elle et moi, on va bien.

— Ce bracelet, il est à vous maintenant, dit Toby. Vous allez en faire quoi ?

— Je ne sais pas. Le nettoyer, peut-être, et puis le revendre.

— Tenez.

Il tira de sa poche arrière un mouchoir à carreaux bleu pâle, enveloppa le jonc dans le tissu et le lui tendit.

— Merci.

Elle le laissa retourner à ses travaux de creusement et repartit vers l'orangerie. La maison était si belle vue du jardin… Sa façade claire, entourée d'une profusion d'arbres dénudés au tronc gris, s'élevait vers le ciel parsemé de nuages. Chaque fois qu'elle la contemplait à une certaine distance, Orla se sentait intimidée, toute petite et insignifiante. Comme clouée au sol. Ou épinglée sur une planche tel un papillon.

Des lampes brillaient ici et là derrière les fenêtres, l'orangerie éclairée évoquait un fanal au bout de la pelouse. En dépit de la lumière et de la chaleur, Orla resta sur la terrasse un long moment, jusqu'à ce que Bridie se mette à pleurnicher en agitant ses petits pieds glacés.

Oui, la maison était magnifique et pourtant tellement impitoyable… Il y avait le papier peint qui se décollait, la tuyauterie qui faisait des siennes, les puits d'ombre qui défiaient l'éclairage

moderne… Sans parler des récriminations d'un artisan sur deux, qui se plaignait de travaux mal faits et d'une mauvaise isolation contre l'humidité. Ce n'étaient cependant pas ces aspects-là qui la rendaient réticente à l'idée de se retrouver seule à l'intérieur ou d'aller se coucher chaque soir dans une pièce dont les murs se resserraient et l'étouffaient pendant son sommeil.

— Bon, on va commencer par le haut et descendre.

Les ramoneurs avec qui elle avait pris rendez-vous des semaines plus tôt étaient enfin là, et ils avaient déjà étalé de lourdes bâches sur les planchers et dans les escaliers. Ils étaient arrivés de bonne heure ce matin-là, à trois dans deux camionnettes : le chef d'équipe et deux jeunes dégingandés, tous en combinaison de travail. À la grande surprise d'Orla, ils n'avaient pas déchargé des brosses noircies par la suie mais de gros aspirateurs munis de longs tuyaux flexibles.

— D'accord, dit-elle. Vous avez besoin d'aide ?

Elle s'écarta quand l'un des jeunes passa près d'elle, apportant d'autres embouts pour les aspirateurs. Il pleuvait, et ses bottes mouillées laissèrent des traces cendreuses sur les bâches.

— Non, non, répondit le chef d'équipe. En fait, il vaudrait mieux que vous nous laissiez travailler seuls.

Il tapa un crayon sur ses canines.

— Vous auriez dû faire ça l'été, vous savez. Vous avez trop attendu.

En fin de journée, les ramoneurs, qui avaient nettoyé les cheminées dans les trois pièces du deuxième étage, descendirent au premier. Orla laissa les enfants dans la cuisine – Bridie dans sa chaise haute et Sam devant une tartine de confiture – et monta voir où ils en étaient au moment où le chef d'équipe s'apprêtait à entrer dans la nursery.

— Il y a quoi, derrière ? demanda-t-il en tournant la poignée de la porte qui donnait sur le passage.

— C'est un petit couloir qui relie la nursery à la suite parentale, expliqua-t-elle.

— Ah oui ? C'est pratique.

— Ça le serait si la porte s'ouvrait. La clé est introuvable.

Elle haussa les épaules.

— Mais bon, ce n'est pas très grave, ajouta-t-elle.

— OK, on va finir cette pièce-là aujourd'hui, et si on a le temps on en fera une autre. On terminera le reste demain.

— Parfait. Merci beaucoup.

Il s'agenouilla devant l'âtre et, à l'aide d'un petit pied-de-biche, entreprit d'ôter la planche qui masquait l'ouverture, faisant craquer le bois. Orla entendait les hommes à l'étage du dessus rassembler leurs bâches et leur équipement.

Des nuages de poussière s'élevaient de derrière la planche chaque fois qu'un clou sautait, et le ramoneur toussa dans son coude. Lorsque le dernier clou se détacha, la planche se fendit sur toute sa hauteur, et une moitié tomba sur la bâche.

L'homme se pencha et avança la tête dans l'ouverture.

— Ça m'a l'air bien dégagé. Oh, attendez… Merde.

Il recula vivement en portant une main à son visage.

— Hé, ça va ? demanda Orla.

— Quelque chose m'est tombé dessus, dit-il en tâtonnant dans l'âtre. Tenez, c'est ça.

Il plaça l'objet sur sa cuisse et épousseta sa combinaison.

Orla s'accroupit à côté de lui.

— Qu'est-ce que c'est ?

Le ramoneur saisit sa trouvaille pour la lever vers la lumière.

— Une chaussure.

— Hein ?

— Mouais. Et pas récente avec ça. Elle devait appartenir à un gosse.

Faite de petits morceaux de cuir assemblés sommairement, elle avait été cousue avec un fil épais qui avait cassé par endroits. Elle ne semblait guère plus grande que celles de Bridie et se fermait sur le dessus par une boucle également en cuir. Noircie par le temps, elle était couverte de plaques de moisissure blanche et maculée de cendre.

— Pourquoi était-elle dans la cheminée ? s'étonna Orla.

— On en trouve quelquefois dans les vieilles maisons. C'est une ancienne coutume.

Le ramoneur retourna le soulier pour examiner la semelle. Celle-ci était fendillée sur toute sa longueur.

— C'est une espèce d'amulette, poursuivit-il. Vous savez, les gens cachent toutes sortes d'objets dans différents endroits pour éloigner les esprits malfaisants. Ça relève de la superstition, bien sûr. Du coup, on

fait parfois de drôles de découvertes quand on intervient sur un chantier : des petits bocaux remplis de clous placés dans la charpente, des bouts de tissu dans les murs… Et, oui, souvent des chaussures de gosses.

— Eh bien, c'est… c'est un peu effrayant, non ?

Il éclata de rire.

— Pas du tout, qu'est-ce que vous allez imaginer ? C'est juste une croyance, comme les fers à cheval sont censés porter chance. Mais…

Il leva la chaussure pour l'inspecter de plus près.

— Mais quoi ? le pressa Orla.

— En général, ces trucs-là sont planqués pendant la construction. C'est plus facile de trouver une bonne cachette, à l'abri des sorcières.

Il haussa les sourcils à plusieurs reprises pour indiquer qu'il plaisantait, mais Orla ne rit pas.

— Après, reprit-il, une autre famille fait la même chose des années plus tard et ainsi de suite. Mais cette godasse-là me paraît vieille, très vieille. Plus que la maison. Je me demande à quel moment elle a été mise dans cette cheminée.

Il se pencha de nouveau pour jeter un coup d'œil dans le conduit.

— Elle date de quand, à votre avis ? s'enquit Orla, qui se sentait étrangement mal à l'aise.

Il haussa les épaules.

— De l'époque médiévale, je dirais. Mais je ne suis pas un expert. Si ça vous intéresse, vous pourriez la montrer à ceux qui tiennent le musée, à Poole. Ils seront peut-être capables de vous répondre. Cette maison, elle a été bâtie dans les années 1800, c'est ça ?

— 1812.

— Pour moi, cette chaussure est plus ancienne.

Il la fit tourner entre ses mains puis la tendit à Orla – avec une certaine réticence, lui sembla-t-il.

— À vous de résoudre le mystère.

Plus tard ce soir-là, attablée à la cuisine, sous la lampe, Orla déplia le mouchoir contenant le bracelet que Toby avait trouvé dans la terre meuble de l'ancien étang. Elle l'avait d'abord fourré tout au fond de son tiroir à lingerie pour ne plus le voir, mais il lui avait occupé l'esprit pendant des jours. Elle l'avait à présent sous les yeux, étalé sur

son carré de coton. Certaines parties du jonc étaient toujours sales, d'autres brillaient aux endroits où Toby l'avait nettoyé avec sa salive.

Elle plaça la petite chaussure sur le tissu, à côté du bijou. Le cuir, que le temps avait rendu cassant, était dur au toucher, comme l'écorce d'un arbre. La vue des coutures, faites par un autre être humain tant d'années auparavant, lui inspirait un profond malaise. La fente dans la semelle allait de la pointe au talon. Combien de mains avaient manipulé ce soulier au fil du temps ? songea-t-elle. Combien y avaient laissé la trace de leurs doigts ?

Elle repensa aux petits personnages gris que Sam s'était appliqué à représenter autour d'une étendue d'eau bleue.

Ils habitent ici.

Ses *amis*. Elle avait finalement affiché quelques-uns de ses dessins sur le frigo en les maintenant par des magnets de couleur vive en forme de fruits. Pourtant, elle n'aimait pas les regarder. Non, Sam ne pouvait pas savoir pour l'étang. Bien sûr que non. Aucun d'eux n'était au courant.

D'autres dessins plus récents étaient éparpillés sur la table. Sam n'y avait pas apporté le même soin qu'aux premiers : ils étaient coloriés à grands coups de crayon. Plusieurs enfants y figuraient, reproduits plusieurs fois sur chaque feuille. Certains étaient des filles, à en juger par les grandes lignes irrégulières qui partaient de leur tête et représentaient sans doute des cheveux. Deux d'entre elles se tenaient par la main. Il y avait aussi une forme ronde plus petite, à la bouche grande ouverte – peut-être un bébé. Et un garçon qui ressemblait un peu à Sam, en pantalon trop court, avec un bras plus long que l'autre. Il tirait une langue énorme, grotesque, barbouillée de rouge. Orla avait presque l'impression que, si elle la touchait, elle la découvrirait humide.

Qui d'autre avait habité sa maison ? se demanda-t-elle. Qui d'autre avait dormi sous ces plafonds ou s'était posté devant ces fenêtres si particulières ? D'innombrables personnes, probablement, dont le cœur avait battu toute une vie et s'était arrêté dans ces mêmes pièces.

Elle replia le mouchoir et en fit un petit paquet qu'elle repoussa sur la table. Puis, avisant une bouteille de rouge entamée qui était posée sur le buffet depuis un bon moment, elle la récupéra, vida le restant du vin dans un mug et l'emporta dans la salle de séjour.

L'alcool lui procura une douce sensation de chaleur. Assise sur le

large canapé affaissé, elle ramena ses pieds sous elle et écouta les bruits de la demeure dans le silence de la nuit veloutée. Le vent s'était levé et sifflait en s'insinuant par les encadrements de fenêtre désormais ornés de lourds rideaux.

Quand Nick lui avait promis de rentrer tous les week-ends, elle avait compris, au moment même où il prononçait les mots, que c'était un mensonge. Par conséquent, elle avait dû se charger seule du tri et du rangement, du nettoyage et de la tâche ô combien exaspérante consistant à décoller à la vapeur le papier peint moisi du grand salon, pour découvrir dessous une autre couche. Le jour où elle s'était rendu compte que la moquette recouvrant les deux escaliers du haut avait été découpée en panneaux, lesquels avaient été cloués sur les marches, elle s'était laissée choir dans la poussière et, la tête dans ses mains écorchées, elle avait pleuré en silence dans la lumière mourante du début de soirée.

Heureusement, cette affreuse moquette verte avait à présent disparu. Toby l'avait chargée dans son Land Rover pour la porter à la déchetterie. Des meubles avaient été disposés dans les deux pièces de réception et, même s'ils étaient pour la plupart de seconde main et dépareillés, c'était une amélioration. La plus grande partie du papier peint abîmé avait été enlevée et le plâtre ancien dessous séchait à l'air libre. Il en restait cependant de petits morceaux ici et là, aux couleurs fanées, et Orla aimait l'effet produit, qui donnait au grand salon un aspect un peu bohème, vaguement parisien.

En plus des rideaux, deux grands tapis turcs agrémentaient les salons. Des tables d'appoint et des coussins avaient également trouvé leur place dans le décor. Pourtant, les sentiments d'Orla envers la maison oscillaient quotidiennement entre une détermination à apprécier sa beauté et une peur sourde, larvée, qui, elle en était sûre, la prendrait à la gorge si elle faisait l'erreur d'admettre son existence.

Elle fut réveillée par la sensation d'un liquide qui mouillait l'entrejambe de son jean. En découvrant la tache rouge foncé, semblable à une blessure béante, elle se crut pendant une seconde en train de mourir.

— Merde !

Dans la cuisine, elle appliqua un torchon mouillé sur le haut de ses cuisses et regarda le vin imprégner le tissu.

Quelques instants plus tard, elle alla verrouiller les portes d'entrée,

puis se surprit à vérifier qu'elle les avait bien fermées, à secouer bruyamment les grosses poignées dans le silence oppressant du vestibule. Elle arpenta ensuite le premier et le deuxième étage en s'arrêtant devant chaque fenêtre pour s'assurer qu'elle était close. Une pensée lui traversa alors l'esprit, insidieuse et malvenue : ce n'était peut-être pas d'une menace de l'extérieur qu'elle devait s'inquiéter, mais plutôt de ce qu'elle emprisonnait à l'intérieur.

La coupole se déployait au-dessus d'elle, sous un ciel d'encre, et elle imagina un œil énorme collé au verre. Cette pensée lui arracha un frisson. Elle avait l'impression d'être exposée, à nu.

Elle jeta un coup d'œil dans son atelier avant d'aller se coucher. La lune qui brillait derrière la fenêtre baignait de sa clarté ses magnifiques marines. Elles luisaient dans la pénombre et, en les regardant, Orla avait presque l'impression d'entendre la mer. Ces peintures étaient bonnes, elle le savait. Il y avait bien longtemps qu'elle ne s'était pas sentie aussi inspirée, qu'elle ne s'était pas autant investie dans son travail. La peinture encore fraîche des coups de pinceau les plus récents brillait. Les lignes étaient fluides, hypnotiques. Elle remarqua soudain des détails qu'elle ne se rappelait pas avoir ajoutés : des ombres sur la plus grande des toiles – peut-être des poissons entre les vagues. Sur la troisième marine, des mouchetures dans l'angle inférieur évoquaient des yeux. Mais il suffisait de pencher la tête pour qu'ils disparaissent.

Le portrait de Sam se trouvait de l'autre côté. Installé sur le plus large des chevalets, il projetait une longue ombre. Il prenait trop de place dans l'atelier et, de jour, semblait absorber toute cette belle lumière septentrionale qu'Orla aimait tant, laissant la pièce grise et sans relief. Le visage de Sam et le noir profond en arrière-plan dominaient tout, privant les marines de force et d'éclat.

Les polaroïds qu'elle avait pris comme sujets d'étude, punaisés au mur à côté du chevalet, avaient encore pâli. Certaines parties des images n'étaient plus que des auréoles décolorées et les bordures blanches avaient jauni comme si elles avaient été exposées au soleil pendant des années.

Quand elle recula pour mieux voir le portrait, Orla fut frappée par le changement. Sam semblait encore plus lumineux et la pièce derrière lui encore plus sombre. Le contraste créait un effet de distance, comme si le petit garçon avait été poussé vers l'avant alors que le fond

reculait. La perspective était légèrement altérée, les lignes n'étaient plus aussi précises. Tout dans le tableau était décalé de quelques millimètres perturbants : la fenêtre était plus petite, l'étendue de parquet plus longue, et les murs s'étaient rapprochés.

Une autre personne qu'elle n'aurait sans doute rien remarqué, mais Orla savait que le tableau n'était plus le même. Elle avait toujours eu l'œil pour les détails. Sam posait sur elle son regard fixe, brillant. Orla se pencha vers le tableau et effleura le visage de son fils – ce visage à l'expression si avide, si vorace.

10
2017

L'hiver assaillait le Reeve de toutes parts. Le gel transformait les alentours en territoire ennemi, le verglas posait des pièges sur les marches du perron. Les larges dalles à l'entrée de la maison, si merveilleusement lisses, dissimulaient leur traîtrise sous un manteau de glace, et Orla tomba plus d'une fois alors qu'elle partait au village ou sortait les poubelles. La terrasse derrière était devenue quasiment impraticable, jusqu'au moment où Toby avait déchargé de son Land Rover un sac de sel de déneigement qu'il avait répandu sur le dallage comme pour le bénir.

Une épaisse couche de givre recouvrit le jardin et le retint captif pendant presque deux jours. C'était un spectacle d'une beauté irréelle, presque impossible à regarder sous le soleil, puis le brouillard marin déferla et, de son souffle tiède, libéra la terre.

Sam, lui, adorait le froid et passait beaucoup de temps dehors avec Toby, s'amusant à briser les plaques de glace sous ses pieds chaussés de bottes rouges en caoutchouc.

Orla tentait de se perdre dans le travail. Si la peinture répondait chez elle à un besoin compulsif, c'était aussi une échappatoire, un moyen d'oublier un moment le malaise grandissant qu'elle éprouvait à vivre dans un lieu qui ne lui donnait pas le sentiment d'être chez elle. Elle était devenue archéologue malgré elle, gardienne de reliques sur lesquelles elle n'avait aucun droit et dont elle ne voulait pas. Le bracelet et la chaussure demeuraient ensevelis dans les profondeurs de sa commode. Au moins une fois par jour, elle ouvrait le tiroir où ils étaient cachés et avançait la main jusqu'au fond pour s'assurer qu'ils étaient toujours là, enveloppés dans le mouchoir. Dans l'orangerie, les vitres gondolées avaient recouvré leur aspect ordinaire, rassurant,

pourtant Orla se méfiait de leur pouvoir de mystification, au point de détourner délibérément les yeux de cette rangée de fenêtres quand elle sortait dans le jardin.

Le portrait de Sam occupait le plus clair de ses journées. De fait, elle en était arrivée à passer plus de temps avec l'enfant peint qu'avec le vrai. Mais elle n'était pas vraiment satisfaite du rendu. Il émane de chaque tableau une émotion, une énergie qui n'appartient qu'à lui et le rend unique. Bon nombre des paysages qu'elle avait exécutés étaient empreints d'une atmosphère contemplative ou mélancolique. Certains dégageaient une impression de colère. Ses détracteurs lui reprochaient sa désespérance et ses admirateurs louaient ses œuvres pour la même raison. Orla avait compris très tôt que la valeur de son travail n'était ni intrinsèque ni acquise, mais au contraire précaire et complètement subjective.

En l'occurrence, ce portrait-là possédait une sorte de vitalité insaisissable, une force indomptable. Il ne ressemblait en rien à ses compositions précédentes, ni même aux autres portraits, et elle avait beau gratter, retoucher et mélanger les pigments, elle ne parvenait pas à le dépouiller de son étrange personnalité. Au départ, elle l'avait voulu joyeux, lumineux, à l'image du printemps, mais chaque coup de pinceau ne faisait qu'intensifier sa vigueur singulière. Elle se sentait offensée par cette résistance, comme si le tableau se jouait d'elle. « Fiévreux » était le mot qui lui venait à l'esprit chaque fois qu'elle y pensait. Contagieux.

— Ça me paraît intéressant, ma belle, si vous voulez mon avis. Vous allez la garder ?

Claude posa sur la table une théière, deux mugs et une assiette de biscuits pour Sam. Orla lui avait parlé de la chaussure, sans trop savoir comment expliquer les sentiments qu'elle lui inspirait.

— Pour le moment, oui, sans doute. J'ignore quoi en faire, à vrai dire. Mais elle me répugne. Je ne supporte pas la pensée qu'elle soit restée dans cette maison si longtemps. J'en arrive à me demander ce que je vais encore trouver.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous pensez découvrir ?

— Aucune idée.

Elle prit un biscuit et l'émietta entre ses doigts au-dessus de l'assiette.

— Lorsque j'ai emmené Sam à la bibliothèque, l'autre jour, j'ai bavardé avec une femme du village, raconta-t-elle. Elle voulait savoir où j'habitais, bien sûr, et quand je lui ai dit, elle m'a laissé entendre que nous n'étions pas en sécurité dans cette maison. Qu'elle était malfaisante. Et, franchement, je crois qu'elle a raison.

Orla regarda son fils, occupé à fixer un réacteur sur le dos d'un petit astronaute en plastique.

— Ce n'est pas facile de vivre là-haut, reprit-elle. Pas facile du tout.

Claude n'avait pas l'air étonné. Orla eut même l'impression qu'il s'attendait à avoir cette conversation.

— Le Reeve n'a pas très bonne réputation, c'est vrai. Mais ça, vous le savez déjà.

— Non, c'est différent. Ce que vous m'avez dit, à propos de ses occupants qui avaient du mal à s'y faire, je pouvais l'entendre. Parce que, oui, c'est grand. Et lourd à entretenir. Mais cette femme parlait d'autre chose. Elle a dit que la maison était malveillante, Claude. Qu'on ne devrait pas y habiter avec des enfants.

Claude soupira en se caressant la barbe.

— Bah, ce ne sont que des commérages. Alice et moi, on n'a pas de temps à perdre avec ce genre de bêtises. Toby non plus. C'est juste de la superstition.

— Vous croyez ?

— C'est une vieille maison, Orla. Beaucoup de gens y ont vécu et certains y sont morts. C'est toujours le cas avec les vieilles maisons. N'allez pas vous mettre des idées farfelues en tête.

Il se pencha vers elle et appuya son index sur la table.

— Claude, s'il vous plaît… Qu'est-ce que vous ne me dites pas ?

Il saisit son mug et, le regard fixé sur son thé, déclara :

— Eh bien, des gosses se sont perdus là-haut. Mais elle a appartenu à tellement de gens, cette baraque… Alors, oui, bien sûr, il y a eu quelques incidents malencontreux. Des gamins qui tombent malades ou ont un accident, ça arrive, pas vrai ? Et vu le nombre de familles qui se sont succédé au Reeve, ça n'a rien d'étonnant. Tenez, même ici : il y a des années, un pauvre malheureux s'est suicidé dans notre appartement à l'étage. Mais ça ne nous empêche pas de dormir. De toute façon, on ne peut pas lutter contre la mort. Elle vient pour nous tous. Alors, à votre place, je ne me soucierais pas des racontars.

Orla songea à l'immense capacité de nuire que semblait posséder leur maison. L'escalier monumental aux marches inégales, les lattes pleines d'échardes, les nombreuses vitres. La hauteur entre les garde-fous des étages et le dallage du vestibule.

— Quel genre d'incidents malencontreux ? demanda-t-elle.

L'air hésitant, Claude jeta un coup d'œil à Sam.

— Vous êtes sûre de vouloir le savoir ?

— Oui, s'il vous plaît.

— Eh bien, au début du siècle dernier, une fillette s'est noyée dans l'étang. Il y en avait un autrefois. C'est terrible, évidemment, mais c'était un accident. Ils ont mis du temps à la retrouver, la pauvre petite. Alors les gens ont commencé à parler, bien sûr. Ils aiment les histoires de fantômes, et là, il y avait tout pour en faire une bonne. La famille a fini par retourner à Londres. Ensuite, d'autres sont venues et reparties…

» Et puis, plus tard, dans les années 1970, même chose. Une noyade. Je crois que c'était l'un des enfants, je ne me rappelle plus lequel. Ils étaient plusieurs là-haut, dont des jumelles, avec leur mère et une nounou. C'était une grande famille. Bref, après, l'étang a été comblé. Les habitants du village ne sont plus très nombreux aujourd'hui à se souvenir des détails du drame. Quoi qu'il en soit, c'est comme ça que la maison a acquis sa réputation, mais elle ne se fonde sur rien. Pour moi, ce ne sont que des absurdités. Certaines personnes ont l'esprit étroit : quand elles ont une idée en tête, c'est difficile de les en détourner.

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ?

— Et vous auriez fait quoi, si je vous l'avais dit ?

Bonne question, songea Orla. Auraient-ils renoncé à acheter la maison s'ils avaient été informés de son passé ? Tel qu'elle le connaissait, Nick n'en aurait pas tenu compte. Et cela aurait-il changé quelque chose si elle avait eu cette conversation avec Claude la première fois qu'elle était venue au café ? Non, ils n'auraient pas mis la clé sous la porte pour autant. Il n'y aurait pas eu d'issue, et Nick lui aurait reproché d'en chercher une. Il n'aurait pas manqué non plus de souligner que tout ça n'avait rien à voir avec eux, avec leur famille.

— Pour moi, il n'y a pas grand-chose à faire, reprit Claude. C'est comme ça, les rumeurs circulent.

— Toby a trouvé l'étang, lui révéla Orla. Ou plutôt son ancien

emplacement. Il a suggéré de le recréer, mais j'ai refusé.

Si elle n'avait pas la possibilité de réécrire le passé du Reeve ni de prédire l'avenir qui l'attendait entre ses murs, ça au moins, c'était un aspect de la propriété qu'elle pouvait maîtriser.

Claude éclata de rire.

— C'était pourtant une bonne idée, non ? Tout le monde aime les pièces d'eau.

— Oh non, je n'en veux pas dans mon jardin, alors que des gens sont morts à cet endroit. Ce serait mal. Et dangereux.

— Mais qu'est-ce qui vous inquiète tant ? Ce qui est arrivé n'a aucun rapport avec vous. Tout ça, c'est de l'histoire ancienne.

— Vous avez dit vous-même que personne ne restait jamais longtemps là-haut. Et cette femme, l'autre jour, a aussi essayé de me mettre en garde…

Claude fit un geste vers la rue derrière la fenêtre.

— Les gens d'ici sont superstitieux, crédules. C'est souvent le cas dans les petites villes, et surtout dans le Dorset. On aime bien voir des choses qui ne sont pas là.

Il fronça les sourcils.

— Mais tout ira bien, affirma-t-il.

« Des gosses se sont perdus. » La phrase résonnait étrangement aux oreilles d'Orla. Elle semblait sous-entendre qu'ils avaient été les acteurs de leur fin. C'était tellement bizarre d'imaginer prendre la décision de s'égarer… De se mettre à tourner en rond, encore et encore, jusqu'à ne plus rien reconnaître autour de soi. De s'effacer délibérément.

Claude se leva pour accueillir un client et tapota la tête de Sam.

— C'est un cadeau du ciel, cette maison. Vous avez beaucoup de chance, Orla.

Toby arracha une grande quantité de lierre dans le jardin, et Orla passa l'après-midi dehors avec lui pour en faire de longues guirlandes. Une à suspendre au-dessus de la cheminée dans le grand salon, une pour celle du petit salon, une pour l'Aga, et plusieurs à enrouler autour des rampes d'escalier et de la balustrade au premier étage. Nick l'aida à les attacher avec du fil de pêche, et l'effet produit par les tiges de verdure délicates sur le bois ciré la ravit. Des boules de gui, constellées de grosses baies blanches, avaient également été

accrochées au-dessus des portes, et Nick mettait un point d'honneur à embrasser tous les membres de sa famille chaque fois qu'il passait dessous.

Cette plante, si rare sur les chênes, avait envahi ceux du Reeve. Entre le chêne et le gui, c'était une histoire vieille comme le monde, disait Toby. Le parasite qui se nourrit de la force de l'arbre – une de ces cruautés si fréquentes dans la nature.

Quand Orla s'était installée sur la terrasse pour tresser les tiges de lierre, les mains rendues malhabiles par d'épais gants de jardinage, elle avait dit à Toby :

— Au fait, j'ai vu Claude, l'autre jour.

Le jeune homme avait souri.

— Il va bien ? Ça fait un bail que j'ai pas mis les pieds au café.

— Oui, il va bien. Il m'a parlé de ce qui s'était passé au Reeve. Des noyades dans l'étang… Vous étiez au courant ?

Toby avait haussé les épaules, les yeux fixés sur ses mains qui s'activaient.

— Ma grand-mère me l'a raconté, oui. Elle m'a dit qu'elle venait souvent ici quand elle était jeune. Qu'elle savait certains trucs. Mais ça remonte à loin, tout ça. Pour moi, c'est pas important.

— Ça l'est pour moi, Toby. Ça fait partie des choses qu'on devrait savoir à propos de sa maison.

— Pourquoi ? Ça vous perturbe ? avait-il demandé en lui tendant du fil de fer.

Orla avait contemplé la pelouse.

— Oui. Ce n'est pas une pensée agréable.

— Oh, je comprends. Désolé.

— Vous n'y êtes pour rien. Écoutez, ça vous dirait de venir prendre un verre, le 24 ? Nous serions ravis de vous compter parmi nous et les parents de Nick meurent d'envie de vous rencontrer.

— C'est vrai ? Vous leur avez parlé de moi, madame McGrath ? Vous me faites de la pub ?

Un sourire aux lèvres, il avait agité son sécateur.

— Alors, c'est oui ? Vous viendrez ?

— C'est très gentil de me le proposer, mais nous aussi on aura de la famille. On sera bien occupés, vous voyez ?

— Oui, je vois. Bon, tant pis. Une autre fois, alors ?

Mais déjà, Toby se détournait.

— Euh, oui, bien sûr.

Il semblait distrait, préoccupé, et Orla n'avait pas insisté.

Le 24 décembre, le jour se leva sur un monde de blancheur éblouissante. La neige avait fait son apparition la veille au soir et était tombée toute la nuit à gros flocons.

Des congères s'étaient formées contre la maison, la pelouse et l'allée de gravier étaient recouvertes d'un épais manteau brillant. Les chênes ployaient sous leur fardeau, le magnolia tendait vers le ciel ses doigts squelettiques, comme s'il voulait échapper à l'emprise de la glace. L'étang au fond, à moitié excavé par Toby, n'avait plus l'air d'un trou béant, juste d'une simple cuvette aux contours adoucis. Orla, qui ne supportait pas de le voir, évitait de regarder dans cette direction par la fenêtre de la cuisine. Depuis sa conversation avec Claude, elle avait une conscience aiguë de la part d'inconnu que recelait le lieu où ils vivaient.

Elle alluma un feu dans chaque pièce et, pour la première fois depuis que le temps avait changé, la maison lui parut douillette et confortable. Le ramoneur avait vu juste : la chaleur constante dans la cheminée du grand salon avait fait crever le petit arbuste qui poussait au sommet du conduit. Surtout, et alors qu'elle allait écouter plusieurs fois par jour, elle n'entendait plus d'oiseaux à l'intérieur.

— Maman ! Bonjour, bonjour… Bon sang, venez vite, il fait un froid de canard.

Nick, en hôte empressé, ouvrit largement les portes pour accueillir ses parents, qui entrèrent dans un tourbillon de sacs de voyage, de manteaux et de flocons. George se pencha pour prendre Sam dans ses bras.

— Eh bien, qui est ce grand jeune homme ?

Le garçonnet, que son grand-père tenait la tête en bas, tenta de remonter son pull quand sa grand-mère chatouilla son ventre exposé.

— Quel mignon petit bidon ! s'exclama Eva. Il a l'air délicieux, je le mangerais volontiers !

Elle déposa un baiser mouillé sur le torse de l'enfant, qui se redressa pour lui tapoter les cheveux.

— Mon Dieu, Orla ! Quelle maison incroyable !

Orla se laissa enlacer par sa belle-mère et huma les effluves d'un parfum coûteux mélangés aux émanations d'essence qui imprégnaient

son manteau en poil de chameau. Les effusions d'Eva la touchaient autant qu'elles l'embarrassaient. Elle ne savait jamais ce qu'elle devait donner d'elle-même en retour.

— Merci, dit-elle. Oui, elle est belle, n'est-ce pas ?

— Magnifique, vraiment magnifique, renchérit George.

Il tendit son manteau à son fils et leva les yeux vers la grande coupole de verre recouverte de neige. Surgie de nulle part, l'image de cloportes emprisonnés sous une cloche traversa l'esprit d'Orla.

— Nick nous avait envoyé des photos, bien sûr, mais ce n'est pas pareil, déclara Eva en posant une main sur le bras de son fils.

— On se plaît beaucoup ici, n'est-ce pas ? lança ce dernier à l'adresse de sa femme.

— Oui, répondit Orla. Sam adore le Reeve. Le jardin est merveilleux, il faudra revenir en été, quand la végétation aura repoussé.

Elle saisit le sac d'Eva et s'engagea dans l'escalier.

— Vous serez juste à côté de Sam, dans la chambre d'amis. Elle est très jolie et elle donne sur la mer. Elle vous plaira.

Ce fut un merveilleux Noël.

Tout était parfait. Le dîner, le vin, les cadeaux. La maison, qui était au centre de l'attention, brillait de tous ses feux, plus belle que jamais, telle une future mariée resplendissante à laquelle ils allaient unir leurs destinées. Nick, sur un petit nuage, se montrait expansif. Sam, qui avait été gâté, était adorable, et Bridie toute joyeuse.

De temps à autre, Orla s'arrêtait sur le seuil juste pour regarder. Elle se sentait alors étrangement coupée de cette vie qu'elle avait construite, de cette famille qui l'avait tant absorbée – à la fois présente mais à part, comme si elle les contemplait à travers un fin panneau de verre, une barrière transparente que personne d'autre ne voyait. Sa réaction au bonheur des siens et son amour pour eux se manifestaient toujours à retardement, après une pause infinitésimale. C'était ce qui faisait d'elle une si bonne artiste : la faculté de mettre à profit ce bref laps de temps pour décider de ce qu'elle allait ressentir avant de laisser l'émotion l'envahir.

La maison elle-même semblait accentuer cette impression de séparation, comme si elle était le cinquième membre de la famille et exigeait elle aussi d'être prise en compte. Orla se méfiait néanmoins

de cette version du Reeve, celle qui chatoyait, s'agrandissait encore pour mieux accueillir les invités et ne révélait que ses aspects les plus charmants. Qui dissimulait ses recoins secrets et ses murs délabrés comme on cache un visage balafré derrière un voile d'organza.

Sa capacité à faire illusion paraissait sans limites. Le chauffage d'ordinaire si capricieux fonctionnait parfaitement, les portes fermées ne s'étaient pas rouvertes et les choses mortes étaient restées dehors. Orla aurait presque pu croire qu'il en allait ainsi depuis le premier jour, oublier les mains écorchées, les crottes de souris disséminées un peu partout et les affreux chocs sourds quand les oiseaux épuisés et désespérés se jetaient contre ces fenêtres impitoyables.

Le Reeve, devenu temporairement un lieu de réjouissances, semblait communiquer à ses occupants l'envie fébrile de faire la fête. Ils n'avaient jamais autant mangé ni autant bu. Isolés comme ils l'étaient par la neige qui tombait encore plus dru, ils renoncèrent à aller écouter la messe de minuit et les chants de Noël dans l'église du village et se replièrent sur eux-mêmes. D'autres bouteilles de vin furent ouvertes. Le lendemain du réveillon, les convenances en pâtirent : George traîna un bon moment en gros pull et pantalon de pyjama, et Orla surprit Eva en train de donner du *trifle*[1] à Bridie pour le petit déjeuner.

Dans la soirée, Orla somnolait dans un fauteuil, un verre vide à la main. Nick, assis par terre devant elle, la débarrassa du verre, lui embrassa les doigts et lui sourit. Il se redressa en poussant un grognement exagéré, fit une plaisanterie sur la vieillesse qui le guettait, puis alla rechercher du vin dans la cuisine.

George et Sam, assis l'un en face de l'autre, jouaient à un jeu consistant à pêcher des poissons aimantés avec une canne. Eva, qui observait son petit-fils, se tourna vers Orla.

— Alors, comment ça se passe ?

Orla ramena ses pieds sous ses cuisses.

— Comment se passe quoi ?

— Tout, ta vie ici, la maison… Elle est vraiment superbe.

— Oui, c'est vrai, même si on n'avait pas envisagé quelque chose d'aussi grand, répliqua Orla.

Elle préférait se montrer prudente. Sa belle-mère ignorait sans doute à quel point Nick s'était montré désinvolte et autoritaire

lorsqu'il lui avait imposé l'achat de la maison, et elle ne supportait pas qu'on critique son fils.

— Elle est absolument parfaite, affirma Eva. Les enfants auront toute la place qu'il faut en grandissant. Et Sam peut en profiter dès maintenant.

— Il semble bien se plaire ici, c'est vrai. Quoi qu'il en soit, il ne m'a pas dit le contraire.

Eva se raidit. Elle n'aimait pas que sa bru parle de Sam comme s'il s'était réellement exprimé.

— Ah oui ? répliqua-t-elle. Et il t'a raconté beaucoup de choses, ces derniers temps ?

Orla savait ce qu'elle lui demandait.

— Pas plus que d'habitude, répondit-elle. La pédopsychiatre nous a conseillé d'utiliser des fiches de mémorisation, mais ça n'a pas donné grand-chose. Il connaît les mots, ce n'est pas le problème. C'est juste qu'il ne veut pas les prononcer.

— Et tu ne vas rien faire ?

Orla écarta les mains.

— Il n'y a pas grand-chose à faire à ce stade, Eva. C'est ce qu'elle nous a dit. Il faut l'encourager, le rassurer. Ça ne sert à rien de s'énerver. On doit le laisser progresser à son rythme. Pour l'instant, c'est un des aspects de sa personnalité.

Nick revint avec une bouteille et deux verres.

— Il est en pleine forme, maman. On a toutes les raisons d'être optimistes.

Eva prit le verre qu'il lui tendait.

— Et tu le sais mieux que personne, j'imagine. Il te ressemble tellement, Nick !

Elle lui pressa le poignet en riant.

— C'est un petit garçon si intelligent !

Orla avait parfaitement saisi le message, lequel était bien sûr passé au-dessus de la tête de Nick. Eva avait besoin de croire que son fils avait raison sur tout, que c'était lui qui tenait la famille d'une main ferme et solide.

La pièce était surchauffée, et Orla, qui commençait à avoir mal à la tête, n'avait plus qu'une envie : se glisser entre des draps frais dans une chambre silencieuse où toutes les fenêtres seraient ouvertes. Elle se leva sans un mot puis s'avança dans le vestibule en direction de

l'escalier. Alors qu'elle s'éloignait, elle entendit Nick et son père éclater de rire, tandis qu'Eva roucoulait auprès du bébé. Puis elle perçut le tintement cristallin du goulot d'une bouteille qui heurtait le bord d'un verre et un claquement sec quand son beau-père, amusé par une plaisanterie, se frappa le genou. Elle se demanda alors à quoi ressemblerait la voix de Sam et à quel moment il se déciderait enfin à la faire entendre.

Arrivée au premier, elle tourna à droite en direction de la chambre de son fils et de la chambre d'amis. La plupart des plafonds étant dépourvus de câbles électriques, il n'y avait que très peu de lustres et l'essentiel de l'éclairage provenait de lampes stratégiquement positionnées. Ainsi, pour aller d'une pièce à l'autre le soir, les membres de la famille progressaient de flaque dorée en flaque dorée, un peu comme on traverse une rivière sur des cailloux. Le vestibule était si vaste et les couloirs si longs qu'ils restaient parfois une bonne seconde dans l'obscurité avant d'atteindre l'îlot de lumière suivant. Orla avait laissé branchée la veilleuse de Sam, qui diffusait une lueur d'un orange maladif. La porte de la chambre d'amis était entrebâillée, révélant les ténèbres à l'intérieur.

Orla y entra, alluma une lampe de chevet, secoua la couette puis la lissa. Comme les rideaux étaient ouverts, elle alla les fermer.

Un bruit de cavalcade. Elle aperçut du coin de l'œil une petite silhouette qui filait devant la porte.

— Sam ! On ne court pas dans les étages, tu le sais.

Elle entendit le petit garçon entrer dans sa chambre, puis faire tomber ses chaussons par terre. Elle soupira.

Un instant plus tard, il ressortait pour se diriger vers la chambre de ses parents.

— Sam, non…

Au moment où elle franchissait le seuil, Orla entrevit un peu plus loin une épaule frêle et une jambe pâle alors que son fils émergeait de la pénombre pour pénétrer dans la pièce faiblement éclairée.

— Sam, arrête. Il est l'heure d'aller au lit. Viens ici, s'il te plaît.

Silence.

— Sam !

Elle s'engagea sur la coursive à la suite de l'enfant, consciente que, dans son état de fatigue, elle risquait de perdre patience. Elle ne voulait pas gronder son fils le jour de Noël, mais elle craignait de ne

pas pouvoir se retenir.

— Orla ?

En entendant la voix de sa belle-mère, elle s'arrêta et regarda par-dessus la rampe. Eva se tenait au pied de l'escalier, baignée par le flot de lumière qui se déversait du petit salon. Eva, les joues rosies par le vin blanc, des mèches s'échappant de sa pince en écaille… Eva, qui semblait flotter sur ces dalles hypnotiques en noir et blanc, et qui tenait dans ses bras son petit-fils endormi.

Orla ouvrit la bouche. Écarta les mains.

— Sam est là, dit sa belle-mère. En bas, avec moi.

Lorsqu'elle descendit l'escalier, Orla eut l'impression que ses jambes allaient se dérober.

— Il dort depuis longtemps ? demanda-t-elle une fois parvenue au bas des marches.

— Pourquoi ?

— S'il te plaît, Eva, réponds-moi.

— Eh bien, il s'est endormi quand tu es montée à l'étage. Mais qu'est-ce qui se passe ? Tu es blanche comme un linge. Tu es malade ?

Orla posa les mains sur la rampe.

— Non, non, je ne suis pas malade. Tout va bien. Je suis… Il est resté tout le temps avec vous ? Il n'est pas monté ?

— Non, je viens de te le dire, il était avec nous. Écoute, tu ferais peut-être mieux de t'asseoir.

— J'ai cru le voir là-haut, au premier, murmura Orla. Mais j'ai dû me tromper…

— Quoi ?

— Non, rien. Désolée, c'est sûrement la fatigue.

Eva la contourna pour s'engager dans l'escalier. Les petits pieds blancs de Sam pendaient dans le vide, par-dessus le bras de sa grand-mère, et Orla dut serrer les lèvres pour résister à l'envie d'appeler son fils, de crier à Eva de le lui ramener.

Pour finir, elle s'assit sur une marche et écouta le bruit des pas d'Eva à l'étage. Au bout d'un moment, elle se releva pour aller poser la main sur les poignées en cuivre des portes d'entrée. Elles étaient verrouillées, évidemment. Ne les avait-elle pas elle-même fermées à clé ? Elle sentait la présence menaçante de la maison dans son dos, prête à se jeter sur elle et à l'engloutir dès qu'elle se retournerait – comme un animal vivant, prêt à mordre.

1. Dessert anglais très riche, à base de crème pâtissière, de fruits, de génoise et de crème fouettée.

11
1976

Lydia n'avait pas oublié ce que lui avait dit Fred. Sur le moment, elle avait ri, comme tout le monde. Des fantômes ! Quelle idée ridicule… Mais plus le temps passait, moins elle avait envie de rire. Même si, en apparence, rien n'avait changé dans la maison, elle percevait une tension sourde autour d'elle et une petite voix lui soufflait que quelque chose n'allait pas. Pour autant qu'elle puisse en juger, personne d'autre n'était affecté. Les jumelles jouaient toujours entre elles, Dot préparait des gâteaux à tour de bras. Même Philip paraissait joyeux, lui qui était pourtant enclin à la mélancolie.

C'était troublant pour elle de voir chacun des membres de la maisonnée continuer de vivre comme si de rien n'était, sans avoir conscience des ombres qui rôdaient sous la surface. Cette situation accentuait son sentiment de solitude, d'exclusion.

Ce matin-là, elle cherchait les enfants dans le jardin ensoleillé. Les jumelles avaient disparu depuis presque une heure, mais Philip fut facile à trouver : son t-shirt rouge était visible à travers les branches de l'if sous lequel il s'était blotti. Tout en tournant autour de l'arbre, Lydia en rajouta pour lui faire plaisir :

— Nom d'un petit bonhomme, Philip sait si bien se cacher ! Je me demande où il est… Et si je l'avais perdu pour toujours ?

Sensible à la détresse feinte de sa nounou, le petit garçon finit par ramper hors de son refuge et lui attrapa la cheville.

— Je suis là, Lydia ! C'est moi !

— Oh, Seigneur ! Mais où diable étais-tu ?

— Ici, juste à côté de toi !

Elle lui tapa la main pour le féliciter.

— Bravo, tu m'as bien eue ! Tu es décidément le meilleur.

— Et les jumelles, elles sont où ?

— Pour le moment, je n'en sais rien. Tu veux bien m'aider à les chercher ?

Philip s'accroupit pour renouer un de ses lacets.

— Je parie qu'elles sont parties dans le bois, déclara-t-il. Elles y vont toujours quand elles veulent pas que je joue avec elles.

— Je leur avais pourtant dit de rester dans le jardin. Le bois, c'est de la triche. Je suis sûre qu'elles sont dans le coin.

Lydia entraîna l'enfant vers les grands chênes qui projetaient de longues ombres sur la pelouse et l'araucaria penché au-dessus de l'étang – une tentation pour les filles. Des insectes dansaient à la surface de l'eau d'un beau vert jade. La statue de chérubin, seule au milieu, portait une cape de mousse et pleurait des larmes de fientes.

Quelque chose émergea à l'air libre pour replonger aussitôt avec un petit *plouf*, créant un léger remous soyeux.

Philip saisit la main de Lydia.

— C'était quoi ?

— Sûrement une grenouille, répondit-elle. Ou peut-être un triton.

Personne n'avait introduit de poissons dans l'étang, elle le savait. C'était le domaine des créatures sauvages. Pour Tabitha et Clover, elle aurait sans doute inventé une histoire de requin, ou parlé d'un cousin du monstre du Loch Ness, mais elle ne voulait pas faire faire des cauchemars à Philip.

« Alors quand elle est remontée à la surface, au bout d'une semaine, ce n'était pas beau à voir… »

L'enfant porta une main à son front, comme un moussaillon scrutant l'horizon.

— Ben moi, je crois pas qu'elles soient là, dit-il.

— Moi non plus. À moins qu'elles se soient cachées sous le sureau ?

L'arbre était couvert de corolles blanches délicates et odorantes. Il était trop touffu, et Sara disait toujours qu'elle le taillerait, mais elle ne l'avait pas encore fait. Dès l'apparition des premières fleurs, Dot avait passé une matinée entière à les faire infuser pour préparer un sirop qui avait embaumé la maison. Elle avait laissé les enfants verser le liquide doré dans des bouteilles et lécher le sucre cristallisé sur la bordure des entonnoirs métalliques.

Lydia et Philip écartèrent les branches basses qui balayaient la

pelouse, découvrant un recoin ombreux et parfumé, où l'herbe humide était mouchetée de pétales tombés de l'arbre. Les filles n'étaient pas là non plus.

— Elles sont peut-être rentrées ? suggéra Philip.

Il avait l'air inquiet, mais ce n'était pas nouveau chez lui.

Lydia aussi commençait à s'inquiéter.

— Oui, peut-être. On va voir ? Toi, tu regardes au rez-de-chaussée, et moi, je les cherche en haut.

Elle le laissa fouiller méthodiquement la cuisine.

L'air était étouffant dans le vestibule lumineux où la coupole de verre piégeait la chaleur du soleil, comme dans une serre. Le bois de l'escalier craquait en se dilatant. Lydia remarqua des petites traces de doigts sur la rampe brillante que Dot cirait une fois par mois.

Elle monta directement au grenier jeter un coup d'œil à sa mansarde, qui était juste silencieuse et suffocante. Aucun signe des jumelles. À l'étage du dessous, elle entra dans la chambre de Clover, qui se révéla poussiéreuse et vide aussi. Au moment où elle se détournait pour sortir, un petit bruit attira son attention – léger, répétitif, comme des ongles tambourinant sur un cahier dans une salle de classe par un bel après-midi d'été.

Elle se figea, les mains plaquées sur la poitrine. Le bruit s'éleva de nouveau. Il provenait de l'autre côté du mur – de la chambre de Tabitha.

— Tabs ?

Trois coups rapides au bas de la cloison, près de la commode de Clover.

— Tabitha ?

Lydia se rendit dans la pièce voisine, où le soleil n'illuminait que le lit défait, les livres, et les crayons de couleur éparpillés par terre. Le seul détail qui détonnait était le reflet de son propre visage angoissé dans le miroir ovale au-dessus de la bibliothèque, dont les bords biseautés renvoyaient l'image démultipliée de sa bouche ouverte.

Elle se mit à quatre pattes pour regarder sous le lit. Écarta chaussures et barrettes abandonnées. Une écharde lui écorcha le genou et elle essuya la trace de sang avec sa paume.

— Les filles ?

Elle s'assit sur ses talons, consciente de la sueur qui s'accumulait

sous ses bras et dans ses cheveux. Elle avait le souffle court.

Quelques instants plus tard, elle se dirigea vers l'escalier, incapable de se défaire de l'impression que quelque chose la suivait. Mais il n'y avait rien, évidemment.

Sara était dans son bureau, avec Owen dans son couffin, qu'elle avait placé près de sa table de travail. Lydia toqua à la porte, puis passa la tête dans l'entrebâillement.

— Les filles sont là ?

Sa patronne éclata de rire.

— J'espère bien que non ! Je ne les ai pas vues de la matinée. Pourquoi ?

— On fait une partie de cache-cache. Elles deviennent trop bonnes à ce jeu.

Lydia referma doucement la porte, puis s'adossa au mur et attendit que ses battements de cœur recouvrent un rythme normal.

La chambre de Philip était vide et parfaitement ordonnée. Ses livres étaient disposés par couleur dans sa bibliothèque, ses vêtements bien rangés dans les tiroirs de sa commode. Couverture à carreaux repliée avec soin au pied du lit, peluches alignées sur son coffre à jouets…

Dans la chambre de Sara, Lydia jeta d'abord un coup d'œil sous le lit avant d'aller ouvrir la penderie et de respirer l'odeur de renfermé dégagée par les deux manteaux de fourrure et les nombreuses boîtes à chaussures. Sara ne portait presque plus de tenues habillées – celles que Lydia appelait ses « tenues de Londonienne ». Depuis leur arrivée dans le Dorset, elle ne mettait que des vêtements austères : pantalons en polycoton et pulls à col roulé de couleur sombre. Lydia effleura l'une des robes – sa préférée, délaissée par sa patronne depuis longtemps. C'était un modèle long, en velours frappé vert chartreuse, avec de minuscules boutons devant et un profond décolleté. Les manches bouffantes, qui se terminaient par d'étroits poignets boutonnés, étaient rehaussées de pervenches brodées. Les couleurs flattaient le teint de Sara, faisaient ressortir le ruban de cheveux bruns qui ondulait dans son dos.

La première fois qu'elle l'avait portée, c'était pour se rendre au cocktail de fin d'année organisé par l'entreprise où travaillait Doug. Elle l'avait complétée par des sandales dorées d'une hauteur vertigineuse, avec lesquelles elle était plus grande que son mari. Il

l'avait fait tournoyer sur le trottoir devant chez eux alors qu'ils attendaient leur taxi. En les voyant, Lydia en avait été malade d'envie.

Elle referma la penderie, puis posa la main sur la poignée de la porte qui donnait sur le passage vers la nursery.

Un chuchotement lui parvint. Intriguée, elle se pencha pour approcher son œil du trou de la serrure. De l'autre côté, elle distingua deux petites silhouettes assises par terre, illuminées par la chaude lumière estivale baignant la chambre d'Owen, dont la porte était ouverte. Les jumelles étaient assises l'une en face de l'autre et se balançaient légèrement en fredonnant. Elles chantaient en canon une comptine qui, songea Lydia, ressemblait à *Rame sur ton bateau*. Puis elle vit Tabitha lever les mains et sa sœur y appuyer les siennes.

De leurs voix mélodieuses, elles entonnèrent un couplet :

Tom a Lin et sa femme et la mère de sa femme
Traversèrent tous les trois le pont,
Le pont était cassé et ils tombèrent à l'eau,
« Qu'ils aillent tous au diable », dit Tom a Lin.

Elles frappaient dans leurs mains à la fin de chaque vers. Lydia ne connaissait ni l'air ni les paroles. Elle envisagea d'ouvrir la porte et de leur crier : « Je vous ai trouvées ! » Mais c'était un moment de communion entre elles, quelque chose d'intime qu'elle n'était pas censée voir. Elle se sentit sale, comme si elle les espionnait. Les jumelles chantaient toujours, sans se douter qu'elles étaient observées, mais leurs voix rendaient désormais un son plus grave, plus adulte, comme si ce n'étaient pas les leurs.

Soudain, elles se turent et tournèrent toutes les deux la tête vers la porte. Lydia se redressa vivement et se précipita vers le bureau de Sara.

— Elles sont là ! annonça-t-elle. Tout va bien, ne vous inquiétez pas.

Ses aisselles moites la picotaient.

— Tant mieux, répliqua Sara d'un ton distrait.

— Écoutez, je… Sara ? Je me disais, ce serait peut-être une bonne idée qu'on aille prendre l'air. Je pourrais emmener les enfants à la plage, il fait si beau… Et les filles pourraient se défouler.

Sara fronça les sourcils.

— Mmm… j'aime bien les savoir ici. C'est agréable de les entendre jouer dans le jardin pendant que je travaille.

Elle s'interrompit, les yeux fixés sur son livre de comptes.

— Ça me permet de me sentir moins seule, j'imagine, ajouta-t-elle.

— On ne sera pas partis longtemps, c'est juste pour qu'elles puissent nager un peu. Avec cette chaleur…

L'idée de priver les enfants d'une chance de sortir juste pour que leur mère puisse les entendre révoltait Lydia. Et puis, cette allusion à sa solitude depuis la mort de Doug… Même si elle la plaignait, Lydia trouvait exaspérante cette tentative de manipulation.

— Non, je préfère que vous restiez ici, déclara Sara. Après tout, il n'y a que vous pour les surveiller tous les trois. Une autre fois, peut-être. On verra.

Doug avait toujours été le plus sévère des deux, le parent strict qui fixait des limites. Gentil, compréhensif, mais ferme. Si les jumelles regimbaient comme des chevaux sauvages, Philip s'épanouissait sous le joug paternel. Sara était lumineuse, drôle, toujours partante pour la rébellion, et son mari soupirait, agacé, avant d'éclater de rire, invariablement amusé par la nouvelle entorse fantaisiste aux règles familiales qu'elle avait autorisée. Tous deux se complétaient bien à l'époque et, depuis la disparition de son mari, Sara bataillait pour occuper la place qu'il avait laissée. L'autorité ne lui venait pas naturellement, imposer une discipline à ses enfants la rendait malheureuse, aussi était-elle en permanence tiraillée entre son ancienne personnalité et ses nouvelles obligations. Par conséquent, on ne pouvait jamais savoir à l'avance ce qu'elle allait penser de telle ou telle initiative ou comment elle allait réagir. Philip avait pris l'habitude de se ronger les ongles et les filles se déchaînaient.

— D'accord, comme vous voudrez, dit Lydia. Je vais les occuper autrement.

Elle se sentit soudain accablée de fatigue. Distraire trois jeunes enfants par une belle journée d'été dans une maison où ils étaient enfermés depuis des mois relevait du défi : mêmes jeux de société usés, mêmes jouets, mêmes participants… Que Sara ait décidé de les confiner entre ces murs sur un caprice, par égoïsme, lui apparaissait presque comme une punition.

— Merci, Lydia. Croyez-moi, j'apprécie les efforts que vous faites pour eux. Nous avons beaucoup de chance de vous avoir.

Sara assortit ces mots d'un sourire, et Lydia s'en voulut aussitôt de ses pensées.

Avant de redescendre, elle s'arrêta un instant en haut de l'escalier. Aucun son ne lui parvenait de la nursery, les jumelles n'étaient nulle part en vue. Un nuage passa au-dessus de la coupole, assombrissant le vestibule.

Philip la rejoignit à l'entrée du grand salon.

— J'ai trouvé tes sœurs, dit-elle. Elles s'amusent à l'étage, elles ont complètement oublié notre partie de cache-cache, ces petites pestes.

— Alors j'ai gagné ?

Lydia tapa dans ses mains.

— Oh oui, absolument ! Et tu mérites une récompense. Qu'est-ce que tu aimerais ?

Le petit garçon hésita.

— J'ai le droit de choisir quoi ?

Un autre enfant aurait sans doute réclamé des bonbons ou une friandise interdite – quelque chose qui valait la peine qu'on se donne du mal pour l'obtenir. Mais pas Philip, toujours si soucieux de bien se conduire, et qui aimait entendre Lydia dire à Sara chaque soir à quel point il avait été sage et obéissant. Il ne cherchait pas les compliments, il voulait juste être rassuré. C'était la peur qui expliquait son besoin de félicitations, et non un quelconque sentiment de supériorité. Lydia avait un pincement au cœur chaque fois qu'elle voyait un pli apparaître entre les sourcils du petit garçon. Alors, parfois, quand il dormait, elle le lissait avec son pouce avant d'éteindre la lampe.

— Tout ce que tu veux, répondit-elle. Tu ne te feras pas gronder, je te le promets. Dis-moi de quoi tu as envie.

Il avait des désirs tellement simples. À sa demande, Lydia coupa des fraises et les saupoudra de sucre. Sa main qui tenait la cuillère tremblait légèrement, et elle répandit la poudre blanche en petits tas inégaux qui s'effondrèrent dans le récipient.

Lorsque Philip eut emporté les fruits dehors, elle s'assit sur une chaise et regarda Dot qui, occupée à faire la vaisselle, lui tournait le dos.

— Dot ? Pour revenir à ce qu'a dit Freddie l'autre jour, à propos de la maison…

— Hein ? fit Dot, distraite, en récurant les traces de brûlé sur les

parois d'un moule à cake.

— Tu sais, comme quoi elle était hantée.

Dot ferma le robinet et s'essuya les mains.

— Il ne faut pas croire un mot de ce que raconte cet idiot.

— Mais pourquoi aurait-il inventé une histoire pareille ?

— Pour t'effrayer, peut-être. Ou pour se faire mousser ? Va savoir…

Elle ajouta du liquide vaisselle dans l'eau grasse.

— Et s'il avait raison ? insista Lydia en se mordillant un ongle.

— Lids…

— J'ai cru entendre quelque chose.

— Ah bon ? Quoi ?

— Tu me jures que tu ne vas pas me traiter de folle ?

— Non, je ne jure jamais.

Dot lui adressa un clin d'œil pour la faire rire.

— Allez, vas-y, crache le morceau.

— J'ai cru entendre quelqu'un monter jusqu'à ma chambre, l'autre nuit, révéla Lydia. C'était avant qu'on aille au pub. Cette personne a gravi l'escalier et s'est arrêtée devant ma porte, mais je ne l'ai pas entendue redescendre. Sara m'a affirmé que ce n'était pas elle.

Dot haussa les épaules.

— Tu sais bien que cette vieille baraque fait toutes sortes de bruits, en particulier la nuit. Par cette chaleur, le bois craque.

— Mais Freddie a dit que…

— Sérieux, Lids, ça ne peut venir que de la maison. Avec toutes ces vieilles poutres… Ça arrive aussi chez nous quand il fait très chaud.

Dot posa une main mouillée sur l'épaule de Lydia.

— Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre, hein ? Un fantôme ?

Elle ponctua ces mots d'un éclat de rire qui manquait cependant de gaieté.

Plus tard, quand les enfants furent couchés et que Sara eut disparu dans sa chambre avec Owen, Lydia, restée seule dans la cuisine, chipa deux cigarettes à sa patronne – une petite mutinerie. Puis, pieds nus, elle traversa le vestibule frais et ombreux, et s'arrêta près de la console où était posé le téléphone. Après avoir décroché le combiné, elle approcha son index du cadran pour composer le numéro de Danny.

Il lui paraissait tellement étrange de pouvoir le joindre à Londres juste avec son doigt… Le combiné plaqué contre son oreille, elle s'assit par terre et écouta les sonneries se succéder à l'autre bout de la ligne.

Quand elle raccrocha, le silence assourdissant lui donna envie de pleurer. Il n'était que 22 heures, et Danny ne se couchait jamais avant 2 heures du matin. Était-il sorti ? Avait-il déménagé ? Elle lui avait donné sa nouvelle adresse avant de partir, écrite en majuscules sur un morceau de papier qu'elle avait collé sur la porte du frigo avec un magnet en forme de pinte de bière.

— Tu viendras me voir ? avait-elle lancé.

— Bien sûr.

À genoux sur la moquette élimée, il fourrageait parmi les 33 tours entassés dans le porte-revues. En ce début d'automne, l'appartement était humide et froid, et elle avait la chair de poule.

— Non, sérieux, tu viendras ?

— Oh, bon sang ! J'ai dit que j'irais, OK ? Ça pourrait être sympa de passer quelques jours sur la côte.

— Tu ne m'as même pas demandé les horaires de train.

Blessée, elle avait croisé les bras.

— Je suis un grand garçon, tout à fait capable de se renseigner à la gare, avait-il répliqué.

Mais il s'était abstenu. La dernière fois qu'elle lui avait rendu visite, elle avait opté pour un short en lin outrageusement court, vert vif, à taille haute, avec des boutons dorés devant. Elle voulait le mettre en colère, l'entendre crier : « T'as pris le métro comme ça ? Merde, Lydia ! Tu veux qu'on te prenne pour une traînée ? Une pute ? »

Mais quand il lui avait ouvert la porte sans même remarquer le short, sans même la regarder avec suffisamment d'attention pour être jaloux, elle avait compris qu'elle l'avait perdu. Il était peut-être même déjà allé voir ailleurs.

Assise en tailleur sur le dallage noir et blanc du vestibule, elle gratta le vernis écaillé sur les ongles de ses orteils. Rose nacré, parfait pour l'été, vieux de plusieurs semaines. Les jumelles l'avaient suppliée de leur en mettre aussi, alors elle en avait appliqué sur les ongles de leurs mains. Ravies, elles avaient poussé des cris de joie et aussitôt étalé le vernis partout sur le canapé. Dot, hilare, avait dû découper aux ciseaux les fibres collées, au grand dam de Lydia, qui lui avait

présenté des excuses.

Au premier étage, une porte se ferma. Lydia jeta un coup d'œil en haut de l'escalier. Elle n'entendait plus rien – rien que le silence de la nuit qui les maintenait tous dans un cocon de chaleur. Les abondantes grappes violettes de la glycine pendaient devant la fenêtre du grand salon, qui était toujours ouverte et laissait entrer l'air nocturne chargé du parfum des fleurs. Lydia, épuisée, ferma les yeux.

Encore un bruit à l'étage. Celui de petits pieds qui couraient – les pas pressés, désordonnés et un peu lourds d'un jeune enfant. Lydia se redressa, scruta l'obscurité au-dessus d'elle et vit une ombre filer le long du mur. Mais la porte de la chambre de Sara demeurait close, tout comme celles des jumelles et de Philip, au deuxième étage.

Elle avait l'impression que tous ses sens étaient en éveil. Elle percevait la fraîcheur du dallage sous ses pieds, la sueur qui coulait au bas de son dos, le poids de sa queue-de-cheval et même les peaux mortes sur sa lèvre inférieure gercée, qu'elle prenait plaisir à arracher avec ses dents.

De l'obscurité au sommet de l'escalier lui parvint soudain un autre son, semblable au cliquetis des touches d'une machine à écrire. Des claquements secs, de plus en plus rapides à mesure qu'ils se rapprochaient. Lydia écarquilla les yeux, essayant en vain de distinguer la chose invisible, affreuse, qui, si elle ne se montrait toujours pas, se faisait entendre de plus en plus fort, prête à se jeter sur elle à tout moment.

Une bille rebondit sur les trois dernières marches, roula sur le dallage et s'immobilisa contre le pied de Lydia, qui leva les yeux.

Elle n'eut que le temps d'apercevoir une jambe blanche au premier, entre les balustres – la rampe lui dissimulait le haut du corps –, avant qu'elle ne disparaisse dans la salle de bains.

Elle s'avança vers l'escalier, les mains tendues devant elle en un geste de supplication. *Je vous en prie*. Elle ne savait même pas ce qu'elle voulait demander dans ses prières. Un répit ? Du réconfort ? Elle avait l'impression que les marches s'élevaient vers une grande gueule noire : les poteaux au sommet ressemblaient à des crocs, les lampes évoquaient les yeux brillants d'un animal dissimulé dans l'ombre.

Elle ramassa la bille. Celle-ci était chaude au toucher, comme si une autre main l'avait serrée. Lydia attendit encore quelques instants,

immobile au pied de l'escalier. Puis, comme rien d'autre ne se passait, elle monta lentement. Parvenue au niveau du premier étage, elle s'arrêta sur une marche. Toutes les portes étaient fermées. Les enfants devaient dormir. Clover, qui avait des sinus étroits, ronflait doucement.

Il n'y avait personne. Aucun bruit de course précipitée dans l'obscurité.

« On n'a jamais vu de fantômes, hein, Lids ? »

12
2018

Au plus noir de la nuit, Orla se réveillait seule dans un endroit qu'elle ne reconnaissait pas. Quand les premières lueurs de l'aube apparaissaient autour des volets, annonciatrices de la lumière salvatrice, elle se sentait éperdue de soulagement.

Le matin est une promesse, l'après-midi un crève-cœur. Et le soir, fourbe, vous pousse dans les bras grêles de la nuit. Le matin, lui, ouvre le champ des possibles, porte l'espoir de quelque chose de meilleur : aujourd'hui, tout va changer. Au crépuscule, cependant, on se rend compte que la promesse n'a pas été tenue, parce que rien n'est différent. On est toujours soi-même. Revenir au même point, chaque jour, à la vérité de ce que l'on est et de l'endroit où l'on se trouve, c'est une épreuve que personne ne devrait avoir à endurer.

Orla s'était toujours fiée à la luminosité plutôt qu'aux heures et aux minutes pour mesurer le temps, aussi les débuts de soirée étaient-ils douloureux pour elle. Cet hiver-là, elle s'emportait contre le monde, qui mettait plus longtemps à s'éveiller. Elle en arrivait à vouer une haine féroce à l'obscurité.

La solitude qu'elle avait si facilement acceptée lorsqu'ils avaient emménagé, l'isolement qu'elle avait accueilli à bras ouverts, menaçaient de la submerger. Elle qui s'était toujours satisfaite de sa propre compagnie avait de plus en plus de mal à rester seule. Elle parcourait les étages plusieurs fois par jour pour s'assurer que les portes étaient bien fermées. Elle ne supportait pas de les voir ouvertes : elle ne savait pas ce qu'elle pourrait découvrir dans l'embrasure, ce qui risquait de surgir à l'improviste. Il y avait trop de recoins dans la maison qu'elle ne pouvait surveiller, trop de pièces susceptibles de donner naissance à quelque chose de

terrifiant dès qu'elle aurait le dos tourné. Elle devait fournir un gros effort pour ne pas penser au mystérieux enfant qu'elle avait aperçu ni à la petite jambe qui avait disparu dans sa chambre.

Alors elle se retranchait dans son atelier, où Sam la suivait. En général, il demeurait près d'elle pendant qu'elle travaillait, peignant en silence sa propre vision du monde. Son mutisme paraissait alors amplifié par l'immensité de la maison et ses petits bruits habituels prenaient une résonance étrange dans les vastes espaces.

Ce jour-là, en fin de matinée, trois coups légers frappés contre la cloison la déconcentrèrent. Sam s'était éclipsé dans la pièce voisine. Elle pesta contre cette interruption : il ne lui restait plus beaucoup de temps avant la date prévue pour livrer ses tableaux à la galerie. Certaines des plus petites toiles étaient déjà finies, et elle était plutôt fière d'une série d'huiles sur panneau miniatures montrant des fenêtres battues par la pluie. Les deux grandes représentations des champs derrière la maison étaient presque terminées, mais le principal objet de son attention, c'était le trio de marines qui nécessitait encore du travail.

Alors qu'elle s'étirait sur son tabouret, elle remarqua que la lumière du jour avait changé. Les champs se déployaient jusqu'à la ligne d'horizon – des étendues désolées de terre gelée. Si quelques haies conservaient obstinément leur feuillage vert, la plus grande partie du paysage, à nu, était d'un brun fatigué. Bridie remua dans le couffin posé près d'elle. Toutes deux passaient de si mauvaises nuits à cause de ses dents que la fillette dormait trop dans la journée. Orla en était bien consciente, mais au moins, elle pouvait en profiter pour avancer sur ses compositions.

Les coups résonnèrent de nouveau. Elle se leva.

— Sam ? appela-t-elle. Tu as faim ? Qu'est-ce que tu aimerais manger ?

Quand le petit garçon apparut sur le seuil, le visage barbouillé de peinture, elle remarqua ses cernes violacés. Il haussa les épaules et s'essuya les mains sur son t-shirt.

— Ne fais pas ça, mon chéri. J'aimerais que tu évites de te salir.

Elle fut distraite pendant le déjeuner. La pauvre Bridie dut faire preuve de patience pour manger son yaourt : sa mère, qui regardait par la fenêtre, oubliait régulièrement la cuillère immobilisée à quelques centimètres de sa bouche. Sam termina son sandwich et Orla

ne se rendit même pas compte qu'il quittait la table pour monter dans la salle de jeu. Elle ne s'aperçut de son absence qu'au moment où elle l'entendit gravir l'escalier.

Dans l'après-midi, Toby enrôla le petit garçon pour l'aider à planter des fleurs de printemps – des renoncules roses et du muguet. Sam s'agenouilla près de lui et l'écouta lui expliquer ce qui allait se passer : les bulbes dormiraient sous leur couverture de terre jusqu'à ce qu'ils soient réveillés par le soleil.

Le sachant occupé dehors, Orla coucha Bridie puis retourna dans son atelier. La pensée des toiles inachevées l'obnubilait. En montant, elle remarqua les portes ouvertes de la chambre d'amis et de la salle de bains familiale, qu'elle était pourtant sûre d'avoir vues closes quand elle était descendue déjeuner. Elle s'arrêta devant chaque battant et ferma les yeux au moment d'attraper la poignée pour le tirer.

De la fenêtre de son atelier, elle aperçut Toby et Sam, chacun armé d'un plantoir, qui progressaient le long des massifs. Le babyphone était posé sur la table à tréteaux, et parfois, elle entendait Bridie gémir dans son sommeil comme un chiot.

La pièce sentait l'huile de lin et l'essence de térébenthine – des odeurs piquantes qu'Orla adorait. Peu à peu, elle fut si absorbée par sa peinture que tous les sons autour d'elle s'évanouirent. Elle n'avait plus conscience que de ses battements de cœur. Le temps suspendit son cours, et elle remarqua à peine quand la luminosité baissa, quand le soleil vira du jaune pâle au mordoré, emportant le peu de chaleur qu'il avait dispensée.

Lorsque son dos commença à l'élancer et qu'elle n'eut plus assez de lumière, elle posa son pinceau, étira sa nuque, fit craquer ses jointures et se leva. L'heure du dîner approchait, Sam n'allait pas tarder à rentrer et à lui réclamer à manger. D'habitude, il jouait dans la pièce voisine avec son « ordinateur » dont elle entendait la musique électronique à travers la cloison. C'était le cadeau de Noël offert par Eva et George, et il avait remporté un franc succès. Orla savait bien que ses beaux-parents l'avaient acheté en espérant qu'il aiderait Sam à reparler, mais elle connaissait son fils, il était trop malin pour se laisser manipuler aussi facilement.

Alors qu'elle enveloppait les plus gros pinceaux dans du film alimentaire, elle fut soudain frappée par la tonalité sombre de ses

toiles. Elle avait commencé à peindre les trois marines dans des tons de gris et de bleu pâle, puis elle avait ajouté des touches de couleur plus foncées, mais sans avoir jamais eu l'intention de leur donner un caractère aussi tourmenté. La mer devant elle était vert bouteille, le ciel presque bleu marine. Des traînées orange parsemaient les vagues, comme si les lumières du port s'y reflétaient, et l'ensemble évoquait pour elle des eaux dangereuses à la tombée de la nuit. Elle n'y avait pas vraiment prêté attention jusque-là, tant elle était concentrée sur la texture de la surface et le mouvement de son couteau à palette.

Elle alla chercher Bridie dans son couffin. La fillette à moitié endormie était toute chaude et molle entre ses bras. Elle venait de s'engager dans l'escalier quand une forme heurta le haut d'une des fenêtres en ogive. Surprise, Orla faillit perdre l'équilibre. Puis il y eut de nouveau un choc, cette fois sur la vitre voisine, et elle vit un oiseau noir se rompre le cou et dégringoler. Trois autres suivirent coup sur coup. Chaque impact provoquait en elle une décharge d'adrénaline et affolait Bridie qui, réveillée en sursaut, s'était mise à hurler. Les volatiles blessés avaient laissé sur le verre des traces huileuses qui brillaient au couchant.

Ils furent ensuite des dizaines à se jeter contre les immenses fenêtres qui les brisaient avant de les renvoyer vers le sol – un piège mortel pour les créatures du ciel.

Déjà, Toby fonçait vers l'allée. Sam courait derrière lui, l'air paniqué, bataillant pour ne pas se laisser distancer.

— Ne sortez pas ! cria le jeune homme à Orla. Restez à l'abri !

Orla demeura sur le perron, d'où elle entendit d'autres chocs sourds, écœurants, contre le verre. Les oiseaux avaient un corps long et fin – des martinets, peut-être, ou des hirondelles.

Sam pleurait à présent, trébuchait, se donnait des claques sur la tête.

— Faites-le rentrer ! Je vous en prie, Toby, faites-le rentrer !

Le jeune homme prit Sam dans ses bras et rejoignit Orla sur le perron. Elle lui saisit la main, puisant du réconfort dans la chaleur de sa peau calleuse. Elle était tellement soulagée de ne pas être seule sous ce déluge d'oiseaux à l'agonie… Mais Toby retira vivement ses doigts, lui griffant la paume avec ses ongles.

Ils restèrent un bon moment ainsi, à regarder la scène. Orla imagina la maison vue d'en haut, minuscule, seule au sommet de la

falaise, dominant la vaste étendue de la mer. La pelouse clairsemée au cœur de l'hiver. La nuée qui se scindait et se reformait dans la lumière du couchant, chacun des oiseaux suivant aveuglément le précédent vers une mort certaine…

Puis il y eut un dernier choc, et tout fut terminé. Les vitres épaisses avaient tenu bon mais elles étaient couvertes de sang et de plumes. Toby descendit les marches et Orla lui emboîta le pas. Il y avait des volatiles partout sur le gravier, inertes, le bec fracassé, les pattes repliées. Sam pleurait en silence contre la jambe de sa mère, qui lui passa un bras autour des épaules et le serra contre elle. Bridie s'était enfin calmée mais le haut de son pyjama était trempé de larmes.

— Bon sang, il doit y en avoir près d'une centaine…

Toby recula, faisant craquer des os sous ses bottes.

— Oh, merde, marmonna-t-il, l'air dégoûté.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? demanda Orla. Pourquoi ont-ils agi comme ça ?

— À mon avis, les premiers du groupe ont foncé droit devant eux sans voir les vitres à cause du soleil couchant, et les autres ont suivi.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Je vais les mettre dans un sac et je les brûlerai chez nous, à la ferme. Vous, rentrez avec les enfants.

— Mon Dieu, quelle horreur… Merci, Toby, désolée de vous imposer ça.

— Ne vous en faites pas. Nick pourra toujours me payer quelques bières en compensation.

Il lâcha un petit rire sans joie.

— Non, vraiment, je suis navrée…

— Faut pas, madame McGrath. Je vous assure, c'est pas un problème.

Orla se rappela l'oiseau dans le grenier, trompé par les vitres, par la maison. Il s'était tué parce qu'il n'avait pas pu voir la réalité.

Et que dire de ses congénères ce jour-là, désorientés, stupides, affolés. Leur comportement n'avait pas de sens, il n'était pas naturel – même ici, à la campagne, où pourtant de petites créatures trouvaient chaque jour la mort de mille façons différentes. Ce n'était pas la saison des martinets, il faisait encore trop froid. Et leur descente en piqué vers le Reeve avait paru à la fois paniquée et inévitable, comme s'ils avaient été attirés par des mains invisibles contre lesquelles ils ne

pouvaient pas lutter.

Du salon, elle vit Toby, qui avait enfilé des gants épais, ramasser chaque animal mort ou mourant. De temps à autre, il brisait un cou.

Je veux m'en aller.

Mais comment le dire à Nick, lui qui avait travaillé si dur pour leur offrir cette propriété, cette vie ?

« Des gosses se sont perdus. »

C'était une pensée intolérable, inacceptable. La mort chez elle, associée à cette maison que Nick et elle avaient achetée, et qu'ils avaient fait resurgir. Dans un coin de sa tête, une image prenait forme, encore vague – juste des lignes et des espaces imprécis. Elle refusait cependant de la voir. Malgré elle, son subconscient commençait à tisser une trame à partir des éléments qu'elle avait découverts mais entre lesquels elle n'avait pas voulu jusque-là établir de lien.

Assise sur le canapé, elle attendait le retour de Nick. Dans le séjour envahi par la pénombre, elle remonta ses genoux sous son menton et écouta le bruit lointain de la mer qui lui parvenait à travers les vitres.

Dès qu'elle entendit la porte s'ouvrir, elle se leva pour aller l'accueillir. Il entra, encombré de sacs de voyage, de vestes de costume et de gobelets vides récupérés dans sa voiture.

— Bonsoir, chérie. Les enfants sont couchés ?

Il s'assit sur la première marche de l'escalier pour enlever ses chaussures.

— Oui, depuis des heures, répondit-elle. Tu arrives tard.

— Je sais. Désolé.

Il lui tendit ses clés et sa cravate.

Dans la cuisine, elle prit un bol de salade dans le frigo puis lui donna des couverts et une bière.

— Je suis contente que tu sois enfin là. Je n'aime pas tellement rester toute seule.

— Hein ?

Manifestement fatigué, il ne l'écoutait que d'une oreille.

Orla hésita.

— En fait, je ne suis plus certaine de vouloir vivre ici.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ce n'est pas nouveau, Nick, mais ça empire depuis Noël. Cette maison, c'est trop pour moi.

— Trop quoi ?

— Trop grand. Enfin… non, ce n'est pas la taille le problème, c'est plutôt l'atmosphère. Je ne m'y sens pas à ma place. Et toutes ces saletés que j'ai trouvées, ça n'aide pas.

Il était au courant pour la petite chaussure, dont la découverte l'avait laissé indifférent.

— C'est une très vieille baraque, Orla. Il y a forcément des tas de trucs cachés dans tous les coins. Et puis, moi, je m'y plais bien.

— Ah bon ? On ne dirait pas, vu le mal que tu te donnes pour éviter de rentrer.

Il posa sa fourchette sur la table et la dévisagea. Orla détourna les yeux et laissa son regard se perdre vers le jardin sombre.

— OK, reprit-il. Je comprends. Tu entends des bruits, d'accord. Mais pour moi, ça n'a rien d'extraordinaire. Je ne comprends pas ce qui te perturbe à ce point. Après tout, tu as grandi dans une vieille maison, pas vrai ?

Il s'adossa à sa chaise et se pencha en arrière.

Le foyer natal d'Orla en Irlande, gris et austère, était une ancienne ferme avec d'épais murs de pierre, des fenêtres qui tremblaient dans leurs encadrements et un décor qui n'avait pratiquement pas changé depuis sa construction. Tout y était pesant et immuable. Rien à voir avec le Reeve, qui était pareil à une infection de l'organisme, à un virus caché qui vous prenait par surprise et donnait la fièvre. C'était typique de Nick, songea-t-elle, de laisser entendre que toutes les bâtisses datant d'avant les années 1970 dégageaient la même atmosphère. Il n'avait jamais eu d'imagination. Et puis, de quel droit se permettait-il de lui faire la leçon, lui qui avait passé sa jeunesse dans un pavillon des années 1960 où il y avait le chauffage au gaz ?

Il laissa retomber sa chaise sur le carrelage.

— On a choisi de vivre ici, Orla.

— Pas vraiment, répliqua-t-elle. Tu sais très bien que je n'ai pas eu mon mot à dire. Je voudrais qu'on envisage la possibilité d'un déménagement.

Nick soupira.

— Il faudra qu'on paie une pénalité si on rembourse le prêt avant l'échéance. Non, il est trop tôt, on ne peut pas se le permettre. On y perdrait trop.

Il avala une bouchée de salade.

— Sérieux, tu es si malheureuse que ça ? C'est si terrible ?

Nick attendait de sa part qu'elle s'adapte à cette vie de rêve qu'il lui avait offerte. Et pour cause : comment concevoir qu'on soit obligé d'apprendre à aimer le paradis ? Il prétendait adorer la maison, l'immensité du jardin et l'air vivifiant, mais il n'était pas obligé d'y passer tout son temps. La différence entre eux, c'était que lui avait la possibilité de partir.

Ils finirent de dîner dans un silence tendu. Quand Nick quitta la table pour aller se doucher à l'étage, Orla se resservit un verre de vin et appela Helen.

— Orla ?

— Salut, Helen.

— Comment vas-tu ?

— Oh, bien. Voilà, je me demandais si tu avais trouvé quelque chose. Tu sais, à propos de la maison.

Un froissement de papiers.

— En fait, oui. J'ai jeté un coup d'œil aux données auxquelles on a accès : les archives du cadastre, du conseil régional… Tout ce que je consulte d'habitude.

Orla ferma les yeux.

— Et ?

— Elle a été vendue à de nombreuses reprises, ce qui en soi n'a rien d'extraordinaire. J'ai noté quelques décès. C'est ça qui t'intéresse ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Oh, il n'est pas question d'histoires terrifiantes, si c'est ce qui t'inquiète. Pas de meurtres non résolus.

Helen éclata de rire.

— Bon, pendant la construction, une poutre est tombée sur le fils d'un ouvrier. Elle lui a sectionné les deux jambes, il est mort d'une infection. Il n'avait que 12 ans. OK, c'est triste, mais j'imagine que les accidents de ce genre étaient fréquents à l'époque.

Orla l'entendit tourner des pages.

— Plus tard, au début du siècle, une petite fille s'est noyée dans l'étang, reprit Helen. Tu m'as bien dit qu'il avait été comblé ? Donc, tu n'as pas de souci à te faire de ce côté-là.

— Oui, je suis au courant pour la fillette.

— D'accord. Ensuite, c'est un petit garçon qui est mort là-bas, dans les années 1970.

— Un autre enfant, tu veux dire ?

Un silence.

— Helen ?

— Désolée, je cherchais la mention. Oui, c'est ça, un enfant. Et aussi une femme, à la même période. Noyade accidentelle, d'après le certificat de décès. Les occupants sont partis peu après.

— Tu ne crois pas qu'on aurait dû être informés de tout ça quand on a acheté ?

— Pourquoi ? C'est arrivé il y a longtemps. Et puis, je te le répète, personne n'a été assassiné, ce sont juste des accidents de la vie. Tu pensais vraiment qu'il n'y en aurait pas eu dans une maison aussi ancienne ?

— Je n'y avais pas vraiment réfléchi avant, figure-toi. Avant d'apprendre tout ça, je veux dire.

— Quoi qu'il en soit, c'est tout ce que j'ai pu trouver. Rien n'a été signalé depuis. Les occupants ne restent pas longtemps, apparemment, et les précédents propriétaires n'avaient pas d'enfants. Ils sont partis quand le mari a été placé en maison de retraite. Bref, je ne vois rien d'inhabituel là-dedans.

Orla porta une main à son front. Ses larmes coulaient sur le téléphone plaqué contre sa joue.

— Je ne sais pas quoi faire, Helen…

— Tu pleures ? Orla, non… Tu en as parlé à Nick ?

— Non, impossible. Il me prendrait pour une folle.

— Écoute, je suis certaine qu'il n'y a pas de problème. En tout cas, je n'en ai pas relevé dans mes recherches. Tu as peut-être seulement besoin de te reposer un peu. Tu es sûre que tout va bien ?

— Oui, oui.

Tu n'es qu'une menteuse, Orla McGrath.

Elle repensa à leur ancienne maison à Bristol, aux dernières semaines qu'ils y avaient passées avant leur départ pour le Dorset. Il lui semblait qu'ils étaient des personnes complètement différentes, alors. Nick avait décrété qu'ils seraient tous heureux au Reeve, mais elle n'était pas malheureuse à Bristol. Et lui non plus. Il ne lui avait pas posé la question à l'époque, n'avait pas sollicité son avis, et elle avait résolu de ne pas laisser ce petit grief s'envenimer, pourtant il

était redevenu une source d'irritation, comme une écharde piégée sous une peau calleuse.

Elle regrettait d'avoir abordé le sujet avec Helen, de l'avoir interrogée. Avec le recul, ce besoin d'en savoir davantage pour essayer de comprendre lui paraissait stupide. C'était si facile pour Helen de balayer ses craintes d'un revers de main… Elle, en revanche, ne pouvait pas oublier. Et tout ce qui était arrivé alimentait une peur insidieuse en elle : les objets découverts ici et là, l'incident à Noël…

La joie qu'elle avait toujours éprouvée dans la solitude, cet espace privilégié où elle se retrouvait avec ses pensées, était désormais minée par un courant d'angoisse permanent – un malaise de plus en plus profond, pareil à une brèche ouverte dans son existence qui s'élargissait de jour en jour.

13
1976

Ce matin-là, Dot arriva juste après 10 heures – plus tôt que son horaire habituel du vendredi. Elle avait calé sous un bras une grande bassine remplie de fraises et tenait dans son autre main une boîte de douze œufs. Il faisait un temps magnifique, chaud et ensoleillé, et la brise venue de la mer était douce et fraîche. Quelques bateaux de pêche sillonnaient la baie, leur coque rouge apportant une note de couleur gaie sur les eaux. Le jardin résonnait du bourdonnement des abeilles.

Lydia, qui se levait en général aux aurores, n'avait réussi à s'endormir qu'au moment où les premières lueurs du jour s'étaient infiltrées dans le grenier. Elle était restée toute la nuit assise dans son lit, à guetter un bruit de pas dans l'escalier qui ne s'était pas fait entendre. Elle n'arrêtait pas de penser à ces petits pieds qui couraient au premier étage, à la porte de la salle de bains qui s'ouvrait… À 9 heures, Sara vint la chercher, manifestement contrariée qu'elle n'ait pas pris son petit déjeuner avec les enfants.

— Vous êtes malade ? demanda-t-elle sur le seuil de la mansarde, sa silhouette se découpant dans la clarté matinale.

— Je suis désolée, s'excusa Lydia. Vraiment. J'ai mal dormi et…

Elle s'empressa de se mettre debout, mais Sara avait déjà disparu dans l'escalier.

En descendant, elle constata que sa patronne avait ouvert toutes les fenêtres de la maison. Elle avait même obligé Philip à ôter son pull. C'était typique de sa part : elle jugeait que ses enfants avaient chaud ou froid en fonction de ce qu'elle-même ressentait. Et elle ne les écoutait jamais lorsqu'ils affirmaient que tout allait bien, merci.

Épuisée, Lydia passa la matinée à ranger les affaires des jumelles et

à distraire Philip, qui n'avait pas bien dormi non plus et se collait à elle en pleurnichant. Elle éprouva une pointe de rancœur lorsque Sara apparut pour le déjeuner, Owen calé sur sa hanche, et déclara qu'elle était officiellement « en congé » pour le week-end.

— Quel intérêt d'être ici si je n'en profite pas pour m'amuser avec mes petits loups ?

Installée sur une des chaises de la terrasse, elle se débarrassa de ses sandales et allongea ses jambes. Son visage était à moitié dissimulé par d'énormes lunettes de soleil à monture d'écaille et branches dorées – une relique sophistiquée de son existence londonienne, qui faisait paraître d'autant plus terne sa tenue campagnarde. Owen s'agita sur ses genoux en gazouillant.

— Je pourrais faire des gâteaux avec eux, il y a bien longtemps que ça ne m'est pas arrivé.

— C'est une excellente idée, madame Robinson, approuva Dot en posant une assiette de tranches de jambon sur la table. Vous me direz si vous avez besoin d'œufs supplémentaires.

Mais lorsque Lydia alla la chercher dans son bureau, plus tard dans l'après-midi, Sara délaissa un instant le livre de comptes dans lequel elle était plongée, ôta ses lunettes pour se frotter les yeux et fit non de la tête.

— Désolée, dites aux enfants que ce n'est pas possible. Pas aujourd'hui. J'ai vraiment trop à faire, vous savez ce que c'est. Je vais y passer la nuit.

— Encore ? Vous travaillez souvent le soir, en ce moment. Je me demande si…

— Je ne peux pas tout laisser en plan. J'ai des responsabilités.

— Oui, je… je comprends.

Lydia s'attarda sur le seuil.

— C'est juste que Philip vous réclamait, ajouta-t-elle. Je sais qu'il a besoin de…

— Inutile de me culpabiliser, l'interrompit Sara. Je me sens déjà assez mal comme ça.

— Non, excusez-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire…

— Alors ne dites rien.

Sara ôta le capuchon de son stylo.

— Vous pouvez refermer la porte en partant ? Merci.

Quand Lydia monta annoncer aux enfants que le dîner était prêt, elle trouva Philip assis en tailleur sur le plancher de sa chambre, occupé à faire des coloriages appliqués.

— On va manger dans quelques minutes, d'accord ? Tu veux bien descendre ?

Concentré sur ses crayons, Philip hocha la tête.

Il faisait chaud dans l'escalier, dont les marches, qui ployaient sous ses pieds, étaient recouvertes d'une légère pellicule de poussière. Lydia s'arrêta au premier pour jeter un coup d'œil dans la salle de bains. La porte était entrebâillée, l'intérieur silencieux et baigné de lumière. Elle referma le battant.

Le couchant enflammait la chambre de Tabitha, faisant ressortir le papier peint couleur miel. Clover en avait choisi un nouveau pour sa chambre, mais sa sœur s'était tellement enthousiasmée pour le sien, d'un beau jaune orné de minuscules oiseaux bruns, que Sara l'avait autorisée à le conserver, même s'il se décollait dans les coins.

Lydia entra dans la pièce. Le vaste champ de blé derrière la maison, qu'elle voyait onduler sous la brise marine derrière la vitre, semblait s'étendre jusqu'à l'horizon, où il rejoignait le ciel mourant. Lydia posa les mains sur le rebord de la fenêtre et embrassa du regard la pelouse, l'étang, les chênes dont les branches oscillaient au gré du vent.

Les jumelles couraient dans le champ, petites silhouettes sombres dans l'océan bleu-vert du blé tendre. Seules leurs têtes et leurs épaules dépassaient, et Lydia songea qu'elles ressemblaient à des cygnes vues de loin. Elles se rapprochèrent du haut mur de brique au fond du jardin et foncèrent vers la maison, sachant déjà qu'elles seraient en retard pour le dîner, se bousculant pour éviter d'arriver la dernière.

Lydia regarda encore un instant leur chevelure dorée, brillante, voltiger au-dessus des jeunes plants, puis descendit les accueillir.

Quand elle arriva dans la cuisine, Dot lui tendit un gin tonic.

— Bon, le repas est prêt et Philip est en train de mettre la table. Ça va, Lids ? Tu as une mine de déterrée…

— Non, ça ne va pas fort, en fait.

Lydia porta le verre à ses lèvres et le vida d'un trait. Le gin lui fit du bien.

Dot fronça les sourcils.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est juste que, hier soir, j'étais la dernière debout et je… j'ai voulu téléphoner à Danny.

— Mais enfin, tu sais très bien qu'il n'est pas…

— Oui, oui, je sais. Ne me demande pas pourquoi j'ai fait ça. Je me sentais seule, je crois, tous les autres étaient couchés, et je repensais à la question que tu m'avais posée – pourquoi je ne lui avais pas demandé de venir, tu te rappelles ? Alors, je me suis dit qu'on pourrait peut-être parler, voir où on en est…

» Bref, je l'ai appelé mais il n'a pas répondu. Ça m'a rendue un peu triste, mais au fond j'étais soulagée, parce que je n'avais pas vraiment réfléchi à ce que j'allais dire. Je venais de raccrocher quand j'ai entendu quelqu'un à l'étage.

— Un des petits, j'imagine.

— Non, ils dormaient. Et Sara aussi était au lit. Pourtant, ça ressemblait au bruit d'un enfant qui courait à toute vitesse là-haut.

Dot se frotta les bras.

— Brrr, tu me fais peur.

— Après, ça s'est arrêté, et j'ai cru que je m'étais trompée. Mais, en levant les yeux, j'ai aperçu quelque chose.

— Ah bon ? Quoi ?

— Rien de précis. Une ombre.

— Et ce n'était pas un des enfants ?

— Non. Juste une forme.

Dot saisit l'éponge à récurer et grimaça en voyant des filaments de viande coincés dans la paille de fer.

— Bah, c'est sûrement ton imagination qui t'a joué des tours. Il faisait sombre, pas vrai ? Et puis, tu m'as dit toi-même que tu avais mal dormi.

— Après, j'étais au pied de l'escalier quand une bille a dévalé les marches, comme si quelqu'un l'avait lancée du sommet. Tu sais, les gosses s'amusent parfois à le faire.

— OK, ça, c'est bizarre, admit Dot.

Lydia la regarda.

— Tu trouves aussi, hein ?

— Mais peut-être qu'elle était déjà dans l'escalier ? Les filles laissent toujours des trucs traîner partout. Elles en avaient peut-être oublié une là-haut, qui est tombée toute seule ?

En cet instant, le visage rond de Dot reflétait l'espoir.

— Oui, peut-être, convint Lydia. Ce serait plausible. Sauf que, quand je suis montée, j'ai vu…

Elle s'interrompit et reposa maladroitement le verre vide sur la table, avec un claquement sec.

— J'ai vu un enfant au premier.

Dot parut déconcertée.

— Lequel ?

— Pas un des nôtres.

— Comment ça ?

— En fait, j'ai seulement vu des petites jambes qui couraient. Mais lorsque je suis arrivée en haut des marches, il n'y avait personne, Dot. Et Philip et les filles étaient au lit.

Dot s'assit sur la chaise à côté d'elle.

— C'est horrible.

— Je sais.

Lydia garda le silence quelques secondes et gratta une piqûre d'insecte sur son menton.

— Tu crois que je deviens folle ?

Dot sourit.

— Possible… Mais non, je ne crois pas. En attendant, je suis perplexe. C'est vrai que ça commence à faire beaucoup.

— Je t'ai déjà raconté que j'avais entendu d'autres bruits, comme si quelqu'un s'approchait de ma chambre. J'ai peur, Dot. Je n'ai aucune idée de ce qui se passe. À ton avis, je devrais en parler à Sara ?

— Pour lui dire quoi ?

— Je n'en sais rien. Rien du tout.

Durant tout le dîner, Lydia eut la tête ailleurs. Elle ne réagit pas quand les jumelles lui réclamèrent du pain ni quand Sara lui demanda le beurre. Après le repas, elle resta assise sur sa chaise, à écouter les bruits autour d'elle. Les allées et venues de Sara dans son bureau. Les cris des jumelles dehors qui, pieds nus dans l'herbe drue, chassaient les papillons avant la tombée de la nuit. Dot qui s'activait devant l'évier, les gargouillements de l'eau dans les canalisations… Elle guettait la fausse note, le son discordant dans cette musique de la vie.

Si elle avait toujours du mal à faire prendre un bain aux jumelles, Philip insistait pour qu'elle lui en donne un tous les jours. En général, elle accédait volontiers à sa requête mais, ce soir-là, l'air était si

étouffant et elle se sentait si fatiguée et ébranlée par les événements survenus dans cette fichue maison que la seule perspective de se tenir au-dessus d'une baignoire remplie d'eau chaude et d'amuser un enfant la décourageait d'avance.

Elle s'immobilisa un instant dans le vestibule ombreux, au pied de l'escalier, et apprécia le silence. Le visage de Philip apparut entre les balustres au premier.

— Tu viens me donner mon bain, Lydia ? Mais pas trop chaud, s'il te plaît.

— Dans cinq minutes, mon cœur.

Lydia gravit lentement l'escalier jusqu'au premier, puis se dirigea vers la salle de bains et passa devant le bureau de Sara, dont la porte fermée interdisait l'accès à sa propre famille. Soudain, elle perçut un son grave, délicat, différent de la mélodie habituelle du soir. Elle se pencha par-dessus la rampe, mais aucun bruit ne lui parvenait du rez-de-chaussée. Puis le son s'éleva de nouveau – un chant – en provenance de la salle de bains au bout du couloir.

Elle s'approcha de la porte close qui se découpait dans la pénombre. Le son, derrière, était à peine audible. Lydia colla son oreille contre le battant tiède. C'était une voix de femme qu'elle entendait, très douce. Elle ne distinguait pas tous les mots, seulement un par-ci par-là, chantonné d'un timbre mélodieux qui montait et descendait.

Le sang afflua à son visage, bourdonna à ses oreilles. Elle poussa doucement la porte, qui s'écarta, ne révélant rien d'autre que la pièce familière utilisée par la famille : serviettes de toilette rayées, savonnette fendillée dans le porte-savon en forme de coquillage, bouquet de brosses à dents fourrées dans un mug peint qui proclamait « Joyeuses Pâques »…

La fenêtre ouverte battait légèrement sous la brise d'été. Des senteurs de shampooing et de savon flottaient dans l'air, mêlées à l'odeur si particulière des serviettes mises à sécher.

L'intérieur de la baignoire était humide et un filet d'eau achevait de s'écouler dans la bonde. Il emportait quelques longs cheveux semblables à des algues.

Lydia les saisit, les enroula autour de son doigt et les leva vers la lumière. Ce n'étaient pas les siens, ils étaient trop foncés. Pas ceux de Sara non plus, ils étaient trop clairs. Ni ceux des jumelles, qui étaient

blondes comme les blés.

Des gouttes s'accrochaient à la paroi de la baignoire. Elle les essuya, plaça les cheveux dans un morceau de papier-toilette qu'elle jeta dans la cuvette, tira deux fois la chasse pour s'assurer que tout avait disparu, puis fit couler l'eau chaude et laissa sa main sous le jet jusqu'à ce que sa peau rougisse.

Philip l'attendait dans son lit. Ses cheveux encore mouillés étaient soigneusement peignés, sa veste de pyjama boutonnée jusqu'en haut. Il avait posé devant lui le livre qu'elle devrait lui lire, un album de *Paddington* qu'il avait reçu pour un Noël, avec un mot de ses parents sur la page de garde. Il le sortait chaque fois qu'il était triste, contrarié ou particulièrement fatigué.

— Ça va, mon bonhomme ?

Lydia s'assit au bord du lit et lui caressa les cheveux.

— Oui, merci. Je voudrais que tu me lises une histoire de *Paddington* aujourd'hui.

Son visage était éclairé par sa lampe de chevet – un petit coin de lumière qui tenait à distance les ombres dans la pièce.

— Bravo, tu as bien rangé ta chambre, elle est impeccable.

Philip fronça les sourcils.

— Elle est toujours bien rangée, Lydia.

Elle éclata de rire.

— C'est vrai, tu as raison.

Il croisa les mains sur sa couverture.

— Lydia ? C'est qui le petit garçon ?

— Quel petit garçon ?

— Est-ce qu'il vient du village ? Les jumelles veulent rien me dire.

— Mais de qui parles-tu ?

Il soupira.

— De l'autre garçon, Lydia. Des fois, Tabitha et Clover sont avec lui dans le jardin. Ils jouent ensemble, ils grimpent aux arbres et ils me laissent tout seul.

— Je ne sais pas, Philip. J'ignorais qu'elles avaient un ami.

Elle contempla le visage ouvert et franc du garçonnet.

— À quel moment vient-il ?

— Il est toujours là, répondit Philip. Dehors, pas dans la maison. Il me parle pas.

Lydia songea qu'elle n'avait jamais vu d'autre enfant, avant de se dire que ce n'était pas tout à fait vrai. Elle s'éclaircit la gorge pour empêcher sa voix de trembler.

— Tu veux que je demande aux filles ?

— Oui, s'il te plaît. C'est pas juste, j'ai pas le droit de jouer avec eux. Moi aussi, je voudrais avoir un ami.

Il avait l'air si triste… Son cher Philip, son préféré. Elle s'efforçait de ne pas le montrer, même si elle se doutait que les jumelles n'y attachaient aucune importance. Il avait été bouleversé par la mort de son père, accablé par un chagrin qui ne se manifestait qu'à certains moments. Il était resté stoïque à l'enterrement, mais quand ils étaient rentrés et que Lydia lui avait donné son bain, il avait posé sa tête sur le rebord en émail et pleuré longtemps, le corps secoué de sanglots.

Sara n'avait pas manqué de faire une remarque sur le silence de son fils à l'église et sur les larmes qu'il n'avait pas versées après. Elle s'était exprimée d'un ton réprobateur, comme si le petit garçon était défaillant ou insensible. Mais elle ne l'avait pas vu effondré ce soir-là dans la salle de bains, elle ne savait pas non plus qu'il souhaitait toujours une bonne nuit à son père quand Lydia éteignait la lampe chaque soir. Elle n'allait presque jamais border ses enfants, se privant délibérément de ce moment d'intimité où les petits, déjà à moitié endormis, ne sont que tendresse et franchise, où ils disent des choses dans la pénombre qu'ils ne confieraient jamais en plein jour – leurs espoirs, leurs victoires, leurs peurs et leurs soucis –, où il suffit pour les rassurer de s'asseoir près d'eux et de poser une main sur leurs cheveux. Lydia, elle, chérissait ces instants avec eux – et surtout avec Philip, qui se sentait si seul.

— Moi, je suis ton amie, mon cœur. Je serai toujours ton amie.

— Tu veux bien rester avec moi jusqu'à ce que je dorme ?

— Bien sûr, répondit Lydia, qui s'efforça d'ignorer sa peur.

Elle ouvrit le livre.

14
2018

Orla, dans la baignoire, berçait sa fille calée entre ses genoux. De sa chaise dans un coin de la pièce, Sam, enveloppé dans une serviette, les regardait. Il était calme, encore plus que d'habitude, mais semblait heureux de participer au rituel du bain. Il avait savonné les cheveux fins de sa sœur et éclaboussé son petit ventre rond, la faisant rire aux éclats. Orla frissonna dans l'eau qui tiédissait et passa un gant de toilette derrière les oreilles du bébé.

En ce vendredi soir, Nick n'allait plus tarder. Il se montrait plus gentil depuis quelque temps, il était même rentré le jeudi de la semaine précédente, comme il le lui avait promis. Parfois, Orla le surprenait en train de l'observer et elle avait alors l'impression d'être l'objet de toute son attention, comme s'ils étaient revenus au début de leur relation. Ou comme s'il la soumettait à un examen.

— « Je vois la lune, la lune me voit, que Dieu bénisse la lune et que Dieu me bénisse. La grâce est dans la maison et la grâce est dans la salle. Et la grâce de Dieu est sur nous tous… »

Orla fredonnait pour Bridie tout en lui caressant la tête. Un sourire aux lèvres, Sam se balançait sur sa chaise, articulant en silence les paroles de la comptine chantonnée par sa mère.

— « Je vois la lune, la lune me voit… »

Le garçonnet remonta les genoux sous son menton et ferma les yeux. Orla sourit quand sa fille frappa la surface de l'eau avec ses petites mains en poussant des cris de joie.

— Tu as froid, mon cœur ?

Sam hocha la tête.

— Alors enlève cette serviette et mets-toi en pyjama. Je te rejoins dans une minute.

L'enfant se laissa glisser de sa chaise et disparut.

Quand Nick arriva enfin, il paraissait épuisé.

— Bon sang, quelle circulation infernale ! s'exclama-t-il. Foutus touristes… Franchement, c'est de pire en pire.

Il s'adossa à l'Aga et se frotta les yeux.

Orla était si heureuse de l'avoir enfin auprès d'elle qu'elle en avait presque pleuré en entendant sa voiture s'arrêter devant la maison, même s'il avait trois heures de retard.

— Deux jours entiers ensemble, dit-elle. Un luxe.

Elle se blottit contre lui, le nez dans sa chemise, et huma son odeur réconfortante, mélange de lessive et de sueur.

— Je n'en peux plus d'être toute seule ici, murmura-t-elle.

— Tu n'es pas allée au village ?

Nick s'écarta pour aller se chercher une bière dans le frigo.

— Pas depuis quelque temps, non. J'ai été tellement prise par ma peinture…

— Ah oui ? Ça avance ? demanda-t-il en bâillant.

Elle savait qu'il avait posé la question par pure politesse, mais peu importait. L'essentiel, c'était qu'il s'intéresse à elle.

— Oui, pas trop mal, répondit-elle. Il reste beaucoup à faire, bien sûr. Tu sais à quel point je m'implique.

Elle se souvint de cette époque, au début de leur mariage, où elle travaillait encore d'arrache-pied : les embrassades, la séparation, les longues nuits où il attendait en vain qu'elle vienne se coucher et finissait par s'endormir au petit matin. Dans ces moments-là, elle avait bien conscience qu'il lui en voulait de le laisser, de s'isoler pour se concentrer sur quelque chose qui n'était pas lui. Elle avait aussi insisté pour garder son nom de jeune fille – celui sur lequel elle avait bâti sa carrière – et ça, il ne le lui avait jamais vraiment pardonné.

— Accorde-toi une pause, si c'est trop dur pour toi, dit-il. Je ne pense pas que ce soit grave si tu as un peu de retard.

— Pour moi, si. Alice et Claude ont déjà fixé une date pour le vernissage, et je n'aimerais pas les décevoir.

Nick déboutonna sa chemise et alla la fourrer dans la machine à laver.

— N'empêche, tu devrais te ménager. C'est ton boulot après tout, c'est toi qui fixes les conditions.

Il s'approcha d'elle et lui prit le visage entre ses mains.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? murmura-t-il. Tu as l'air fatiguée.

— Je ne dors pas bien. Et Sam est… Il n'est pas dans son état normal.

Nick haussa les épaules.

— Bah, tu sais comment sont les gosses…

— J'ai trop de choses à gérer seule, Nick. Les enfants, la maison… J'ai du mal à faire face.

— Qu'est-ce que tu racontes ? J'ai foi en toi, moi.

Elle secoua la tête, frustrée.

— Est-ce qu'on pourrait au moins envisager de vendre ?

— Merde, Orla ! Tu remets ça ? Non, pas maintenant, je suis trop crevé.

Il fit mine de s'éloigner, mais elle le retint par le bras.

— S'il te plaît, pourquoi on ne chercherait pas quelque chose de plus petit ?

— Je croyais que tu voulais de l'espace.

— C'est toi qui en parlais, répliqua-t-elle. Moi, j'étais parfaitement heureuse à Bristol. Et tu n'arrêtes pas de dire à tout le monde que la vie ici est formidable, mais tu n'es jamais là. J'en arrive à penser que tu ne te plais pas autant dans cette maison que tu le prétends.

— Si je ne suis pas là aussi souvent que je le voudrais, c'est parce que je suis obligé de travailler pour payer tout ça.

— Je ne te crois pas.

— Crois ce que tu veux, en attendant tu vas devoir t'y faire. On ne peut pas se permettre de déménager – pas encore. Et même si on avait les moyens, je n'en ai pas envie. On s'est déjà trop investis dans ce projet. Le sujet est clos.

Sur ces mots, il sortit de la cuisine.

Plus tard, quand il la rejoignit au lit, il tendit la main vers elle, un geste intime qui était une façon de lui présenter des excuses muettes. Orla, qui s'assoupissait déjà, s'abandonna à ses caresses, puisant du réconfort dans la présence d'un corps à côté d'elle, et en elle. Pourtant, malgré leur proximité physique, elle se sentait détachée de lui, comme si elle observait la scène de loin. Elle l'entendit retenir brusquement son souffle, et perçut sa jouissance dans ce bref silence, mais son propre plaisir fut atténué par le sentiment inconfortable de la séparation.

Cette nuit-là, elle rêva qu'elle déambulait dans toutes les pièces et passait la main sur chaque porte, chaque fenêtre et chaque mur, comme si elle faisait l'inventaire de leurs espaces de vie. Il lui semblait que le Reeve émergeait du sommeil sous ses paumes. Elle respirait la poussière dans l'air immobile, considérait les larges lattes du plancher, détaillait les endroits où le bois craquait dans les escaliers. Elle explorait les étages, laissait courir ses doigts sur les rails d'accrochage des tableaux et sur le vieux papier peint, se baissait pour effleurer le carrelage froid dans la cuisine…

Mais lorsqu'elle se réveilla, ce fut pour découvrir qu'elle était toujours couchée à côté de Nick, et que quelques minutes seulement s'étaient écoulées depuis qu'ils s'étaient assoupis. Elle remua les jambes sous la couette et sentit se détacher la poussière collée sous ses pieds.

— Orla, s'il te plaît, je suis vanné.

Nick lui tourna le dos et plaqua son oreiller sur son visage. Il avait beau être rentré, songea Orla, il n'avait pas encore vraiment repris sa place parmi eux… Il l'avait suppliée de le laisser en paix, de lui épargner l'agitation des enfants, mais la paix, ne l'avait-il pas eue toute la semaine ?

— Bon, je vais les emmener faire un tour, dit-elle.

Elle lui caressa l'épaule et il soupira.

— Si tu veux. Je serai plus en forme à l'heure du déjeuner.

Sans insister, Orla sortit de la chambre plongée dans la pénombre.

La mer était déchaînée ce jour-là. Des vagues écumeuses déferlaient sur le littoral comme pour le grignoter peu à peu, projetant dans l'air de grandes gerbes d'eau salée. Sam s'élança sur le sentier de la falaise, balayé par un vent plus doux qui soulevait de petits tourbillons de sable clair. Des oiseaux tournoyaient au-dessus de la paroi rocheuse. Bridie, qui avait catégoriquement refusé d'être installée dans le porte-bébé, avançait à pas hésitants entre les jambes écartées de sa mère.

Parfois, Sam se retournait pour montrer à Orla un beau coquillage ou un insecte intéressant. Celle-ci remarqua la façon dont son pull flottait sur ses épaules, dont les os de ses chevilles saillaient au-dessus de ses chaussures. Il avait perdu l'appétit, depuis quelque temps, et il

avait maigri, malgré les efforts qu'elle faisait pour le tenter en lui promettant des petites récompenses s'il acceptait d'avaler encore une bouchée.

Le café était animé quand ils y entrèrent. De nombreux touristes s'y pressaient et parlaient fort. Pas question de trouver un petit coin tranquille ce jour-là… Orla salua d'un geste Claude qui s'affairait à l'autre bout de la salle et sourit à Alice qui enveloppait une reproduction pour un client apparemment impatient. Puis Sam la tira par la main et ils ressortirent.

La plage était presque déserte en cette journée fraîche. Quelques méduses mortes gisaient sur la grève, blanchâtres et aussi plates que des pancakes. La mer s'était retirée, exposant des paquets d'algues et des crabes sur lesquels les mouettes fondaient.

— Orla !

Alice s'avançait dans leur direction, le visage presque dissimulé par une large écharpe rouge. Elle tenait deux gobelets en carton. Orla aimait beaucoup cette femme aux longs cheveux gris noués en une tresse lâche et au goût prononcé pour les blazers à motifs, dont l'exubérance et le dynamisme contrastaient avec l'attitude plus posée de Claude.

— Je vous ai vus tout à l'heure, dit-elle. Vous n'êtes pas restés.

Orla saisit le café qu'elle lui tendait.

— Vous paraissiez bien occupés, Claude et toi, on ne voulait pas vous embêter.

Alice éclata de rire.

— Vous ne nous embêtez jamais ! s'exclama-t-elle. Claude s'ennuyait de vous. Tu lui manques, ajouta-t-elle à l'adresse de Sam, qui lui tapotait le genou. Vous êtes toujours les bienvenus, Orla, tu le sais.

Elle prit l'autre main de Bridie, et celle-ci, ravie, avança gauchement entre les deux femmes. Sam sautait dans les vagues et ramassait des cailloux qu'il lançait dans l'eau.

— Ça ne va pas ? demanda soudain Alice en lâchant brièvement la fillette pour presser la main froide d'Orla.

— Tu sais, Claude m'a parlé de notre maison l'autre jour. De ce qui est arrivé là-haut.

— Il me l'a dit, oui. Mais tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

— En fait, il s'est passé des choses… déplaisantes, révéla Orla.

— Ah bon ? Lesquelles ?

— Je ne sais pas trop. À Noël, j'ai cru entendre des bruits et voir une silhouette… Un enfant. Mais ce n'était pas un des miens. Et Sam, eh bien, je ne le reconnais plus. Il est tellement calme… Bien plus qu'avant. Et puis, il y a les oiseaux, j'ai tout raconté à Claude.

Alice fronça les sourcils.

— Je suis au courant. C'est affreux.

— On dirait que la maison les attire comme un aimant. Mais tu vas penser que je perds la tête…

— Pas du tout, Orla. C'est juste que, à mon avis, tu es trop souvent toute seule au Reeve. Cette maison est ancienne, et elle a été négligée. Les canalisations sont percées, le bois travaille… C'est normal que tu entendes des bruits.

Il y avait tant de bienveillance dans l'attitude d'Alice, tant de sollicitude aussi, qu'Orla en eut les larmes aux yeux.

— J'ai appris que des enfants étaient morts, là-haut. Alors, j'en suis venue à me demander si…

Elle s'interrompit. L'idée lui paraissait si absurde, soudain, qu'elle se mit à rire.

Alice l'imita.

— S'il n'y aurait pas des fantômes, c'est ça ?

— Oh, Alice, je suis désolée. Je ne sais même pas ce que j'essaie de te dire.

— Ce ne sont que de vieilles histoires, Orla. Claude a des idées bien à lui, tu l'as déjà remarqué. Et il s'intéresse plus que moi aux échos du passé. Mais tout ça, ce n'est pas réel. Tu ne risques rien, et Sam non plus.

Elles regardèrent le petit garçon sautiller au bord de l'eau.

— Pense plutôt à ton exposition, reprit Alice. Tu verras, ce sera formidable. Tu t'es donné beaucoup de mal pour finir à temps, et quand ce sera terminé, tu pourras te reposer.

Orla s'agenouilla pour rajuster le manteau de Bridie, puis leva les yeux vers son amie.

— J'ai dit à Nick que je voulais déménager.

— Quoi ? Ce serait tellement dommage, vous venez d'arriver ! s'exclama Alice, qui semblait à la fois surprise et déçue.

— C'est trop lourd pour moi. Je… je ne suis pas à la hauteur.

Alice lui posa une main sur la joue.

— Oh, ma chérie…

Poussée par le désespoir, Orla, qui avait pourtant l'habitude de puiser en elle la force de se réconforter, lui ouvrit son cœur.

— Mais il refuse de m'écouter, Alice. D'après lui, on ne peut pas se le permettre. Et, de toute façon, il veut qu'on vive ici. Alors je suis coincée.

Elle se força à sourire à son amie – un sourire crispé, fragile et fugace.

Dans la cuisine, Orla déshabilla Sam devant l'Aga allumée. Ses vêtements étaient humides, pleins de sable, et il avait les mains et le visage glacés et crasseux.

— Beurk ! Un vrai petit cochon !

Elle le chatouilla pour le faire sourire. Bridie, aux anges, poussa des cris de joie dans sa chaise haute.

Nick arriva du salon, les cheveux ébouriffés mais manifestement reposé par sa grasse matinée.

— Alors ? La promenade était agréable ?

— Oui, répondit Orla. Et Alice nous a rejoints sur la plage.

— Vous êtes rentrés quand, au fait ? demanda-t-il d'un air perplexe.

— Il y a cinq minutes.

— Vous n'êtes pas revenus et repartis ?

Orla se pencha pour mettre les vêtements de Sam dans la machine à laver.

— Non, on est restés un bon moment dehors. Pourquoi ?

— J'ai cru entendre du bruit. Des voix.

Il secoua la tête.

— Ce n'était pas nous, dit Orla.

Il se détourna et ouvrit le frigo.

— Je dormais à moitié. J'ai dû rêver.

Ce soir-là, ils dînèrent ensemble en écoutant les informations en sourdine à la radio. Les journées rallongeaient, au grand soulagement d'Orla. Elle regarda le ciel se teinter de rose derrière la fenêtre de la cuisine en même temps qu'elle donnait à manger à Bridie et encourageait Sam, qui contemplait le jardin, à finir ses haricots verts. Il était resté dehors tout l'après-midi, à jouer sous les arbres, pendant

que Nick pelletait le gravier de l'allée puis le mettait dans des grands sacs. Il préparait ainsi le terrain pour le dallage que Toby avait accepté de poser moyennant un supplément.

— Sam ? Il est l'heure d'aller au lit, mon chéri.

Le petit garçon fit la grimace et écarta les mains. *Pas tout de suite, maman. Je peux rester encore un peu ?*

— Je te lirai une histoire, si tu veux.

Un hochement de tête, un sourire. *Oui !*

— Va mettre ton pyjama pendant que je couche Bridie, d'accord ?

Orla suivit son fils dans l'escalier en lui recommandant de ne pas oublier de se brosser les dents. Bridie s'agitait dans ses bras, épuisée mais luttant contre la fatigue. Après l'avoir changée, et alors que la fillette somnolait déjà, Orla s'assit dans le fauteuil de la nursery et la serra contre elle. Elle appréciait de plus en plus ces moments avec sa fille depuis que Sam grandissait. Il lui semblait que Bridie avait moins besoin d'elle que son frère, et c'était un soulagement de ne pas avoir à répondre à autant d'exigences. Son échec était moins flagrant avec sa fille.

Lorsque celle-ci fut endormie, elle tenta une nouvelle fois d'ouvrir la porte donnant sur le passage vers sa chambre. Elle caressa la poignée, qui se révéla étonnamment froide au toucher, puis la tourna. Sans succès. Le battant demeura verrouillé.

Après avoir ôté son jean, elle enfila son pyjama et se prépara à rejoindre Sam, qui écoutait une cassette pour enfants dans sa chambre sur un vieux magnétophone donné par sa grand-mère Eva. Orla ne reconnut cependant pas la comptine. Grave, répétitive, elle ressemblait plus à du langage parlé qu'à un chant.

Dans le couloir, elle s'arrêta pour écouter. Tout était silencieux dans la maison, la nuit entrait par les hautes fenêtres, des ombres veloutées s'étendaient sur les marches de l'escalier et devant les portes. Le vestibule disparaissait dans l'obscurité. La chaudière s'était éteinte, les radiateurs émettaient de faibles cliquetis en refroidissant et la porte de la nursery vibrait légèrement dans son encadrement sous l'effet d'un courant d'air descendu de la cheminée.

Et soudain, en même temps que l'étrange chanson, Orla entendit la voix de Sam. Elle avait changé, elle était un peu plus grave, mais c'était bien la sienne. Il chantait sur la musique en laissant des pauses, comme s'il était engagé dans une conversation.

Elle se rapprocha de la porte, le souffle si court qu'elle en avait presque le tournis.

Les paroles étaient inintelligibles, elle ne percevait qu'un chœur de sifflements monotones, de voix qui montaient et descendaient, enchaînant les vers, se mêlant les unes aux autres comme des courants dans une rivière. Sam répétait à intervalles réguliers des phrases qui n'avaient aucun sens pour elle.

Quand elle écarta le battant, Orla se rendit compte qu'elle avait les paumes moites.

Sam était agenouillé par terre. Dos à la porte, il se tenait face à la fenêtre donnant sur le jardin. Ses mains étaient posées sur ses cuisses, sa tête inclinée sur le côté. Ses épaules se soulevaient et s'abaissaient au rythme de la musique. Sa voix rendait un son éraillé – forcément, il y avait si longtemps qu'il n'avait pas parlé –, et Orla imagina les tendons et les muscles de sa gorge tout raidis et desséchés.

Elle s'avança pour mieux entendre.

— « … le pont était cassé et ils tombèrent à l'eau… »

Un petit cri échappa à Orla. Sam se retourna, la bouche close. La musique s'arrêta brusquement.

— Sam ? C'est toi que j'ai entendu ?

Il fit non de la tête et leva les bras comme s'il voulait qu'on le porte. Elle le dévisagea.

— Qu'est-ce que tu chantais ?

Il haussa les épaules. *Rien*.

Sur une impulsion, elle l'attira à elle et le serra si fort qu'elle le sentit se débattre pour se dégager de son étreinte. Mais elle ne voulait pas le lâcher. Ses doigts s'étaient crispés sur le col du pyjama qu'il portait, sa respiration était saccadée, et bientôt ses larmes mouillèrent les cheveux du petit garçon.

Dehors, le vent qui secouait les arbres déplaça deux ou trois tuiles sur le toit. Le jardin lutta encore un moment, frissonna et finit par capituler devant la nuit envahissante, abandonnant la maison aux ténèbres.

Floraison

« *Hush thee, my babby,*
Lie still with thy daddy,
Thy mammy has gone to the mill,
To grind thee some wheat,
To make thee some meat,
And so, my dear babby, lie still. »

« Chut, mon bébé,
Dors tranquille, ton papa est là,
Ta maman est partie au moulin,
Chercher de la farine,
Pour te faire un gâteau,
Alors, chut, mon bébé chéri, dors tranquille. »

Comptine anglaise traditionnelle

15
2018

— C'est vraiment impressionnant, Orla, déclara Claude, qui contemplait les trois plus grands tableaux appuyés contre le comptoir dans la galerie. Ils sont magnifiques. Absolument magnifiques. Et tellement différents de tes œuvres précédentes… Je les trouve beaucoup plus sombres.

Orla hocha la tête.

— Ce n'était pas délibéré, ça s'est plus ou moins fait tout seul. J'ai essayé de ne pas trop réfléchir à l'utilisation de la couleur, d'employer les tons qui me paraissaient justes. Je ne m'attendais pas à un résultat aussi âpre, c'est vrai, mais j'aime bien.

— Moi aussi, affirma Claude. Ces toiles sont spectaculaires. Je dirais même, tout à fait remarquables.

Alice tendit à Orla un mug de thé.

— Près de cinquante personnes m'ont répondu qu'elles viendraient, expliqua-t-elle. Il y aura peut-être des désistements, mais je pense qu'on aura quand même pas mal de monde pour l'inauguration. Ton nom va de nouveau circuler, ma belle.

Un vernissage était toujours l'occasion de réunir les acteurs du milieu de l'art – galeristes et acheteurs privés –, et Orla était impatiente d'endosser de nouveau son costume d'artiste. Quand elle avait rencontré Nick, ses débuts prometteurs avaient connu un coup de frein qu'elle n'avait jamais envisagé auparavant, et il lui arrivait de se demander : que se serait-il passé si… ? Si elle l'avait rencontré plus tard, si leurs routes ne s'étaient jamais croisées…

Il y avait des moments où elle se sentait perturbée par la vitesse à laquelle son état d'esprit changeait, la poussant soudain à quitter la stabilité de sa vie telle qu'elle était pour se risquer à faire quelques

pas prudents dans une autre direction – vers un territoire encore inexploré, tout proche, qu'elle pourrait atteindre si elle se détournait de l'évier, ou de ses enfants, et sortait pour prendre une voie différente. La multitude des possibles lui faisait alors l'effet d'un éveil : les innombrables façons dont son avenir pouvait évoluer se déployaient devant elle, comme autant de chances à saisir.

Et puis, aussi vite qu'il était apparu, ce sentiment refluait, et elle redevenait elle-même, fermait le robinet ou essuyait le visage de Sam, consciente que le futur était aussi immuable que le passé, se traitant d'idiote pour avoir cru, ne serait-ce qu'un instant, qu'il pourrait en être autrement.

Pour l'heure, il fallait s'occuper de l'accrochage des toiles. Alice avait déjà modifié l'agencement des œuvres dans la galerie pour offrir à celles de son amie une place de choix à l'avant de la salle et sur le mur le plus long. Orla avait confié les enfants à Nick (une décision qui, étrangement, ne la perturbait pas) et Toby l'avait conduite au village dans sa Defender pleine de sacs de grain et de vieilles balles de tennis auxquelles s'accrochaient des poils de chien. Le jeune homme, qui venait de grimacer après avoir goûté le café de Claude, au goût si particulier, déplia son escabeau.

— Alors, par quoi je commence ? lança-t-il.

Orla se tourna vers Alice, lui laissant le soin de décider. Celle-ci, sûre d'elle, indiqua la vitrine.

— Les trois marines vont aller devant. Il n'y a plus qu'à les accrocher, Claude a installé les fils hier soir. Je verrais bien les études des fenêtres sur ce mur, là, bien alignées, ajouta-t-elle en pointant le doigt vers la cloison. Et ce groupe de tableaux ici, l'autre là-bas… Ah, et on aura aussi besoin de punaises supplémentaires pour les cartons d'information.

Toby hocha la tête, puis prit une perceuse dans le sac posé à ses pieds.

— D'accord, mais vous allez me redire tout ça beaucoup plus lentement.

Pendant qu'Alice et Toby s'activaient, Orla alla s'asseoir à une table en pin branlante qui avait pris une teinte cuivrée sous le soleil. À quand remontait la dernière fois où elle avait fait quelque chose toute seule, sans les enfants ? se demanda-t-elle. Elle ne s'en souvenait même pas.

Elle n'avait jamais douté de son talent, qui était aussi le résultat d'un travail acharné, et l'interruption de sa carrière imposée par la maternité l'avait privée d'une facette essentielle de sa personnalité. Son art était pour elle comme une conversation, un échange réciproque qui lui permettait de s'accomplir. Elle peignait pour remplir les vides, aussi bien à l'intérieur d'elle-même qu'à l'extérieur. Et si ce processus exigeait beaucoup d'elle, il lui apportait aussi beaucoup. Privée de ce renouveau vital, elle se sentait diminuée. Ces compositions – cette exposition – allaient enfin lui permettre de rétablir l'équilibre entre ses obligations les plus fondamentales, elle en était certaine. Elle n'avait été que mère pendant trop longtemps.

Lorsqu'elle quitta la galerie, tous les tableaux étaient en place et Claude avait soigneusement balayé la salle. Tandis que Toby remballait ses outils, Orla et Alice se postèrent devant les marines, qu'elles regardèrent osciller légèrement au bout de leurs fils.

— Elles sont incroyables, commenta Alice. Crois-moi, on va parler de toi.

— Ai-je refait mon entrée dans le monde de l'art avec suffisamment de panache, alors ?

— Je ne plaisante pas, tu sais, répliqua Alice en lui effleurant le bras. J'ai déjà préparé mes petits autocollants rouges. Ces toiles sont superbes, à la fois saisissantes et… un peu effrayantes, à vrai dire.

— Ce n'était pas délibéré, déclara Orla. C'est arrivé comme ça… Je pense que c'est dû à l'influence de la maison.

Elle songea à ses œuvres, à leur beauté mystérieuse et inquiétante. Comment expliquer que la maison semblait lui avoir dicté le choix du noir ou du bleu ? Ou parler du malaise permanent dont elle était la proie, et qui avait trouvé son expression sur la toile ? L'inspiration lui était venue si facilement et s'était faite si pressante… Quel genre de pacte avait-elle conclu à son insu ?

— À propos, tu te sens mieux là-haut ? lui demanda Alice. Tu veux toujours déménager ?

Orla haussa les épaules.

— Plus ou moins. Nick y est vraiment opposé.

— J'ai quelque chose pour toi, au fait. Un petit cadeau, pour marquer l'occasion.

Alice glissa la main dans la poche de son blazer et en retira une

sorte de pendentif artisanal : un morceau de céramique accroché à un lien en cuir.

— Oh, Alice, c'est ravissant ! Où l'as-tu déniché ?

Orla s'aperçut alors que ce qu'elle avait pris pour de la porcelaine était en réalité une pierre polie de la taille d'une grosse pièce de monnaie, dont la forme évoquait une demi-poire percée en son centre. Ses couleurs, vert jade et bleu marine, luisaient joliment.

Son amie lui souleva les cheveux, puis lui passa le collier autour du cou. La pierre était fraîche, et le cordon neuf sentait bon.

— Je l'ai fait pour toi, répondit Alice. C'est une pierre percée qu'on appelle aussi pierre de sorcière ou pierre apotropaïque. Une sorte d'amulette, si tu préfères. Une vieille croyance lui attribue des pouvoirs magiques. La plupart de ces cailloux ont été polis par la mer ou par le courant des rivières. J'ai ramassé celui-là sur la plage la semaine dernière, à marée basse. Les couleurs sont belles, hein ?

Alice sourit.

— On dit que, si tu regardes à travers le trou, tu peux voir des choses qui ne sont pas là, ajouta-t-elle. Bon, moi, je n'ai jamais rien vu, et ce n'est pas faute d'avoir regardé ! Autrefois, les gens pensaient que ces pierres avaient le pouvoir de les protéger contre le mauvais sort, d'éloigner l'esprit des morts, de guérir les malades. Elles ont été façonnées par l'eau en mouvement, qui rend inefficaces les malédictions.

— Tu penses que j'ai besoin d'être protégée, Alice ?

Celle-ci fit courir ses doigts sur le pendentif.

— Pas de cette façon, non. Mais ça rend plus fort de savoir qu'on a des amis, qu'on n'est pas seul. Je me suis dit que ce collier te le rappellerait dans les moments où tu as envie de partir. Qu'en le regardant, tu saurais qu'il y a une place ici pour toi.

Orla lui prit la main.

— Merci, Alice. De tout cœur, merci.

Nick était revenu de Bristol quelques jours plus tôt, spécialement pour l'inauguration, et Orla s'était sentie obligée de lui témoigner sa reconnaissance, même s'il lui avait répété que ça ne le dérangeait pas.

Il l'aida à choisir une tenue pour la soirée, tout en secouant la tête d'un air incrédule devant le nombre de vêtements rejetés qui s'entassaient sur leur lit.

— De toute façon, tu seras superbe, quoi que tu mettes, dit-il. Bon sang, je n'arrive pas à croire que tu aies autant de fringues ! Je comprends mieux où passe mon argent…

La plaisanterie sonna comme un reproche aux oreilles d'Orla.

— Tu ne veux tout de même pas que ta femme sorte habillée comme un sac à patates ? répliqua-t-elle. Je ne me souviens même plus de la dernière fois où j'ai porté autre chose qu'un jean ou des hauts maculés de bouillie. Bon, qu'est-ce que tu penses de celle-là ?

Elle lui montra une longue robe en satin, profondément décolletée dans le dos. En l'essayant, elle se rendit compte à quel point elle avait maigri. La teinte gris argent du modèle faisait ressortir les couleurs de la pierre d'Alice sur sa poitrine.

— Magnifique, commenta Nick. Franchement, c'est parfait. C'est bon, maintenant ? On a fini ?

Il porta une main à son front en feignant l'épuisement.

Il était resté étrangement indifférent quand, secouée, en larmes, elle lui avait raconté qu'elle avait entendu Sam parler – chanter. Il n'avait pas semblé étonné que leur fils ait enfin décidé d'utiliser sa voix. Or c'était lui qui, plus qu'elle, avait tant souhaité que leur fils redevienne « normal », et elle avait espéré qu'il saisirait cette occasion pour en savoir plus.

— Tu ne trouves pas ça bizarre ? lança-t-elle ce soir-là. Qu'il ait fait comme si rien ne s'était passé, alors que je l'ai entendu chanter ?

Elle voulut insérer la tige d'une boucle d'oreille dans son lobe mais manqua le trou.

— Tu es bien sûre que c'était lui ?

— J'en suis certaine, Nick.

— Ne dramatise pas, ma chérie. Tu m'as bien dit qu'il écoutait une cassette, pas vrai ?

— Non, j'ai dit qu'il chantait en même temps qu'une cassette.

— Laquelle ?

Nick s'allongea sur le lit et croisa les doigts derrière sa nuque.

— Si on met la main dessus, on n'aura qu'à l'écouter, et comme ça, tu sauras si c'était vraiment Sam que tu as entendu, ou seulement la bande-son.

Orla se sentit idiote. Elle n'avait même pas songé à récupérer la cassette. La musique s'était arrêtée quand elle était entrée dans la chambre et, par la suite, elle n'avait plus pensé qu'à la voix éraillée de

Sam et à son refus obstiné de prononcer de nouveau quelques mots.

— Tu as raison, Nick, je la chercherai.

— Tu sais que je serais le premier à me réjouir s'il se décidait enfin à reparler. Ça dure depuis trop longtemps, cette histoire.

Il se leva pour fourrager dans la boîte à bijoux d'Orla.

— Tu as vu mes boutons de manchette ?

— Tu te rappelles ce qu'a dit la pédopsychiatre…

— Oui, il parlera quand il en aura envie. Mais s'il n'en avait jamais envie ?

Orla tripota ses boucles d'oreille.

— Tout le monde nous a affirmé que ça lui passerait.

— Ah, les voilà.

Nick ajusta les poignets de sa chemise devant la glace.

— Ça fait presque un an qu'il n'a pas dit un mot. Ça ne lui passera peut-être pas.

— Si, forcément.

— L'école lui fera sûrement du bien, déclara Nick. Au moins, c'est une perspective positive.

— Je ne sais pas, justement. Et si on le gardait à la maison encore un an ?

— Pourquoi ?

— Septembre, ça me paraît trop tôt. Je me fais tellement de souci…

Orla plaça une main devant ses yeux.

— Tu ne peux pas le couver toute sa vie, répliqua-t-il.

— Je ne le couve pas, il n'a même pas 4 ans, Nick. C'est encore un petit garçon. On risque d'aggraver le problème si on lui en demande trop, de le culpabiliser.

Nick ramassa les chaussures qu'elle avait choisies et, les tenant par leurs brides délicates, les lui présenta.

— Allez, viens. On se disputera plus tard.

Quand elle alla voir Sam dans sa chambre, Orla s'assura qu'il était endormi avant de s'agenouiller devant sa bibliothèque et de passer en revue les rangées de cassettes pour enfants ayant appartenu à Nick autrefois. Il y avait *Nellie l'éléphante*, plusieurs enregistrements de livres de contes, la musique de *Sam le pompier* – rien d'inconnu, rien non plus dans une autre langue. Orla appuya sur la touche d'éjection du magnétophone. Il était vide.

Dehors, elle entendit Nick démarrer la voiture.

Elle sortit et s'arrêta un instant devant la pièce, dans l'atmosphère feutrée de la maison majestueuse, en réfléchissant à la nature du silence. Comment il s'instaurait, ce qu'il impliquait dans un lieu… Le silence signifiait l'immobilité, le vide. N'était-ce pas le contraire de la présence ? Il naissait de l'absence.

Pourtant, ce silence-là, au Reeve, n'était pas synonyme de vide. Pas du tout. La maison lui parlait. Elle avait engagé la conversation le jour de leur arrivée, mais Orla venait seulement de se rendre compte que, durant tout ce temps, elle-même avait aussi dialogué avec elle sans le savoir. La maison posait des questions, et elle lui répondait. Ne lui avait-elle pas déjà consacré une part immense de son énergie et de son attention ? Elle imagina une malheureuse maman merle essayant de nourrir un coucou géant affamé. Jamais rassasié, jamais satisfait.

Eva, ravie d'avoir été sollicitée pour faire du babysitting, les poussa vers la porte en leur prodiguant des encouragements.

— Bon, tu as bien toutes tes affaires ? demanda Nick en resserrant les pans du manteau d'Orla, qu'il boutonna jusqu'en haut.

Une fois assise dans la voiture, elle frissonna. Elle se sentait à la fois nerveuse, excitée et légèrement mal à l'aise. Elle savait qu'Alice avait invité quelques représentants de la presse – personne de vraiment important, juste deux ou trois correspondants qui travaillaient pour la rubrique culturelle des magazines régionaux. Mais plusieurs galeristes devaient venir aussi, dont Howard, le gérant de son ancienne galerie à Bristol. Elle avait terriblement envie d'un verre.

Il faisait chaud dans la galerie brillamment éclairée dont les vitrines étaient déjà embuées. Claude allait régulièrement les essuyer avec un chiffon pour qu'on puisse voir les tableaux de l'extérieur.

Alice tendit à Orla un verre de cava.

— Il n'y a encore personne, mais il n'est que 19 h 30. Il faut compter avec le quart d'heure de politesse…

Elle effleura la pierre percée.

— Elle va bien avec ta robe.

— À quelle heure est fixé le début officiel des festivités ? demanda Nick, qui vida son verre et en saisit aussitôt un autre.

— 20 heures, répondit Alice. Il ne nous reste plus longtemps à

attendre.

Orla abandonna ses compagnons pour aller examiner ses œuvres. Le cava, frais en bouche, mais qui répandait une douce chaleur dans son organisme, l'aidait déjà à se détendre. Pourtant, les tableaux lui semblaient complètement différents sous la lumière des spots halogènes, comme s'ils avaient perdu une partie de leur profondeur, de ce pouvoir de fascination qu'elle avait ressenti en les créant. Dans cette salle, ils paraissaient ordinaires.

Vers 21 heures, la plupart des invités étaient arrivés et Orla en était à son cinquième verre de cava. L'air était devenu étouffant dans la galerie, aussi Nick alla-t-il chercher quelques-uns des dépliants que Claude proposait aux touristes – sur le musée de la Mine et les circuits de randonnée – pour les glisser sous la porte et la maintenir ouverte.

Orla avait perdu le compte du nombre de personnes à qui elle avait parlé : tous les visages se confondaient, tous les compliments sonnaient de la même façon. Quel bien lui avait fait cette pluie de paroles bienveillantes… Elle avait enfin eu droit à l'admiration qu'elle avait tant espérée, aux louanges, à l'intérêt…

— Tu sais, je voulais l'acheter cette toile, mais cette espèce de vieille baderne m'a devancé !

Howard la prit par le bras en levant son verre vers l'un des correspondants d'une revue locale. Ce dernier s'esclaffa et lui fit un doigt d'honneur.

— Je t'en peindrai un autre, dit Orla. Même dix, si tu veux !

Elle éclata de rire, grisée par le pétillant, et Howard lui passa un bras autour des épaules.

— En tout cas, bravo, ma belle !

Il l'embrassa sur la joue. Il empestait l'alcool, la cigarette et la sueur, et elle se dégagea pour se lancer à la recherche de Nick.

À 23 heures, tous les tableaux avaient eu droit à leur petit point rouge sur le panneau d'information, et Alice, pompette, exultait.

— Ils ont tous trouvé preneur – tous, jusqu'au dernier ! s'exclama-t-elle. Tu es une vraie magicienne, Orla. Ce sont des œuvres magiques, ajouta-t-elle en lui agitant son index sous le nez.

Orla, elle-même bien éméchée, rayonnait.

— Quand Sam ira à l'école, je pourrai m'y remettre plus sérieusement, à plein temps…

Elle tituba et posa une main sur l'épaule de son amie pour rétablir

son équilibre.

— Oui, tu devrais le faire, ce serait formidable, répliqua Alice, qui prit deux autres verres sur le plateau que lui présentait son mari.

Personne ne semblait décidé à partir. Tous les invités arrivés en début de soirée étaient encore là, plusieurs cravates avaient été abandonnées sur le comptoir, et Nick avait repoussé les tables contre un des murs afin de faire de la place pour une petite piste de danse où se pressaient les plus enthousiastes. Le jazz d'ambiance du début de soirée avait été remplacé par des tubes des années 1980 et Howard se donnait en spectacle au milieu des danseurs. Nick, ravi de l'attention qu'on lui accordait, braillait son admiration pour sa femme si talentueuse.

Orla tangua sous la chaleur des halogènes. Elle avait enlevé ses chaussures – Dieu seul savait où elles étaient –, et elle s'éloigna des fêtards qui s'agitaient sur la piste. Il n'y avait plus personne dans la partie galerie encombrée de sacs à main, de vestes et de verres maculés de traces de doigts. Elle saisit une demi-bouteille de cava posée sur un plateau abandonné et s'approcha des toiles exposées en vitrine. Le vin était tiède et éventé, mais elle le but quand même.

Les marines avaient constitué le clou de la soirée et s'étaient vendues très rapidement. Orla avait rencontré les acheteurs, un couple de Londoniens manifestement aisé qui les avait acquises au prix affiché, sans discuter. Elle s'en félicitait, bien sûr, tout en regrettant un peu que son travail finisse exposé au domicile d'un particulier, dans une maison probablement vide une bonne partie de la semaine. La mer qu'elle avait représentée exigeait qu'on la voie, qu'on s'y plonge et qu'on la goûte.

Elle alla se placer devant les autres tableaux puis approcha sa main de l'un d'eux. Les yeux fermés, elle y appuya son front et, les doigts largement écartés, passa sa paume sur la surface rugueuse de la toile. Elle porta ensuite à ses lèvres la bouteille désormais presque vide et écarta de son visage quelques mèches humides.

Sur une impulsion, elle leva la pierre percée jusqu'à son œil. Le monde, cerné par la bordure bleu-noir du trou, se rétrécit et s'étira en longueur. Il lui sembla alors percevoir un mouvement furtif près du mur principal – une perturbation infime, à peine visible, dans son champ de vision limité. Au même instant, elle entendit une sorte de chuchotement suraigu, comme si quelqu'un lui soufflait à l'oreille des

mots inintelligibles. Elle se retourna trop vivement et lâcha la bouteille, qui explosa sur le sol. Le bruit fut cependant noyé par le boum-boum de la musique. Le collier retomba sur sa poitrine. Quelque chose avait bougé dans le plus grand des paysages, qui représentait une étendue de terre brune sous un ciel plombé : deux petites silhouettes couraient à travers les sillons durcis par l'hiver. Des enfants ? Non, impossible. Orla s'avança vers le tableau et n'éprouva qu'une douleur sourde, diffuse, quand le goulot brisé de la bouteille roula sous son pied, qu'il entailla des orteils au talon.

La pierre toujours pressée contre son œil, elle se pencha vers la toile et commença à en gratter la surface avec ses ongles. De larges écailles de peinture se détachèrent tandis qu'elle cherchait à mettre au jour la source de l'infection. Quelque chose était piégé à l'intérieur de son œuvre, sous les couches de peinture à l'huile et de laque – une force malveillante qui s'y était immiscée et n'aurait pas dû s'y trouver.

— Bonté divine, Orla !

Nick l'attrapa sans ménagement par le bras – elle garderait des bleus pendant des semaines – et la tira en arrière. Orla tomba sur les fesses et, à ce moment-là seulement, découvrit son sang mélangé au cava répandu par terre.

— Claude, va vite chercher la trousse de secours… Oh, merde !

Alice avait crié pour se faire entendre par-dessus la musique, mais son mari ne bougeait pas. Livide, il se bornait à dévisager Orla.

— Arrêtez cette putain de musique ! rugit Nick.

Dans le silence qui suivit, tous les regards convergèrent vers Orla, toujours assise par terre, et vers son mari qui, fou de rage, lui soutenait la jambe. Le bas de la robe argentée était trempé de sang et de vin. Les mains de Nick glissèrent lorsqu'il voulut rapprocher les berges de la plaie.

Alice entreprit de congédier les invités.

— Bon, il s'est produit un petit accident, mais tout va bien, merci à tous d'être venus, nous recontacterons les acheteurs. Merci encore, et au revoir, au revoir…

Tout en parlant, elle les poussait vers la porte, récupérant au passage sacs à main et vestes. Howard adressa un petit signe d'adieu à Orla, qui le regarda partir derrière le couple de Londoniens manifestement au bord de la nausée.

Puis Claude s'accroupit près d'elle avec une trousse de secours.

Nick en tira plusieurs compresses de gaze qu'il lui appliqua sous le pied.

— Je… j'ai vu quelque chose… là-dedans, bredouilla-t-elle.

Elle indiqua le paysage qu'elle avait balafré.

— Quoi ? fit Claude en se frottant les yeux.

Orla agita la main en un geste impatient.

— Là, sur le tableau. Il y avait deux personnes dans le champ. Deux enfants.

Sa tête partit en arrière et elle faillit vomir.

— Où, Orla ? Montre-moi.

Claude décrocha la composition, qu'il examina de près en laissant courir ses doigts à la surface.

— Je ne vois rien…

Du sang s'accumulait sur les bords de la toile saccagée. Claude jeta un coup d'œil désemparé à Nick.

— Orla, nom d'un chien, arrête ! pesta ce dernier. T'es complètement bourrée.

Il fit signe à Alice d'aller chercher leurs manteaux.

— Non, je t'assure, je les ai vus…, insista-t-elle. Claude, regarde encore, sous la peinture…

Elle tendit la main vers lui. Nick se redressa, puis la souleva dans ses bras. Orla s'agita contre le torse de son mari, le sang dégoulinant de sa robe, et tourna la tête vers les derniers invités qui observaient la scène en silence, l'air choqué.

— Alice, je t'en prie, ne vends pas celui-là, il n'est pas bien, je l'ai mal fait. Je t'en prie, je t'en prie !

16
1976

Tout commença lorsque Philip refusa de se lever. Ce fut seulement plus tard que Lydia comprit qu'il en était incapable.

— Allez, gros paresseux, les autres sont déjà debout.

Elle avança la main vers les couvertures pour le chatouiller et sentit la chaleur de son dos à travers son pyjama trempé de sueur. Philip marmonna quelque chose et, tourné vers le mur, remonta ses genoux vers sa poitrine.

— Philip, s'il te plaît, lève-toi, c'est l'heure. Tu vas étouffer là-dessous.

— Non, merci, répliqua-t-il d'une voix ensommeillée.

— Je te préviens, je ne le répéterai pas.

Il poussa un profond soupir.

— J'ai mal à la gorge, Lydia. Et aussi à la tête.

Elle posa une main sur le front de l'enfant. Il était brûlant.

— Je veux encore dormir, dit-il.

Dans la salle de bains familiale, Lydia sortit la trousse de premiers soins rangée dans l'armoire à pharmacie en Formica fixée au-dessus de l'énorme radiateur. Elle fourragea parmi les pansements et les boîtes d'aspirine jusqu'à mettre la main sur le gros thermomètre dans son étui en plastique beige.

Après avoir refermé la trousse, elle jeta un coup d'œil à la baignoire, dont les parois étaient parfaitement sèches, et à la chaîne rouillée de la bonde. Pas le moindre filet d'eau, pas le moindre bruit d'écoulement. Tout était silencieux. Elle avait eu beau guetter, elle n'avait pas réentendu la voix féminine. Il lui semblait cependant qu'il fallait faire quelque chose, avertir quelqu'un de ce qui se passait dans la maison. Elle dressa la liste dans sa tête : les sons, la bille, la femme

qui chantait, les bruits de cavalcade… Oui, le moment était venu d'en parler à quelqu'un (n'importe qui), mais dans l'immédiat il y avait plus urgent.

De retour dans la chambre, elle montra le thermomètre à Philip.

— Bon, assieds-toi juste une minute, mon bonhomme. Je vais prendre ta température, et après je t'apporterai de l'eau d'orge. D'accord ?

Le petit garçon ouvrit docilement la bouche, somnolent, le visage empourpré. Lydia caressa ses cheveux humides. Les taches rouge vif sur ses joues et sous ses yeux l'inquiétaient. Quand elle retira le thermomètre et constata qu'il avait 38,5, elle alla aussitôt trouver Sara.

— Sara ? Désolée de vous déranger mais je crois que Philip n'est pas bien. Pas bien du tout, même.

Assise dans l'un des fauteuils en osier de l'orangerie, sa patronne, toujours en pyjama, faisait manger une banane écrasée à Owen.

— Qu'est-ce qu'il a ? Un rhume ?

Lydia, agacée, indiqua d'un grand geste le vestibule.

— Non, je ne pense pas. Vous pouvez venir, s'il vous plaît ? Donnez-moi Owen.

Sara lui tendit le bébé et Lydia la suivit dans l'escalier majestueux dont les boiseries brillaient sous le soleil de l'été.

Philip, toujours assis dans son lit, le dos calé par ses oreillers, s'était rendormi. Avec les rideaux fermés, la pièce ressemblait à une chambre de malade, mais Lydia n'osa pas les ouvrir. Elle resta sur le seuil, le bébé dans les bras.

Sara posa une main sur le front de son fils.

— Vous avez pris sa température ?

— Oui. Il a 38,5.

— Oh.

— C'est pour ça que je voulais vous prévenir.

— Vous avez bien fait. Il est temps d'appeler le médecin.

Sara sortit de la pièce pour aller téléphoner au cabinet médical du village.

— Tu veux quelque chose, bonhomme ? demanda Lydia dans la pénombre.

Pas de réponse. Philip dormait toujours.

Le médecin, un jeune homme émacié à l'air débordé, ne passa que

quelques instants à examiner le petit garçon. Il conseilla aux deux femmes de bien le surveiller et de rappeler son cabinet si la fièvre augmentait.

— C'est sûrement une grippe estivale, il y a beaucoup de cas en ce moment, expliqua-t-il. Tenez-le à l'écart des autres, veillez à ce qu'il boive beaucoup et laissez-le se reposer. Ah, et donnez-lui un comprimé de paracétamol toutes les quatre heures pour faire baisser la température. Il vaudrait mieux qu'une seule personne s'occupe de lui.

Il considéra tour à tour les deux femmes, qui échangèrent un coup d'œil.

— Je m'en charge, proposa Lydia.

Sara sourit.

— D'accord, merci.

Elles raccompagnèrent le médecin, qui monta dans sa Morris Minor rouillée et démarra sans un regard en arrière.

— Bon, on ne peut pas dire qu'il nous ait été d'une grande utilité.

Sara ponctua ces mots d'un petit rire qui dissimulait mal son inquiétude.

— Ça ne vous dérange pas de jouer les infirmières, vous êtes sûre ? ajouta-t-elle.

— Certaine, affirma Lydia. Et puis, c'est plus prudent. Il ne faudrait pas qu'Owen tombe malade. Ni les filles. Je suis la mieux placée pour veiller sur lui.

— Merci encore, déclara Sara. Décidément, qu'est-ce qu'on ferait sans vous ?

Lydia savait qu'elle la soulageait d'un grand poids, car la maladie l'effrayait. Durant les dernières semaines terribles où elle avait soigné son mari chez eux, Sara avait bien failli perdre pied. Obligée d'assumer le rôle d'épouse accablée de chagrin, d'infirmière et de prêtre, elle avait dû écouter les ultimes divagations de Doug, dont les facultés étaient altérées par les médicaments et la douleur. Il lui avait avoué avoir eu une liaison au début de leur mariage, une erreur qu'il n'avait jamais répétée, et elle avait été contrainte de lui accorder son pardon. Elle avait néanmoins confié à Lydia plus tard avoir eu le sentiment que, s'il lui avait fait cet aveu, c'était parce qu'il l'avait prise pour quelqu'un d'autre.

Quand il avait insisté pour recevoir des soins à domicile – il ne

voulait pas entendre parler d'hôpital sinistre –, Lydia s'était demandé s'il se rendait compte de ce qu'il imposait à son épouse, et, s'il en avait conscience, pourquoi il la punissait ainsi.

Le dégoût qu'inspirait à Sara la déchéance physique de son mari menaçait de la submerger lorsqu'elle le lavait, le nourrissait, l'aidait à vomir ou lui ôtait ses sous-vêtements souillés. Elle avait bien engagé une infirmière pour l'aider, et celle-ci faisait un travail formidable, mais elle n'était pas là le soir ni tôt le matin, lorsque Doug était au plus mal. Dans ces moments-là, il ne voulait que sa femme auprès de lui.

Lydia observait tout à distance. Elle tenait compagnie aux enfants et s'efforçait de les distraire, de les protéger du désespoir de leur mère et de l'égoïsme d'un père qui leur infligeait son agonie. Et elle en voulait à Doug de continuer à dicter sa volonté à sa famille même sur son lit de mort.

Ces pensées en tête, elle laissa Philip dormir et sortit de la maison pour appeler les jumelles.

— Tabs ? Clover ?

Elle aperçut leurs jambes blanches dans l'araucaria quand elles en descendirent. Elle se doutait que les deux sœurs ne seraient pas trop perturbées par ce qui arrivait à leur frère et accepteraient volontiers de passer leurs journées dehors. Elles la rejoignirent sur la terrasse où, incapables de tenir en place, elles se mirent à sautiller devant elle.

— Bon, écoutez-moi, les filles. J'ai dit, écoutez-moi ! Clover, tu veux bien rester tranquille, s'il te plaît ? Votre frère n'est pas bien, il a attrapé une espèce de grippe. Alors vous ne devez pas entrer dans sa chambre, d'accord ?

— Pourquoi on irait dans sa chambre ? répliqua Clover en arrachant une croûte sur son coude.

— Je vous demande juste de ne pas y aller. Votre maman et moi, on ne veut pas que vous tombiez malades vous aussi.

Tabitha, qui trépignait d'impatience, agita les mains.

— Oui, d'accord, Lydia. On peut avoir quelque chose à manger ?

Elle se dirigea vers la cuisine, suivie par sa sœur.

— Il y a des biscuits dans la boîte, vous pouvez en prendre deux chacune, dit Lydia. Mais rien d'autre avant le déjeuner. Oh, et pendant que j'y pense, j'aimerais que vous me parliez un peu de votre ami.

— Quel ami ? demanda Clover.

Elle batailla pour soulever le couvercle de la boîte à biscuits, qui tomba sur le dallage.

— Philip m'a dit qu'un enfant venait jouer avec vous, répondit Lydia. Qui est-ce ? C'est lui qui vous a appris la chanson ?

— Quelle chanson ? lança Clover, occupée à ramasser les biscuits brisés.

— Donne-moi ça, tu veux ? C'est sale, par terre, la tança Lydia. La chanson où il y a le mot « diable », je vous ai entendues la chanter. Où l'avez-vous apprise ?

— Je sais pas.

— Bien sûr que si, tu le sais. Donne-moi ces gâteaux, Clover. C'est dégoûtant.

Tabitha leva les yeux au ciel.

— C'était dans un rêve.

— Vous avez rêvé de cette chanson ?

Clover hocha la tête.

— C'est bien vrai, ça ? insista Lydia, qui récupéra la boîte de biscuits et la rangea dans le buffet. Ce n'est pas le petit garçon qui vous l'a apprise ? Philip m'a raconté qu'il venait s'amuser avec vous.

— Philip, il invente toujours des histoires.

— Non, pas du tout, il se sent exclu, rétorqua Lydia. Et maintenant, vous allez m'expliquer qui est cet enfant, parce que j'ai besoin de savoir si je dois le surveiller lui aussi. Et puis, votre maman ne veut pas que vous jouiez avec des inconnus.

— C'est pas un inconnu, déclara Tabitha, avant de fourrer une moitié de biscuit dans sa bouche. Il habite ici, dans le jardin. On joue à cache-cache.

Saisie d'un frisson, Lydia se frotta la nuque.

— Mais non, voyons, personne ne vit dans le jardin. Il doit bien avoir une maison quelque part…

Clover haussa les épaules.

— Il dit que c'est ici, sa maison.

— Comment s'appelle-t-il ?

Les jumelles échangèrent un coup d'œil.

— On sait pas.

Philip resta alité trois jours. Sara et Lydia ôtèrent les coussins du canapé en velours rêche dans le grand salon, puis les montèrent dans

la chambre du petit garçon pour en faire un lit d'appoint. Pendant trois nuits, allongée dans le noir, Lydia écouta la respiration sifflante du malade et ses cris d'angoisse quand il se réveillait en sursaut et croyait être seul.

La pièce sentait l'herbe coupée et la sueur d'enfant. Ce soir-là, Philip était immobile sous les couvertures quand Lydia posa une boîte de paracétamol et un verre d'eau d'orge sur la table de chevet. Lorsqu'elle s'assit sur le lit, il remua et dégagea un bras de sous son drap pour lui prendre la main.

— J'ai mal dans la bouche, se plaignit-il.

— Je sais, c'est pour ça que je t'ai apporté de l'eau d'orge. Tu verras, ça te fera du bien.

Comme il refusait d'avaler le comprimé de paracétamol en entier, sous prétexte que sa gorge avait rétréci, Lydia le fit dissoudre dans le verre. Philip but rapidement puis se rallongea et contempla le plafond.

— Est-ce que je vais mourir, Lydia ?

— Bien sûr que non ! Ne dis pas de bêtises.

Prise de court par cette question morbide, elle s'était exprimée d'un ton plus brusque qu'elle ne l'aurait voulu.

— C'est pas des bêtises. Papa est mort.

— Ton père a été malade pendant longtemps, c'était très grave. Mais toi, tu as juste une petite grippe de rien du tout.

— C'est pas aussi grave que pour papa, alors ?

Lydia lui caressa les cheveux avant de remonter les couvertures sur lui. Il frissonna.

— Non, ne t'inquiète pas. Tu seras bientôt guéri, je te le promets.

Dans la cuisine, l'air était étouffant et chargé d'une senteur végétale âcre. De la vapeur s'élevait de deux grandes casseroles d'eau mise à bouillir sur la cuisinière et une brassée de branches de sureau détrempées avait été déposée dans l'évier. Sara, pieds nus sur le dallage, avait noué le tablier de Dot autour de sa taille et rinçait les tiges sous le robinet. D'autres fleurs beiges mouillées s'entassaient sur le plan de travail illuminé par la lumière du soleil venue de l'orangerie.

Sara ne se retourna pas lorsque Lydia s'approcha.

— Vous avez vu les jumelles ? s'enquit cette dernière.

Toute à sa tâche, sa patronne soupira.

— Non, pas depuis un moment.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Une infusion pour Philip.

— Une infusion ?

Sara ferma le robinet et secoua ses mains au-dessus de l'évier.

— Vous avez l'air d'une idiote, Lydia, à répéter tout ce que je dis comme un perroquet. Oui, une infusion.

— Quel genre d'infusion ?

— Comment ça, quel genre d'infusion ? répliqua Sara avec un petit rire cassant. À votre avis ? Fleurs de sureau.

— Ah bon ? Dot vous a aidée ?

Lydia examina les plantes sur le plan de travail. Les minuscules corolles blanches se teintaient de vert et les longues tiges étaient tachetées de violet.

— Non, pourquoi ? lança Sara. Je suis allée les cueillir moi-même et je suis parfaitement capable de faire infuser des fleurs dans de l'eau, Lydia. Ça soulagera le mal de gorge de Philip. Et je sais que les enfants aiment bien le sirop de sureau que leur prépare Dot.

Les muscles de ses bras jouèrent sous sa peau claire quand elle remua le contenu des casseroles. Un nuage de vapeur aigre envahit la cuisine.

— Il faudrait peut-être que j'ajoute du sucre, non ?

Sara plissa le nez.

— Ça ne sent pas très bon, observa-t-elle.

— Vous pourriez poser la question à Dot, elle s'y connaît, répondit Lydia.

Les casseroles restèrent sur le feu jusqu'au dîner. À ce moment-là seulement, Sara déclara que le liquide vert pâle à l'intérieur était « parfait ». Elle y versa une petite avalanche de sucre, puis replaça la plaque de la cuisinière. Lydia, occupée à mettre la table, fut alarmée par l'expression absente sur le visage de sa patronne qui cherchait un mug dans le buffet.

— On peut goûter, maman ?

Tabitha repoussa son assiette et regarda Lydia, qui haussa les épaules.

— Non, ma chérie, répondit Sara. C'est pour ton frère, parce qu'il n'est pas bien.

Tabitha fronça les sourcils, mais Clover n'eut pas l'air trop

contrariée.

— Ça sent comme dans les toilettes, déclara-t-elle. Moi, j'en veux pas.

Alors que Lydia était censée soigner Philip, ce fut Sara qui monta à l'étage lui porter l'infusion. Bien sûr, la nature allait le guérir…, pensa Lydia avec acrimonie. Elle empila les assiettes sales dans l'évier en regrettant que Dot ne soit pas là. La maladie de Philip semblait avoir réveillé quelque chose chez Sara – sans doute de mauvais souvenirs de l'époque où elle soignait Doug, qui la rendaient désagréable et distraite. Sa réaction avait beau s'expliquer par la peur, elle n'en était pas moins déplaisante. Les filles restaient au large.

— Quel petit ingrat.

Lydia, occupée à rincer des fourchettes sous le robinet, tourna la tête, surprise. Sara venait de réapparaître dans la cuisine. Elle la rejoignit devant l'évier, où elle vida le mug.

— Il n'a même pas voulu y goûter, marmonna-t-elle. Il a dit que ça sentait atrocement mauvais, vous vous rendez compte ?

— Je suis sûre qu'il ne pensait pas à mal…

Mais déjà, Sara sortait de la pièce. Un instant plus tard, Lydia l'entendit claquer la porte de son bureau. Elle regarda les deux casseroles posées sur la cuisinière, les fleurs inutilisées qui fanaient sur le rebord de la fenêtre, et poussa un profond soupir.

Le lendemain matin, quand Dot arriva avec ses œufs et sa bonne humeur, Lydia, soulagée de pouvoir partager le fardeau de ses responsabilités avec une autre adulte, lui rapporta l'anecdote de l'infusion en y mettant une pointe d'humour, même si elle ne l'avait pas trouvée drôle sur le moment.

— Ça ne lui ressemble pas, elle déteste se mettre aux fourneaux, fit remarquer Dot.

Elle déposa six œufs dans le panier métallique en forme de poule puis souleva le couvercle d'une des casseroles pour jeter un coup d'œil à son contenu. Elle le huma à plusieurs reprises avant de se tourner vers Lydia.

— Tu m'as bien dit que c'était du sureau ?

— Apparemment, oui. Elle en a rapporté une grosse quantité, il y en avait partout.

— Où est le reste ?

Lydia lui montra le rebord de fenêtre, où les fleurs s'étaient flétries pendant la nuit. Dot saisit quelques tiges et les frotta entre ses paumes.

— Lydia… ça, ce n'est pas du sureau.

— Mais si, Sara l'a cueilli elle-même.

— Où ?

Lydia recula d'un pas et se cogna la hanche contre le plan de travail.

— Dans le jardin, j'imagine. En tout cas, ça ressemble bien à…

— Ça y ressemble, mais c'est de la ciguë, une plante très très toxique. Quelqu'un d'autre y a touché ?

— Non, non, seulement Philip, répondit Lydia, soudain oppressée.

— Il en a avalé beaucoup ?

— Non, je ne crois pas. C'est justement parce qu'il ne voulait pas boire sa mixture que Sara était si contrariée.

Dot tritura l'extrémité de ses nattes.

— Bon, aide-moi, on va tout jeter.

Elles prirent chacune une casserole, faisant couler un peu de liquide sur les côtés, et sortirent sur la terrasse.

— Ici ? suggéra Lydia en indiquant les touffes de lavande qui poussaient sur la bordure.

— Non, ça risque de faire crever les plantes. Il vaut mieux s'en débarrasser dans l'étang.

Lydia vida délicatement le contenu de sa casserole au bord de l'eau. Dot lança haut le sien, et le liquide empoisonné décrivit un arc dans les airs qui brilla au soleil comme un petit pont de verre.

Quand elles rentrèrent, Sara les attendait dans la cuisine, rouge d'exaspération.

— Qu'est-ce que vous complotez, toutes les deux ? C'est moi qui ai préparé cette infusion.

— Je sais, madame Robinson, et je suis désolée, répondit Dot.

Sans regarder sa patronne, elle prit la casserole que tenait Lydia et la mit dans l'évier avec la sienne.

— Vous avez cru que c'était du sureau, et je peux le comprendre, parce qu'on les confond facilement, poursuivit-elle. Mais c'était de la ciguë, un poison. Il ne faut surtout pas en manger ni en boire.

— Ah oui ? Et à quoi la reconnaissez-vous ?

Sara crispa les doigts sur son gilet boutonné jusqu'au cou malgré la chaleur de la matinée.

— De près, on se rend compte que les fleurs sont différentes, expliqua Dot d'un ton patient. Les tiges aussi, elles ont des taches de couleur. Et puis, l'odeur ne devait pas être la même…

Sara dut bien en convenir.

— Vous n'avez pas cueilli ces plantes à l'endroit habituel, j'imagine, reprit Dot.

— Non, elles poussaient à foison près de l'étang. Je me suis dit que ce serait bon pour Philip, alors j'ai tout coupé.

Dot secoua la tête.

— Si vous voulez, je peux préparer une autre infusion pour Philip, proposa-t-elle.

— Non, dit Sara d'une voix faible. Non, ce n'est pas la peine. Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé que…

— Bah, ce qui est fait est fait. En attendant, il y a eu plus de peur que de mal, pas vrai ?

Lydia vit une ombre voiler le regard de Sara, qui tourna la tête vers le jardin baigné par la clarté matinale.

— Oui, sans doute, murmura-t-elle.

Elle sortit de la cuisine, abandonnant les deux femmes qui, un instant plus tard, l'entendirent remonter l'escalier d'un pas lourd.

— Tu devrais la surveiller, conseilla Dot à Lydia. Il y a quelque chose qui cloche chez elle.

— Je sais.

Le quatrième jour, le thermomètre indiqua 39,5 – des chiffres hideux – et Sara rappela le médecin. En attendant qu'il arrive, Lydia s'assit sur le lit à côté de Philip et le prit dans ses bras pour le bercer pendant que Sara patientait sur le seuil de la chambre, les mains plaquées sur son ventre. Au bout d'un long moment, durant lequel elles n'échangèrent pas un mot, Sara alla s'enfermer dans son bureau.

Personne n'avait plus fait allusion à l'incident de la ciguë. Lydia se doutait que sa patronne se sentait toujours embarrassée par son erreur, et par conséquent furieuse, et Sara elle-même n'avait pas réabordé le sujet.

La fièvre faisait délirer Philip, qui parlait de la lune au-dessus d'un

cottage, disant qu'elle était « trop brillante, et est-ce qu'on va tous partir vivre là-haut ? ». Lydia le força à boire encore un peu d'eau d'orge. Lorsqu'elle écarta le verre de ses lèvres, elle découvrit le liquide à l'intérieur coloré en rose par de minuscules volutes de sang. L'enfant avait la langue gonflée et des cloques de sang dans la bouche.

En lui ôtant son pyjama humide, elle vit également des marbrures rouges sur sa poitrine et ses jambes – des marques pareilles à des piqûres d'ortie ou à de petites morsures. Ou comme si on lui avait méchamment pincé la peau entre deux ongles.

— Tu trouves que je suis courageux ? demanda-t-il.

— Oh oui, mon cœur.

Elle essuya la sueur qui perlait sur le front du petit garçon.

— Je veux être courageux, comme papa.

— Je pense que tu es la personne la plus courageuse que j'aie jamais rencontrée, affirma Lydia.

Au même moment, elle vit Dot sur le seuil, qui lui faisait signe. Elle aida Philip à s'allonger et lui cala la tête sur l'oreiller.

Une fois sortie de la chambre, elle referma la porte derrière elle. La maison lui parut trop lumineuse, et les portes d'entrée avaient beau être ouvertes, l'air chargé de pollen était suffocant.

— Un problème, Dot ? demanda-t-elle.

— Non, tout va bien. Je me disais juste que tu aurais peut-être envie d'un thé.

— Et les filles ?

— En pleine forme. Tu les connais, elles sont rentrées déjeuner et ressorties tout de suite après. On va s'installer sur la terrasse ?

Dot avait pris le relais auprès des jumelles au cours des quelques jours précédents. Lydia lui en était reconnaissante et Sara aussi. Cette dernière lui avait d'ailleurs glissé quelques billets de plus dans son enveloppe hebdomadaire. Quand elle s'en était aperçue, Dot avait rougi et tenté de refuser, mais sa patronne avait insisté.

Le dallage réfléchissait la lumière du soleil, et Lydia sentit ses yeux la piquer.

— Ça me fait tout drôle d'être dehors, avoua-t-elle.

Elle s'assit à la table de pique-nique et Dot lui tendit un mug de thé. Comme à son habitude, elle avait mis trop de lait et de sucre dans le breuvage, mais ça ne dérangeait pas vraiment Lydia, qui lui trouvait un goût de gâteau.

— Je m'en doute, dit Dot. Dormir sur les coussins du canapé, ça ne doit pas être confortable.

— Je te le confirme, j'ai le dos en compote.

Dot éclata de rire.

— Non, ça, c'est parce que t'es vieille.

— Attention, ce sera bientôt ton tour.

— Ne m'en parle pas… Ma mère n'arrête pas de m'asticoter pour savoir où j'en suis avec Lee : « Alors, Dot, quand est-ce que je réserve l'église ? », « Alors, Dot, je vais chercher mes affaires de grossesse ? ». Elle est insupportable.

— Et ? À quand le mariage ? Tu as intérêt à me prévenir bien à l'avance, pour que je puisse demander un jour de congé à Sara.

Lydia se débarrassa de ses chaussures et posa ses pieds sur le dallage frais sous sa chaise.

— Ah non, tu ne vas pas t'y mettre aussi, protesta Dot.

— Il m'a l'air très bien, ce garçon. Poli et tout…

— Au fait, Freddie a un faible pour toi.

Dot pointa le bout de sa langue entre ses lèvres d'un air salace.

Lydia éclata de rire mais recouvra son sérieux quand Sara sortit de l'orangerie, pâle et soucieuse. Elle tendit Owen à Dot.

— Lydia ? Le médecin est arrivé. Il est là-haut, avec Philip. J'ai pensé que vous voudriez peut-être entendre ce qu'il va dire.

Les deux femmes allèrent attendre devant la chambre de Philip et virent le praticien ausculter l'enfant avec son stéthoscope. En sortant de la pièce, il demanda « Où sont les toilettes ? » et Sara lui indiqua la porte au bout du couloir. Il revint avec l'essuie-mains qu'il tendit machinalement à Lydia.

— On doit l'emmener à l'hôpital, déclara-t-il. C'est la scarlatine.

Sara agrippa la balustrade.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant. Vous n'avez qu'à me suivre, je vous guiderai. Il a besoin d'antibiotiques et d'une perfusion. Il s'en remettra, mais l'infection a gagné les poumons et il faut la traiter.

Il s'adressa ensuite à Lydia :

— Si personne d'autre ne l'a attrapée, il y a de bonnes chances pour que vous y échappiez. Quoi qu'il en soit, c'est une maladie contagieuse, alors il vaut mieux être prudent.

Sara se tourna vers Lydia.

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Je vais préparer sa valise, ne vous inquiétez pas. Partez avec Philip, moi je reste ici pour m'occuper des filles et d'Owen. Tout ira bien. Allez-y, dépêchez-vous…

Lydia poussa sa patronne vers l'escalier, puis rentra dans la chambre du malade.

— Il va encore falloir être courageux, mon cœur. Ta maman va t'emmener à l'hôpital pour qu'on te donne d'autres médicaments. Je ne peux pas venir avec vous, mais je vais mettre *Paddington* dans ta valise, d'accord ?

Philip, les yeux mi-clos, les joues empourprées par la fièvre, ne bougea pas tandis qu'elle allait lui chercher un pyjama propre.

— Et le petit garçon, alors ? dit-il soudain. Je veux qu'il vienne aussi.

— De qui parles-tu, mon bonhomme ? demanda Lydia en lui enfilant sa veste de pyjama.

— Tu le connais, Lydia. C'est le petit garçon dans le jardin.

Philip bâilla et frotta les plaques rouges sur sa poitrine.

— Il vit ici, avec nous.

« Il dit que c'est ici, sa maison. »

Postée derrière l'une des hautes fenêtres, Lydia regarda le convoi s'éloigner : le médecin en tête, au volant de sa Morris, et Sara dans sa Ford Capri blanche mouchetée de pollen et de sable, avec Philip allongé sur la banquette arrière sous sa couverture à carreaux.

Quelques secondes plus tard, ils avaient disparu.

17
2018

Le monde dans lequel vivait Orla tournait désormais uniquement autour des enfants. À Bristol, au moins, il y avait les voisins, le facteur et la visite d'une amie de temps en temps… Mais au Reeve, elle pouvait passer la semaine sans avoir un échange avec un adulte autre que des SMS reçus tardivement de la mère de Nick ou d'Helen, toujours trop occupée pour venir la voir mais suffisamment concernée pour prendre de ses nouvelles. Plusieurs fois par jour, elle sortait se poster dans l'allée et brandissait son téléphone haut dans les airs. Même si elle se sentait un peu ridicule ainsi, elle guettait désespérément le moment où il vibrerait dans sa main.

Le sommeil la fuyait. Elle dormait par courtes périodes, guère plus d'une heure d'un coup, et ensuite les journées s'étiraient interminablement. Elle était fatiguée, épuisée même, tout le temps. Elle rêvait de la maison et du jardin, toujours plus vastes qu'ils ne l'étaient en réalité, alors qu'elle-même était diminuée. Parfois, elle se voyait, pas plus grande qu'une poupée, en train de gravir l'escalier, et c'était comme essayer de faire l'ascension de l'Everest. Elle montait, encore et encore, le souffle court, et l'effort était sans fin.

Ou alors, elle était lancée dans une course folle, typique des cauchemars, sur des jambes de plomb qui ne l'emmenaient nulle part. Souvent aussi, elle se croyait seule au Reeve – les enfants n'étaient pas là, et Nick non plus –, alors qu'il y avait quelqu'un d'autre, une personne invisible qu'elle connaissait mais dont elle ne se rappelait pas le nom. Et lorsqu'elle rêvait du jardin, elle y était toujours perdue, en train de se débattre au milieu des ronces et des herbes folles pour regagner la maison. Mais celle-ci n'était jamais où elle devait être, et elle ne la trouvait jamais. Ce lieu qui l'ancrait à sa vie et à ses enfants

lui échappait et les arbres finissaient par l'engloutir.

Elle ne sortait pas indemne de ses rêves. Plus son sommeil était profond et plus il lui était difficile de se réveiller, de remonter à la surface pour respirer. L'image qui lui venait à l'esprit le plus souvent durant ces longues nuits était celle du tableau de Füssli montrant un démon semblable à un singe accroupi sur la poitrine d'une femme endormie : *Le Cauchemar*. Enfant, elle s'était sentie à la fois terrifiée et exaltée par cette toile. Par l'apparition de cet être venu d'un autre monde qui imposait sa présence clandestine. Par le cheval aux yeux pâles qui, en arrière-fond, observait la scène.

Elle avait bien essayé de se remettre à la peinture depuis le désastre du vernissage mais, pour la première fois de sa vie, elle ne savait pas par où commencer. Elle restait assise des heures devant des toiles blanches et du papier à dessin vierge, les mains sur les genoux, paralysée par la peur d'avoir perdu une part vitale d'elle-même ou d'en avoir été dépossédée.

La pierre percée reposait en permanence sur sa poitrine. Orla avait pris l'habitude réconfortante de la faire jouer entre ses doigts, de la polir interminablement avec son pouce. À deux ou trois reprises, elle l'avait approchée de son œil, hésitante, mais le monde de l'autre côté était resté le même, et elle se demandait toujours ce qu'elle avait vraiment vu à travers ce soir-là.

Lorsqu'elle repensait à ce moment, elle se rappelait surtout l'alcool et la peur. Rien de précis, juste qu'elle avait été effrayée par quelque chose dont elle ne gardait aucun souvenir.

Nick s'était excusé de l'avoir brusquée, disant qu'il avait lui-même trop bu et qu'il s'était affolé.

— Tu étais en colère contre moi, tu hurlais, lui avait-elle reproché.

— Je sais, je suis désolé. Mais tu te conduisais de façon si irrationnelle, et il y avait tout ce sang… C'était affreux. J'ai paniqué.

— Moi aussi, Nick. Et ton attitude n'a rien arrangé.

Alice et Claude s'étaient montrés extrêmement gentils après l'incident. Orla leur avait bien proposé de les aider à tout nettoyer, mais ils avaient refusé. De toute façon, elle ne leur aurait sans doute pas été d'une grande utilité : elle s'était entaillé profondément la voûte plantaire et Nick avait dû la conduire au centre médical du village, où une infirmière taciturne lui avait fait des points de suture. Elle avait

boitillé pendant un bon moment et commençait tout juste à pouvoir s'appuyer sur son pied blessé. La coupure formait désormais une ligne violacée irrégulière.

Une semaine plus tard, Alice l'appela pour lui demander ce qu'elle devait faire du paysage abîmé.

— Je suis désolée de t'embêter avec ça, Orla, mais l'acheteur aimerait savoir ce qu'il en est. Il n'a pas encore payé, alors on peut toujours lui dire que le tableau n'est plus disponible. À moins que tu décides d'en peindre un autre ? C'est à toi de voir.

— Oh, Seigneur… Je n'en ai pas la moindre idée. Qu'est-ce que tu en penses ?

Alice hésita.

— À mon avis, il est irrécupérable.

Orla regarda par la fenêtre les nuages sombres qui filaient dans le ciel, poussés par le vent comme des moutons par un chien de berger. Une image lui revint : les petites silhouettes noires aperçues furtivement en train de courir dans l'immensité désolée du champ.

— Je regrette, Alice, je ne me sens pas capable de le refaire.

— Je m'y attendais, à vrai dire. Bon, écoute, ne te tracasse pas pour ça, d'accord ?

— Et l'acheteur, alors ?

— Pas de souci, je vais lui expliquer.

Alice se montrait si rassurante, si bienveillante aussi, que, durant une brève seconde, Orla regretta qu'elle ne soit pas sa mère.

— Les invités vont penser que j'ai perdu la tête…

— Entre nous, Orla, je ne crois pas qu'ils se souviennent de grand-chose, à part que tu t'es blessée et que ça a pris des proportions un peu dramatiques.

— J'espère. Je m'en voudrais tellement d'avoir nui à ta réputation et à celle de la galerie…

— Au contraire, c'était formidable d'avoir pu exposer tes œuvres. Il y avait bien longtemps que je n'avais pas vu autant de monde à un vernissage. Et puis, tout a été vendu, c'est le plus important.

Dans le salon, Orla déplia l'escabeau de Toby et repoussa le canapé. Elle voulait placer le portrait de Sam au-dessus. Ainsi, il serait présent sans être envahissant.

Le tableau n'avait jamais donné le résultat escompté : les couleurs

ne lui convenaient toujours pas et les proportions ne lui paraissaient pas justes. Elle avait pourtant passé des semaines à le reprendre, sans parvenir à l'améliorer, et elle avait fini par renoncer, ce qui ne lui ressemblait pas. Mais elle était lasse de s'escrimer sur cette toile, dont le caractère perpétuellement inachevé lui portait sur les nerfs. Elle se disait que, quand elle l'aurait accroché, ce serait plus facile pour elle de le considérer comme terminé.

Sam ne semblait pas trop non plus apprécier son portrait. Ou plutôt, il le laissait complètement indifférent. Orla avait l'impression que son fils ne se reconnaissait pas sur cette peinture. Et au fond, elle le comprenait : c'était lui sans être lui, un double imparfait. Le garçonnet peint lui paraissait à présent plus réel que le vrai.

Une fois le clou solidement planté dans le mur, Orla y suspendit le tableau. Puis elle remit le canapé à sa place et recula pour mieux juger de l'effet produit. Les teintes sombres du portrait s'harmonisaient avec le revêtement bordeaux de la banquette et avec les tons du tapis turc. Lorsqu'elle s'assit, elle imagina Sam au-dessus d'elle, qui l'observait tout en surveillant la pièce.

Puis elle sortit sur la terrasse et rendit l'escabeau à Toby.

— Merci, dit-elle.

— De rien. Vous avez pu faire tout ce que vous vouliez ?

— Oui, c'est bon. Je vous offre un thé ?

Il sourit.

— Volontiers. Merci.

Dans la cuisine, elle brancha la bouilloire tout en regardant le jeune homme travailler dehors. Les températures remontaient, depuis quelque temps, et Toby avait bien avancé au cours des quelques semaines précédentes. Il avait semé du gazon, et de minuscules pousses vert vif prometteuses étaient déjà apparues. Ce jour-là, il était occupé à brûler des feuilles mortes dans un vieux baril qui traînait près du mur d'enceinte à l'est. La chaleur faisait vibrer l'air au-dessus du brasier et des cendres voltigeaient comme des flocons. Toby alimentait le feu avec de vieux bouts de bois grisâtres et des tiges de lierre jaunies.

Si elle ne pouvait pas partir, si elle ne pouvait pas emmener les enfants, elle pouvait au moins essayer de les protéger, songea Orla. Elle alla récupérer le mouchoir dans le tiroir de sa commode, puis déballa l'horrible chaussure et la saisit entre le pouce et

l'index comme un objet dégoûtant.

Dehors, elle tendit à Toby un mug de thé avant de lui montrer ce qu'elle tenait dans son autre main.

— Merci.

Après avoir ôté ses gants avec les dents, il les laissa tomber dans l'herbe.

— C'est quoi ?

— Le ramoneur a trouvé ça dans la cheminée de la nursery, expliqua-t-elle. C'est une vieille chaussure.

Toby hocha la tête.

— Oui, c'est une tradition dans le coin.

— Elle me répugne.

Il parut surpris.

— Pourquoi ? C'est censé porter chance.

— Je sais, mais ce n'est pas l'impression que j'ai. Dès que je l'ai vue, j'ai senti quelque chose de mauvais en elle. Je voudrais la brûler.

— Oh, eh bien, c'est peut-être pas une bonne id…

— S'il vous plaît, Toby.

Il se passa une main dans les cheveux puis haussa les épaules.

— D'accord. Allez-y.

Orla se pencha vers les spirales de fumée qui s'élevaient de la végétation embrasée et lâcha la chaussure dans le baril. Elle se coinça entre deux branches, à une certaine distance des flammes, et se ratatina lentement sous la chaleur avant de commencer à brûler.

— Merci, dit Orla.

Elle se sentait déjà mieux, comme si elle avait repris le contrôle sur la maison et sur ce que celle-ci jugeait bon de lui offrir. La pierre percée pendait sur sa poitrine. Si sa peau réchauffait le lien en cuir, qui s'était assoupli, la pierre elle-même semblait toujours rester froide.

— Au fait, Sam ne vient pas m'aider aujourd'hui ? demanda Toby. Dites-lui que j'ai des tâches à lui confier.

— Il fait la sieste. Bridie ne dort pas bien et elle le réveille souvent. Il avait perdu l'habitude de dormir pendant la journée mais, en ce moment, il a du mal à garder les yeux ouverts.

— Le pauvre…

Toby fit la grimace.

— Il m'inquiète, avoua Orla. Ce n'est pas drôle pour lui d'être tout seul ici, juste avec sa maman. Bon, vous me direz, tous les parents

s'inquiètent pour leurs enfants, n'est-ce pas ?

Elle n'avait pas prévu de parler aussi ouvertement à Toby. Mais n'avait-il pas toujours été une présence réconfortante pour elle qui se sentait si isolée ?

— J'ai peur qu'il s'ennuie, ajouta-t-elle.

— Vous êtes une maman formidable, madame McGrath.

L'air grave, soudain, Toby se détourna pour contempler l'étendue du jardin.

— Les petits sont adorables, et ça, c'est grâce à vous. Ils ont de la chance de vous avoir.

Orla, qui n'avait jamais reçu de compliments aussi spontanés et directs sur ses qualités maternelles, ne sut quoi répondre.

— Merci, Toby, c'est trop gentil. Mais c'est un travail d'équipe, vous savez. Heureusement pour moi, je ne suis pas obligée de l'assumer seule.

Toby lui rendit le mug vide avant de reporter son attention sur le feu. La chaussure avait disparu dans l'intervalle, réduite à néant par les flammes.

— Ah bon ?

Orla coucha les enfants de bonne heure. Tourmentée par une de ses dents du haut qui perçait, la malheureuse Bridie avait le visage rouge et gonflé. Orla lui donna du Calpol pour la calmer – une mauvaise habitude, sans doute, mais comment faire autrement ? – et la berça jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Sam apparut alors sur le seuil de la nursery, vêtu de son pyjama imprimé de dinosaures dont le pantalon était trop court.

— Tu viens me faire un câlin, bonhomme ? Allez, grimpe à côté de moi, il y a de la place.

Orla écarta son bras libre et Sam la rejoignit. Tout en serrant contre elle ses deux enfants, elle écouta le bruit des vagues qui lui parvenait par la fenêtre entrouverte.

Ils étaient si fatigués, tous les trois… Sam avait failli piquer du nez dans son assiette de pâtes et Bridie avait pleuré d'épuisement. Un peu plus tard, quand Orla ôta sa montre dans sa chambre pour la poser sur la table de chevet, elle s'aperçut qu'il n'était que 19 heures. Mais elle n'avait pas l'énergie de se demander pourquoi elle avait cru qu'il était minuit ni pourquoi son fils pourtant si dynamique avait eu tellement

hâte d'aller se coucher.

Le lendemain, le temps se révéla capricieux : le soleil qui avait brillé en début de matinée disparut derrière de gros nuages de pluie, le vent se leva et fit vibrer les vitres anciennes dans leurs encadrements abîmés. Dans la matinée, Toby partit racheter du compost et un sac de paillage d'ardoise pour les massifs de lavande et Orla s'installa seule dans son atelier silencieux. Au bout d'un moment, Bridie se réveilla et hurla pour réclamer sa mère.

Celle-ci toqua à la cloison pour avertir Sam, qui se trouvait dans la salle de jeu, en tapant un rythme familier : *Shave and a haircut, two bits*[1] *!* Cette comptine l'avait amusé quand Orla la lui avait chantée pour la première fois et elle se plut à l'imaginer en train de sourire de l'autre côté du mur.

Deux coups retentirent en réponse – légers, presque hésitants.

— Sam ? Déjeuner ! De quoi as-tu envie ? Bridie est réveillée !

Trois coups plus sonores.

— J'arrive, Sam ! Tu sais que je dois ranger d'abord.

Au même instant, un sifflement strident s'éleva du babyphone, si soudain qu'Orla lâcha le pinceau humide qu'elle s'apprêtait à nettoyer. Il éclaboussa de peinture le plancher en tombant. Puis Orla entendit une femme dire : « Oui ! » Elle s'élança aussitôt hors de l'atelier et dévala l'escalier.

Dans sa précipitation, elle manqua s'étaler devant la nursery. Lorsqu'elle ouvrit la porte, la gorge et l'estomac noués par la peur, ce fut pour découvrir qu'il n'y avait personne dans la pièce, seulement Bridie dans son berceau, qui sanglotait et tendait les bras.

Aucun signe d'une autre présence. Plus aucun bruit. Pour en avoir le cœur net, Orla tourna la poignée de la porte donnant sur le passage, mais celle-ci était toujours verrouillée. Après avoir pris Bridie dans ses bras, elle alla jeter un coup d'œil dans sa propre chambre, puis dans celle de Sam et enfin dans la chambre d'amis. Rien. Juste le son de sa respiration précipitée et les sanglots de Bridie, affolée par la panique de sa mère qui la serrait trop fort.

Quant à Sam… Sam n'était nulle part.

Au rez-de-chaussée, Orla entra dans la cuisine, où quelques dessins inachevés traînaient sur la table – toujours les mêmes enfants gris et bruns dans l'herbe verte. Elle repartit vers le pied de l'escalier, d'où elle l'appela, mais elle savait déjà qu'il n'était pas dans la maison : elle

aurait senti sa présence.

Elle traversa l'orangerie réchauffée par un pâle soleil et parfumée par le linge mis à sécher. Dehors, le vent courbait les jonquilles qui avaient fleuri le long du mur à l'est et sifflait autour des portes de la vieille remise.

— Sam ?

Bridie, qu'elle avait appuyée contre son épaule, poussa soudain un cri de joie, comme si elle venait de voir son frère. Elle s'agita, et Orla dut attraper une de ses jambes potelées pour la stabiliser. Elle se retourna, pensant découvrir son fils, mais il n'y avait personne.

Ce fut au fond du jardin, dans la partie que Toby avait déjà bien dégagée et où les contours de l'ancien étang étaient visibles, qu'elle aperçut une petite silhouette sous les chênes. C'était Sam, en chaussettes sur l'herbe humide. Il n'avait pas remarqué sa mère, de toute évidence, et ne l'avait pas entendue non plus l'appeler.

Il fit lentement le tour des arbres tout en regardant à droite et à gauche. De temps à autre, il filait se poster derrière l'un des gros troncs moussus, d'où il avançait la tête pour jeter un coup d'œil en direction du mur à l'ouest. Puis Orla le vit se précipiter vers l'if et le cornouiller qui s'épanouissaient dans l'espace créé par Toby, où il disparut.

Comprenant que son fils jouait à cache-cache, Orla s'engagea sur la pelouse.

Un mouvement près de la remise attira alors son attention. Une forme pas plus grande que Sam contourna le plus gros érable puis se déroba à son regard, avant de reparaître près des chênes, non loin de l'endroit où Orla imaginait son fils accroupi sous les taillis. Ce n'était qu'une ombre grise, mais qui se déplaçait délibérément vers la cachette de Sam.

Orla scruta en vain la pelouse à la recherche d'autres silhouettes.

— Sam !

Elle fit encore deux pas vers les chênes puis s'arrêta brusquement. Elle ne voulait pas aller plus loin. L'if lui inspirait une profonde répulsion et les érables tremblaient plus fort que si le vent les avait agités.

Il y avait quelqu'un au fond du jardin, qui se dissimulait dans le fouillis de végétation. Orla savait que ce n'était ni un renard ni un chat. Comment prévenir Sam ? Comment le faire revenir vers elle ?

Même si elle l'appelait, le grondement du vent étoufferait sa voix. Elle n'avait plus qu'à aller le chercher, mais cette pensée la plongea dans une étrange inertie.

Elle resta quelques instants immobile à la limite de la pelouse, entre la maison derrière elle et son fils invisible quelque part devant. Pour le sauver, et elle ne prit pas le temps de se demander pourquoi ce terme s'était imposé à son esprit, elle serait obligée de s'enfoncer dans les branchages afin de le ramener vers elle – un rapatriement forcé, brutal.

Auparavant, elle allait devoir s'engager dans ce jardin plein de traîtrise qui lui semblait illimité. Sam avait besoin d'elle, il lui fallait quitter la sécurité de la terrasse.

Le sol, détrempé par une semaine de pluie, se révéla mou et dangereusement glissant. Elle ne pouvait cependant pas laisser Bridie, qui gigotait et lui donnait des coups de pied dans les côtes. Elle avança à pas prudents, poussée par les rafales qui sifflaient autour d'elle.

Ici et là, des tourbillons de fleurs brunies, que le vent avait fait tomber des arbres, s'élevaient du sol puis retombaient. De petites mottes de terre se collèrent aux chaussures d'Orla quand elle foula les nouvelles pousses de gazon. Elle surveillait les alentours en même temps qu'elle progressait, s'attendant à tout moment à voir surgir quelque chose de derrière un arbre ou de sous les sureaux. Mais elle était seule, terriblement seule. Une peur panique lui comprimait la poitrine à l'idée de pénétrer dans l'enchevêtrement de végétation à la recherche de son fils.

Au moment où elle s'approchait de l'if, sourde aux gémissements de Bridie et le cœur étreint par la peur, elle entendit Sam frapper dans ses mains puis crier. C'était bien lui, sans le moindre doute. Il ne chuchotait pas, il parlait de sa voix grave et éraillée, sur un ton tout excité, et formait de vrais mots intelligibles.

— *Tu m'as trouvé !*

1. Littéralement : « Un rasage et une coupe de cheveux, deux sous » (ou *five bob*, « cinq sous »). Petit refrain à sept syllabes dont le rythme est souvent tapé sur une porte ou un mur.

18
1976

— Lydia ? J'y vais. Je serai de retour à l'heure habituelle.

Sara arrangea sa coiffure dans le petit miroir accroché au-dessus de la console du téléphone puis chaussa ses lunettes de soleil. Depuis quatre jours, elle avait établi une nouvelle routine : elle passait la journée au chevet de Philip, avec des bilans comptables sur les genoux et une pile de dossiers à ses pieds. Même plongée dans les affres de l'angoisse, elle ne pouvait se résoudre à délaisser son travail.

Lydia la suivit jusqu'à sa voiture.

— Je vous garde à manger pour ce soir ?

— Non, ne vous en faites pas, j'achèterai un sandwich à l'hôpital, répondit Sara en plissant le nez.

La Ford Capri cracha des gaz d'échappement au démarrage et fit voler le gravier quand Sara s'engagea en trombe dans l'allée. Doug lui avait toujours reproché sa conduite imprudente, mais les jumelles adoraient monter en voiture avec elle, car elle aimait la vitesse et mettait toujours la radio à fond.

Lydia vit Tabitha et Clover passer par le portail latéral pour la rejoindre. Elles avaient l'air de s'ennuyer ferme.

— Vous voulez grignoter quelque chose, les filles ?

Elles firent non de la tête et se tournèrent vers la mer.

Lydia mourait d'envie elle aussi de quitter la maison.

— On va à la plage ? proposa-t-elle.

— Oui ! Oh oui ! Maintenant ?

— Laissez-moi cinq minutes, il faut que je prépare un sac avec les affaires d'Owen.

— On peut partir devant ?

Les deux sœurs trépignaient déjà d'impatience, tels des lévriers au

départ d'une course.

— Pas question. Vous nous attendez, Dot et moi. Allez chercher vos maillots.

Sara ne leur avait pas expressément interdit d'aller à la plage, mais Lydia se doutait bien qu'elle n'aurait pas approuvé son initiative, même si elle-même ne comprenait pas pourquoi : depuis quelque temps, les décisions de sa patronne étaient devenues aussi imprévisibles qu'irrationnelles.

Leur petit groupe s'engagea sur le chemin de la falaise sous un magnifique soleil. Dot était chargée du panier de pique-nique, les filles avaient pris des serviettes de bain et des sacs de fruits, et Lydia portait Owen. Le vent d'été fouettait leurs jambes et leur envoyait du sable et du sel dans les cheveux.

Dot tendit une pomme à Lydia.

— Ça va ?

— Oui, répondit Lydia. Euh, non. Je me fais du souci pour Philip.

Les fines bretelles de son haut de bikini, qu'elle avait nouées trop serré, lui tiraillaient la nuque. Elle était néanmoins infiniment soulagée d'avoir quitté la maison, de pouvoir s'accorder un répit.

— Il va guérir, affirma Dot. Rappelle-toi ce que Sara a dit : son état s'est amélioré. Il sera bientôt de retour.

Elle repoussa ses lunettes qui avaient glissé sur son nez luisant de sueur.

— Tu ne dors pas assez, fit-elle remarquer.

— Mais il fait si chaud dans ce grenier ! se plaignit Lydia. Je me réveille sans arrêt.

Dot haussa les épaules.

— Installe-toi dans la chambre de Philip.

— Quoi ?

— Tu n'as qu'à prendre sa chambre en attendant qu'il revienne. Je suis sûre que Sara n'y verra aucun inconvénient. Et au moins, tu pourras te reposer.

— Oui, bonne idée.

Lydia songea à la haute fenêtre à guillotine qui dominait la mer, à la brise fraîche, aux rideaux épais qui lui permettraient de se protéger du soleil.

— Je te ferai le lit tout à l'heure, si tu veux, proposa Dot. J'ai toujours pensé que c'était stupide de t'avoir reléguée au grenier, ce

n'est même pas une vraie chambre.

— C'est vrai que j'ai eu froid cet hiver.

— Évidemment qu'il y fait un froid de chien, le grenier n'est pas isolé. Sara aurait dû obliger les jumelles à partager une chambre et t'en donner une avec l'électricité et des rideaux. Remarque, il n'est pas trop tard…

Lydia se demanda si elle aurait dû insister pour être mieux logée lorsqu'ils étaient arrivés.

— Je lui en toucherai peut-être un mot quand Philip ira mieux, dit-elle.

Elles passèrent la journée allongées sur des serviettes de bain rêches. Owen somnolait entre elles tandis que Tabitha et Clover s'amusaient au bord de l'eau, qui était tiède en surface mais glaciale en dessous.

Lorsqu'elles reprirent le chemin sablonneux qui montait vers la maison, le bébé, affamé et bien décidé à le faire savoir, s'agita dans les bras de Lydia. Les jumelles, pieds nus, lambinaient derrière. Lydia ne tarda pas à s'essouffler, d'autant qu'Owen pesait de plus en plus lourd sur sa hanche. Même Dot gardait le silence à l'approche du sommet.

En débouchant en haut de la falaise, Lydia leva la tête pour admirer le Reeve, sa belle façade en pierre dorée, la glycine luxuriante et l'étendue de gravier devant. En cette fin d'après-midi, le soleil transformait en miroirs brillants les deux immenses fenêtres en ogive. Et soudain, derrière l'une des vitres au-dessus du salon, Lydia discerna une silhouette. Longs cheveux, membres déliés… Une femme, en jean, qui contemplait la mer. Lydia distingua l'ovale pâle de son visage quand elle jeta un coup d'œil vers le chemin, puis elle disparut.

— Dot ? lança-t-elle en poussant les filles devant elle. Tu as vu la femme ?

Dot remonta sur son bras l'anse du panier de pique-nique.

— Hein ?

— Il y avait quelqu'un là-haut, derrière la fenêtre, dit Lydia.

Owen, toujours remuant, agrippa l'encolure de sa robe.

— Non, je n'ai rien vu du tout, déclara Dot, la figure rougie par l'effort et le soleil.

— J'ai aperçu une femme à l'étage, insista Lydia.

— C'était peut-être Sara ?

— Non, sa voiture n'est pas là, elle n'est pas encore rentrée.

Lydia se mit à courir et faillit déraper sur les dalles du vestibule. Ravi, Owen éclata de rire dans ses bras. La maison était fraîche et silencieuse.

— Ohé !

— Pourquoi tu cries, Lydia ? s'étonna Clover. Elle est pas là, maman.

La fillette jeta sa serviette mouillée sur la console, près du téléphone, et se dirigea vers le jardin. Tabitha lui emboîta le pas.

Lydia grimpa dans les étages et fit le tour des pièces.

— Bonté divine, Lydia, qu'est-ce que tu fabriques ? lui cria Dot du vestibule.

— Je te dis que j'ai vu quelqu'un.

Mais il n'y avait pas âme qui vive dans la maison. Après avoir vérifié dans les chambres des filles, Lydia monta jusqu'à sa mansarde au grenier, qu'elle trouva vide elle aussi. Alors qu'elle redescendait, Dot la rejoignit devant la chambre de Tabitha.

— Il n'y a personne ici, Lids. La porte de derrière était fermée à clé, j'ai dû l'ouvrir pour les filles. Et toi, tu as bien déverrouillé la porte d'entrée, pas vrai ? Ce que tu as vu, c'était sûrement un jeu de lumière ou un reflet.

Dot refit le lit de Philip avant de partir et Lydia descendit ses oreillers et sa courtepointe dans la chambre du petit garçon. Puis elle ouvrit la fenêtre en grand et passa la tête dehors. Dans cette pièce plus fraîche, elle parviendrait peut-être enfin à dormir.

Dot et elle ne s'étaient presque pas parlé quand elles avaient pris le thé. Chaque fois que Lydia levait les yeux, elle croisait le regard de Dot fixé sur elle.

— Ça va, Dot, je t'assure, avait-elle affirmé. Tu as raison, c'était sans doute un reflet. Quoi qu'il en soit, la maison était vide. J'ai dû me tromper.

— OK, mais je vais rester jusqu'au retour de Sara, avait répliqué Dot en débarrassant.

— Merci.

Sara avait paru heureuse de les trouver toutes les deux dans la cuisine quand elle était rentrée de l'hôpital.

— Vous papotez entre filles ?

Avec un sourire, elle avait laissé tomber son sac à main sur le

fauteuil près de la porte du salon.

— Quelque chose comme ça, oui, avait répondu Dot. Voilà, madame Robinson, j'ai refait le lit de Philip pour que Lydia puisse y coucher en attendant qu'il revienne. Le grenier est un peu étouffant en ce moment.

— Ah oui ? Bon, d'accord.

Lydia s'était attendue à l'entendre protester, lui reprocher d'avoir outrepassé ses droits, mais sa patronne ne semblait pas s'en soucier.

— Les jumelles vont bien, elles sont dehors, lui avait-elle dit. On les a emmenées à la plage.

Sara l'avait regardée d'un air surpris, comme si elle avait oublié l'existence de ses filles.

— C'est vrai ? Vous avez bien fait, merci.

Lydia s'était penchée par-dessus la table et avait tendu la main à Sara, qui l'avait ignorée.

— Comment va-t-il ? Il se sent mieux ?

— Il n'y a pas de changement, Lydia. Hélas.

Comme il régnait une chaleur suffocante dans la chambre de Tabitha, plongée dans la pénombre, Lydia ouvrit la fenêtre pour laisser entrer la fraîcheur du soir. Elle alluma la lampe de chevet, lissa la courtepointe chiffonnée puis se baissa pour ramasser le maillot de bain mouillé que la fillette avait laissé tomber sur le parquet.

Elle s'apprêtait à sortir quand elle entendit un tambourinement contre le mur. Sept coups rapides, qui rappelaient la vieille chansonnette *Shave and a Haircut, Five Bob*. Elle agrippa un instant l'encadrement de la porte. Silence. Elle alla pousser la commode de Tabitha puis s'agenouilla devant la plinthe et tapa tout doucement deux coups en réponse.

Rien.

Elle toqua trois fois, plus fort.

La porte de la chambre de Clover claqua. Un choc sourd résonna dans l'escalier. Lydia se laissa tomber sur les fesses et s'égratigna la main sur les lattes du plancher. Le sang perla et l'écorchure la piqua au contact de l'eau salée qui avait coulé du maillot de bain. Elle se mit à quatre pattes et se tourna vers le couloir. Elle avait les paumes moites.

Au premier, Sara parlait à Owen dans la nursery. En général, elle

aimait bien s'en occuper en début de soirée. Lydia descendit, poussa la porte et regarda sa patronne bercer son fils dans le rocking-chair près de la fenêtre, tout en s'adressant à lui comme si c'était un adulte.

— Tu es tellement grassouillet ! Est-ce que tu vas devenir aussi gros que tes sœurs ? Est-ce que tu es mon petit monstre ?

Owen, aux anges, gazouillait.

Lydia toqua à l'encadrement.

— Oui, Lydia ?

— Est-ce que quelqu'un est passé par ici ?

Le bébé appuyait ses pieds sur les cuisses de Sara pour essayer de se mettre debout.

— Où, ici ? Non.

— Je voulais dire, devant la porte, avant de descendre l'escalier.

— Seulement vous, Lydia, déclara Sara d'un air distrait. Mais oui, tu es le plus merveilleux et le plus gros bébé du monde ! Mais oui !

Les jumelles s'élancèrent sur la pelouse dans deux directions différentes. De temps à autre, elles se percutaient et criaient. Lydia, qui les regardait de la fenêtre de la cuisine, ne comprenait pas trop à quoi elles jouaient. À cache-cache, peut-être ? Elles secouèrent le tronc des érables puis se laissèrent glisser à genoux sous les branches basses de l'if.

Le soir tombait, l'air iodé était chargé de senteurs végétales. La lumière déclinante transformait les jumelles en simples ombres sur l'herbe. Elle n'allait pas tarder à les appeler, songea Lydia. Mais pas tout de suite. Mieux valait les laisser profiter encore un peu de leur liberté plutôt que de les faire rentrer dans cette maison à l'atmosphère assombrie par la tension, la peur et l'épuisement.

Lorsqu'elle regarda de nouveau par la fenêtre, Clover et Tabitha, qui s'étaient débarrassées de leurs chaussures pour avoir une meilleure prise, avaient déjà grimpé à mi-hauteur de l'araucaria. Elles faisaient l'ascension en équipe, s'encourageant dans les passages difficiles. Et, au pied du tronc, au milieu des hautes herbes et près du cornouiller en fleur… était-ce un autre enfant ?

Lydia distingua une petite tête et une tignasse brune. Était-ce leur ami qui n'avait pas de nom ? Déjà, la tête disparaissait dans les taillis. Les jumelles grimpaient toujours, aussi vives que des écureuils. Puis Lydia vit les jambes et les pieds nus de Clover se balancer dans le vide.

Les deux sœurs, assises sur une branche, se tenaient par la main, les yeux fixés sur l'herbe en contrebas.

Tabitha se pencha pour crier quelque chose, mais Lydia ne put entendre ce qu'elle disait. Sa sœur et elle demeurèrent un moment immobiles, la tête inclinée, attendant manifestement une réponse. Et soudain, une main d'enfant émergea des hautes herbes pour se poser sur le tronc.

— Les filles ! appela Lydia, qui était sortie sur la terrasse.

Mais elle était trop loin pour que les jumelles puissent l'entendre. Alors elle fit de grands gestes, comme une folle ou une personne en train de se noyer.

Clover finit par relever la tête.

— Revenez ici tout de suite !

Sa voix trahissait sa nervosité. Les deux sœurs échangèrent quelques mots, têtes rapprochées, puis Tabitha partit d'un grand rire. Le son, éraillé et moqueur, rappela à Lydia le cri d'un oiseau. Les jumelles descendirent de l'arbre sans se presser. Lydia détestait qu'elles lambinent, et elles le savaient.

Enfin, elles la rejoignirent sur la terrasse.

— Où sont vos chaussures ?

Lydia considéra leurs visages identiques et leurs cheveux blonds emmêlés, retenus par des barrettes en plastique.

Clover bâilla.

— Je sais pas. Dehors ?

— Il y avait quelqu'un avec vous. Qui était-ce ?

Tabitha jeta un coup d'œil à sa sœur.

— Quoi ?

— Quand vous étiez dans l'arbre, qui d'autre était là ?

— Personne, répondirent-elles en chœur.

— C'était votre ami, je l'ai vu. Est-ce qu'il est entré dans la maison, tout à l'heure ?

Les fillettes haussèrent les épaules.

— Qui est-ce ? les pressa Lydia. Ça suffit, maintenant, ça devient ridicule.

— Y avait que nous deux, répondit Clover.

Elle prit sa sœur par la main et l'entraîna vers l'orangerie. Lydia leur emboîta le pas.

— Qu'est-ce qu'on mange, ce soir ? demanda Clover en chipant

une poire dans la coupe posée sur le buffet.

— Dot a fait de la tourte au poisson. Au saumon.

Lydia se frotta les bras, troublée par leurs mensonges. Les jumelles avaient beau être indisciplinées, elles n'étaient pas dissimulatrices. Et elles lui avaient déjà parlé une fois d'un petit garçon, alors pourquoi lui cachaient-elles la vérité ?

Elles firent la grimace avec un bel ensemble.

— Beurk ! On aime pas le poisson, Lydia.

— Je sais. C'est ça ou du pain beurré, comme vous voulez. Je n'ai pas l'énergie de me disputer avec vous.

— On pourra avoir du sucre dessus ?

Lydia leur beurra quatre tranches de pain brun qu'elle saupoudra de cassonade. Puis elle leur tendit à chacune une assiette d'un air sévère.

— Ne le dites pas à votre mère, surtout.

Elles dînèrent sur le canapé dans le salon, ce qu'elles n'avaient en principe pas le droit de faire, parce que ce n'était pas convenable et qu'elles mettaient des miettes partout. Mais la rigidité des règles établies dans la maison s'était relâchée depuis que Philip était tombé malade et les jumelles en profitaient. Owen, que Sara avait de nouveau confié à Lydia, s'endormit devant son riz au lait, et elle monta le coucher.

Elle lui essuya les joues, puis le mit en pyjama en repensant à la petite tête aperçue dans le jardin. Bien sûr que c'était un enfant.

« Il dit que c'est ici, sa maison. »

Elle s'assit dans le rocking-chair et pressa ses doigts sur ses paupières. À cause du manque de sommeil, elle avait toujours les yeux rouges et irrités. Et l'esprit embrumé.

Elle se réveilla plusieurs fois cette nuit-là, persuadée que Philip se tenait près de son lit et, la respiration sifflante, la regardait dormir. Mais il n'y avait personne quand elle allumait la lampe, forcément. Philip était loin d'elle, couché dans un lit d'hôpital, et quand il tendait les bras vers elle, il ne rencontrait que le vide.

Le lendemain, Sara rentra à la tombée de la nuit. Après être descendue de voiture, elle resta une bonne minute à côté du véhicule, les mains posées sur le toit, la tête tournée vers la mer. Il lui fallait toujours un petit moment pour rassembler ses esprits avant d'entrer

dans une maison trop vaste où il n'y avait plus assez d'enfants.

Elle ne quittait jamais l'hôpital avant la fin des heures de visite, à 19 heures précises, et elle ramenait avec elle des odeurs de savon bon marché et de mauvais café. Il en allait ainsi depuis déjà une semaine. Philip était encore très faible car l'infection avait dégénéré en pneumonie. Les médecins l'avaient placé sous surveillance en attendant qu'il recouvre des forces.

— Je vous sers un verre ? proposa Lydia quand Sara pénétra dans le vestibule.

Sa patronne se débarrassa trop vite de son manteau, qui tomba par terre. Elle y jeta un coup d'œil, soupira et se pencha pour délacer ses chaussures.

— Oh oui, volontiers. On ouvre une bouteille de vin ?

— Avec plaisir. Tout le monde est au lit, dit Lydia, qui ramassa le manteau et le suspendit à une patère.

— Bien joué. Félicitations.

— Comment va Philip ?

Lydia, inquiète, suivit Sara dans la cuisine et alla chercher une bouteille dans le cellier.

— Il allait mieux aujourd'hui. Les médecins m'ont dit qu'il pourrait peut-être rentrer dans huit jours, vers la mi-juin.

— Oh, tant mieux.

— D'après eux, il sera aussi bien ici pour faire sa convalescence. Une fois le foyer d'infection éliminé, il pourra reprendre des forces. Mais il faudra encore compter six à huit semaines pour qu'il soit complètement remis.

Elle s'assit à la table de la cuisine et bâilla.

— On s'occupera bien de lui, affirma Lydia. Je le chouchouterai.

Sara sourit, puis tira de son sac une boîte d'allumettes.

— Je sais, Lydia.

— Est-ce qu'il s'ennuie de nous ?

La question qu'aurait voulu poser Lydia, c'était « Est-ce qu'il s'ennuie de moi ? », mais elle n'avait pas osé, par crainte de paraître égoïste.

— À votre avis ?

En riant, Sara souffla un jet de fumée vers la table.

— Il répète à longueur de temps qu'il veut rentrer à la maison. Il parle beaucoup d'Owen, mais pas trop des filles.

Lydia leur servit deux grands verres de vin.

— Il lit toujours *Paddington* ?

Sara se pencha pour lui prendre la main.

— Arrêtez de vous inquiéter, dit-elle. Il sera bientôt à la maison. J'ai l'impression que vous vous faites plus de souci que moi.

C'est probablement vrai, songea Lydia.

— Il se sent très seul, Sara. Il m'a demandé s'il pouvait avoir un ami et je n'ai pas su quoi répondre.

Sa patronne haussa les épaules puis s'adossa à son siège.

— On aura tout le temps de voir ça plus tard, déclara-t-elle. Vous ne devriez pas le couver autant, Lydia, il a presque 8 ans. Ce n'est pas bon pour lui. Il a toujours été trop sensible.

Lydia fit tomber la cendre de sa cigarette dans une soucoupe.

— Quand il sera rentré et qu'il ira mieux, je pourrais l'inscrire à des activités au village, vous ne croyez pas ? Il y a un moniteur sur la plage qui donne des leçons de natation. Je suis sûre que ça lui plairait.

— Peut-être. Mais, pour être franche, je préférerais l'avoir près de moi.

Lydia n'insista pas, même si cette réponse l'indignait. Pourquoi obliger Philip à rester enfermé dans une maison où personne ne lui prêtait attention ? Quel mal pourrait-il y avoir à le laisser s'amuser ? Sara n'adressait pratiquement plus la parole à ses enfants. Et les jumelles aussi auraient bien eu besoin de rencontrer d'autres jeunes. Elles vivaient trop en vase clos. Lydia trouvait cruel et hypocrite de la part de Sara de vouloir les avoir près d'elle alors qu'elle les ignorait la plupart du temps, et d'en faire ainsi les témoins de son désintérêt grandissant.

— À propos, Sara, j'aurais voulu vous parler de…

Lydia hésita et repoussa les cheveux qui lui tombaient devant le visage.

— Oui ?

— Voilà, il s'est passé des choses un peu étranges, ces derniers temps. Ce n'est probablement rien, je ne sais pas trop.

— C'est-à-dire ?

— Oh, eh bien, j'ai entendu quelqu'un chanter dans la salle de bains, mais quand j'ai ouvert, il n'y avait personne. Et puis, j'ai vu une femme derrière la fenêtre – du moins, je pense que c'était une femme. Dot, elle, ne l'a pas vue. Et j'ai trouvé une bille… ou plutôt, on m'a

lancé une bille.

— Pardon ?

— En fait, j'étais en bas, au pied de l'escalier, et une bille a dévalé les marches et… Non, OK, ce n'est pas clair, hein ?

Lydia laissa échapper un rire qui ressemblait à un gémissement.

— Voilà, je crois que… ça va peut-être vous sembler fou… je crois qu'il y a quelque chose de mauvais dans la maison.

Sara vida son verre et le posa brutalement sur la table.

— Parce que vous avez trouvé une bille ? Non, mais vous vous entendez, Lydia ? Vous êtes cinglée ou quoi ? C'est une blague ?

— Non, pas du tout, je…

Quand Sara leva la main, la cendre de sa cigarette tomba dans son verre vide.

— Stop, ça suffit. Je ne sais pas ce que vous essayez de faire, mais ce n'est pas drôle. Et ce n'est vraiment pas le moment.

— Sara, je… je tiens juste à m'assurer qu'on est tous en sécurité ici.

— Non, on ne l'est pas ! riposta sa patronne. Personne ne l'est jamais. Mon mari est mort et mon fils est à l'hôpital. Je suis venue ici avec les enfants parce que je pensais que ce serait plus sûr pour nous, et regardez où nous en sommes.

Elle se leva.

— C'est ridicule.

— Désolée, je…

— J'en arrive à me demander si j'ai raison de vous confier mes enfants, Lydia. J'espère que vous n'avez pas l'intention de leur bourrer le crâne avec ce genre d'inepties.

— Non, bien sûr que non. Tout ce que je veux, c'est les protéger.

— Mais de quoi, à la fin ? D'une bille ? Bon, je vais me coucher. N'oubliez pas de verrouiller les portes.

En cet instant, Lydia aurait donné cher pour que Doug soit avec eux, tout en sachant que, s'il n'était pas mort, jamais la famille ne serait venue s'installer au Reeve. Il était si sûr de lui… Il possédait une autorité naturelle qui permettait à Sara de se reposer sur lui. À l'époque, Lydia avait eu du mal à supporter cette façon qu'il avait de se comporter comme s'il était irréprochable, ses certitudes, cette confiance en lui qui ne se fondait sur rien d'autre que la masculinité, la position sociale et le privilège de la naissance. Mais là, elle n'aurait

été que trop heureuse de s'en remettre à lui. Elle lui aurait parlé de tout ce qui était arrivé de fâcheux dans cette maison, et il lui aurait dit quoi faire. Il n'était jamais pris au dépourvu.

Sauf qu'il n'était plus là. Et Sara ne voyait rien ou ne voulait rien voir. Par conséquent, songea Lydia, quoi qu'il advienne par la suite, ce serait à elle, et à elle seule, de veiller sur eux tous.

19
2018

Orla attrapa Sam par le bras et le tira sans ménagement de sous l'if. Le petit visage de l'enfant reflétait la stupeur.

— Avec qui parlais-tu, Sam ? Je t'ai entendu !

Elle lui agrippa l'épaule.

Il fit non de la tête, l'air terrifié. *Personne !*

— Je ne te crois pas ! s'écria Orla. Qui était-ce ? Tu dois me répondre, tu…

Elle se laissa retomber sur ses talons. Ses mains glissèrent sur l'herbe mouillée et Bridie protesta.

Sam la regardait, les bras croisés, la bouche grande ouverte. Puis il pointa le doigt sur sa poitrine, et ensuite vers le sol.

— Tes amis ?

Il hocha la tête.

— Qui sont-ils ? Dis-le-moi, mon cœur.

Mais il demeura muet.

Orla le garda dans la maison et l'occupa avec des DVD. Elle ne voulait pas le perdre de vue. Il n'était pas question qu'il retourne dans le jardin, où il n'était pas en sécurité. Elle n'arrêtait pas de repenser à sa bouche grande ouverte, aux petits bruits qui s'échappaient de sa gorge. Et à l'excitation dans sa voix quand il s'était adressé à quelqu'un qu'elle n'avait pas pu voir.

Dans l'après-midi, Toby arriva par le portail latéral avec des sacs de compost et de paillage d'ardoise. Orla alla coucher Bridie pour sa sieste. Quand elle revint à la cuisine, Sam avait disparu. Il avait dû partir rejoindre le jeune homme, malgré l'interdiction de sortir formulée avec sévérité par sa mère.

Elle débarrassa la table et empila les assiettes sales dans

l'évier. Puis, les mains posées sur le plan de travail, elle regarda par la fenêtre.

Sam s'amusait à courir le long du mur du fond et autour des chênes. De temps à autre, Toby lui lançait un bâton ou un petit caillou et, feignant d'avoir été touché par un tir, il se laissait tomber théâtralement sur le sol. Il prenait soin de rester à l'écart de l'étang excavé, car Toby lui avait bien expliqué qu'il était dangereux de franchir le périmètre délimité par les piquets et la ficelle. Sam, qui n'avait pas l'habitude de voir son ami aussi grave, avait hoché la tête d'un air solennel. Tous deux s'étaient même serré la main.

Bridie cria dans son sommeil et Orla se rendit dans le vestibule pour écouter. Il y eut encore un petit cri, puis plus rien. Elle espérait que la fillette dormirait un bon moment, car elle avait passé une mauvaise nuit.

Lorsqu'elle retourna jeter un coup d'œil dehors par la fenêtre de la cuisine, Sam grimpait dans l'araucaria qui penchait vers l'étang.

Elle agrippa le bord de l'évier. Elle devait prévenir Toby, il pourrait le rattraper… Elle s'apprêtait à ouvrir la fenêtre quand, sur une impulsion, elle tira la pierre percée de sous son chemisier et, d'une main tremblante, l'approcha de son œil.

Sam était désormais à mi-hauteur de l'arbre. En suivant la direction de son regard, elle découvrit deux autres enfants assis au-dessus de lui, dont les jambes se balançaient dans le vide. Les branches lui dissimulaient leurs corps, mais elle distinguait nettement leurs jambes et leurs mains blanches. Le bas d'une robe, le revers d'un pantalon de couleur foncée…

Sam se hissa plus haut. Les deux paires de jambes se déplacèrent pour lui faire de la place, et Orla aperçut une chevelure dorée. Puis Sam disparut de sa vue.

Toby, qui travaillait dans le massif près du mur à l'est, se retourna juste au moment où Sam perdait l'équilibre et chutait – presque gracieusement – dans la tranchée ouverte à la place de l'étang.

Dans son t-shirt blanc, il ressemblait à une plume.

— Toby !

Le cri d'Orla se réduisit à un murmure en s'échappant de ses lèvres.

Mais le jeune homme courait déjà vers l'enfant. Il s'était débarrassé de ses gants, qui gisaient dans l'herbe telles des mains amputées. Il

bondit par-dessus la ficelle, glissa sur la terre meuble et tomba à quatre pattes devant Sam, étendu sur le dos.

Orla se rua hors de la cuisine, sauta à son tour par-dessus la ficelle, dévala la pente et s'agenouilla auprès de son fils. Il regardait fixement en l'air, et elle leva les yeux, mais elle ne vit que des branches.

— Oh mon Dieu…, se lamenta-t-elle. Il était dans l'arbre et… Comment a-t-il pu grimper si haut ?

Toby passa un bras sous l'épaule de Sam, posa une main sur son torse et l'aida à se redresser.

— Voilà, c'est mieux, bonhomme. Attends, je vais t'examiner.

Il palpa le cou et la tête de l'enfant, qu'il fit pivoter tout doucement, puis écarta les cheveux à l'arrière de son crâne pour voir s'il y avait du sang.

— OK, tout va bien là-haut, déclara-t-il. Mais je crois qu'il y a un problème avec ce bras.

Le visage de Sam était luisant de sueur. Des mèches humides étaient collées à son front et deux taches rouge vif étaient apparues sur ses joues. Son bras, qu'il tenait plaqué contre son torse, formait un angle étrange, et sa main pendait mollement au bout.

— Sam, mon chéri, laisse-moi regarder, dit Orla.

L'enfant gémit et se détourna.

— Je ne te toucherai pas, promis.

Elle considéra l'avant-bras blessé, où la peau prenait déjà une coloration verdâtre.

Toby s'accroupit devant Sam.

— Je dirais que c'est une belle fracture. Ça doit te faire rudement mal, hein ?

Le petit garçon hocha la tête.

— On va aller au village, d'accord ? Je connais quelqu'un qui va pouvoir arranger ça.

Fracture de l'ulna. Orla imagina l'os blanc et humide de l'avant-bras, les nerfs sensibilisés, les veines gonflées. Toby resta avec elle pendant que les infirmières s'occupaient de Sam, l'emmenaient passer une radio puis lui plâtraient le bras. Le jeune homme avait pris Bridie et s'amusait avec elle, affichant une gaieté qu'Orla trouvait à la fois réconfortante et exaspérante.

— Ça va, madame McGrath ? lui demanda-t-il par-dessus la tête du

bébé.

— Non, je me sens horriblement mal.

Toby haussa les épaules puis grimaça pour faire rire la fillette.

— Les gosses se blessent tout le temps, vous savez. Au moins, ça veut dire qu'il s'amusait bien.

— Ça n'aurait jamais dû arriver.

— Mais c'est arrivé, et il est tiré d'affaire. Alors ça sert à rien de vouloir revenir en arrière. Et puis, il est possible que ça arrive encore. C'est un garçon, après tout.

— Il ne fait pas ce genre de chose, d'habitude. Il ne grimpe pas aux arbres, il déteste se salir…

— Vous avez un grand jardin, c'est normal qu'un gosse veuille partir en exploration.

— Il n'aime pas s'éloigner de moi. Du moins, il n'aimait pas jusque-là.

— Eh bien, il grandit, pas vrai ? Il a envie de faire des choses tout seul. C'est plus un bébé comme la petite, là.

Toby souffla un baiser dans les plis du cou de Bridie.

Au même instant, une infirmière ramena Sam, qui leur montra son bras plâtré en souriant jusqu'aux oreilles. Orla avait expliqué aux soignants que son fils ne parlait pas et tous avaient fait preuve d'une grande gentillesse.

— Voilà, c'est fini, annonça l'infirmière. Je vous ai préparé une ordonnance pour du paracétamol, madame McGrath, et il faudra penser à prendre rendez-vous chez le médecin dans une semaine.

— D'accord, merci.

Sam grimpa sur les genoux d'Orla, qui le serra contre elle. Le bras plâtré, qui reposait sur sa cuisse, pesait lourd.

— On peut y aller ?

— Bien sûr, répondit l'infirmière. N'hésitez pas à consulter si vous remarquez une rougeur ou un gonflement au-dessus du plâtre ou sur sa main, ou si la douleur l'empêche de dormir. Donnez-lui du paracétamol pendant deux ou trois jours, ça devrait suffire. Et il vaut mieux ne pas mouiller le plâtre, alors pas de bains, que des douches, avec le bras emballé dans un sac en plastique.

Elle sourit à Sam, qui lui adressa un petit signe de sa main valide.

— Merci, merci infiniment, dit Orla.

Toby se leva et cala Bridie sur sa hanche.

— Bon, je crois qu'il est temps de rentrer. Qu'en pensez-vous, madame McGrath ?

Il les reconduisit au Reeve. Sam, épuisé par les événements et l'attention dont il avait été l'objet, s'endormit rapidement à l'arrière. Sur le trajet, Toby fit quelques allusions aux différents os qu'il s'était brisés quand il était petit. Orla avait bien conscience qu'il essayait de la réconforter, mais elle ne se sentait pas mieux pour autant. Elle savait que Sam avait été attiré en haut de l'arbre par quelque chose qui échappait à son entendement.

Enfin, Toby se gara devant la maison et coupa le moteur.

Orla changea la position de Bridie, assise sur ses genoux, en songeant au siège bébé resté dans la voiture de Nick.

— Merci, Toby, je ne peux pas vous dire à quel point je vous suis reconnaissante. Vous avez été formidable, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans vous.

Le jeune homme descendit du véhicule et s'étira.

— Eh bien, je suis content d'avoir pu vous être utile. Je les adore, ces petits garnements…

Il jeta un coup d'œil à Sam, qui venait de se réveiller et tentait de déboucler sa ceinture de sécurité d'une seule main, et alla ouvrir la portière pour l'aider à sortir.

— Toby ? appela Orla. Vous allez dîner avec nous, d'accord ?

Elle avait formulé la proposition d'un ton léger, bien consciente de s'approcher de la limite invisible fixée par le jeune homme.

— C'est gentil, madame McGrath, mais je ne peux pas.

— Allez, Toby, ça me ferait vraiment plaisir. Je tiens à vous remercier. Des pizzas, ça vous tente ?

Sam tira son ami par la manche pour l'entraîner vers la maison.

— Non, vraiment, c'est impossible. Désolé.

Toby fourra les mains dans les poches de sa veste en laine.

— Mais enfin, quel est le problème ? lui demanda Orla. Vous n'êtes jamais entré, même pour boire un thé quand il faisait un froid de canard en hiver. C'est à cause de nous ? Est-ce qu'on vous a donné une raison de penser que vous n'êtes pas le bienvenu ?

— Non, non, ce n'est pas ça. Vous êtes très aimables, Nick et vous. Vous imaginez même pas à quel point je suis content de travailler pour vous. J'aime beaucoup venir ici…

Sam regardait tour à tour les deux adultes d'un air malheureux.

— Alors qu'est-ce qui vous arrête ? insista Orla.

Toby serrait ses clés de voiture si fort entre ses doigts qu'elle vit ses phalanges blanchir.

— C'est… c'est ma grand-mère. Elle m'a fait promettre de ne pas entrer dans cette maison. Elle a peur, elle ne voulait même pas que je mette les pieds ici. Mais bon, on a besoin d'argent, et puis moi, ce genre de truc, ça me passe au-dessus de la tête.

Il considéra l'allée de gravier clairsemé.

— Elle déteste le Reeve, vous comprenez ? reprit-il. Comme la plupart des habitants du village. Ils pensent qu'il y a quelque chose de mauvais ici. Des esprits ou de vieilles divinités. Ma grand-mère dit que la maison les attire, qu'elle est malfaisante. Alors, quand elle a appris que je devais aller chez vous, elle a poussé des hauts cris. Papa a dû intervenir, et elle, elle m'a fait promettre de pas entrer.

— Et vous croyez à tout ça ?

— Non, et mon père non plus. Mais ma grand-mère y croit, elle. Elle tire le tarot au village, parfois, et il y a un fer à cheval accroché à toutes les portes chez nous. Beaucoup de gens par ici sont comme elle, c'est pas une exception. Papa dit qu'elle a l'esprit trop ouvert et que trop de choses s'y sont engouffrées.

— Je suis navrée, Toby. Ne vous sentez pas obligé de venir, si ça vous contrarie.

Elle craignit un instant d'avoir laissé transparaître sa détresse à l'idée qu'il puisse l'abandonner lui aussi.

Il sourit.

— Non, non, ce boulot me plaît, je vous assure. C'est juste que je préfère rester dehors. Ça rassure ma grand-mère.

— C'est gentil à vous.

— Vous savez, pour moi, c'est que des conneries. Et puis, tout le monde pense pas comme ma grand-mère… Tenez, vous par exemple, vous vivez ici, alors vous voyez pas les choses comme elle, forcément.

— Je vais m'occuper d'elle, déclara Nick dans la cuisine.

Il prit Bridie dans sa chaise haute et la déposa sur le parquet du petit salon. La fillette se dirigea aussitôt à quatre pattes vers le vestibule. Elle était fascinée par l'escalier et, deux fois déjà, Orla n'avait eu que le temps de la récupérer avant qu'elle ne monte les marches.

Nick alla rechercher sa fille sans tenter de dissimuler son agacement. Il était à cran depuis l'accident de Sam. Il venait de rentrer de Bristol, et les reproches avaient commencé à pleuvoir sur Orla à la minute où il avait flanqué ses clés de voiture sur la table de la cuisine.

— Merde, Orla, comment as-tu pu le laisser sans surveillance ?

— Calme-toi, c'était un accident, comme les gosses en ont souvent. Toby m'a raconté qu'il avait eu des tas de fractures, quand il était petit, et…

— Je me fous complètement de ce que raconte Toby.

— Arrête, s'il te plaît. Je t'ai déjà dit que j'étais désolée.

— Ce n'est pas mon pardon que tu veux, j'imagine.

Nick partit d'un petit rire cassant, cruel.

— Tu t'es déjà pardonné, il me semble, non ?

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'en prends à moi comme ça, répliqua Orla. Je te le répète, c'était un accident.

Elle versa une nouvelle rasade de gin dans son verre maculé de traces de doigts.

— Ça suffit, tu ne crois pas ? lança-t-il.

— Quoi ?

Nick saisit la bouteille de gin, qu'il secoua, agitant le reste d'alcool au fond. Un reproche dans son esprit, une tentation pour Orla.

— Si tu buvais un peu moins, tu ferais peut-être plus attention à tes enfants.

— Oh, je t'en prie. Je ne bois pas tant que ça, et certainement pas quand je suis toute seule avec eux. Franchement, c'est un coup bas, Nick.

— Ah oui ? Je trouve au contraire que tu as une sacrée descente. C'est toujours moi qui sors les poubelles le lundi matin, et celle du verre se remplit vite.

— Je t'emmerde, Nick. Tu es odieux. J'ai eu peur aussi, figure-toi. J'étais dans tous mes états.

— Ça aurait pu être bien plus grave qu'un bras cassé.

— Tu crois que je l'ignore ? Tu n'étais pas là, je te rappelle, tu n'as aucune idée de ce qui est arrivé. Je le surveillais, et puis Bridie s'est mise à pleurer, et quand je suis revenue dans la cuisine, Sam était déjà haut dans l'arbre et… J'étais loin, je ne pouvais rien faire, c'était terrifiant.

Sa voix se brisa et, durant un instant, Nick parut penaud.

— J'ai eu l'impression qu'il suivait quelqu'un, reprit Orla. Je n'en suis pas sûre, il était loin…

— Qui ? Qui aurait-il suivi ?

— Je ne sais pas.

— Et où serait passée cette personne, hein ?

Orla porta les mains à sa bouche.

— Je n'en sais rien.

— Je te l'ai dit, il faut que tu arrêtes de boire, surtout la journée, lorsque je ne suis pas là. Comment veux-tu que je te fasse confiance ? Quand je pense que tu as emmené Bridie dans ce Land Rover pourri, sans siège bébé…

— Je n'avais pas vraiment le choix, Nick. C'est toi qui me laisses ici toute la semaine sans voiture.

Nick posa la bouteille sur la table et alla chercher l'assiette de pâtes qu'Orla avait mise de côté pour lui.

— Une chance que Toby ait été là, marmonna-t-il.

— Oh, ça y est, il est rentré en grâce ?

— Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es.

— Merci beaucoup.

— Sérieux, tu te conduis de manière vraiment bizarre, depuis quelque temps. Tu es distraite, toujours de mauvaise humeur. Je comprends que tu te sentes frustrée parce que tu n'arrives plus à peindre…

Il lui avait envoyé cette petite pique avec une satisfaction qu'Orla ne manqua pas de remarquer.

— Mais tu dois faire plus attention aux enfants, poursuivit-il. C'est ton seul job, et tu le foires. Tu dors, au moins ?

— Comment ça ?

— L'autre jour, tu as dit à Helen au téléphone que tu dormais mal.

Avait-elle dit ça ? Elle ne s'en souvenait plus.

— Tu te rends compte à quel point c'est difficile de les surveiller tous les deux dans cette foutue baraque ? s'écria-t-elle. Surtout maintenant que Bridie commence à marcher. C'est impossible. Tu le saurais si tu étais là plus souvent.

— Merde, Orla, tu ne vas pas recommencer…

— Écoute, je me suis absentée peut-être trente secondes. Sam était là, à courir dans le jardin, et puis soudain je l'ai vu grimper dans cet arbre.

— Quand bien même, dit-il, avant de pincer les lèvres.

— Quoi, quand bien même ? Je n'y suis pour rien. Tout ça, c'est à cause de cette baraque. Je ne la supporte plus. On a tous changé depuis qu'on vit ici. Toi, moi et aussi les enfants.

— Et donc ? Tu veux déménager ?

Elle s'assit à table et posa les mains sur ses genoux, doigts écartés.

— Oh oui, et tu le sais. Je veux m'en aller. Pas toi ? Les trajets te pèsent, non ? Tu n'arrêtes pas de t'en plaindre.

— Il faut dire que je n'ai pas droit à un accueil des plus chaleureux quand j'arrive. Je ne me sens pas le bienvenu dans cette maison.

— Eh bien, moi, c'est ce que je ressens tout le temps. Je n'en peux plus de vivre ici…

— Ça suffit, Orla, j'en ai plus qu'assez de tes jérémiades. Oui, bien sûr, j'ai remarqué que tu n'étais plus toi-même. Somnolente la moitié du temps et ivre l'autre moitié.

Elle se mit à pleurer. Mais, alors que ses larmes étaient en général le meilleur moyen d'opérer une réconciliation, Nick resta de marbre.

— Tu ne pourrais pas te montrer un peu plus compréhensif ?

— On ne s'en ira pas, Orla. J'ai mis toutes nos économies dans cette maison. Les gosses l'adorent, mes parents aussi. Et tu m'as bien dit que Sam avait recommencé à parler, pas vrai ?

— Juste quelques mots, et ça n'a pas duré.

— C'est déjà plus qu'il n'en avait prononcé depuis longtemps. C'est bien pour ça qu'on est venus s'installer ici, non ? Pour qu'il puisse progresser. Et maintenant, tu voudrais me faire croire que ça n'a aucune importance ?

— Ce n'est même pas à moi qu'il s'adressait…

— Alors à qui, Orla ?

Elle se cacha le visage derrière ses mains.

— Lui-même, peut-être ? Je l'ignore, Nick. Tu te rappelles la comptine ? Je n'ai pas pu mettre la main sur cette cassette, alors je ne sais même pas ce que j'ai entendu. Je n'ai aucune explication. Mais Sam parle quand je ne suis pas là, j'en suis sûre, et pour moi c'est le signe de mon échec. Je ne suis pas capable de le protéger. De nous protéger.

Force lui était d'admettre que Nick avait peut-être raison, qu'elle n'avait pas été assez vigilante. Ou, du moins, qu'elle ne s'était pas concentrée sur les choses les plus importantes. Elle s'était tellement

focalisée sur les petites jambes qu'elle avait aperçues dans l'arbre, et qui avaient disparu dès qu'elle avait lâché la pierre percée, qu'elle avait négligé son fils.

Ce soir-là, lorsqu'elle tendit la main vers son mari dans l'obscurité apaisante, il lui tourna le dos. C'était pourtant toujours ainsi qu'ils étaient parvenus à se retrouver, même après la plus violente des disputes. Alors, quand il lui repoussa le bras, elle comprit qu'il la mettait à l'écart, qu'elle n'avait plus accès à lui. Elle se demanda ce que la maison allait encore lui prendre.

20
1976

Assise sur un banc dans le jardin du pub, Lydia ne se mêlait pas à la discussion de ses compagnons. Elle n'était que trop heureuse d'offrir son visage à la caresse du soleil de cette fin d'après-midi, tout en se laissant bercer par le brouhaha des conversations autour d'elle. Il était plus facile pour elle d'observer que de participer. Et elle aimait bien écouter Dot taquiner Lee ou Lee se moquer de Freddie en disant qu'il avait des idées dépassées sur le mariage.

Elle était soulagée d'avoir quitté la maison, ne serait-ce que quelques heures. Si elle n'aimait pas rester seule au Reeve quand Sara s'absentait, elle en venait à redouter le moment où celle-ci rentrerait. Les filles se rebellaient plus que jamais, Owen pleurait – les sautes d'humeur de leur mère les mettaient tous à cran. Quant à elle, elle avait peur de la salle de bains, peur des arbres dans le jardin, peur qu'il arrive quelque chose aux enfants si elle les perdait de vue un instant ou même sous sa surveillance. Elle vivait en permanence dans une angoisse encore accentuée par son inquiétude pour Philip.

Sans compter que Sara semblait la considérer désormais comme une intruse, une visiteuse indésirable qu'elle ne se rappelait pas avoir invitée. Lydia avait l'impression d'être devenue gênante pour sa patronne. Les jumelles, elles, l'ignoraient.

— OK, mais tu voudrais que ta femme travaille, toi ?

Freddie, agacé que personne ne soit d'accord avec lui, s'était exprimé d'un ton geignard.

— Putain, Fred, on n'est plus au Moyen Âge ! s'exclama Dot, exaspérée. D'ailleurs, ta mère bosse, pas vrai ?

— Et ça plaît pas à mon père, crois-moi, répliqua Freddie. Il arrête pas de se plaindre qu'on dîne toujours tard et que c'est le foutoir chez

nous.

Lee soupira.

— Ben, peut-être que ton père pourrait se décider à bosser, pour changer, dit-il. Ou que toi, tu pourrais aider ta mère. La pauvre, elle a deux crétins à la maison. Qu'est-ce qui t'empêche de préparer à manger ?

— Va te faire foutre, Lee.

Lydia, qui avait fermé les yeux, les rouvrit. Freddie croisa les bras et, les sourcils froncés, se retrancha dans un silence blessé. Dot et Lee éclatèrent de rire.

— Qu'est-ce qu'il peut raconter comme conneries, hein, Lids ? lança Dot en remuant la tête d'un air incrédule.

Lydia sourit.

— Eh bien, moi, je souhaite bonne chance à sa femme. S'il réussit à en trouver une, évidemment !

Lee s'esclaffa.

Lydia alluma une autre cigarette et regarda la fumée s'élever dans la lumière du crépuscule. En ce vendredi, le jardin du pub était rempli de touristes qui, le temps d'un week-end, avaient quitté leur vie citadine pour venir respirer le bon air de la côte du Dorset. Elle se demanda ce que faisait Danny à Londres. Elle n'avait pas réessayé de l'appeler depuis que Dot lui avait dit qu'elle se raccrochait à quelque chose qui n'existait pas. Et il n'avait pas cherché à la joindre non plus, ni par téléphone ni par lettre. Le papier sur lequel elle avait noté son adresse était sans doute déjà à la poubelle ou recouvert d'affichettes pour des concerts et de tracts politiques. Elle se demanda comment il avait pu rester si longtemps avec elle.

— Lydia ?

Sara venait d'apparaître dans le jardin. Elle s'approcha de leur table, les mains tendues. Le bouton de sa braguette était défait, un détail qui se graverait pour toujours dans la mémoire de Lydia. Une grosse tache brune, de thé ou de café, s'étalait sur son chemisier, dont un pan était sorti de son pantalon.

— Oh, bonsoir, dit Lydia. Vous voulez boire quelque chose ? Les filles sont avec vous ?

Elle jeta un coup d'œil derrière sa patronne, s'attendant à voir les jumelles. Mais elles n'étaient pas là.

— Lydia…

Soudain, Sara trébucha et atterrit à quatre pattes sur l'herbe. Quelques clients se retournèrent brièvement avant de reprendre le fil de leur conversation.

— Merde.

Déjà, Lee se levait pour aller aider Sara à se redresser.

Dot le rejoignit.

— Ça va, madame Robinson ? Où sont les enfants ?

— Lydia…

Appuyée contre Lee, le visage empourpré, Sara paraissait ivre. Lee lui passa un bras autour des épaules.

— Sara ? Il y a un problème ? demanda Lydia, qui écrasa son mégot sous son talon.

Freddie s'adressa à Dot :

— C'est elle, ta patronne ? Ben dis donc, elle en tient une bonne !

Sara se laissa choir sur le banc et attrapa les mains de Lydia.

— C'est… c'est Philip, hoqueta-t-elle. Il est mort.

— Quoi ? s'écria Lydia. Mais ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle se trompe, c'est une erreur, songea-t-elle.

Dot porta une main à sa bouche.

— Oh putain…

— L'hôpital a téléphoné, reprit Sara. Il faut que j'y aille tout de suite.

Elle saisit le gin tonic de Lydia, auquel celle-ci n'avait presque pas touché, et le vida d'un trait.

— Mais il allait mieux…, dit Lydia, en plein désarroi.

— Non, non…

Sara se tassa sur elle-même et appuya ses poings sur ses côtes.

— La pneumonie a dégénéré en sepsis. Les médecins ne le savaient pas, ils s'en sont aperçus trop tard…

Un sanglot sec lui échappa.

— OK, attendez…, commença Lydia, qui leva une main vers son front. Où sont les enfants ?

— À la maison. Je dois aller à l'hôpital.

— Vous les avez laissés tout seuls ?

Sara gémit.

— Bon, intervint Lee. Lydia ? Sara ne peut pas conduire dans cet état, c'est évident. Il va falloir que tu l'emmènes. Où est-il, cet

hôpital ?

— À Poole, chuchota Lydia.

— Tu sais y aller ?

Elle fit non de la tête.

— Merde. OK. Dot, tu prends le volant et tu accompagnes Sara à l'hôpital. Moi, je reconduis Lydia au Reeve.

Les jumelles l'attendaient devant les portes d'entrée. Tabitha portait Owen, et Lydia n'eut qu'à le regarder pour savoir qu'il avait besoin d'être changé. Toujours au volant, Lee lui fit au revoir de la main puis reprit la route de la colline.

— On a faim, se plaignit Clover. Où est maman ?

Lydia pénétra dans le vestibule, suivie par les jumelles.

— À l'hôpital, répondit-elle en montant vers la nursery.

— Elle est partie voir Philip ?

Lydia allongea le bébé sur la table à langer, puis saisit le flacon de talc, une couche propre et le tube de crème.

— Vous n'avez pas mangé ?

— Non, répondit Clover, qui fit la grimace devant la couche souillée de son frère.

Tabitha saisit le mouton en peluche miteux dans le berceau puis le reposa.

— OK, dit Lydia, je vais vous donner quelque chose.

Les filles redescendirent avec elle dans la cuisine, où elle ouvrit le frigo pour y prendre tout ce qui lui tombait sous la main. Les jumelles, manifestement conscientes que quelque chose clochait, s'assirent à table sans broncher. Lydia plaça devant elles une moitié de tourte au porc, du fromage, des tranches de jambon. Et aussi deux œufs durs, dont le blanc avait légèrement verdi.

— Mangez ce que vous voulez.

— On peut avoir des toasts avec de la confiture ?

Lydia mit deux tranches de pain de mie dans le grille-pain. Le revêtement imitation bois collé sur la façade de l'appareil commençait à se détacher. Elle le gratta avec son ongle.

Philip, son Philip… Elle l'imagina sur son lit d'hôpital, pâle comme un linge dans une chambre blanche. Puis suffocant, la peau bleuie, essayant désespérément d'aspirer une goulée d'air.

La maison était plongée dans le noir et Lydia attendait. Elle avait vu le soleil sombrer derrière l'orangerie puis la lune se lever derrière la fenêtre du petit salon. Les filles et Owen étaient couchés.

Sara n'était toujours pas revenue. Dot passerait-elle la nuit avec eux ? Lydia le souhaitait plus que tout. À l'idée de se retrouver seule avec Sara et les trois enfants après ce qui venait de se produire, elle avait l'estomac noué. Ce serait encore plus terrible que pour Doug, elle le savait. De toutes ses forces, elle luttait contre les larmes.

Comment Sara avait-elle pu laisser les petits ? se demanda-t-elle. Les jumelles, passe encore. Mais leur confier Owen, c'était incompréhensible. Il aurait pu arriver n'importe quoi. Lydia frissonna sur le canapé.

Des branches de glycine tapaient contre la fenêtre du grand salon. Le frigo se mit à bourdonner, puis le bruit s'arrêta.

Ne pense pas aux coups entendus dans la chambre de Tabitha. Ne pense pas à la bille, ni aux piétinements, ni à l'enfant qui n'a pas sa place ici, ni à tout ce qui ne va pas dans cette maison de malheur. Les filles et Owen n'ont plus que toi.

Soudain, le bébé se mit à crier à l'étage. Lydia, assise sur le canapé, avait les jambes raides. Il faisait peut-être un cauchemar, se dit-elle. Avec un peu de chance, il s'arrêterait de pleurer.

De fait, au bout d'environ une minute, le silence finit par revenir. Alors seulement, Lydia se leva et s'engagea dans l'escalier. La lune brillait au-dessus de la coupole de verre, mais les couloirs étaient sombres.

Au premier, Lydia vit que la porte de la chambre de Sara était ouverte. À l'intérieur, la lueur argentée de la lune qui pénétrait par les fenêtres dont les rideaux n'étaient pas tirés lui révéla un lit défait aux draps entortillés et plusieurs pulls jetés sur le matelas.

Elle décida de remettre un peu d'ordre en prévision du retour de sa patronne. Elle éclaira, refit le lit et lissa la courtepointe. Puis elle replia les pulls et les rangea dans la commode en acajou, sur laquelle étaient posées des photos encadrées de tous les enfants et un grand portrait de Sara et Doug le jour de leur mariage. Sara portait une robe longue à col montant en mousseline ivoire. Elle n'avait pas mis de voile, juste un bandeau orné de fleurs en soie. Dans l'angle inférieur de l'image, sur le bas de la robe, Doug avait écrit d'une main ferme « Ma femme et moi » en lettres rondes. Lydia évita de regarder la

photo de baptême de Philip.

Alors qu'elle tirait les rideaux devant les deux fenêtres, elle jeta un coup d'œil au jardin en contrebas, dont le fond allait se perdre dans l'obscurité qui avait envahi les champs de blé. L'étang miroitait sous la lune, l'herbe ondoyait et soupirait. Quand Owen gémit de nouveau, Lydia tourna la poignée de la porte qui donnait sur le passage de la nursery.

L'autre battant, au bout, était ouvert. Elle s'avança vers la pièce éclairée par la lumière provenant du couloir. Elle ne voyait pas Owen dans son berceau, mais elle l'entendait remuer sur son matelas. Son mouton en peluche était par terre.

Elle se figea. Une femme se tenait dans la pénombre, penchée vers le bébé. Elle portait un jean d'homme. Ses longs cheveux, plus clairs que ceux de Sara, lui dissimulaient le visage. C'était l'inconnue qu'elle avait aperçue en remontant de la plage.

— Qui êtes-vous ?

La femme se redressa, baissa les yeux vers Owen, puis se détourna et sortit de la nursery.

— Elle dort encore ?

Dot vida dans l'évier le reste de thé qui avait refroidi puis attrapa la bouilloire pour la remplir.

Lydia alla jeter les pelures d'orange et les miettes du petit déjeuner dans le composteur en émail.

— Je crois, répondit-elle. Je ne l'ai pas entendue se lever. Même pas aller aux toilettes.

Trois jours s'étaient écoulés – les plus terribles que Lydia ait connus de toute sa vie – et Sara n'avait toujours pas quitté son lit. Dot venait quotidiennement, arrivait plus tôt le matin et partait plus tard le soir, et Lydia lui en était reconnaissante. Elle n'avait pas pleuré, pas une fois. Elle ne pouvait pas. Qui s'occuperait des enfants si elle se laissait abattre par le chagrin ? Owen avait besoin d'elle, les jumelles aussi. Les filles n'avaient pas revu leur mère depuis son retour. Lydia lui apportait ses repas dans sa chambre, dont elle ouvrait les fenêtres pour laisser entrer l'air frais. Sara n'avait même pas enlevé la tenue qu'elle portait à l'hôpital ce soir-là, et la pièce empestait.

La nuit, Owen pleurait pendant des heures. Il devait sentir que sa mère s'effondrait, et il sanglotait et se débattait dans ses bras jusqu'au

moment où elle renonçait et le recouchait dans son berceau, le laissant épuisé et en larmes. Parfois, Lydia se rendait dans la nursery après le passage de Sara et le berçait pour le rendormir. Il lui arrivait aussi de ne pas intervenir.

Il était encore tellement lié à Sara, tellement dépendant d'elle à un niveau fondamental, que Lydia n'éprouvait pas la même tendresse pour lui que pour les autres. Il était comme un jeune animal pour elle. Elle l'aimait, bien sûr, mais avec un certain recul. Elle aimait son odeur de bébé et son visage joufflu, mais c'était à Philip qu'elle était attachée. Les jumelles se suffisaient à elles-mêmes, Owen était l'enfant de Sara et Philip était le sien.

Du moins était-ce ainsi que Lydia voyait les choses.

— Une date a été fixée, pour l'enterrement ? lui demanda Dot.

Lydia rinça ses doigts collants sous le robinet.

— Non. Sara a rendez-vous demain avec le directeur du funérarium. Dans une semaine, peut-être ?

Ce serait le second enterrement pour elle, et aussi pour Tabitha et Clover.

— Dot ?

— Mmm ? fit l'intéressée en se penchant pour mettre des petits pains dans le four.

— J'ai encore vu quelque chose.

— Oh, bon sang…

— Je sais, je sais. Désolée.

— Ce n'est pas ta faute, c'est juste… trop bizarre, c'est tout. Tu crois qu'il se passe quoi exactement ? C'est ce que je n'arrive pas à m'expliquer.

Lydia s'adossa à l'évier et perçut la fraîcheur de l'émail à travers son chemisier.

— C'était le soir où tu as conduit Sara à l'hôpital.

— Et ? Vas-y, je t'écoute, dit Dot, qui récupéra dans sa paume la farine tombée sur la table.

— J'ai couché les enfants et après je vous ai attendues pendant des heures.

Il était près de minuit quand les deux femmes étaient rentrées. Dot était vidée et Sara dans un état quasi catatonique.

— Mon Dieu oui, quelle nuit épouvantable…

— Alors, voilà, j'étais dans le salon quand j'ai entendu Owen

pleurer. Je suis montée voir ce qui se passait, et il y avait une femme dans sa chambre, à côté de son berceau.

— Quoi ? Qui ?

— Sur le coup, j'ai cru que c'était Sara, mais je me suis vite rendu compte que ce n'était pas elle. Elle ne m'a pas répondu quand je lui ai demandé qui elle était. Elle a encore regardé Owen quelques instants, avant de quitter la nursery. Et lorsque je suis sortie à mon tour dans le couloir, il n'y avait personne.

— Merde…

— Tu te rappelles, quand on est revenus de la plage ? Je t'ai dit que j'avais aperçu quelqu'un derrière la fenêtre. Et que j'avais entendu des trucs bizarres avant, une voix qui chantait à l'étage. Et il y a aussi ce gosse qui joue quelquefois avec les jumelles. Un petit garçon. Je ne sais pas d'où il vient. OK, ça paraît insensé, mais c'est trop pour moi, je ne veux plus affronter ça. J'ai l'impression qu'on n'est pas en sécurité ici. Et maintenant que Philip est…

Sa voix s'étrangla.

— J'ai essayé d'en parler à Sara, ajouta-t-elle, mais elle ne m'a pas prise au sérieux. Qu'est-ce que je peux faire ?

Dot se mordilla la lèvre puis considéra ses ongles.

— Écoute, j'ai tout répété à ma mère – tout ce que tu m'as dit, y compris pour la bille – et elle est du même avis que Freddie : pour elle, le Reeve est…

— Hanté, c'est ça ?

Le seul fait de prononcer le mot à voix haute soulagea Lydia.

— Je n'aurais pas présenté les choses comme ça.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit exactement ?

— Juste que la maison a mauvaise réputation. Avant, les gens racontaient qu'elle était construite sur un passage, ici même, au sommet de la falaise. Un lieu à part, quoi.

Dot soupira.

— Ma mère est très superstitieuse, tu comprends ? Elle croit à toutes sortes de trucs, comme beaucoup de gens dans le coin. Il y a des tas d'histoires qui circulent, sur les fées, par exemple et…

Ce fut plus fort qu'elle, Lydia éclata de rire – un son que personne n'avait entendu depuis des jours. Dot lui jeta un coup d'œil surpris.

— Des fées, Dot ? Des putains de fées ?

— Je ne te parle pas de bonnes fées, là. Pas comme dans les films

pour gosses. D'après ma mère, ce sont des esprits malfaisants, qui font tourner le lait, volent les enfants…

Lydia commençait à avoir mal au ventre à force de rire. Elle s'obligea à avaler sa salive.

— OK, des fées et un passage.

Elle se sentit soudain étrangement coupée de la réalité.

— Je t'ai déjà parlé de la fête de Midsummer, qui a lieu ici chaque année pour le solstice d'été, reprit Dot. En fait, c'est censé être l'époque où il est possible de passer d'un monde à l'autre. Sauf que dans certains endroits, comme le Reeve, c'est possible tout le temps. Bon, j'imagine que ce genre de croyance s'est un peu perdu, aujourd'hui, mais on a gardé la fête. Et d'après ma mère, il existe différents moyens de se protéger des fées.

Elle leva la tête.

— C'est peut-être ça que tu as vu.

— Quoi ? Une fée ?

— Pourquoi pas ?

— Elle n'avait pas l'air d'une fée, Dot, mais d'une femme normale. D'un être humain.

Une image d'ailes de gaze rose maintenues par du fil de fer traversa l'esprit de Lydia.

— Je ne sais pas trop à quoi elles sont supposées ressembler, après tout, répliqua Dot. Peut-être qu'elles sont comme toi et moi.

— Mais qu'est-ce qu'il faut faire, à ton avis ? Je dois protéger les enfants. Je n'ai pas su protéger Philip, je n'ai pas…

Lydia s'interrompit, la gorge nouée par le chagrin.

— Ne t'inquiète pas, je vais t'aider, déclara Dot.

Elle donna ses instructions à Lydia, qui alla chercher son nécessaire de couture : aiguilles, bobines de fil, boutons dépareillés, rubans, rouleaux d'étiquettes avec le prénom des jumelles et petits ciseaux ronds brillants, décorés de fleurs en relief.

Son amie la prit par la main et l'entraîna dans l'escalier. Quand elles passèrent devant la chambre de Sara, Dot posa un doigt sur ses lèvres.

Un mobile, qui avait été celui de Philip, était accroché au-dessus du berceau d'Owen. Des formes en bois peintes aux couleurs de l'arc-en-ciel y étaient suspendues : des étoiles, des nuages, une grosse lune jaune. Dot choisit un ruban en satin orange dans la trousse de Lydia, y

attacha les ciseaux et noua l'autre extrémité sur le support du mobile.

— Et s'ils tombent sur lui ? s'inquiéta Lydia.

Dot tira sur le ruban. Il tenait bon.

— Aucun risque, affirma-t-elle. C'est pour le protéger, comme une sorte de talisman. C'est ce que ma mère a dit, en tout cas. C'est bien là que tu as vu cette femme, pas vrai ? Elles n'aiment pas le métal.

— Qui ? Les fées ?

Lydia ne put s'empêcher de sourire.

Dot croisa les bras.

— Bon, écoute, c'est toi qui vois des trucs bizarres, non ? Alors, tu veux que je t'aide ou pas ?

Plus tard ce soir-là, quand Lydia coucha Owen dans la maison endeuillée, elle effleura les ciseaux et les regarda tournoyer au bout du ruban. Le bébé leva les mains vers les formes du mobile en babillant joyeusement.

Alors qu'elle se dirigeait vers sa propre chambre, elle s'arrêta devant la porte de Sara et approcha son oreille du battant. Elle pensait percevoir des pleurs étouffés ou peut-être juste le silence. Mais, à sa grande surprise, elle entendit Sara parler à voix basse, d'un ton pressant.

— Je ne peux pas. Non, je ne peux pas les abandonner. Ne m'y forcez pas. Je vous en prie. Laissez-moi vous aimer.

Puis elle se tut, et il n'y eut plus que la douce mélopée de son chagrin.

21
2018

— Allô, Orla ?

— Helen !

Orla repoussa d'un coup de hanche la porte du frigo. Elle y avait pris une bouteille de vin qu'elle emporta jusqu'au canapé.

— Tu ne peux pas savoir à quel point ça me fait plaisir d'entendre ta voix.

— Je voulais avoir des nouvelles, savoir comment tu allais.

— Oh, ça va, affirma Orla. Très bien, même.

Elle ôta le bouchon avec ses dents et but au goulot.

Helen éclata de rire.

— Tu t'offres un petit remontant ? C'est quoi, du gin ?

— Non, du vin. Je me calme un peu sur les alcools forts.

— Les gosses sont au lit ?

— Oui, je me fais une petite soirée sympa en tête à tête avec ma bouteille.

— Nick n'est pas là ?

— Eh non.

— Il m'a envoyé un message.

Dans le silence qui suivit, Orla entendit la respiration de son amie.

— Il m'a dit que… que tu n'étais plus toi-même, reprit Helen. Tu es sûre que ça va ?

Orla sourit.

— En fait, non. Pas du tout.

— Pardon ?

— C'est la maison, elle m'en veut, déclara Orla en portant de nouveau la bouteille à ses lèvres.

— Sérieusement…

— Quoi, Helen ? Sérieusement quoi ? Sam n'est plus le même, tu sais qu'il s'est blessé. Mon pauvre petit bonhomme. Et Nick a raison, même si c'est un vrai connard pour t'avoir envoyé un SMS. Je ne dors plus et je suis incapable de protéger mes enfants.

— Si c'est à cause de ce que je t'ai raconté, sur l'histoire de…

— Non, ce n'est pas ça.

— Les gosses qui ont des accidents, ça arrive, Orla. Et Sam va bien, non ? Je ne vois pas ce qui te perturbe à ce point.

Helen paraissait désemparée, et Orla s'apitoya brièvement sur elle, mais beaucoup moins qu'elle ne s'apitoyait sur son propre sort.

— Je vois des choses, Helen. Et j'entends des choses.

— Quoi ?

— Une voix, dans le babyphone de Bridie.

— Ce n'était pas la radio ?

— Non. C'était une personne.

— Ah. Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Un mot : « Oui. » C'est tout.

Silence à l'autre bout de la ligne.

— Helen ?

— Franchement, ça pourrait être n'importe quoi. Des parasites, ou même Bridie…

— Possible. Mais tu sais, Nick aussi déteste cette maison, je le sens. Il prétend qu'il s'y plaît, parce qu'il ne peut pas supporter d'avoir fait une erreur. Et au lieu d'admettre qu'il a pris une mauvaise décision, il s'en va. Il s'en va tout le temps.

— Écoute, Orla, pourquoi tu ne viendrais pas passer le week-end chez moi ? Avec les enfants, bien sûr.

Orla, qui commençait à être ivre, fit non de la tête, même si son amie ne pouvait pas la voir.

— Non, mais merci pour la proposition, répondit-elle. Il faut que je reste ici, je dois travailler. Si je travaille, je parviendrai peut-être à comprendre.

— À comprendre quoi ?

— Tout.

— Je ne te suis pas. Tu ne veux vraiment pas partir quelques jours ?

Une bouffée d'angoisse noua la gorge d'Orla.

— Ce serait encore pire, bien pire, de partir et d'être obligée de

revenir. Je ne pourrais pas le supporter. Si on part, il n'y aura pas de retour possible. Si je m'en vais, c'est pour toujours.

Orla rêva de nouveau du jardin. Le magnolia l'enveloppait de ses branches chargées de grosses fleurs – des corolles crème soyeuses qui lui bouchaient la vue et l'empêchaient de retrouver le chemin du Reeve. Elle devait se débattre avec la dernière énergie pour se dégager de la végétation. Et quand elle approchait enfin de la maison qui se dressait, menaçante, sur une vaste étendue de pelouse noire, elle s'apercevait que celle-ci était vide, et qu'elle-même était seule.

Elle se réveilla des heures plus tard, désorientée.

Un bébé pleure…

Des petits cris se faisaient entendre dans le passage de la nursery. Orla se tourna vers le mur, mais en vain. Impossible d'échapper à ce son.

Encore tout ensommeillée, elle s'assit. Les pleurs lui parvenaient toujours.

La porte donnant sur le passage était ouverte, telle une gueule noire béante. Quand Orla se leva pour aller la refermer, elle s'aperçut que la petite cale en bois avait glissé de sous le battant et se trouvait désormais plus loin dans la pièce. Au bout du passage, elle distingua un rectangle gris. La deuxième porte, celle qui était coincée ou verrouillée depuis leur arrivée, était largement écartée.

Orla s'appuya contre l'encadrement en écoutant les sanglots de sa fille. Bridie la réclamait, avait besoin d'elle… Elle éclaira le passage, mais l'unique ampoule nue ne fit qu'accentuer l'ombre de l'ouverture devant elle. Seuls quelques pas la séparaient de son enfant.

Les pleurs s'atténuèrent quand elle avança. Parvenue dans la nursery, elle n'entendit plus rien. La pièce était silencieuse et la fillette dans son berceau dormait profondément. Il n'y avait aucune trace de larmes sur ses joues roses, aucun signe d'agitation.

Orla l'effleura d'une main tremblante. Comment était-ce possible ? Elle alluma toutes les lampes dans la nursery, puis dans sa propre chambre, et retourna chercher sa fille pour la coucher dans son lit. Elle coinça ensuite des cales sous chacune des portes du passage.

Bridie blottie contre sa jambe, elle resta longtemps éveillée, adossée aux oreillers, à regarder tour à tour la porte de sa chambre et celle du passage. Tendue, exténuée, elle était à l'écoute du moindre

son. Mais, à part le gargouillement d'une canalisation de temps à autre ou le craquement d'une poutre, tout était calme.

« Il n'y a rien à voir ici », lui disait la maison. Orla n'était cependant pas dupe de ce mensonge.

Au matin, la délivrance.

Orla fut réveillée par les sifflements du vent. Elle s'était endormie assise, et elle grimaça en étirant sa nuque et ses épaules endolories. Bridie avait pleuré pendant la nuit, et elle-même, impuissante, avait fini par se boucher les oreilles.

Elle ôta la première cale, puis s'engagea dans le passage. La deuxième porte, toujours ouverte, lui révéla une pièce vide. Elle referma le battant à plusieurs reprises, sans parvenir à le coincer. Elle repensa à toutes ces fois où elle avait essayé de le forcer, où elle avait secoué en vain la poignée. L'image d'une main spectrale qui la tournait dans le noir, pendant qu'elle-même était assoupie, lui traversa l'esprit.

Elle alla remettre Bridie dans son berceau puis descendit et se dirigea vers la cuisine, éclairant les lampes sur son passage. Aucun son ne lui parvenait de la chambre de Sam. Il devait toujours dormir.

Ce fut seulement en le découvrant assis à la table de la cuisine qu'elle se rendit compte qu'il était tard – bien plus tard qu'elle ne l'avait cru : c'était presque l'heure du déjeuner. Installé sur une chaise, Sam balançait ses jambes dans le vide en regardant le jardin d'un air concentré.

— Oh, Sam, mon bébé, je suis désolée ! Ça va ? Qu'est-ce que tu fais ?

Elle était prise de nausée à l'idée de l'avoir laissé tout seul dans la maison. C'était une négligence impardonnable. Elle s'était promis de mieux veiller sur lui, d'être une meilleure mère, mais le Reeve lui avait volé son sommeil et l'avait aveuglée. Elle tremblait quand elle serra son fils contre elle, le nez dans ses cheveux sales. Elle tira sur la veste de pyjama qui découvrait le ventre du petit garçon. Il lui montra les biscuits éparpillés sur la table.

— C'est ce que tu as mangé pour ton petit déjeuner ? D'accord, pour une fois, ce n'est pas grave. Mais pourquoi ne m'as-tu pas réveillée ?

Sam fronça les sourcils. *J'ai essayé.*

Orla imagina son fils silencieux debout près d'elle, la regardant dormir. Elle l'aurait senti, non, s'il avait tenté de la réveiller ? Elle avait toujours eu le sommeil léger. Elle se représenta l'enfant dans la pénombre, qui l'écoutait respirer, tendait la main vers elle et la réclamait alors qu'elle était plongée dans ses rêves – inaccessible.

Ils s'adaptèrent au rythme ralenti de l'été.

Le beau temps incitait à la joie, mais Orla ne trouvait pas l'apaisement. Si elle essayait de peindre pour tenter de comprendre la maison et cet espace dans lequel elle était condamnée à vivre, la présence de Sam, qui l'observait, la troublait. Quand elle préparait le déjeuner, il venait se poster près de sa hanche et pointait le doigt vers le ciel, le soleil. Le jour où elle le vit arriver avec ses lunettes de natation sur les yeux – bravache, exigeant –, elle céda.

— D'accord, tu as gagné ! On ira après le déjeuner, d'accord ?

Bridie, sensible à la soudaine gaieté de sa mère, se balança dans sa chaise haute. Au moins, ses enfants pouvaient compter sur elle, songea Orla, quand elle-même n'avait personne. Nick ne lui avait pas téléphoné depuis qu'il était parti la veille, se bornant à lui envoyer quelques SMS certes laconiques, mais dans lesquels il se préoccupait tout de même de son bien-être.

En partant, Orla, chargée de sacs contenant serviettes de bain, goûter, pelles et seaux, se retourna pour regarder la maison. Sam s'était déjà élancé sur le chemin de la falaise tandis que Bridie, furieuse d'être emprisonnée dans le porte-bébé, donnait des coups de pied.

Les hautes fenêtres brillaient comme des miroirs. Il lui sembla cependant distinguer une ombre derrière celle au-dessus du grand salon. Mais déjà, elle avait disparu. Orla reporta son attention sur le large.

Arrivée sur la plage, elle installa Bridie sur une serviette puis planta un parasol près d'elle. Sam s'avança aussitôt jusqu'au bord de l'eau, où il s'arrêta, comme elle le lui avait bien recommandé à maintes reprises. Elle lui gonfla ses brassards puis l'appela. Il n'avait plus son plâtre, et la peau était pâle et sèche sur son bras blessé, qui semblait appartenir à un autre enfant.

En le déshabillant, elle remarqua les os saillants de ses hanches et la façon dont ses côtes se dessinaient sur son buste étroit. Il se dégagea

du t-shirt devenu trop grand pour lui en quelques semaines et, impatient, fit un geste vers la mer.

— Oui, on y va, laisse-moi juste une petite minute.

Elle lui saisit le menton entre deux doigts et lui inclina la tête en avant et en arrière pour le faire rire. Bridie tenta d'ôter son chapeau de soleil, manifestement agacée par l'élastique qui s'enfonçait dans les plis de son cou, puis entreprit de ramper vers le sable. Orla la tira par les chevilles.

Après l'avoir calée sur sa hanche, elle prit Sam par la main et s'approcha de l'eau. Il s'empressa de sauter dans les vagues, faisant jaillir des gerbes de gouttelettes. Orla s'immergea jusqu'aux genoux et éclaboussa Bridie, qui poussa des cris stridents. Sam, radieux, s'aventura un peu plus loin. Ses cheveux bruns brillaient et Orla distinguait ses petits pieds blancs sur le fond sableux. L'air sentait le poisson, les algues, le sel. C'était si agréable d'avoir quitté la maison, songea-t-elle. Il lui semblait qu'ils étaient tous délivrés d'un poids immense, dont ils n'avaient pas eu conscience à l'intérieur. Orla se sentait enfin en sécurité loin de ces fenêtres.

Ils retournèrent s'asseoir sur leurs serviettes pleines de sable et s'essuyèrent les pieds. Les joues rouges, Bridie s'endormit aussitôt sur le dos. Orla ôta les brassards de Sam.

— Bon, je vais rester un moment ici avec ta sœur. Toi, tu ne vas pas dans l'eau sans moi, c'est bien compris ?

Elle ébouriffa les cheveux mouillés du garçonnet. Il avait l'air mutin, mais il hocha la tête et emporta son seau un peu plus loin.

Orla s'allongea à côté de sa fille et ferma les yeux sous le ciel bleu dur. De temps à autre, elle roulait sur le flanc pour jeter un coup d'œil à Sam, bien occupé sur le sable. Le vrombissement d'un avion se faisait entendre au loin, à peine plus sonore qu'un bourdonnement d'insecte.

Au large, le ciel et la mer ne formaient plus qu'une seule surface miroitante, si bien qu'Orla distinguait à peine la ligne d'horizon. À l'intérieur des terres, des nuages blancs, descendus des collines, s'étaient amoncelés au-dessus des champs et du village. Ils s'arrêtaient à la limite de la baie, où ils formaient une ligne bien marquée. Orla admirait tour à tour l'eau scintillante et le littoral dans l'ombre.

Devant, une étendue dégagée, une seule voie possible, l'absence de doute. Le ciel était limpide. Derrière, un banc de nuages arrivé

subrepticement. Il lui vint à l'esprit que la chance, dans la vie, dépendait pour beaucoup de la direction vers laquelle on était tourné à un moment donné.

Quand elle se réveilla, la mer tenait toujours les nuages à distance, mais la luminosité avait baissé. Elle sentit la fraîcheur sur ses jambes, sous l'ombre du parasol, mais sa main et son bras, qui reposaient à côté de sa serviette, avaient rougi. Bridie dormait près d'elle. Et Sam, qui creusait le sable avec tant de vigueur la dernière fois qu'elle l'avait vu – elle n'avait sûrement pas fermé les yeux plus de cinq minutes –, n'était plus sur la dune. Il ne restait que son seau, ses brassards dégonflés et son château de sable branlant, déjà érodé par le vent.

Elle s'assit, encore ensommeillée, et balaya la plage du regard.

Sam, immergé jusqu'au cou, gesticulait joyeusement vers elle, sous un petit arc-en-ciel à peine esquissé. Orla se releva d'un bond, projetant du sable sur Bridie, qui ne se réveilla pas. Au moment où elle s'élançait, elle vit la tête de son fils disparaître sous la surface. Elle repensa à l'image de la plume blanche quand il était tombé de l'arbre.

Il n'était toujours pas remonté lorsqu'elle atteignit la mer. Elle y entra avec l'impression d'avoir les jambes raides, pesantes. Les vagues lui arrivèrent bientôt à la poitrine, mais elle ne le voyait toujours pas, et elle avançait si lentement… Au milieu de cette étendue mouvante, brutale, elle était insignifiante.

Sam reparut soudain, environ cinq mètres plus loin, puis coula de nouveau sans un son. Orla se mit à nager vers lui, but la tasse et eut un haut-le-cœur. Puis elle plongea les bras sous l'eau, cherchant frénétiquement son enfant.

Lorsqu'elle le sentit enfin sous ses doigts, elle eut l'impression d'accoucher encore une fois. Le soulagement, l'affolement, tout se mélangeait en elle tandis qu'elle attirait le petit corps contre le sien. Elle le ramena à la surface en même temps que la peur en elle enflait, puis déferlait comme un rouleau et la submergeait.

Sur la plage, Bridie hurlait. Orla sortit de l'eau en titubant, Sam serré contre sa hanche. Il toussait et hoquetait, mais elle l'ignora. Il était vivant, c'était tout ce qui comptait, et elle écumait de rage. Elle le relâcha sur le sable et l'abandonna à quatre pattes, en train de cracher entre ses mains. La pierre percée se balança sur sa poitrine quand elle se laissa tomber à genoux près de sa fille. Le cuir mouillé du lien lui irritait la peau. Alice lui avait assuré que ce collier les

protégerait, mais il n'y avait rien à en attendre. Personne ne pouvait l'aider. En cet instant, Orla haïssait cette pierre et ce qu'elle représentait : la superstition, la crainte, une distorsion de la réalité.

Elle fourra chapeaux, pelles et boîtes Tupperware dans les sacs et, d'un coup de pied, déterra le parasol. Bridie, assise sur sa serviette, ouvrait de grands yeux devant la frénésie de sa mère. Quand Sam apparut à côté d'elle, Orla ne le regarda pas.

Il lui effleura la jambe. *Je regrette*.

— Je te l'avais dit, non ? Tu ne devais pas entrer dans l'eau sans moi. C'est la mer, Sam, pas une pataugeoire. Tu aurais pu te noyer. Tu aurais pu mourir !

Un spasme lui contracta l'estomac et elle se pencha pour cracher un mélange d'eau salée et de bile.

La mine de Sam s'allongea, les coins de sa bouche s'affaissèrent et il ferma les yeux pour lutter contre les larmes.

Le seau abandonné finirait par blanchir et se fendiller sous le soleil avant d'être englouti par le sable de la dune. Sa petite anse rouge se détacherait d'un côté et resterait dressée comme une pince de crabe.

Sam, honteux, ne parlerait jamais de l'incident et Orla non plus. Elle ne pouvait supporter l'idée d'un nouvel échec. Lasse de ne pas être à la hauteur de son rôle de mère, elle ressasserait l'injustice de la situation, qui avait voulu qu'elle frôle la catastrophe juste parce qu'elle s'était endormie pendant… peut-être cinq minutes ? Elle choisirait de ne pas prendre en compte l'angle du soleil à son réveil, plus bas dans le ciel, ni le retour de la marée, et de se raccrocher à ces « cinq minutes, seulement cinq minutes » comme à un filin pour ne pas sombrer dans la folie.

Ils remontent à présent tous les trois le chemin de la falaise, comme une famille modèle. Mère, fille, fils, dans la lumière éclatante de l'après-midi. Sam coiffé de son chapeau bleu, Bridie en blanc, agitant gaiement ses petits poings, et Orla dans sa robe jaune, les pieds couverts de poussière, traînant son désespoir dans son sillage. Ils avancent sur ce sentier bordé de joncs et parsemé de petits cailloux chauds, au-dessus duquel voltigent des papillons, vers cette maison qui les entrave et les retient.

Puis les lourds battants se referment après leur passage et les arbres du jardin tendent leurs branches vers eux comme pour les enlacer. Il n'y a pas de répit, pas de départ possible. Même dans la mer, là où le monde scintille, la maison est avec eux, parce qu'ils en font partie. Où qu'ils aillent, ils la portent en eux. Ses fenêtres les observent toujours.

Décomposition

« *Hush-a-bye, lie still and sleep,*
It grieves me sore to see thee weep,
For when thou weep'st thou wearies me,
Hush-a-bye, lie still and bye. »

« Chut, calme-toi et dors,
Ça me fend le cœur de te voir pleurer,
Car quand tu pleures je m'inquiète,
Chut, calme-toi et bonne nuit. »

Comptine anglaise traditionnelle

22
2018

Imaginez un fil de coton, vert pâle ou peut-être jaune. Le genre de fil dont on se sert pour recoudre un bouton, repriser une déchirure, rapprocher deux bords déchiquetés. Doux, presque invisible – caché. Un fil qui lie et resserre. Un flux ténu, pareil à une petite veine, fine mais vitale – une parmi toutes celles qui constituent un corps.

Et maintenant, imaginez que ce fil se prolonge au-delà du corps, des ongles, des cheveux, vivant sans vraiment l'être, vibrant de cette même électricité qui fait communiquer les cellules et active les synapses d'un cerveau.

Nous sommes bien plus que nous-mêmes. Nos fils se dévident dans le monde, se déroulent à la fois devant et derrière nous. Nous sommes reliés au passé comme nous le sommes à l'avenir. Nous sommes le nœud coulissant au milieu d'un cordon tendu entre hier et aujourd'hui, qui nous rattache autant à ce qui n'est pas encore arrivé qu'à ce qui ne peut pas être changé.

Bridie, piégée dans sa chaise haute à la cuisine, s'égosillait, sa bouche grande ouverte évoquant le bec d'un oisillon affamé, et se cambrait pour tenter de se dégager du harnais qui la maintenait. Deux croûtes de pain durcies et rances étaient posées sur sa tablette. Son petit visage était écarlate et elle n'avait presque plus de voix à force de crier. Une pénombre couleur lavande avait envahi la maison, et les rideaux ouverts du grand salon se soulevaient mollement au gré de la brise nocturne.

Orla considéra sa fille. Elles étaient ensemble dans cette pièce depuis des heures, la fillette s'agitait de plus en plus et Orla se sentait aussi fatiguée et excédée qu'elle. De guerre lasse, elle se leva et sortit

de la cuisine pour ne plus l'entendre. Bridie finirait bien par se calmer…

Sam était assis dans l'escalier. Il ne portait qu'un short et ses lunettes de natation. Orla, qui voulait se réfugier dans son atelier, lui dit en passant :

— Je ne peux pas t'emmener nager maintenant, Sam. Il est presque l'heure d'aller au lit. Va plutôt jouer avec ta sœur.

Lorsque Nick rentra enfin, il monta la retrouver dans l'atelier. Il serrait Bridie en larmes dans ses bras et Sam l'accompagnait. Orla se retourna sur sa chaise et regarda son mari, puis son fils. En remarquant que l'enfant n'avait pas quitté ses lunettes de natation, elle se sentit vaguement coupable.

Nick prit la parole à voix basse pour essayer de maîtriser sa colère.

— Est-ce qu'ils ont mangé ?

Sam glissa sa main dans celle de son père et fit non de la tête. Orla fut brièvement contrariée par cette petite trahison.

— Bridie est trempée.

— On est en été, Nick. Ce n'est pas bien grave si les enfants vont se coucher un peu plus tard, tu ne crois pas ?

— Ta fille hurlait et tu ne l'as même pas entendue. Et Sam… je l'ai trouvé dans le jardin, à moitié nu, à 10 heures du soir !

Orla essuya une palette en bois. Elle était si furieuse que sa voix s'étrangla dans sa gorge.

— Tu n'es jamais là, Nick, alors de quel droit tu te permets de me critiquer ?

Sans un mot, il s'éloigna avec les enfants, et Orla entreprit de nettoyer les pinceaux posés sur la table. Le collier d'Alice était là, au milieu des bocaux et des tubes de peinture, à l'endroit où elle l'avait posé en rentrant de la plage le jour où elle avait failli perdre son fils. Dès l'instant où elle l'avait porté, il avait déformé la réalité et fait entrer une aberration dans leur existence. Tout comme la chaussure d'enfant, cet objet qui était censé les protéger du danger n'avait apporté que du malheur. La lumière qui se réfléchissait sur la pierre légèrement poussiéreuse dessinait d'étranges motifs qu'Orla ne vit pas.

Très tôt ce matin-là, elle quitta son lit sans en avoir conscience. Quand elle descendit l'escalier, ses pas firent craquer les vieilles marches. Elle traversa le vestibule dans la lumière d'un jour nouveau

qui pénétrait par la coupole, ouvrit la porte d'entrée et se dirigea vers la mer. La brise iodée et la grisaille alentour évoquaient un autre monde, qu'elle habitait dans son sommeil.

Nick lui raconterait plus tard qu'il l'avait crue morte, qu'il avait failli avoir une attaque en la voyant recroquevillée sur l'herbe rabougrie devant la maison.

— C'est comme ça que je t'ai trouvée, roulée en boule par terre. Tu avais pleuré dans ton rêve, apparemment.

Il se cacherait le visage derrière ses mains. Et lui décrirait la scène. Elle avait le visage tourné vers la mer, le bas de sa chemise de nuit claire et tout le dos étaient assombris par la rosée. Ses longs cheveux s'enroulaient autour de son cou. Du sable et des brins d'herbe étaient collés sous ses pieds, de petits cailloux s'étaient coincés entre ses orteils. La brise faisait voltiger des mèches autour de sa figure, et quand il s'était agenouillé près d'elle pour la réveiller, il avait découvert ses joues sillonnées de larmes qui dessinaient des traces brillantes sur sa peau.

Orla fut priée d'aller chez le médecin et revint de son rendez-vous avec une boîte de somnifères qu'elle rangea dans le tiroir de sa table de chevet en sachant déjà qu'elle ne l'ouvrirait pas. Nick parut satisfait lorsqu'elle lui parla de l'ordonnance. Elle s'abstint de préciser qu'elle ne prendrait pas les comprimés. Il fallait qu'elle soit vigilante, qu'elle garde l'esprit en éveil.

Elle lui avait fait peur, mais c'était le cadet de ses soucis. Si elle s'était réveillée dehors avant l'arrivée de Nick et était retournée se coucher, personne ne se serait aperçu de rien. Et quand Nick lui dit que ce n'était pas la première fois, qu'il l'avait déjà vue se lever dans la nuit, elle faillit répondre qu'il ne s'en était pas soucié avant que ça ne devienne un désagrément pour lui.

Leurs habitudes de vie à Bristol étaient telles que, même s'ils s'étaient insensiblement éloignés l'un de l'autre après être devenus parents, ils restaient liés par les dîners avec des amis, l'organisation des activités des enfants et les trajets, les moments partagés dans la salle de bains le week-end ou encore, par l'intimité physique forcée dans leur maison exiguë – quand ils allaient chercher en même temps des vêtements dans une penderie pleine à craquer, et que Nick la prenait par la taille pour l'écarter le temps de récupérer une chemise

propre. Mais au Reeve, c'était à peine s'ils parlaient des sujets importants.

Elle avait fait une erreur, elle le savait, mais Nick ne l'aidait pas. Elle avait oublié son rôle et ne s'était pas excusée. Alors, pendant qu'elle patientait dans la salle d'attente chez le médecin, elle lui avait envoyé un message : « Je suis désolée. Je t'aime. Je ne veux pas qu'on se dispute », et il lui avait immédiatement renvoyé un SMS sur le même ton contrit. Nick était toujours prêt à s'excuser, du moment qu'elle le faisait la première.

À son retour, elle l'avait entendu parler au téléphone. Il ne s'était pas rendu compte qu'elle était là, elle était rentrée par la porte de la cuisine et l'avait vu dans le petit salon, perché sur l'accoudoir du canapé, le front appuyé contre sa main libre.

— Pas vraiment. Elle dit qu'elle va bien, mais ça fait deux nuits qu'elle ne dort pas. Ou très peu, pas plus de quelques minutes d'un coup. Je le sais, parce qu'elle me réveille. Elle se lève à peu près quinze fois par nuit, maman.

Un silence. Nick avait poussé un profond soupir.

— Non, non, je t'assure, ce n'est pas Bridie. Elle ne fait pas de bruit. J'ai mis le babyphone de mon côté, je l'entendrais si elle pleurait. Mais Orla, elle, semble entendre quelque chose, alors elle se lève et sort. Mais moi, je n'entends jamais rien. Et de toute façon, même quand Bridie a mal aux dents, elle ne se réveille pas si souvent que ça la nuit…

Il s'était laissé glisser sur le canapé et, d'un coup de pied, avait enlevé une chaussure.

— Je sais, maman. Elle est plus présente, maintenant, et c'est une bonne chose.

Orla avait posé son sac à main sur la table puis s'était approchée tout doucement de la porte ouverte.

— Tu n'arrêtes pas de me le répéter, mais c'est ma femme. Je m'en rendrais compte si c'était aussi grave. Non, ce n'est pas comme avant. Je crois, maman, je crois… Pour être franc, je pense que je n'ai pas passé assez de temps ici. C'est ma faute.

Un autre silence, plus long.

— C'est gentil de me dire ça, mais ce n'est pas vrai. Orla a raison, je ne suis pas assez à la maison. Et il n'y a pas qu'elle en jeu, il y a aussi les enfants. Sam me manque. Et Orla est trop souvent toute

seule.

Orla avait reculé vers la porte de la cuisine, l'avait claquée et avait entendu Nick se dépêcher de prendre congé de sa mère.

Il emmena les enfants à la plage. Quand elle proposa de les accompagner, il refusa d'un signe de tête. Elle supervisa les opérations pendant qu'il fourrait des affaires dans les sacs de plage et remplissait des bouteilles d'eau du robinet – une eau tiède à l'arrière-goût métallique. Elle gonfla les brassards et les tendit à Sam, qui les prit en la regardant droit dans les yeux. Ils scellèrent un pacte implicite : s'il promettait de mettre ses brassards, elle s'engageait à ne pas dire à Nick qu'il avait failli se noyer. Elle préférait lui laisser croire qu'il était responsable de ce qui était arrivé, et pas elle. C'était un fardeau bien lourd à porter pour un jeune enfant, mais elle était lasse de se flageller.

L'après-midi s'étira dans la maison silencieuse. Orla s'était allongée sur le canapé. Elle avait faim mais aucune envie de se préparer à manger, et elle écoutait le vent chaud souffler dehors. Quand la brise qui entrait par la fenêtre ouverte fit voltiger des mèches devant sa figure, elle respira l'odeur de ses cheveux sales. Elle avait apporté de l'atelier une de ses nouvelles œuvres, qu'elle avait posée sur ses genoux. Ce n'était qu'une petite toile et, tout en l'examinant, elle songea à l'endroit où elle se trouvait.

Cette maison ne serait jamais la sienne, elle l'avait compris tout de suite. Même si elle avait tenté de se persuader du contraire quand ils avaient emménagé, elle devait se rendre à l'évidence : le Reeve ne se laisserait jamais posséder. Sous son apparence aristocratique se cachait une malveillance qu'elle n'avait pas vue le premier jour. Il lui avait paru hautain, alors, mais elle le savait à présent seulement cruel.

— Orla ?

À peine Nick avait-il posé Bridie par terre que celle-ci fila vers la cuisine. Sam, en nage et couvert de sable, apparut derrière son père.

Éblouie par la lumière du soleil dans le vestibule, Orla mit une main en visière.

— Alors, c'était bien ? Tu t'es baigné ? demanda-t-elle en remarquant que son mari avait les cheveux secs.

Il éclata de rire.

— Oh non ! L'eau était bien trop froide. Mais Sam s'est régalé.

Il passa un bras bronzé autour des épaules pâles du petit garçon et l'attira à lui. En voyant Sam appuyer son visage contre la cuisse paternelle, Orla songea à ces peintures d'autrefois montrant des chiens fidèles.

— Ils ont été sages, tous les deux ? s'enquit-elle.

Sam leva les yeux vers elle.

— Comme des images, répondit Nick.

Elle savait qu'il était encore en colère contre elle. Pourtant, quand elle l'embrassa, il lui rendit son baiser. Ses lèvres avaient un goût de pomme et de sel. Un instant plus tard, il prit Sam dans ses bras.

— Je vais récupérer Bridie, dit-il. Ils ont besoin d'un bon bain tous les deux.

Orla retourna dans le salon et s'arrêta devant le portrait de son fils. Désormais, chaque fois qu'elle passait devant, elle avait l'impression d'avoir peint un autre enfant, des années plus tôt, dans une vie différente.

Mais son travail en cours, ça, c'était quelque chose de spécial. Au début, elle s'était surtout sentie déconcertée et frustrée, parce qu'elle ne parvenait pas à transcrire ce qu'elle voyait dans sa tête ou durant les rares moments où elle dormait. Il n'était plus question de marines ni de paysages : à présent, elle faisait des trous dans la toile. La pulpe de ses doigts était à vif et elle s'était cassé tous les ongles, mais cela faisait partie de ce qu'elle tentait d'exprimer. Ses ongles ouvraient de minuscules brèches dans la surface blanche, qui absorbaient toute la lumière.

Elle installa sa dernière création sur le canapé, sous le portrait, et recula pour mieux juger du contraste.

Nick entra dans la pièce, tenant le maillot de bain mouillé de Sam.

— Qu'est-ce qui est arrivé à cette toile ? s'étonna-t-il. Des souris ? Ne me dis pas qu'il y en a dans la maison…

— Non, non, c'est fait exprès. Qu'est-ce que tu en penses ?

— De quoi ? Je n'ai pas la moindre idée de ce que ça représente. On dirait qu'un chat s'est acharné dessus.

— C'est la même chose qu'un paysage, au fond, essaya-t-elle d'expliquer. Si on considère le temps – je veux dire, le temps avec un grand T –, c'est bien la dimension où on vit, pas vrai ? Elle contient tout ce qui s'est déjà produit et tout ce qui va se produire, alors je fais

tomber les barrières.

— Quelles barrières ?

Nick, la tête ailleurs, sortit les affaires du sac de plage, disséminant du sable et des bouts de biscuits sur le parquet. Il y jeta un bref coup d'œil, puis haussa les épaules et dispersa les miettes de la pointe de sa chaussure.

Orla le prit par la main pour l'entraîner vers le canapé.

— Entre le passé et le présent, si tu préfères, répondit-elle. Et le futur aussi. J'essaie de les réunir, d'établir un lien. C'est ça, les trous. Tu vois ?

L'air perplexe, il croisa les bras.

— La toile, en un sens, c'est le présent. Et à travers le trou, tu peux voir autre chose, une partie du passé. Ou alors, c'est une fenêtre sur l'avenir. L'idée, c'est de rendre visible le temps, tu comprends ? Je veux le peindre. Ou du moins, illustrer la façon dont je le perçois.

— Tu t'éloignes drôlement de ton style habituel.

S'en éloignait-elle ? Pas vraiment. Orla avait plutôt l'impression d'un accomplissement.

— Peut-être. Mais à bien des égards, c'est pareil.

À partir de ce jour, elle reprit son travail avec une ardeur renouvelée, passant des heures dans son atelier à gratter la toile jusqu'à en déchirer les fibres. Elle avait voulu utiliser la pointe de ses ciseaux à ongles, mais les perforations lui paraissaient trop nettes, trop artificielles. Quand elle se servait de ses ongles abîmés, elle étalait de minuscules taches de sang sur la surface blanche, où elles brunissaient, contribuant ainsi à produire l'effet recherché. Ces œuvres-là seraient encore mieux que ses paysages tourmentés, elle en était sûre.

Orla coupait des tomates en guettant le moment où Sam se réveillerait. Elle ne s'était pas rendu compte qu'il était si tard, bien après l'heure du dîner, et le petit garçon s'était endormi dans le salon en attendant. La soirée était douce et, de la cuisine, elle voyait une brume de chaleur au-dessus du jardin et des champs verdoyants. Elle ne se rappelait même pas la dernière fois où ses enfants et elle avaient mis des chaussures. La lumière du jour apparaissait trop tôt et disparaissait trop tard, laissant entre ces deux moments un laps de temps qu'elle avait toutes les peines du monde à appréhender. Elle

n'avait plus de repères : elle couchait Bridie pour sa sieste un peu n'importe quand, préparait les repas de Sam lorsqu'elle avait besoin de s'accorder une pause après avoir creusé des trous dans la toile, parce qu'elle avait trop mal aux doigts pour continuer. Mais son fils ne semblait pas s'en soucier. Il n'allait presque plus dans la salle de jeu, où ses dessins de personnages gris et ses pinceaux secs dans des bocaux accumulaient la poussière. Il s'était éloigné d'elle, se disait Orla. La petite ombre qui s'attachait à ses pas n'était plus là.

Comment un enfant muet pouvait-il être encore plus silencieux ? Orla découvrait qu'il pouvait y avoir d'autres niveaux de silence. Et elle se rendait compte qu'elle ne maîtrisait plus ce langage bien à eux que Sam et elle avaient créé à partir de gestes et d'expressions, qu'elle ne parvenait plus à deviner ce qu'il ressentait juste en écoutant sa démarche. Elle avait perdu la faculté de communiquer avec lui.

Avant de repartir, Nick avait construit un fort dans le salon pour son fils. Ce n'était pas grand-chose, seulement une vieille couverture tendue entre le canapé et le fauteuil, et soutenue par le trépied de l'appareil photo, mais Sam adorait s'y réfugier avec ses livres, son « ordinateur » et des sachets de biscuits salés. Ce soir-là, il s'y était assoupi, sous la caresse de l'air qui entrait par la fenêtre ouverte.

Bridie, endormie dans sa chaise haute, avait glissé si bas que les attaches du harnais lui remontaient jusqu'aux joues. Ses petites mains pendaient de chaque côté.

Orla dîna seule à table en regardant le soleil se coucher derrière l'orangerie et les ombres prune s'allonger sur la pelouse. En allant coucher sa fille, qui pesait lourd dans ses bras, elle passa devant le fort de Sam, mais le petit garçon n'y était plus.

La pluie se mit à tomber et tambourina sur la coupole de verre. Les longs couloirs étaient silencieux, un léger courant d'air faisait frémir les rideaux devant les fenêtres du petit salon. Des lattes craquaient dans le grand salon. Le vent soulevait les dernières pivoines éparpillées sur la terrasse et collait les pétales mouillés sur les vitres de l'orangerie. Une abeille désorientée, qui volait au ralenti, se cognait contre le verre.

Orla déposa Bridie dans son berceau. Sur l'étagère, le babyphone était tombé sur le côté et une couche de poussière grise recouvrait le plastique blanc de l'appareil. Orla sortit de la chambre,

posa les mains sur la rampe et baissa les yeux vers le dallage du vestibule. Dehors, deux oiseaux criaillaient à tue-tête. Elle referma la porte de la nursery et tendit l'oreille. Rien. Elle alla de pièce en pièce, mais Sam n'était nulle part.

De la salle de jeu, elle jeta un coup d'œil dans le jardin. Aucun signe de lui dehors. Pas de mouvement dans les buissons, pas de petite silhouette filant entre les arbres. En voyant la pagaille autour d'elle, elle se sentit brièvement coupable. Le bloc de papier fixé sur un côté du chevalet était vide, toutes les feuilles avaient été arrachées. Elle n'avait pas mis les pieds dans cette pièce depuis un bon moment et apparemment Sam non plus. Des tubes de peinture acrylique desséchée traînaient sur le rebord de fenêtre. Quelques pinceaux avaient été mis à tremper dans un bocal dont l'eau s'était évaporée et leurs poils secs étaient raidis.

Une plante poussait entre les lattes sous la fenêtre, cherchant la lumière. C'était la seule chose dans la pièce qui n'était pas grise de poussière : le vert vif des feuilles tranchait sur le bois ancien du parquet. Orla se baissa pour les effleurer. De petites baies blanches se nichaient à la jonction des tiges et des feuilles. Elle tira sur le gui pour l'enlever, l'abandonna sur le plancher et s'engagea dans l'escalier du grenier.

Sur les marches, elle remarqua des traces de pas dans la poussière.

La lucarne condamnée projetait une longue ombre dans les combles. Une tache tout au fond, désormais poussiéreuse, signalait l'endroit où l'oiseau était tombé. La pluie qui dégoulinait sur les vitres était teintée d'orange par la rouille sur les encadrements.

Il n'y avait personne là-haut, et Orla sentit la panique la gagner quand elle redescendit. Où était Sam ? Elle devait le protéger. Elle parcourut de nouveau le premier étage – nursery, suite parentale, chambre d'amis… Lorsqu'elle ouvrit la porte de la chambre de son fils et vit sa forme sous la couette et un pied pâle qui en dépassait, elle pressa ses doigts sur ses paupières et pleura de soulagement. *Reprends-toi, Orla. Ne montre pas à la maison que tu perds pied.*

Elle s'endormit sur sa couette. Le lendemain matin, l'empreinte de ses vêtements serait gravée sur sa peau.

23
1976

Lydia attendait que Sara la renvoie dans le grenier. Elle se couchait chaque soir dans le lit de Philip, dont elle avait glissé le pyjama sous son oreiller pour pouvoir le toucher à son réveil. La pièce conservait l'odeur si particulière de l'enfant, de ses cheveux et de sa sueur. Lydia repensait souvent aux derniers jours passés dans cette chambre avec ce petit garçon si cher à son cœur, quand il reposait entre ses bras, la tête appuyée sur sa poitrine. Léger, amaigri par la fièvre, empli d'amour pour elle. Parfois, lorsqu'elle ouvrait les yeux dans le noir, elle entendait son souffle près d'elle. De longues respirations sifflantes, rendues laborieuses par le liquide dans ses poumons. Elle savait bien que ce n'était pas réel, et elle n'allumait jamais la lampe. Elle ne voulait pas que la lumière le chasse.

La nuit, elle entendait sans cesse Sara entrer dans la nursery et en ressortir tant elle était obsédée par son fils survivant. Les portes s'ouvraient et se refermaient à intervalles réguliers, parfois jusque tard dans la matinée. Quand Owen se réveillait et pleurait, sa mère lui chantait des berceuses. Encore et encore, elle retournait auprès de son enfant, comme si elle avait peur, en cédant au sommeil, de l'exposer à un danger que seul son regard vigilant pouvait éloigner. Le bruit des portes – le cliquetis de la poignée, le déclic de la serrure, le raclement du bois contre l'encadrement – mettait les nerfs de Lydia à rude épreuve, et elle prit l'habitude de dormir la tête sous l'oreiller.

Sa patronne semblait avoir oublié qu'elle occupait la chambre de Philip. Ou alors, ça lui était égal. Lydia n'y avait apporté aucune de ses affaires, car pour elle, c'était toujours le domaine du petit garçon et il lui semblait sacrilège d'y laisser traîner des sous-vêtements, des magazines ou des produits de beauté. Elle se disait que, s'il revenait, il

serait contrarié de voir ses peluches et ses livres mis à l'écart.

Après l'enterrement, et avant que les proches ne se réunissent au Reeve, elle monta dans sa mansarde et, pour la première fois depuis qu'il était mort, elle s'effondra. Allongée sur le plancher poussiéreux dans sa robe noire toute simple en cette journée bien trop chaude pour un mois de juin, elle laissa ses larmes couler – des larmes qui picotèrent ses joues brûlées par le soleil avant d'aller se perdre dans ses cheveux. Elles étaient l'expression silencieuse d'un chagrin sincère et lui venaient sans effort.

Aux funérailles de Doug, elle avait pleuré juste un peu, et encore, parce qu'elle s'y sentait obligée. Elle était surtout triste à l'idée que les enfants grandiraient sans père et que le futur bébé ne connaîtrait jamais qu'un seul de ses parents. Elle avait dû se forcer pour verser quelques larmes.

Mais pour Philip, au début, elle n'avait pas pu pleurer. Pendant la cérémonie, elle aurait voulu secouer Sara, qui se lamentait en serrant les jumelles contre elle. Il lui paraissait tellement indécent de la part de sa patronne de se donner ainsi en spectacle, après avoir passé des journées entières seule dans sa chambre, à sangloter, en ignorant ses trois autres enfants… Tellement égoïste aussi. Ne voyait-elle pas qu'ils avaient besoin de leur mère ? Qu'elle lui laisse Philip, avait pensé Lydia. *Occupez-vous de votre troupeau, Sara.*

Philip avait 4 ans quand elle avait été engagée. Il était curieux, solennel et légèrement insolent. C'était avant tout le fils de son père, l'héritier présomptif, et Sara, elle-même débordée par les jumelles, ne se mêlait pas de leur relation. Il avait serré la main de Lydia le jour où elle était venue pour son entretien d'embauche, et elle avait ri si fort qu'il avait ri aussi. Il l'amusait, cet enfant déjà vieux. Si elle avait un jour un fils, s'était-elle dit, elle aimerait qu'il soit comme lui.

Il lui semblait inconcevable qu'il ne soit plus là. C'était une aberration, une réalité impossible à accepter. Elle se sentait oppressée, étouffée par le chagrin. Son incapacité à changer ce qui était arrivé la choquait.

Elle avait été surprise par la taille du cercueil : il était plus grand qu'elle ne l'avait imaginé. Peut-être parce que, dans son esprit, Philip avait encore 4 ans, alors qu'il en avait presque 8 et ne portait quasiment plus de shorts. Mais pour elle, il resterait à jamais ce petit garçon sérieux qu'elle avait tant chéri.

Dot toqua doucement contre l'encadrement de la porte et avança la tête dans l'ouverture.

— Lids ? Sara m'a envoyée te chercher. Les gens arrivent, elle a besoin d'un coup de main pour Owen.

— Oui, d'accord. Merci.

— Comment ça se passe dans la maison ? T'as encore vu des trucs bizarres ?

Lydia haussa les épaules.

— Non. Owen va bien, apparemment, et les filles sont turbulentes, mais ça, ce n'est pas nouveau. Je n'ai rien entendu d'étrange non plus.

— C'est plutôt bon signe, non ? Peut-être que tout est arrangé. Les ciseaux sont toujours en place ?

— Oui, je vérifie tous les jours. Je ne pense pas que Sara les ait remarqués.

— Dans l'état où elle est, je ne suis pas sûre qu'elle le remarquerait si tu allais prendre ton petit déjeuner toute nue…

Lydia s'assit et épousseta sa robe.

— Dis-lui que je descends.

À l'église, Dot lui avait tenu la main durant tout l'office. Elles avaient pris place au troisième rang. Les deux premiers étaient réservés à la famille, aux proches de Sara et de Doug. Quand Lydia avait voulu s'asseoir à côté de Clover, Sara avait fait non de la tête et indiqué le banc derrière.

Les parents de Doug avaient téléphoné à plusieurs reprises pour essayer de persuader Sara d'organiser les funérailles de Philip à Londres et de le faire enterrer auprès de son père. Mais Sara avait tenu bon et la cérémonie avait eu lieu dans l'église à la sortie du village. Philip avait été inhumé dans le cimetière voisin, sous un gros if, ce qui permettait au moins à Lydia de se sentir proche de lui. Elle n'aurait pas aimé savoir qu'il reposait dans la capitale, si loin d'elle.

C'était une si belle journée… Le temps était parfait, dégagé et chaud, l'air résonnait de la musique des vagues qui déferlaient sur la plage. Après l'office, les proches endeuillés avaient traversé le village – silhouettes sombres qui contrastaient avec la foule de touristes en shorts de couleurs vives.

Ils étaient à présent rassemblés dans le vestibule et le grand salon où, sous le soleil qui pénétrait par la coupole et les hautes fenêtres, ils transpiraient dans leurs habits noirs. La mère de Dot, Sheila, était

venue prêter main-forte, et des rangées de tasses dans des soucoupes avaient été disposées sur la table de la salle à manger. Elle-même faisait le service, distribuant aux membres de l'assistance un thé dans lequel flottaient de petits fragments du calcaire accumulé dans la grande théière empruntée à la salle des fêtes du village.

— Tiens, Lids.

Dot tendit un verre d'eau à son amie.

— Merci, dit Lydia.

Elles se tenaient toutes les deux au pied de l'escalier. Une grande photo de Philip avait été placée sur la table d'appoint en acajou, à côté d'un vase en céramique rempli de giroflées qui se flétrissaient déjà sous la chaleur. Leur parfum était trop capiteux en intérieur.

— Où est Sara ?

Dot tira sur le col de son chemisier noir.

— Dehors, je crois. Bon sang, c'est une vraie fournaise ici.

— Lydia ?

Les jumelles apparurent près d'elle, vêtues d'une même robe chasuble noire en laine peignée, les cheveux nattés en deux tresses sévères attachées par des rubans noirs. C'était la tenue qu'elles avaient portée à l'enterrement de Doug, et qui avait dû être ressortie bien trop tôt.

— Ça va, mes chéries ?

Lydia caressa la tête de Tabitha. La fillette avait les cheveux humides de sueur et une petite mouche noire avançait sur son front.

— Y a quoi à manger ? lui demanda-t-elle.

Lydia fit un geste vers le grand salon.

— Il y a des sandwichs, si vous voulez. Venez, je vais vous montrer. Après, j'irai aider votre maman.

Sara était assise dans l'orangerie avec le pasteur. Il lui avait posé une main sur le genou. Elle serrait contre elle Owen, qui gigotait.

— Je peux faire quelque chose, Sara ? s'enquit Lydia.

Il faisait plus frais dans la pièce, dont les portes ouvertes sur la terrasse laissaient entrer l'air embaumant la lavande.

Sara soupira.

— Vous pouvez peut-être prendre Owen ?

Elle avait posé la question lentement, d'un ton hésitant, comme si les mots avaient un drôle de goût dans sa bouche.

— Merci, Lydia.

Au moment où elle se détournait avec le bébé, celle-ci entendit le pasteur déclarer : « Nous devons être reconnaissants du temps qui nous a été accordé » et Sara laisser échapper un son étranglé.

Quatre jours s'étaient écoulés, et la maison était de nouveau silencieuse. Les parents de Doug avaient couché dans un bed and breakfast le soir de l'enterrement et repris le premier train pour Londres le lendemain. Ce matin-là, Lydia avait découvert les morceaux d'une tasse cassée sous la fenêtre du grand salon. Quelqu'un avait dû la poser sur le rebord, d'où elle était tombée.

Elle se levait de plus en plus tard, laissant les filles se débrouiller pour le petit déjeuner. Sara restait enfermée dans sa chambre malgré la chaleur. La maison les étouffait tous.

Lydia passait le plus clair de son temps sur la terrasse avec Owen. Parfois, elle l'emmenait jouer sur la pelouse quand le soleil déclinait et que les hauts murs projetaient une ombre bienvenue sur l'herbe brunie.

Dot avait conservé ses horaires habituels de travail, elle préparait les repas et faisait le ménage, mais le sable s'insinuait partout, allait se loger entre les dalles du vestibule et sur les rebords de fenêtre. Le vent semblait toujours trouver le moyen d'entrer, charriant toutes sortes de débris venus du chemin de la falaise ou du bois. Les mouches pullulaient, pondant leurs œufs parmi les bananes brunies dans la coupe à fruits. Tout partait à vau-l'eau.

— On voudrait aller à l'étang, Lydia.

Celle-ci délaissa le vieux magazine qu'elle lisait et bâilla. Elle était si fatiguée, tout le temps… La double ombre des jumelles se dessinait sur ses jambes.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que vous voulez faire là-bas ?

Tabitha cueillit un pissenlit. La sève laiteuse coula sur son poignet, et elle la lécha délicatement, comme un chat, en pointant un petit bout de langue rose.

— Maman a dit qu'on pouvait pas aller sur la plage. Que c'était dangereux.

— C'est vrai, dit Lydia.

Quand Sara lui avait reproché d'avoir emmené les enfants au bord de la mer, alors qu'elle avait commencé par la remercier, elle s'était dit qu'elle n'y comprenait décidément plus rien.

— On a envie de nager, renchérit Clover en écartant les bras. On a trop chaud.

Lydia se mit debout. Owen dormait sur sa couverture, les joues rosies par la chaleur.

— D'accord. Mais je viens avec vous. Et il ne faudra pas rester trop longtemps.

Les filles se déshabillèrent sur la rive, parmi les hautes herbes qui sentaient les légumes moisis et grouillaient d'insectes. L'eau était lisse comme un miroir, parfaitement étale, sauf aux endroits où les insectes qui venaient s'y poser créaient de minuscules vaguelettes à la surface. Le chérubin levait vers les cieux son visage de pierre.

Tabitha entra dans l'eau la première, seulement vêtue de son vieux maillot de corps et de sa culotte qui pochait aux fesses.

— Oh ! Y a plein de boue, Lydia ! C'est dégoûtant.

Lydia éclata de rire.

— C'est de la vase, il y en a seulement au bord. Tu ne la sentiras plus quand tu nageras.

Clover suivit sa sœur, s'immergea jusqu'aux genoux et s'écria :

— Et là, y a des tas d'algues, Lydia ! Elles me collent aux jambes !

— Ce n'est rien, juste des plantes aquatiques. Franchement, je ne pensais pas que vous seriez aussi peureuses, toutes les deux.

Tabitha fit la grimace et plongea. Les jumelles se mirent à nager, atteignirent la statue du chérubin et restèrent à patauger au milieu de l'étang.

Lydia ôta son short et son chemisier puis s'immergea à son tour. L'eau était plus froide qu'elle ne l'avait pensé et la vase lui parut glaciale entre ses orteils. Elle fit encore quelques pas et s'aperçut qu'elle n'avait plus pied. Jamais elle n'aurait pensé que l'étang était si profond. Pas étonnant que Sara ait interdit aux enfants d'y aller…

Les filles jouaient et s'éclaboussaient près d'elle comme deux jeunes loutres, les cheveux mouillés, le visage brillant au soleil.

— C'est trop bien ! s'exclama Tabitha.

Elle faisait du surplace et Lydia vit ses jambes pâles remuer sous l'eau verte.

Un coup de vent agita soudain les branches des chênes et fit tomber quelques feuilles qui ridèrent la surface de l'étang. Lydia, qui commençait à avoir froid, lança :

— Allez, les filles, on sort. Vous en avez assez profité.

Quelque chose lui effleura la jambe.

— Oh non, pas tout de suite, on n'a même pas fait la course…, protesta Clover.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, répliqua Lydia. Ça ne plairait pas à votre maman.

— Elle s'en fiche, dit Clover.

Tabitha hocha la tête.

— Elle se fiche de tout.

— Ne dites pas de bêtises.

Mais Lydia savait qu'elles avaient raison. Sara se rendait toujours dans la chambre d'Owen la nuit, montant la garde auprès de son fils lors de veillées interminables, mais elle n'adressait pratiquement plus la parole aux autres membres de la maisonnée.

Son chagrin après la mort de Doug s'était manifesté de manière totalement différente. Elle était survoltée, alors, frénétique. Le jour même du décès de son mari, elle avait fourré toutes ses affaires dans de grands sacs noirs qu'elle avait jetés. La vente de la maison avait également été le résultat d'une décision prise sur une impulsion, motivée par une sorte d'énergie négative. Changement, mouvement, effacement. C'était l'action qui lui avait permis de faire le deuil de son époux.

Mais la disparition de Philip semblait l'avoir plongée dans l'apathie. Elle passait ses journées à se traîner, vivait au ralenti. Quand elle mangeait, elle ne mastiquait qu'une fois par seconde, avant d'avaler comme si elle venait seulement d'y penser. Chacune de ses paroles n'était prononcée qu'au terme d'un long silence tendu. Elle ne pleurait plus, alors que, les premiers jours, la maison avait résonné de ses lamentations éraillées. La seule chose qu'elle avait dite à ses filles depuis l'enterrement était : « J'essaie de dormir. » Elles avaient du mal à la supporter et Lydia aussi.

En l'occurrence, celle-ci la vit soudain avancer dans leur direction de son étrange démarche quasi statique.

Lydia s'empressa de sortir de l'eau en criant :

— Revenez, les filles ! Dépêchez-vous, s'il vous plaît.

Un instant plus tard, elles se tenaient toutes les trois sur la rive, les pieds couverts de vase et de débris de plantes. Les jumelles la prirent chacune par une main.

Sara se campa devant elles, les yeux écarquillés, empestant le

tabac froid et les cheveux sales. Quand elle ouvrit la bouche, ce fut pour déverser un torrent de mots d'une voix stridente – une avalanche de bruit.

— Je vous l'avais bien dit, non ? Combien de fois vous ai-je répété de ne pas vous approcher de l'eau ? C'est trop dangereux, un accident est si vite arrivé ! Comment avez-vous pu faire ça, Lydia ? Oh, mes chéries, mes chéries…

Tabitha et Clover se regardèrent puis levèrent les yeux vers Lydia.

— Tout va bien, déclara cette dernière. Je suis restée avec elles tout le temps. Elles ont juste pataugé un peu, il fait si chaud aujourd'hui…

— Taisez-vous ! Oh, taisez-vous. Je vous l'avais bien dit, mais pourquoi est-ce que personne ne m'écoute ? C'est interdit !

Elle était blême de rage.

— Je vous en prie, Sara, calmez-vous. Il ne nous est rien arrivé, vous voyez ?

Lydia en avait la nausée, mais elle se força à sourire.

La bouche de Sara se tordit en un rictus mauvais.

— Je n'en ai rien à foutre de vous !

Tabitha fondit en larmes, aussitôt imitée par Clover. Sara se détourna et remonta vers la maison. Elle passa près d'Owen, qui s'était réveillé dans l'intervalle et remuait sur la couverture, sans même le remarquer.

En fin de journée, Lydia décida de remonter dans sa mansarde. Elle prendrait avec elle le pyjama de Philip. Avant de quitter la chambre du petit garçon, elle refit soigneusement le lit, comme il l'aurait aimé. Puis elle referma la fenêtre à guillotine et sortit de la pièce silencieuse.

Elle ne voulait plus se trouver près de Sara. Elle ne l'avait pas revue après la scène de l'étang et les filles non plus. Ce soir-là, elle les laissa manger sur le canapé. Les fillettes se blottirent contre elle comme des chatons cherchant le réconfort de son corps, et elle ne fut que trop heureuse de le leur offrir.

— Lydia ? Tu crois que maman est encore fâchée contre nous ? demanda Tabitha.

— Non, mes chéries. C'était contre moi qu'elle était fâchée. Ne vous faites pas de souci.

La fillette remonta ses genoux sous son menton et retira les

aigrettes de pissenlit collées sur ses chaussettes.

— Et l'autre dame, alors ?

— Quelle autre dame ? s'enquit Lydia.

— Celle qui est triste. Clover l'a vue dans le jardin un jour.

— Oui, elle était assise sur l'herbe et elle pleurait, confirma Clover.

— Elle pleure tout le temps, renchérit Tabitha.

Lydia sentit son estomac se nouer.

— Et vous l'avez vue ailleurs ?

Les filles échangèrent un coup d'œil.

— Oh, un peu partout. Des fois dans la maison, et puis elle s'en va. C'est un fantôme ?

Tabitha semblait plus intriguée que troublée.

— À quoi ressemble-t-elle ? interrogea Lydia.

Clover haussa les épaules et tendit la main pour récupérer les aigrettes que sa sœur avait rassemblées.

— Ben, c'est une adulte, répondit-elle. Une dame. Elle porte toujours un pull et un jean comme ceux que papa mettait.

Lydia la prit par les épaules pour l'obliger à la regarder.

— Si vous la revoyez, il faut me le dire tout de suite, d'accord ?

Elle craignait d'avoir laissé transparaître sa peur dans sa voix, mais les jumelles se bornèrent à hocher la tête avant de reprendre leurs conciliabules, l'excluant une fois de plus.

Lorsqu'elle remonta dans le grenier étouffant, Lydia laissa ouverte la porte de l'escalier pour que l'air puisse circuler. Puis, assise sur sa courtepointe, elle écouta les bruits de la maison tout en réfléchissant. Comment continuer ? Il n'existait pas de carte pour lui montrer la voie à suivre. Elle repensa à Philip venant lui réclamer son petit déjeuner, éclairé à contre-jour par un soleil plus clément.

Elle était terrifiée par ce que les filles lui avaient dit. Devait-elle en parler à Sara ? *Oh oui*. Elle savait cependant que celle-ci ne l'écouterait pas. Sara ne voulait plus rien entendre.

Elle s'agenouilla sur le plancher avec sa lampe de poche et chercha sa lime métallique dans sa trousse de maquillage. Elle se tourna ensuite vers le conduit de cheminée et, doucement, en prenant soin de ne pas faire tomber trop de plâtre tendre, elle y grava une petite croix, suivie des lettres « PR » à quelques centimètres du plancher. Ce n'était pas grand-chose, mais elle voulait qu'il reste une trace de l'enfant ici même, dans cette pièce. Même si personne ne la voyait jamais, la

maison conserverait un souvenir de lui.

Un bruit s'insinua dans les rêves de Lydia. Épuisée par le chagrin, elle s'était endormie comme une masse et dut batailler pour se réveiller. Elle resta quelques instants immobile dans son lit, guettant un son familier, comme la chasse d'eau ou les chuchotements des jumelles. Mais le bruit se faisait toujours entendre et, incapable d'en identifier la source, elle descendit voir ce qui troublait le silence nocturne.

Parvenue au bas de l'escalier, elle constata que la porte du grand salon était ouverte, mais qu'aucune lampe n'était allumée dans la pièce. Un ciel d'encre se déployait au-dessus d'elle, comme si la coupole de verre avait disparu, la laissant transie et trop exposée dans l'immensité du vestibule.

Le bruit résonna de nouveau, plus sonore. Il provenait du grand salon. Quand elle s'approcha, Lydia distingua parmi les ombres dans la pièce une silhouette à quatre pattes qui se déplaçait rapidement. Une longue chevelure qui balayait le sol. La table et les chaises avaient été repoussées devant l'énorme cheminée et le tapis avait été replié.

— Qui est là ?

La forme se retourna vivement, révélant deux yeux fous dans un visage blême.

— Sara ?

Comme si elle ne l'avait pas entendue, celle-ci se pencha de nouveau vers le parquet. Lydia s'aperçut alors qu'elle passait une brosse sur les lattes. Une boîte de cire d'abeille, ouverte, était posée près d'elle. Ses coudes écartés tressautaient frénétiquement, la faisant ressembler à un insecte, à une sauterelle paniquée.

— Sara, qu'est-ce qui ne va pas ? Regardez-moi.

Lydia se laissa tomber à côté de cette femme qu'elle ne reconnaissait pas et lui arracha la brosse des mains.

— Qu'est-ce que vous faites ?

— Je prends soin d'elle, répondit Sara, le regard rivé sur le plancher.

— De qui, Sara ?

— De la maison. Elle a besoin de moi.

— Quoi ?

— Regardez ce parquet, on ne le ménage pas. Les enfants n'y font pas attention.

Sara appuya son index sur la latte entre ses genoux.

— Il est très tard, dit Lydia en lui saisissant la main. Vous devriez retourner vous coucher.

Sara considéra leurs mains jointes.

— D'accord. Oui, d'accord.

Lydia se redressa et l'aida à se relever.

— Vous êtes là depuis longtemps ?

— Des heures, je crois, répondit Sara. Ou peut-être seulement quelques minutes. Je n'en suis pas sûre. Je me suis réveillée et je l'ai entendue m'appeler. La maison. Elle me demandait de l'aider, de l'aimer.

Lydia sentait contre sa paume les doigts glacés de Sara, ses articulations noueuses.

— Il est encore là, ajouta cette dernière.

Elle regardait le vestibule sombre par-delà la porte ouverte.

— Qui, Sara ?

— Je l'ai vu, après. Une seule fois, mais je sais que c'était lui. Je le sais, au plus profond de moi. Comment aurais-je pu ne pas reconnaître mon enfant ?

Lydia lui agrippa les poignets.

— Sara, écoutez-moi, Philip n'est pas là. Vous…

— Je l'ai suivi dehors.

Sara avait fermé les yeux, comme si elle se remémorait un rêve.

— Je l'ai appelé, je l'ai cherché partout. J'ai essayé de…

Elle appuya son front sur les mains de Lydia et se mit à pleurer.

— J'ai essayé de le retrouver, mais il avait disparu. Sous l'eau. J'ai voulu aller le rejoindre, sauf qu'elle était là, alors je ne voyais pas…

Submergée par le chagrin, elle laissa ses larmes couler sur les doigts de Lydia, qui lui prit le visage entre ses paumes.

24
2018

L'espoir démesuré est une chose dangereuse, grisante et séduisante. Il nous conduit vers des lieux où nous n'avons pas notre place, nous amène à frapper à des portes et à déverrouiller des grilles qui, en d'autres circonstances, resteraient fermées. L'espoir est une piste faite de miettes de pain semées dans une forêt sombre.

Orla téléphona à Alice après le déjeuner. Elle mourait d'envie de parler à quelqu'un qui, contrairement à Nick, ne la jugerait pas, ne lui donnerait pas l'impression qu'elle était en dessous de tout.

— Orla ! s'exclama joyeusement son amie. Je suis si contente de t'entendre… Comment vas-tu ? Et les enfants ? Il faut absolument que vous veniez nous voir. Vous nous manquez.

— Je sais, je sais, je suis désolée. J'ai été assez occupée, je travaille sur de nouvelles compositions.

Elle se doutait qu'Alice serait heureuse pour elle et l'encouragerait. Si son amie lui disait de continuer, alors elle ignorerait les critiques de Nick, qui n'aimait pas cette série de toiles.

— C'est une excellente nouvelle, Orla, j'ai hâte de les voir. Elles sont dans la même veine que les précédentes ?

Orla éclata de rire.

— Je ne peux rien te dire, c'est un secret. Tu les verras quand elles seront achevées.

— Tu me promets que j'aurai la primeur ?

— Juré.

Alice fit claquer ses dents à l'autre bout de la ligne.

— En attendant, tu ne veux pas descendre au village pour la fête du solstice ? Ça plaira aux petits, et toi, ça te donnera l'occasion de

découvrir quelque chose.

— C'est quoi, cette fête ?

— Eh bien, le village organise une sorte de kermesse avec des groupes locaux, des stands de pâtisseries, toutes sortes d'animations. Il y a aussi un défilé.

— Ah oui ? C'est tentant, ça paraît très… bucolique, plaisanta Orla.

— Ne t'y trompe pas, c'est un événement dans la région. Tout le monde y va. Claude se déguisera en cerf cette année pour le défilé. Il a déjà les bois et tout.

Alice laissa échapper un petit rire qui trahissait sa fierté.

— Eh bien, ce serait dommage de manquer ça, dit Orla. C'est quand ?

— Dans deux jours, le 21.

Orla se sentit galvanisée par cette conversation. Si elle parvenait à terminer certains de ses tableaux d'ici là, elle pourrait les montrer à Alice et à Claude, pour leur donner l'occasion de les admirer, de lui dire à quel point ils étaient bons.

Parce qu'ils l'étaient, elle le savait. Elle les sentait vivants sous ses doigts, ils chantaient pour elle comme l'avait fait le portrait de Sam au début.

Autour d'elle, la maison s'était éveillée. Vigilante, elle attendait de voir ce que son occupante allait faire. Orla en avait bien conscience et ne s'expliquait pas comment les autres pouvaient l'ignorer. Pour Nick et ses parents, pour Alice et Claude et même pour Toby, ce n'était qu'un édifice de pierre et de plâtre. Une construction toute bête. Ordinaire.

Mais pour elle, c'était une rivière. Si les autres n'en distinguaient que la surface argentée, Orla, elle, évoluait dans les courants plus profonds et froids. De longues algues s'enroulaient autour de ses chevilles, elle se meurtrissait les côtes et les coudes sur les pierres au fond. Personne d'autre n'avait pu appréhender les véritables proportions du Reeve. Elle seule habitait toutes ses dimensions à la fois.

Elle respirait en même temps que lui, et cette étrange symbiose la maintenait en vie autant qu'elle la vidait de ses forces. Et tout au fond, dans le lit de cette rivière, là où les eaux étaient noires et glacées, où il n'existait pas de salut, résidait une attente. Orla en connaissait la force

et l'avait inconsciemment prise en compte.

Elle savait ce que la maison voulait, mais elle n'avait qu'elle-même à lui offrir.

Quand Toby arriva ce jour-là, Orla était assise dehors avec Bridie et Sam, sur une vieille couverture de pique-nique parsemée de pollen et de miettes. Elle regarda le jeune homme s'entretenir avec Nick. Elle vit ce dernier la désigner d'un mouvement de tête, puis Toby se tourner vers eux en haussant les sourcils, l'air interrogateur. Nick passa les mains dans ses cheveux, image même de l'exaspération. Orla, humiliée, se pencha vers sa fille. Nick rapportait ses erreurs, comme si elle n'était qu'une gosse. Désormais, elle allait devoir supporter la réprobation de Toby, en plus de celle de son mari, pour avoir négligé ses enfants. Pour avoir été une mauvaise mère.

Bridie, assise entre ses jambes, bavait sur un quartier de pomme. Sam, allongé un peu plus loin, concentré sur un coloriage, l'ignorait. L'ombre de Nick s'interposa entre eux.

— Je vais au village faire quelques courses. Ça va aller ?

— Je ne suis pas une gamine, rétorqua-t-elle. Évidemment que ça va aller.

Il s'éloigna. De son côté, Toby était parti chercher dans la remise les outils nécessaires à sa journée de travail : ses vieux gants en cuir pour arracher le lierre, de grosses cisailles à poignées orange pour la taille, des pots d'engrais pour les massifs. Quand il tira de sa poche arrière une casquette de baseball d'un bleu décoloré, Orla, toujours sur sa couverture, lui fit signe. Sam se redressa.

Le jeune homme s'approcha.

— Vous avez l'air bien installés, tous les trois.

Sam pointa le doigt vers le matériel posé sur la terrasse.

— Ah non, désolé, j'ai pas de travail à te confier aujourd'hui, mon gars, dit Toby. Je vais passer pas mal de temps sur une échelle.

Sam croisa les bras. *Mais je veux t'aider !*

La visière de la casquette projetait une ombre sur le visage de Toby.

— Il va falloir que je retourne de la terre tout à l'heure, ajouta-t-il. Tu me donneras un coup de main ?

Sam lui répondit par un sourire – une expression à laquelle Orla n'avait pas eu droit depuis des jours. Elle détourna les yeux puis, le

regard fixé sur les chênes, s'adressa au jeune homme :

— Vous avez discuté avec Nick, hein ? Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Juste que vous étiez pas dans votre assiette. Désolé. J'avais pas posé de questions ni rien, c'est venu comme ça.

— Je ne comprends pas pourquoi il vous en a parlé.

Toby s'éclaircit la gorge et se gratta l'avant-bras. De minuscules fragments de peau se détachèrent.

— Je crois qu'il se fait du souci pour vous, madame McGrath. Je veux dire, il avait l'air inquiet.

Orla, qui avait remarqué l'expression condescendante de Nick, savait que ce n'était pas vrai, mais la gentillesse du jeune homme la toucha.

— Je me sens bien, affirma-t-elle. Il fait tout un drame pour pas grand-chose.

Toby leva les yeux vers le ciel.

Elle n'insista pas.

La matinée céda la place à l'après-midi et Nick n'était toujours pas revenu. Alors que Bridie faisait la sieste dans son berceau et que Sam somnolait dans le séjour, Orla se demanda où son mari avait pu aller. À Poole, peut-être, où il y avait un grand supermarché climatisé qui offrait un café gratuit à ses clients. Il avait dû s'accorder un petit plaisir.

Dans l'intervalle, Toby s'était attaqué au lierre qui foisonnait autour de la fenêtre de la chambre de Sam. De temps à autre, Orla entendait des branches tomber sur la terrasse. Par deux fois aussi, le jeune homme jura après s'être égratigné avec des tiges.

Quand elle monta chercher des chaussettes propres pour Sam, les grognements de Toby lui parvinrent par la fenêtre ouverte.

— Tout va bien ? demanda-t-elle en entrant dans la pièce.

— Oui, il résiste, ce lierre. Il me donne du fil à retordre. Désolé pour les saletés.

De petites dunes de poussière de plâtre s'étaient formées sur le rebord devant lui.

Orla tendit la main.

— Vous préférez que je ferme la fenêtre ?

— Non, il y en a aussi dans l'encadrement, il faut que je puisse y avoir accès. Mais je crois qu'il faudra passer un coup d'aspirateur quand j'aurai fini.

Soudain, le regard de Toby fut attiré par quelque chose derrière elle, dans la chambre vide, et Orla se retourna vivement. Elle eut le temps de voir deux fillettes blondes assises en tailleur sur le tapis, qui se balançaient en laissant échapper de drôles de sifflements, puis Toby cria « Oh ! », partit en arrière et disparut. Lorsqu'elle entendit le bruit de l'impact sur la terrasse, elle avait toujours la main tendue vers la fenêtre.

Orla était assise seule dans la salle d'attente de l'hôpital. Il lui semblait qu'elle était là depuis une éternité. Par la porte vitrée, elle voyait des gens circuler dans le couloir, mais personne n'entrait. La pièce sentait le désinfectant et la moquette poussiéreuse. Il y avait une boîte de mouchoirs en papier sur la table basse – des Kleenex Balsam, ce qui lui paraissait être une délicate attention. Elle n'en avait cependant pas eu besoin jusque-là, elle n'avait pas pleuré.

Elle n'était pas montée dans l'ambulance avec Toby et elle avait eu l'impression de le trahir en le laissant seul avec les urgentistes. Mais elle ne pouvait pas partir, les enfants – et même la maison – la retenaient. C'était seulement quand Nick était revenu qu'elle avait pu se libérer.

Lorsque le père de Toby arriva, accompagné par une infirmière, Orla se leva trop vite et fut saisie d'un léger vertige. L'infirmière remit à M. Tradgett – il s'appelait Oliver, avait appris Orla – une feuille comportant des numéros de téléphone, puis sourit à Orla et s'éclipsa. Le silence dans la pièce était assourdissant.

— Je suis désolée, dit Orla – des mots qui paraissaient bien dérisoires.

Le père de Toby s'assit et considéra le papier dans sa main.

— Merci.

— Est-ce qu'il est…

— On n'en sait rien pour le moment.

— Ah.

Elle se rassit à son tour. Elle était en short et ses cuisses collaient à la chaise en plastique.

— Que vous ont dit les médecins ?

— Pas grand-chose, sinon que c'est grave, répondit-il. Il était conscient mais ils l'ont plongé dans un coma artificiel. D'après eux, c'est mieux pour lui, mais en quoi ça pourrait être mieux ?

Yeux rougis dans un visage blême aux traits déjà tirés par le chagrin à venir.

— Ça lui permettra peut-être de se reposer ? suggéra Orla, douloureusement consciente de l'inanité de ses propos.

— Oui, dit-il en reportant son attention sur le papier. Merci d'être venue.

— C'est la moindre des choses. Nous aimons beaucoup Toby, vous savez, et je suis tellement désolée que ce soit arrivé chez nous… Je me sens si mal et…

Elle s'interrompit brusquement en se rendant compte qu'elle venait d'accabler cet homme sous le poids de sa propre culpabilité.

— Excusez-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Est-ce que nous pouvons faire quelque chose ?

Donnez-moi la possibilité de m'absoudre.

Le père de Toby glissa le papier dans sa poche et se leva.

— Non, rien, merci. C'est gentil de le proposer.

Orla aurait voulu l'enlacer, mais elle se dit que ce serait déplacé.

— En tout cas, n'hésitez pas si…

La porte se referma derrière lui. À travers la vitre, elle le vit hésiter un instant, comme s'il se demandait où était la sortie. Oliver était plus petit que son fils et elle aperçut le haut de son crâne quand il s'éloigna.

Le soleil se couchait lorsqu'elle reprit la voiture pour rentrer. Elle avait l'impression de partir à la dérive. C'en était trop, les événements de l'après-midi lui paraissaient presque irréels. Absurdes, même. À cette pensée, elle éclata d'un rire qui s'étrangla dans sa gorge.

La maison s'élevait au sommet de la falaise, éclairée par les dernières lueurs du jour. Alors qu'elle lui paraissait toujours si imposante, Orla lui trouva ce soir-là un air triomphant, comme si elle exultait d'une joie mauvaise. Elle suivit la courbe décrite par l'allée et se gara. Les portes d'entrée n'étaient-elles pas un peu plus basses que la veille ? Les fenêtres étaient sombres et Nick ne sortit pas pour l'accueillir.

Il était dans la chambre de Sam, découvrit-elle, en train de cajoler l'enfant pour le faire émerger de son silence. Elle se demanda alors si l'indifférence de son mari envers les progrès de leur fils n'était pas feinte. Lui arrivait-il souvent d'essayer de dialoguer avec Sam quand

elle n'était pas là pour le voir ?

Il tourna la tête en l'entendant entrer dans la pièce.

— Alors, comment ça s'est passé ? Comment va Toby ?

Sam, l'air malheureux, se pencha en avant. Orla lui sourit.

— Il va se remettre, il est bien soigné à l'hôpital. Et son papa est avec lui.

Le petit garçon hocha la tête, visiblement soulagé, puis regarda son père.

Nick tapota la couette.

— Allez, Sam, juste une fois. Je sais que tu peux le faire, et je serai si fier de toi !

Silence. Seule la lueur de la veilleuse orange éclairait la pièce.

— Sam, s'il te plaît. Montre-moi que tu es capable d'utiliser les mots correctement. C'est très important. Tu veux parler de ce qui est arrivé aujourd'hui ?

Son fils croisa les bras, baissa les yeux et détourna la tête. *Non*.

Orla s'approcha de lui pour le border.

— Arrête, Nick. La journée a été longue. Il est fatigué.

— Mais il ne fera jamais de progrès si on ne l'encourage pas.

— Il est encore sous le choc. Comme nous tous. Laisse-le tranquille.

Quand Orla s'était agenouillée près de Toby, son téléphone à la main pour appeler les secours, appuyant sur les mauvaises touches dans son affolement, Sam était apparu à la porte de l'orangerie, les bras collés aux flancs, les traits déformés par une expression d'horreur. Il n'avait pas bougé pendant qu'Orla expliquait la situation à son correspondant d'une voix entrecoupée de sanglots. C'était seulement après le départ de l'ambulance que le petit garçon avait ramassé la casquette bleue abandonnée et l'avait plaquée sur sa poitrine.

La chute de Toby était un avertissement, Orla l'avait bien compris. Il avait vu la même chose qu'elle et, étrangement, cet accident la confortait dans ses certitudes. La maison exigeait trop d'elle. Elle avait essayé de l'aimer, de réparer ce qui était cassé en elle, de panser ses plaies. Et pourtant, ça ne suffisait pas. Le Reeve l'appelait, avait besoin d'elle, la réclamait comme le ferait un enfant, et Orla savait qu'elle aurait beau lui donner tout ce qu'elle pouvait, ce ne serait jamais assez, car un enfant n'aspire qu'à s'approprier totalement sa mère. Les siens la dévoreraient s'ils en avaient la possibilité, afin qu'elle vive en

eux pour toujours. Et c'était ce que voulait la maison : la faire sienne à jamais.

Elle était devenue la mère d'un monstre. Le Reeve lui avait parlé, avait chuchoté à son oreille, et elle l'avait écouté.

Une mère doit se sacrifier pour ses enfants. Orla le savait et en avait déjà accepté la nécessité au plus profond de son cœur.

25
1976

Les affaires de Philip étaient toujours dans le sac en papier que l'hôpital avait remis à Sara et qu'elle avait posé sur la commode. Elle n'y avait pas touché. Les objets qu'il avait pris avec lui, les vêtements qu'il portait au moment de sa mort… La copie carbone rose d'un formulaire était agrafée sur le devant. Les mots inscrits dessus étaient à peine lisibles. Nom, âge, liste des effets personnels. Date de naissance, date de décès.

Lydia soulevait souvent le sac pour le serrer contre elle. Elle n'avait pas besoin de regarder à l'intérieur pour savoir ce qu'il contenait. *Paddington*. Le pyjama de Philip, qui sentait le savon brut et l'odeur sucrée de sa sueur. Un peigne, un sachet de sucres d'orge encore à moitié plein. Son bracelet de baptême en or. Il lui paraissait presque irrespectueux de sortir ces précieuses possessions, de les séparer. De toute façon, Sara n'en parlait pas.

Ce soir-là, elle s'assit au bord du lit, dans le noir, le sac sur ses genoux, et contempla le mur en face d'elle. Tout le monde était couché depuis des heures, mais elle, elle ne pouvait pas dormir. Ce n'était pas seulement à cause de la chaleur du grenier et de la froideur de Sara depuis la scène de l'étang. Philip lui manquait trop. Même si, dans la journée, elle avait l'impression qu'il lui suffirait de s'allonger par terre dans la cuisine pour s'endormir comme une masse, les nuits ne lui offraient pas de repos.

Cela faisait seulement dix jours que le petit garçon était mort, pourtant elle savait déjà que plus rien ne serait jamais pareil. Les jumelles s'éloignaient de plus en plus de la maison sans qu'elle-même les en empêche, malgré les mises en garde de Sara. Le lendemain de l'enterrement, celle-ci leur avait interdit d'aller plus loin

que le jardin, comme si la fièvre qui avait emporté Philip rôdait au-delà de cette limite, comme si Tabitha et Clover risquaient de tomber malades dès qu'elles sortiraient du cercle protecteur formé par les murs de brique.

Mais Lydia ne se donnait pas la peine de faire respecter cet interdit. Alors, quand les filles parlaient de leur cachette dans le bois de hêtres de l'autre côté de la falaise ou des traces qu'elles avaient laissées dans les champs de blé, Sara levait les yeux vers elle et Lydia soutenait son regard, la mettant au défi de les sermonner toutes les trois. Sa patronne, manifestement consciente de cette résistance, sentait son autorité lui échapper.

Elles n'avaient jamais reparlé de ce qui s'était passé dans le grand salon ce soir-là. Sara ne s'en souvenait pas ou faisait semblant d'avoir oublié, et Lydia se sentait trop embarrassée pour aborder le sujet. Elle avait soutenu sa patronne jusqu'à son lit, où elle s'était endormie aussitôt, et elle l'avait laissée rêver. Comment savoir ce que Sara avait vu ou croyait avoir vu ? Elle était dévastée par la disparition de Philip. C'était même pour elle un affront inconcevable, la négation de tout ce qu'elle avait mis en place pour protéger ses enfants et assurer leur bien-être : pain complet, grand air, bienfaits de la nature…

— C'est bien le problème, en fait, dit Dot dans l'orangerie.

Elle pliait des torchons tout juste décrochés de la corde à linge, qui sentaient bon l'herbe.

— Comment ça ?

Lydia, assise sur la banquette en osier délabrée, suça l'extrémité d'un fil de coton pour l'insérer dans le chas de son aiguille. Il y avait de nouveaux trous dans la salopette de Tabitha.

— C'est une citadine, répondit Dot. Pour elle, tout est joli et bénéfique ici, parce que c'est la campagne. Je l'aime bien, mais elle raisonne comme une Londonienne. Elle ne sait pas de quoi elle parle.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qu'il y a à savoir ? demanda Lydia en caressant le tissu sous ses mains.

Dot s'accorda un instant de réflexion.

— Tiens, par exemple, ma mère m'oblige à laver les œufs avant de les apporter ici. Quand on les ramasse dans le poulailler, ils sont couverts de fientes et de plumes. Bon, nous, on s'en fiche, on se contente de les rincer avant de les manger. Mais ma mère dit que ça ne plairait pas à Sara, que les gens de la ville n'aiment pas ça, alors je

les bichonne avant de venir.

Lydia sourit.

— Je ne m'en étais jamais douté.

— Tu veux que je te raconte ce qui s'est passé, le jour de l'enterrement ? J'aidais maman à décharger de la voiture les cartons de gobelets, et on venait de rentrer dans la maison quand Sara a lancé, comme ça, qu'elle avait amené sa famille ici parce que l'air de la mer était sain et que son mari était mort à cause de la pollution de Londres, et qu'elle avait toujours pensé que ce qui est naturel ne peut pas faire de mal. C'était bizarre, elle était dans le grand salon et elle disait tout ça à voix haute, mais elle ne nous regardait pas. C'était comme si elle se parlait à elle-même.

— Tu connais ses obsessions : la télé, le sucre, tout ça…

— Pourtant, elle fume comme un pompier !

— À mon avis, pour elle, ce n'est pas la même chose.

Lydia haussa les épaules. Un bourdon entra par les portes ouvertes, vint se cogner contre sa jambe puis s'éloigna.

— Sara s'imagine que la nature est pleine de bonnes intentions, reprit Dot. Mais je peux te dire qu'il y a des tas de trucs par ici qu'il vaut mieux ne pas toucher. La morelle noire, l'actée, le tamier…

Dot s'esclaffa.

— Et la merde de poule ! Tu te rappelles l'histoire de l'infusion ? Ça aurait pu très mal tourner.

— Et d'après toi, la scarlatine, c'est aussi ça ? Un truc naturel mais mauvais pour nous ?

Dot soupira et lissa sa pile de torchons.

— Mon oncle a eu le pied broyé par une batteuse. J'avais une sœur aînée qui est morte avant ma naissance, parce qu'elle avait bu du lait de vache contaminé. Je serais capable de dépecer une chèvre s'il le fallait et je sais comment m'y prendre pour tuer une oie. Quand j'étais petite, je donnais un coup de main pour l'agnelage dans la ferme de mon frère. Comme beaucoup de gosses du coin. Des fois, l'agneau arrive trop tôt et se coince, et si la brebis n'a pas été rentrée à temps, ils meurent tous les deux dans les champs. C'est moche, mais on n'y peut rien.

» Sara ne voit pas tout ça, et c'est normal. Elle n'a pas besoin de tuer les poulets ni de savoir quelles plantes sont toxiques. Nous, ma mère nous l'a appris pour nous éviter de faire dans notre culotte après

avoir boulotté des baies d'if. Mais pour les gens de la ville, ces choses-là ne sont pas importantes, alors ils ne les connaissent pas. Ils croient que la vie à la campagne, c'est juste…

Elle s'interrompit le temps de chercher ses mots, agitant les mains comme si elle essayait de les saisir.

— Des fêtes de village, des scones et de la confiture.

Lydia posa la salopette sur ses genoux.

— Sauf que ce n'est pas le cas, du moins pas tout le temps, reprit Dot. C'est ce qui explique que Sara réagisse de façon aussi bizarre à la mort de Philip. D'accord, c'est vraiment horrible, je ne dis pas le contraire. Perdre un gosse, il n'y a rien de pire pour un parent. Malheureusement, ça arrive. Elle, elle se conduit comme si c'était inimaginable, impossible à comprendre. Mais il n'y a rien à comprendre, c'est comme ça, c'est tout.

Dot prit une profonde inspiration.

— Je suis désolée pour elle. Elle voudrait que la nature prenne soin d'elle, de sa famille, mais la nature s'en fout.

Elle tira un autre torchon de son panier de linge, puis le fit claquer pour le défroisser. Un objet tomba alors des plis du tissu et rebondit sur le dallage. Les sourcils froncés, Dot se pencha pour le ramasser.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Lydia.

— Un collier, on dirait. Un peu mastoc, si tu veux mon avis. Pas très élégant.

— Fais-moi voir.

Lydia tendit la main. Le vieux cordon en cuir était durci, cassant. Il était passé dans le trou d'une petite pierre bleu et vert – des couleurs encore vives même si la surface du caillou était terne et griffée. Des traces de terre étaient visibles sur le cordon, comme s'il avait été enseveli.

— Il a l'air ancien, en tout cas, déclara Lydia. Il n'est pas à toi, tu es sûre ?

Dot fit la grimace.

— C'est pas trop mon style, Lids. Il est peut-être à Sara ?

— Non, je ne crois pas. Je ne l'ai jamais vu.

Le collier demeura sur la banquette, où Lydia l'avait posé, et fut relégué aux oubliettes par les événements qui suivirent. Pour finir, il glissa entre les coussins et resta là, à l'abri des regards.

Les températures grimpaient de jour en jour et la maison semblait sommeiller dans la chaleur. Les fenêtres toujours ouvertes laissaient entrer l'odeur de l'herbe et du jasmin portée par la brise. Au fil des heures, la lumière changeante qui pénétrait par la coupole de verre donnait des couleurs différentes aux dalles blanches du vestibule : miel, beurre, prune…

Cette période d'immobilisme fragile s'acheva quand Sara hurla « Putain mais qu'est-ce que c'est que ça ? » dans la nursery un samedi matin, deux semaines après la mort de Philip.

— Sara ? appela Lydia du bas de l'escalier.

— C'est vous qui les avez mis là ?

Sa patronne s'avança en haut de l'escalier. Elle tenait dans ses bras Owen, qui pleurait et se débattait.

— De quoi parlez-vous ? demanda Lydia. Qu'est-ce qui se passe ?

Les ciseaux de couture, auxquels le ruban orange était toujours attaché, dévalèrent les marches.

— Ah oui. Je vais vous expliquer, c'est pour…

— Vous êtes devenue folle ? Vous vous rendez compte à quel point c'est dangereux ? Ils auraient pu tomber sur Owen, lui crever un œil, le blesser… Qu'est-ce qui vous a pris, bon sang ?

Lydia ne put s'empêcher de rétorquer :

— Ils étaient accrochés au mobile depuis des semaines, Sara. Et vous ne les avez vus qu'aujourd'hui ?

Sara la dévisagea.

— Qu'est-ce que vous insinuez ?

— Vous ne faites plus attention à grand-chose, depuis quelque temps, répondit Lydia.

Elle était lancée, alors autant aller jusqu'au bout.

— Je vous rappelle que mon fils vient de mourir, déclara Sara d'une voix hautaine et suraiguë.

— Je ne risque pas de l'oublier. Je l'aimais moi aussi. Nous l'aimions tous.

— J'espère que vous ne vous comparez pas à…

— Vous ne vous êtes pas assez préoccupée de son bien-être, Sara, vous le savez aussi bien que moi. Il n'était pas heureux ici. L'école lui manquait, son ancienne vie aussi. Vous lui avez enlevé ça et vous ne le regardiez même plus.

Lydia porta une main à ses lèvres, choquée par sa propre

insolence.

Sara serra son fils plus fort contre elle en ignorant ses cris de protestation.

— J'ai agi au mieux pour mes enfants.

— Faux. Vous n'avez pas dit deux mots aux filles depuis des jours. Tenez, là, maintenant, vous n'écoutez pas Owen. Vous étiez persuadée d'avoir tout résolu en venant vous isoler ici, mais vous n'avez fait qu'aggraver la situation, parce que vous n'avez pensé qu'à vous. Et cette façon que vous avez eue de vous lamenter sur la mort de Philip, alors que vous l'ignoriez la plupart du temps…

— Je n'arrive pas à croire que je sois en train d'écouter…

— Vous me payez pour m'occuper de vos enfants parce que vous avez estimé que j'étais compétente, mais vous n'avez pas tenu compte de ce que je vous disais à propos de Philip. Je vous avais prévenue qu'il ne se faisait pas à cette vie-là, qu'il lui fallait autre chose.

Tabitha et Clover sortirent de la cuisine et allèrent se poster dans l'ombre sous l'escalier, les yeux fixés sur Lydia.

Sara, qui avait calé le bébé sur sa hanche, le transféra sans ménagement de l'autre côté. La tête d'Owen partit en arrière, et il hurla de plus belle.

— Vous me rendez responsable de sa mort, Lydia ?

— Mais non !

Furieuse, Lydia se frotta les joues.

— Ce n'est la faute de personne, c'était juste de la malchance. Une terrible malchance. Mais c'est arrivé, et maintenant nous devons tous continuer à vivre. Vous avez trois autres enfants qui ont besoin de vous…

— Vous n'allez quand même pas me dire comment je dois porter le deuil de mon fils ! Non, ça ne peut plus durer. Figurez-vous que je vous ai observée, Lydia. Vous avez autorisé les filles à enfreindre les règles que j'avais fixées. S'il leur était arrivé quelque chose, ça aurait été entièrement votre faute. Qui sait ce que vous avez laissé Philip faire ? Et où il est allé à cause de vous ? S'il est tombé malade, c'est bien pour une raison. Et Owen, ces ciseaux… Vous êtes complètement irresponsable.

Elle s'interrompit un instant, épuisée par son accès de colère.

— Il faut que vous partiez, ajouta-t-elle.

— Très bien. Je vais aller me promener avec les filles, ça vous

donnera le temps de vous calmer.

— Non, je veux que vous quittiez cette maison. Rentrez à Londres, je vous paierai le train.

— Quoi ? s'écria Lydia en reculant d'un pas.

— Vous n'avez plus rien à faire ici, Lydia. Je vais renvoyer les filles à l'école en septembre. Je les mettrai en pension. C'est ce que Doug aurait voulu. Je me passerai de vos services. Vous n'êtes pas indispensable.

Elle se détourna, regagna sa chambre avec Owen et claqua la porte.

Lydia regarda les jumelles qui, dans l'ombre, se tenaient par la main. Deux petites filles qu'elle allait laisser seules et peut-être oublier.

— Alors ça, Lids, c'est un sale coup, murmura Dot.

— À qui le dis-tu.

Elles étaient assises toutes les deux dans le jardin, à chuchoter comme des adolescentes. Lydia alla chercher une autre bouteille de vin dans le cellier et Dot lui donna la moitié des cigarettes de son paquet.

— Et attends, ce n'est pas le pire, reprit Lydia en craquant une allumette.

Dot saisit la bouteille et but au goulot. En s'essuyant la bouche, elle étala une traînée rose sur sa joue et Lydia dut résister à l'envie de la nettoyer avec son pouce.

— Comment ça ?

— La femme dont je t'ai déjà parlé, les filles aussi l'ont vue, dehors et dans la maison… Et Sara, elle, a dit qu'elle avait vu Philip. D'accord, elle était à moitié endormie, mais n'empêche, ça m'a paru complètement fou. Je ne sais pas quoi faire.

— Je ne crois pas que tu puisses faire grand-chose. Elle t'a virée, Lids. Tu vas devoir t'en aller et tu ne peux pas emmener les enfants.

Lydia enfouit son visage dans ses mains et sentit la chaleur de la cigarette contre son front.

— Comment est-ce qu'on a pu en arriver là ?

Dot lui passa un bras autour des épaules. Sa peau sentait le soleil, la crème solaire et la sueur.

— Sara a complètement perdu les pédales. Elle ne pourra pas gérer

les enfants sans toi.

— Je refuse de les abandonner, Dot.

— Tu n'as pas le choix.

Lydia caressa le sac en papier posé sur l'oreiller de Philip puis tira sur la couverture pour le glisser dessous. Elle écoutait le bruit régulier et assourdi de la mer qui lui parvenait à travers la fenêtre fermée. Dans le couloir, les différentes portes semblaient se retrancher dans l'ombre des linteaux proéminents. Les feuilles et débris qui jonchaient la coupole se déplaçaient au gré du vent, bruissant sur le verre.

En bas, dans le vestibule – dans la gueule béante de la maison –, une forme avançait sur le dallage. Quand Lydia se pencha par-dessus la balustrade pour mieux voir, l'ombre avait déjà disparu dans le petit salon. Ses mains laissèrent des traces humides sur le bois lisse. Elle aurait voulu interpeller la présence inconnue, mais elle n'osa pas, de peur de réveiller Sara et Owen.

Alors elle ôta ses pantoufles, les laissa dans le couloir et descendit l'escalier. Elle avait l'impression d'être dans un rêve ou d'évoluer dans la tête de quelqu'un d'autre. Les marches grincèrent sous ses pieds nus.

Le petit salon était désert et silencieux. Lydia fit le tour de la pièce sans éclairer et sentit sous ses doigts le fauteuil, le canapé, le manteau de la cheminée.

Il n'y avait personne non plus dans le vestibule ni sous l'escalier. La photo de Philip était toujours sur la table d'appoint, mais les giroflées fanées avaient été jetées depuis longtemps. Et soudain, devant elle, par la porte ouverte de la cuisine, elle vit une silhouette dans l'orangerie. Les portes donnant sur la terrasse s'écartèrent, comme poussées par une main invisible.

Philip.

C'était lui, bien sûr. De qui d'autre pouvait-il s'agir ? Il était revenu pour elle, Lydia le savait. Elle aurait dû écouter Sara quand celle-ci lui avait dit l'avoir vu. Elle aurait dû l'attendre.

Elle sortit sur la terrasse et regarda l'enfant s'éloigner sur la pelouse. Il était plus petit que dans son souvenir – presque aussi petit que le jour où elle avait fait sa connaissance. Elle s'engagea à sa suite sur l'herbe sans quitter des yeux son ombre qui avançait parmi les

arbres. Son cœur débordait d'amour, elle voulut l'appeler mais ne put prononcer un mot. Il n'avait plus les cheveux blondis par le soleil, remarqua-t-elle soudain. Cet enfant-là était brun et portait un t-shirt jaune vif qui semblait luire dans la lumière du crépuscule.

Puis il s'enfonça dans les hautes herbes au bord de l'étang. Lydia s'arrêta, loin de la maison, pour écouter le bruit de l'eau et de la brise dans les chênes, puis se fraya un passage dans les roseaux et se mit à quatre pattes pour chercher le petit garçon qui n'était pas Philip. Mais il n'était ni sur la rive ni en train de hoqueter dans l'eau. Aucune vaguelette n'en ridait la surface, aucun appel à l'aide ne résonnait.

Elle s'agenouilla sur la rive boueuse dans sa jupe maculée de vase. Ses mains en étaient recouvertes aussi. Ses larmes coulaient et mêlaient leur sel à l'eau noire. Elle l'avait suivi jusque-là, cet enfant qui ne pouvait pas être Philip, mais il s'était volatilisé. Peut-être voyait-elle réellement des choses, après tout. Cette pensée ne lui paraissait plus absurde.

Quand elle releva les yeux, il était de nouveau là – de l'autre côté de l'étang, cette fois. Sa figure pâle était apparue au-dessus des roseaux, et il la regardait, la bouche ouverte mais silencieux.

26
2018

Regardez-la, près des arbres. Agenouillée au bord d'un étang qui n'existe plus, elle veut toucher l'eau mais ses mains ne rencontrent que la terre desséchée. Elle oscille, palpe l'herbe de ses doigts pâles tout en tournant en rond comme un animal. Des yeux aveugles dans un visage assoupi. Elle soupire, elle rêve. Orla retourne vers la maison, retrouve son lit et s'endort, les paumes et les pieds recouverts de poussière et de pousses tendres. À son réveil, elle remarque les traces terreuses sur les draps, les traînées vertes sur ses paumes.

Quand elle ouvrit les yeux, le soleil brillait, déjà haut dans le ciel. Dans le silence de la pièce, elle distingua le bourdonnement des abeilles, sentit l'odeur de la terre et de l'air pur. Une bestiole vint se cogner contre la vitre puis s'éloigna. Il faisait très chaud.

Les cris de Bridie s'élevèrent dans la nursery – un son léger, comme celui de vaguelettes léchant la grève au loin. Orla empruntait désormais le couloir pour se rendre dans la chambre de la fillette, car elle avait trop peur de s'engager dans le passage.

Puis elle entendit Nick parler à Sam en bas et comprit qu'elle allait devoir se lever. Sa fille parut toute contente de la voir et Orla se réjouit d'avoir fait l'effort de quitter son lit. *Je te l'avais bien dit, Nick, je suis toujours capable de jouer mon rôle de maman.*

Attablés dans la cuisine, son mari et son fils dessinaient. Ils avaient repoussé leurs assiettes sales pleines de miettes.

— Bonjour, lança-t-elle en effleurant l'épaule de Nick.

Il avait sorti un mug pour elle, mais elle remarqua que la verseuse de la cafetière avait été vidée et placée à côté de l'évier. Nick n'avait pas pensé à refaire du café.

— Bonjour, répondit-il. Bien dormi ? ajouta-t-il en scrutant ses traits.

Ce qu'il lui demandait, elle le savait, c'était si elle avait pris ses somnifères.

— Mmm…

Elle installa Bridie dans la chaise haute puis prépara le café. Nick se leva, passa près d'elle sans la toucher et sortit dans le jardin.

Dehors, tout était immobile sous la chaleur. Les branches ne bougeaient pas, les insectes ne bruissaient pas dans l'herbe. C'était un spectacle presque irréel, qui ressemblait à un décor de théâtre. Les couleurs étaient trop éclatantes, les formes trop nettes.

Orla savait qu'il y avait une petite tache brune incrustée dans une dalle de la terrasse, sous la fenêtre de Sam. Nick l'avait pourtant frottée avec de la lessive, du bicarbonate de soude, et enfin, de la Javel. À la grande surprise d'Orla, il y avait eu très peu de sang, juste un filet qui coulait de l'oreille de Toby, et quand elle s'était penchée vers lui en attendant l'ambulance, avec l'impression que son univers s'écroulait, elle avait même tenté une plaisanterie – *Mon Dieu, pourvu qu'il m'entende* – sur le fait qu'il avait la tête dure.

Des guirlandes de fanions décolorés claquaient au vent venu de la mer, le son lointain de l'accordéon se faisait entendre au milieu des exclamations, des rires, des pleurs et des aboiements des chiens. Une petite estrade avait été installée à l'extrémité de la rue principale. Quelques vieillards déambulaient devant, tenant à la main des pintes de bière blonde trouble servie dans des gobelets en plastique. Dans l'ombre de l'auvent de toile, les musiciens de l'orchestre semblaient accablés de chaleur.

Quand ils arrivèrent tous les quatre – Bridie sanglée dans le porte-bébé sur le dos d'Orla et Sam juché sur les épaules de Nick –, les rues du village étaient déjà pleines de promeneurs, de bruit, de chiens, d'emballages de crème glacée et de détritus provenant des camions de hot-dogs. Une serviette tachée de ketchup vint se coller à la jambe d'Orla.

Nick la saisit par le coude.

— Tu veux boire quelque chose ?

— Oui, merci. Tu crois qu'il y a du Pimm's ?

— Je pensais plutôt à une boisson sans alcool.

— Non, je préfère un Pimm's, s'il te plaît.

Elle savait qu'il y en avait, elle avait repéré le stand.

La lassitude se peignit sur les traits de Nick.

— OK. Attends-moi ici.

Orla regarda s'éloigner son fils perché sur les épaules de Nick – un totem vivant – jusqu'au moment où elle les perdit de vue dans la foule. Elle se réfugia à l'ombre d'un stand qui vendait des tasses en émail peintes et des poupées de maïs.

— Orla !

— Oh, bonjour, Claude.

Il vint la saluer. Il avait le crâne rougi par le soleil et sentait la bière tiède et la fumée de barbecue.

— Où est Alice ?

Il repoussa ses lunettes en haut de son front dégoulinant de sueur.

— Elle ferme le café, répondit-il. On a eu pas mal de monde pour le déjeuner, mais là, on a fini pour la journée.

— Et nous, on attend avec impatience de te voir dans ton costume.

Il éclata de rire.

— Ça fait longtemps que j'avais envie de me déguiser en cerf pour le défilé. Il a fallu qu'Eddie se brouille avec un des participants et le vire pour que je puisse prendre sa place.

— Qui est Eddie ?

— Un des membres du conseil paroissial. C'est lui qui organise tout ça chaque année, dit-il en montrant la scène et les camions de hot-dogs. Où sont tes hommes ?

— Partis me chercher un Pimm's.

— De vrais gentlemen, ces deux-là !

Le soleil amorçait son déclin au-dessus de la baie. À 17 heures, Claude les abandonna, les joues rosies par la fierté et le trac. Alice guida Orla et sa famille jusqu'au meilleur endroit de la rue principale d'où voir le défilé des cerfs. Nick se posta derrière Orla, qui tenait Sam par la main. Mais il s'agitait et essayait de dégager ses doigts, si bien qu'elle finit par le lâcher. Il se blottit alors contre la jambe de son père. Bridie s'était endormie et Orla sentait les sangles du porte-bébé cisailler ses omoplates mouillées de sueur.

Nick posa les mains sur les épaules de Sam et le fit pivoter vers la rue.

— Regarde bien, pour essayer de reconnaître Claude.

Le petit garçon hocha la tête d'un air solennel et riva son regard à la chaussée.

Alors que les ombres s'allongeaient, l'orchestre entonna un air traditionnel : une mélodie étrange, en mode mineur, mêlant le son aigu des violons à ce qui ressemblait à un cor de chasse. Orla frissonna. Cette musique ne lui plaisait pas. À côté d'elle, Alice souriait.

Soudain, des exclamations s'élevèrent au bout de la rue. Les hommes braillaient et sifflaient, et des roulements de tambour annoncèrent l'arrivée des cerfs. Orla vit d'abord les torches, qui projetaient des étincelles, avant de voir les hommes qui les brandissaient.

Ils arrivèrent deux par deux, chacun vêtu d'une tunique d'un vert mousse nouée à la taille par de la ficelle. Leurs semelles frappaient le bitume, deux chiens les suivaient, bondissant et aboyant après eux. Ceux qui portaient la barbe l'avaient agrémentée de lierre, les autres avaient barbouillé de boue leur visage glabre. Chacun arborait des bois brunâtres – leur fierté – fixés sur leur crâne par de la corde de chanvre et ornés de longues tiges de liseron tout juste cueillies, aux feuilles vert tendre et aux fleurs blanches. La scène rappela à Orla une photo qu'elle avait vue un jour dans un *National Geographic*, montrant deux cerfs qui étaient tombés dans une rivière après s'être battus, et qui, incapables de dégager leurs ramures entremêlées, s'étaient noyés. Quand le photographe les avait découverts dans l'eau, ce n'étaient plus que des squelettes recouverts d'algues.

Dans la rue, les hommes déguisés avançaient, faisant tressauter leurs bois. Il y avait quelque chose d'animal dans cette parade. De sauvage. Ils inclinaient la tête au rythme des tambours, levaient haut les genoux et criaient vers le ciel, le visage coloré de rouge par les torches.

Orla n'aurait su dire lequel était Claude, mais Alice, qui l'avait reconnu, poussa un cri de joie en pointant le doigt vers les participants, tandis que Sam se mettait à sautiller sur place et à se balancer lui aussi au rythme des percussions. Orla ne se sentait pas bien. Elle avait déjà bu trois Pimm's : celui que Nick était allé lui chercher et deux autres qu'elle avait avalés en cachette, très vite, après avoir prétexté qu'elle devait aller aux toilettes.

Puis d'autres personnages apparurent derrière les hommes-cerfs :

un bouffon en habit rouge et jaune miteux, une femme ivre sur un cheval de bois, vêtue à l'ancienne d'un tablier et d'une jupe longue, et dont la coiffe avait glissé et pendait, toute de travers, par-dessus son oreille. Venaient ensuite trois adolescentes en tutu argenté, qui faisaient tournoyer en l'air leur bâton de majorette.

C'était une femme qui fermait la procession. Toute de blanc vêtue, dissimulée sous un voile de dentelle, elle tenait un bouquet mêlant fleurs sauvages et herbes. Sa longue jupe se prenait dans ses jambes tandis qu'elle avançait et le vent soulevait son voile. Elle était grande et marchait plus lentement que les autres. Orla ne distinguait pas son visage. Alors que Nick attrapait Bridie pour la porter à son tour, elle tapa sur l'épaule d'Alice.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

— Comment ?

Orla se pencha pour lui parler à l'oreille :

— La femme avec le voile. Qui est-ce ?

— Oh, elle, c'est la Dame blanche. Un esprit de l'eau, célèbre dans la région. Une sorte de fantôme.

La Dame blanche tourna sa tête sans visage vers Orla avant de s'éloigner dans la rue.

Et brusquement, une inconnue émergea de la pénombre, attrapa Orla par son t-shirt et lui assena une gifle brutale sur le côté de la tête. Déséquilibrée, Orla tomba sur Alice, puis son assaillante se jeta sur elle de tout son poids, la plaquant sur le bitume. Elle pleurait, et Orla sentit ses larmes tomber sur son propre visage.

— Espèce d'idiote ! Je lui avais bien dit de ne pas entrer, mais il avait pitié de vous, et tout ça, c'est votre faute, tout est votre faute…

Et soudain, la délivrance. Des bras tirèrent en arrière la femme qui se débattait comme une anguille. Orla, toujours allongée, les yeux fixés sur le ciel nocturne, avait l'oreille en feu.

— Bon sang, arrête, maman, tu ne peux pas…

De nouveau, le claquement sec d'une gifle.

— Mon Dieu, Orla, ça va ?

Alice se pencha, la prit par les mains et l'aida à se redresser. Orla porta les doigts à l'arrière de son crâne, où se formait déjà une bosse.

— Oui, oui, c'est bon. Qu'est-ce que…

— C'est la grand-mère de Toby. Désolée.

Orla regarda derrière son amie la femme âgée qui s'agitait toujours dans les bras du père de Toby. Elle était toute menue et son visage encadré par deux tresses grises était livide. Elle avait perdu une chaussure et, sous ses aisselles, deux auréoles de sueur assombrissaient sa robe bleue.

Orla tendit les mains vers elle.

— Oliver, je suis navrée. Je vous en prie, dites-lui. Dites-lui que je suis navrée.

Alice décida d'intervenir :

— Emmenez Dorothy, Oliver. Elle sera mieux à la maison. Je vais vous reconduire chez vous, d'accord ?

Elle se tourna vers Orla.

— Vous feriez mieux de rentrer, vous aussi. Nick, je vous laisse les ramener.

Nick rendit le bébé à sa femme, puis souleva Sam, dont le regard étonné allait de sa mère à son père, et se mit en route. Orla lui emboîta le pas.

Ils rentrèrent dans le noir. Sam s'endormit sur l'épaule de Nick. Orla, qui avait remis sa fille dans le porte-bébé, sentait les muscles de ses épaules se contracter douloureusement. À un certain moment, elle trébucha sur le chemin de la falaise et Nick la retint par le haut du bras.

— Attention, tu portes Bridie.

— Oui, oui, je sais.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Non, pas vraiment, répondit-elle en effleurant son oreille. Je me sens responsable.

— À cause de cette femme, la grand-mère de Toby ? Elle a perdu la tête, c'est évident. Ce n'était qu'un putain d'accident, Orla.

— N'empêche, j'aurais dû…

Nick lui lâcha le bras et continua d'avancer sur le chemin.

— Tu n'aurais rien pu faire. Ne ramène pas toujours tout à toi, Orla.

La lune d'été, haut dans le ciel, colorait le paysage autour d'eux en bleu marine et gris et répandait une lumière étrange qui aplatissait les reliefs. À intervalles réguliers, Nick jetait un coup d'œil derrière lui pour s'assurer qu'Orla le suivait bien, comme une bonne épouse fidèle, toujours prête à se laisser guider.

Enfin, le Reeve se dressa devant eux. Des nuages argentés filaient dans le ciel derrière les conduits de cheminée et les hautes fenêtres noires se découpaient dans la façade blanchie par la lune. Le jasmin libérait sa senteur de miel.

À l'intérieur, Nick éclaira une des lampes du vestibule, plongeant le reste de la maison dans une obscurité encore plus profonde. Orla monta coucher Bridie.

Elle avait de nouveau envie d'un verre, alors elle redescendit dans le salon pendant que Nick mettait Sam au lit. La pièce était rafraîchie par la brise nocturne qui s'insinuait dans la cheminée et venait s'enrouler autour de ses pieds.

Dans le peu de lumière en provenance du vestibule, le portrait de Sam semblait la toiser. Au-dessus, Orla distingua de petites pousses vertes dans les fissures du plâtre : du gui, déjà alourdi par de grosses baies blanches, et dont les feuilles délicates retombaient sur la toile.

En examinant le tableau de plus près, Orla s'aperçut qu'il avait encore changé à son insu. Ce qu'il représentait à présent n'était pas ce qu'elle avait peint, mais c'était tout de même la vérité. Le visage de Sam, si radieux auparavant, était désormais ombré, comme si quelqu'un l'avait recouvert de gris clair. Son regard était moins brillant, ses joues paraissaient cireuses. Son t-shirt n'était plus de ce jaune bouton d'or qu'elle avait obtenu en mélangeant ses pigments mais avait pris une nuance jaune pâle maladive. Sa bouche était relâchée, les os de ses genoux saillaient. Et derrière lui, à moitié cachés dans les plis sombres des tentures, elle distingua des coups de pinceau plus fins, qui avaient ajouté quelque chose de brillant, couleur ivoire. *Des dents*. Et de longs doigts osseux posés sur l'épaule de l'enfant, du même beige que la pierre de la maison.

— Ça fait mal ? demanda Nick quand ils furent au lit.

Il toucha la bosse à l'arrière du crâne d'Orla, dissimulée par ses cheveux mais toujours sensible.

— Oui.

Une cloque de sang était apparue sur la bordure de son oreille et lui causait des élancements douloureux.

— Surtout la cloque, à vrai dire, ajouta-t-elle.

— On devrait la percer.

— Tu sais comment faire ?

— Bien sûr. Rappelle-toi, j'ai déjà percé des ampoules sur tes doigts quand tu avais peint trop longtemps.

Même si elle était tournée vers le mur, elle devina qu'il souriait.

— OK.

Orla s'assit sur le rebord de la baignoire dans la salle de bains attenante et regarda Nick rincer l'aiguille puis la chauffer à la flamme d'une allumette.

— Attention, ça risque de piquer.

Sans un mot, Orla souleva ses cheveux et ferma les yeux. Elle sentit les doigts de Nick sur sa peau, puis la piqûre de l'aiguille et l'écoulement du liquide chaud. Il lui pressa un gant de toilette sur l'oreille et elle crut qu'il allait l'embrasser quand il se pencha vers elle, mais il n'en fit rien.

— Voilà, c'est fini.

Il jeta le gant rougi dans le panier à linge sale.

— Nick ? Tu penses que je devrais y aller ?

Elle songea au visage blême de Toby sur la terrasse et à l'expression égarée d'Oliver ce jour-là à l'hôpital.

— Où ?

— Chez les parents de Toby. Voir sa famille.

Nick la dévisagea.

— Pourquoi tu ferais ça ?

— Pour m'excuser. Je me sens tellement mal…

— Tu veux que je te dise ? Laisse ces pauvres gens tranquilles, c'est tout.

Il l'abandonna dans la salle de bains, où elle resta assise un bon moment, les yeux fixés sur le tissu ensanglanté.

En bas, Bridie avançait à quatre pattes dans le vestibule, poursuivie par son père et son frère. Nick et sa fille poussaient des cris de joie et Sam riait en silence.

Orla s'arrêta en haut de l'escalier pour observer sa famille. Ils n'habitaient pas le Reeve depuis longtemps, et pourtant, ils avaient déjà tous tellement changé : Sam avait pris quelques centimètres, Bridie commençait à prononcer maladroitement quelques mots et le chaume sur les joues de Nick devenait de plus en plus gris. Quant à elle, elle était désormais si maigre que ses yeux semblaient s'être enfoncés dans leurs orbites.

Nick se releva et s'essuya les mains sur son short.

— Bon, on a besoin de quelques trucs, déclara-t-il. Je vais faire un saut au village.

— Entendu. Pense à prendre du lait. Et peut-être du café.

— OK.

Sam fit aussitôt un geste vers les portes d'entrée, mais son père refusa qu'il l'accompagne. Nick voulait sans doute s'accorder un moment de tranquillité, pensa Orla.

— On va se préparer un bon petit déjeuner, d'accord, mon chéri ? lança-t-elle.

Elle descendit l'escalier et prit son fils par la main. Bridie se précipita dans le salon en disant quelque chose qui ressemblait un peu à « déjeuner », et Orla éclata de rire. Sam sourit.

Le portrait était maintenant entouré d'une guirlande de gui que personne d'autre ne semblait avoir remarquée. Dans la cuisine, il y en avait aussi sur le sol, autour des pieds de la table, des chaises et devant la fenêtre. De jolies petites tiges vertes, qui cherchaient la lumière. Orla ne put s'empêcher d'admirer leur détermination à envahir la maison.

Le temps était compté, elle le savait. Le délai de grâce accordé par le Reeve touchait à son terme.

Au bout d'un moment, comme leur mère ne leur prêtait aucune attention, les enfants allèrent jouer ailleurs. Mais soudain, des cris s'élevèrent, et Orla lâcha le yaourt qu'elle tenait. Il explosa sur le carrelage de la cuisine.

Du vestibule illuminé par le soleil, elle vit Bridie suspendue dans le vide au niveau du premier étage. Elle frappait le plancher de ses petites mains et son torse était coincé entre deux balustres, mais ses jambes s'agitaient dans l'air, au-dessus du dallage noir et blanc. Sam, agenouillé à côté d'elle, la bouche ouverte et le visage crispé, la tirait par les bras.

Il y avait aussi du gui dans l'escalier, qui serpentait sur le bois ciré, et des baies blanches tombaient des marches comme de la neige.

Bridie.

Comment avait-elle pu être aussi aveugle ? Aussi distraite ? songea Orla. Elle avait pensé que la maison voulait seulement Sam. Ne le lui avait-elle pas montré, encore et encore ? Elle-même s'était laissé abuser, alors qu'elle connaissait la capacité de dissimulation du Reeve.

Depuis le début, il essayait aussi de lui prendre Bridie.

Parvenue à l'étage, elle repoussa son fils puis passa le bras entre les balustres jusqu'à l'épaule et agrippa sa fille par son petit haut en coton à rayures. En la ramenant vers la sécurité, elle lui cogna la tête contre la rambarde et la fillette se mit à hurler, mais elle s'en fichait. Elle resta ainsi longtemps, à respirer par à-coups, le bébé secoué de sanglots calé sur ses genoux, à côté de Sam en larmes, et quand Nick ouvrit la porte d'entrée et les découvrit tous les trois – quand il entendit les cris et lut la peur abjecte sur les traits de sa femme et de son fils, il lâcha ses sacs de courses. Une bouteille en verre se brisa et du lait se répandit sur le dallage. Orla ne put que se réjouir en voyant la flaque blanche par terre – une flaque qui avait bien failli être rouge sang.

Encore sous le choc, elle souleva la fillette pour la montrer à son mari.

— Elle va bien, Nick, tout va bien.

Lorsqu'il tendit la main, elle crut qu'il allait la frapper, mais il se contenta d'attraper le bébé et de tirer Sam par son t-shirt.

— Je ne peux pas te faire confiance, hein ? Je ne peux même pas te laisser cinq minutes…

Orla mit la tête entre ses genoux pour essayer de calmer le tambourinement frénétique dans sa poitrine.

— Elle n'a rien, Nick.

Il ne voyait pas la plante parasite, comprit-elle. Il se tenait sur un tapis de feuilles, mais il ne semblait même pas s'en être aperçu.

— J'en ai plus qu'assez, riposta-t-il. Il faut qu'on s'en aille.

— Où ?

— Je les emmène chez papa et maman, au moins pour quelques jours. Toi, tu restes ici. J'ai besoin de changer d'air.

Orla se figea. Il lui paraissait tellement cruel qu'il se serve pour la punir de ce qu'elle l'avait supplié de lui accorder : un répit, une possibilité de s'en aller.

— Nick, s'il te plaît, ne…

Mais il ne l'écoutait plus. Il était déjà ailleurs. La maison le lui avait enlevé. Orla avait bien vu la façon dont il l'avait regardée, comme s'il était surpris de n'éprouver aucun désir pour elle. Le Reeve lui avait montré qui était vraiment sa femme, lui avait fait comprendre ce qu'Orla savait depuis leur rencontre : elle n'était pas à

la hauteur.

Il partit peu après avec les enfants et trois sacs de voyage contenant leurs affaires. Orla attira Sam contre elle en lui disant qu'elle l'aimait très, très fort. Qu'elle ne laisserait jamais rien lui arriver. Le petit garçon appuya ses mains chaudes sur les joues maternelles.

Puis elle se retrouva seule.

27
1976

Lydia avait vidé la mansarde de toutes ses affaires : cartons de livres, boîtes à chaussures, valises pleines de robes et de gros pulls en laine… La courtepointe avait été roulée et attachée avec de la ficelle.

Aidée par Dot, elle avait tout descendu dans la pièce d'angle au pied de l'escalier du grenier. Elles avaient collé des étiquettes comportant l'adresse de Lydia à Londres sur deux des plus grandes malles. Sara lui avait dit qu'elle les ferait envoyer, mais Lydia n'était pas sûre qu'elle y pense ou s'en soucie.

Elle avait posé à côté d'elle une valise en vinyle fendillée, un petit sac de voyage et un sac en plastique rempli d'articles de toilette. Sa robe était humide de sueur au niveau des aisselles, ses pieds glissaient dans ses mocassins. Tabitha et Clover, postées sur le seuil, la regardaient d'un air grave. Sara, qui s'était enfermée dans son bureau avec Owen, ne se montra pas.

— Je crois qu'on a tout, Lids. Tu veux qu'on vérifie une dernière fois ?

Dot se redressa et, les mains posées sur ses reins, arrondit le dos comme un chat.

Des grains de poussière dansaient dans les rais de soleil et retombaient sur le plancher comme une neige estivale. La mansarde paraissait plus grande sans ses affaires, songea Lydia. Les fenêtres étaient sales, constellées de cristaux de sel. Deux vieux magazines ouverts traînaient par terre. Privé de la courtepointe multicolore, le châlit métallique semblait triste. Lydia avait enlevé les draps, et le matelas rayé, affaissé au milieu, avait l'air crasseux.

Du seuil, elle distinguait à peine les petites lettres qu'elle avait gravées dans le conduit de cheminée. Une pensée folle lui traversa

alors l'esprit : *Philip les verra quand il reviendra.*

— Je n'ai rien oublié, dit-elle.

Elle redescendit avec Dot et les jumelles.

— Qu'est-ce qu'on va faire, Lydia ? gémit Clover.

Elle lui agrippa la main si fort que Lydia vit ses jointures blanchir. Elle en eut le cœur serré.

— Eh bien, il y a le bois, vous adorez y aller. Et le blé a bien poussé, vous pourrez jouer à cache-cache.

Tabitha fit non de la tête.

— Maman veut pas. On n'a pas le droit de sortir du jardin.

— Et si vous faisiez des coloriages ? Je vous ai laissé de nouveaux albums dans la cuisine. Il va pleuvoir dans la journée, ce sera un bon moyen de vous occuper.

— Et qui nous préparera à manger ?

— Votre maman, répondit Dot en regardant Lydia.

Clover soupira.

— Non, je crois pas.

— Bon, de toute façon, je reviendrai demain matin finir le ménage, déclara Dot. Alors, si vous n'avez pas dîné, je vous servirai un énorme petit déjeuner, d'accord ? J'apporterai des tranches de bacon et on fera frire du pain.

Les mains sur les hanches, elle sourit.

Les jumelles hochèrent la tête de concert, l'air aussi sceptique l'une que l'autre. Clover tripotait un des boutons de sa robe.

Sara avait laissé une enveloppe pour Lydia sur la console du téléphone. Elle contenait de l'argent – ses gages et de quoi payer le billet de train –, ainsi qu'une courte lettre de recommandation, guindée, tapée à la hâte et signée d'une main tremblante. Le premier réflexe de Lydia fut de compter les billets, et elle s'en voulut. Sara l'avait peut-être renvoyée, mais elle n'était pas du genre à l'escroquer.

— Je crois qu'il est temps, dit Dot d'une voix qui manquait de conviction.

— Oui.

Elles se tenaient dans le vestibule avec les jumelles. Aucun bruit ne leur parvenait de l'étage. Lydia saisit son sac et sa valise.

— Bon, eh bien…

Tabitha fondit en larmes.

— Non, s'il te plaît, Lydia, t'en va pas. T'es pas obligée de partir.

Nous, on veut que tu restes avec nous.

Lydia reposa ses affaires et enlaça les deux fillettes.

— Je vous écrirai, c'est promis. Et vous pourrez m'écrire aussi, je vous ai donné mon adresse. Envoyez-moi tout ce que vous voulez, d'accord ?

Clover renifla dans son coude et étala de la morve sur sa joue.

— C'est pas pareil. On veut pas que tu t'en ailles. Qui s'occupera de nous ?

— Votre maman. Voyons, les filles, vous le savez bien. Ne soyez pas bêtes.

Elle se reprocha aussitôt ses dernières paroles, car elle était certaine que Sara n'assumerait pas son rôle.

— Allez, on y va, dit Dot.

Elle prit les bagages et ouvrit les portes.

— Je vous enverrai de belles choses de Londres, très bientôt ! promit Lydia.

Avant de s'engager sur le chemin de la falaise, elle adressa un signe aux deux sœurs dont la silhouette se découpait à l'entrée du Reeve. Elles ne le lui rendirent pas.

Lydia passa trois nuits dans la maison bien animée de Dot au centre du village, sur un vieux canapé qui sentait le chien et les odeurs de cuisine. Même si Sheila l'avait accueillie avec beaucoup de gentillesse, elle trouva pénible d'être réveillée à l'aube par une ribambelle de marmots qui grimpaient sur elle et de devoir faire la queue pour utiliser les toilettes extérieures. Dot lui avait conseillé d'aller derrière les buissons, mais elle ne pouvait s'y résoudre.

Elle comptait rester jusqu'à la fête du solstice, puis elle rentrerait à Londres, dans l'appartement de Holborn Road, où les filles avaient sous-loué sa chambre. Son séjour au Reeve lui apparaissait déjà comme une sorte de rêve, quelque chose qu'elle oublierait bien trop vite même si elle essayait de se raccrocher à ses souvenirs.

Elle pensait souvent à la femme qu'elle avait aperçue dans la maison. Elle regrettait également que Sara ait trouvé les ciseaux et elle espérait qu'Owen allait bien. Lydia ne croyait pas aux fées, comme Dot les avait appelées, ni aux fantômes. Elle savait cependant ce qu'elle avait vu, et les filles aussi, et elle savait qu'elle avait suivi Philip jusqu'à l'étang ce soir-là. Elle vivait avec ces contradictions sans

jamais essayer de les cerner. Ce n'était pas parce que certaines choses étaient impossibles qu'elles n'étaient pas réelles.

Dot lui décrivait l'état de la maison et lui donnait des nouvelles des enfants quand elle rentrait chaque soir.

— C'est bizarre, j'ai à peine vu Sara. Les filles sont terrées dans la chambre de Tabitha, elles ont fait de drôles de dessins sur les murs, des espèces de petits visages un peu effrayants. Elles ont prétendu que ce n'étaient pas elles, mais qui ça pourrait être d'autre ?

» La plupart du temps, Sara garde Owen avec elle. Il pleure sans arrêt, je l'entends. Des fois, elle sort pour aller aux WC, mais elle ne dit pas grand-chose. Ça me rappelle comment elle était avant l'enterrement. Et je fais de mon mieux, mais la maison est sale.

Sheila tendit une tasse de thé à Dot et à Lydia.

— Je suis navrée, dit cette dernière. J'ai l'impression que tout est ma faute.

Son amie haussa les épaules.

— T'y es pour rien, Lids.

— Si elle n'avait pas trouvé ces ciseaux…

Dot leva une main.

— À mon avis, ça n'aurait rien changé. Elle aurait utilisé un autre argument. Elle voulait que tu partes, parce qu'elle te rend responsable de ce qui est arrivé à Philip.

Sheila s'essuya les mains sur un torchon et donna un petit coup de coude à Dot.

— Mets la table, s'il te plaît. Tu sais, Lydia, les gens réagissent parfois de façon étrange quand ils ont du chagrin. Surtout les femmes. La perte d'un enfant, on ne s'en remet jamais.

Elle secoua la tête.

— Je suis bien placée pour le savoir. Ça vous embrouille les idées.

Dot posa sur la table une poignée de couteaux à manche d'os.

— D'accord, maman, mais toi au moins, tu ne nous as pas chassés de la maison.

— Je dis seulement qu'il faut lui laisser du temps. Elle finira par se ressaisir. Elle ne s'en sortira pas toute seule avec les enfants, et elle aura vite besoin d'aide. Reste ici autant que tu veux, Lydia, elle ne va pas tarder à te supplier de revenir.

Lydia sourit, mais elle n'en croyait pas un mot. Elle ne se souvenait que trop bien des traits de Sara convulsés par la fureur, de la violence

avec laquelle elle avait jeté les ciseaux dans l'escalier. Du mépris dans sa voix. Non, Sara ne changerait pas d'avis. Et elle n'était pas du genre à supplier.

Le temps était chaud et venteux en ce jour du solstice d'été. Lydia devait repartir pour Londres le lendemain, ce qui lui paraissait inconcevable. Après des mois passés dans le Dorset, la notion même de ville lui semblait complètement abstraite.

— La fête, elle a lieu tous les ans, c'est ça ? demanda-t-elle à Dot.

Elle était assise à la cuisine devant une tasse de très mauvais café. Plusieurs enfants turbulents, qui avaient déjà renversé des cornflakes et du lait sur la table, se battaient comme des chiffonniers pour un bol en porcelaine rempli de fraises.

— Oui, répondit Dot. Je ne sais pas trop de quand elle date. De l'époque des Saxons, peut-être, ou des Français. Quoi qu'il en soit, ça fait longtemps qu'elle existe.

Sheila assena une petite claque à l'arrière du crâne d'un des enfants, mais son geste n'était pas dénué de tendresse.

Lydia haussa les sourcils.

— Ah oui ? C'est intéressant.

— Nous sommes très respectueux des traditions, dans le coin, déclara Sheila. Des vieilles coutumes, de nos aînés… Il ne faut jamais oublier quelle est notre place dans ce monde : la terre n'est à personne, nous ne faisons que l'emprunter. Et nous devons remercier les esprits qui nous protègent…

Elle joignit les mains d'un air solennel.

— Franchement, maman, j'ai l'impression d'entendre une folle ! s'esclaffa Dot.

Sa mère lui pinça le bras. Dot portait ce jour-là une robe d'étamine presque transparente qui découvrait ses bras bronzés et parsemés de taches de rousseur.

— Et qu'est-ce que pense Lee de te voir habillée comme ça ?

Dot s'humecta les lèvres et fit une moue exagérée.

Le village avait attiré une foule d'habitants de la région et de touristes venus de Poole et de Lulworth. Des affiches peintes à la main flottaient au vent, accrochées aux lampadaires et aux poteaux téléphoniques avec de la ficelle verte. Elles montraient un soleil levant

jaune derrière une rivière bleue et, sous le dessin, quelqu'un avait inscrit au marqueur noir l'heure du défilé ainsi que les mots : « POUR TOUTE LA FAMILLE, AMENEZ LES ENFANTS ». L'absence de point d'exclamation à la fin donnait à la phrase une résonance vaguement sinistre.

Lydia vit Dot distribuer des pièces de monnaie à ses nombreux frères et sœurs, qui s'éparpillèrent aussitôt.

— J'ai dit à ces petits monstres de s'acheter autant de bonbons qu'ils voulaient, déclara-t-elle avec tendresse en les regardant s'éloigner.

— Au fait, merci.

— De quoi, Lids ? De t'avoir payé une glace ? Ne t'inquiète pas, tu pourras toujours m'offrir une pinte plus tard.

— Non, de m'avoir accueillie, rectifia Lydia. C'est gentil aussi de la part de ta mère. Je ne sais pas où je serais allée…

— Ah, ce n'est rien. Maman a toujours eu un faible pour les chiens errants.

— Sérieux, je ne connais personne d'autre ici. J'aurais été bien embêtée.

Dot resserra la ceinture de son ample robe.

— Je suis contente d'avoir pu t'aider, Lids. Les choses ont vraiment mal tourné, là-haut.

Elles s'assirent sur un muret devant la poste et contemplèrent la foule. Des hommes promenaient des chiens attachés au bout d'une ficelle, des femmes déambulaient en longues jupes colorées, traînant dans leur sillage des enfants torse nu. Le village grouillait de hippies qui garaient leurs vieux Combi dans la baie et râlaient quand la police essayait de les déloger.

— Je suis contente que tu continues à travailler au Reeve, déclara Lydia. Au moins, il y a quelqu'un pour garder un œil sur les enfants. Mais, dis-moi franchement, comment va Sara ?

Elle essuya les gouttes de crème glacée tombées sur son avant-bras et grimaça en tirant sur les poils qu'elles avaient collés.

Avant de répondre, Dot termina son cône.

— Pas fort. Elle est… bizarre. Comme je te l'ai dit, je ne l'ai vue qu'une fois. Elle m'a demandé de lui laisser son repas devant la porte, ce que j'ai fait. C'est le seul échange qu'on a eu. Hier, les filles ont voulu savoir si je pouvais les emmener à la plage, et elle a refusé,

évidemment. Elles lui ont aussi parlé de tout ça, ajouta-t-elle en montrant la foule, mais elle a dit que ça ne lui paraissait pas « hygiénique ». Un comble, quand on voit l'état de sa maison… De mon côté, j'essaie de préparer des repas nourrissants pour les filles. Elles ne mentionnent jamais Philip, mais elles me posent des tas de questions sur toi. Je leur ai expliqué que tu étais en vacances chez moi et que tu devais repartir pour Londres demain.

Lydia imagina les jumelles courant dans une maison silencieuse, montant et descendant l'escalier couvert d'une fine pellicule de poussière, ouvrant un frigo vide. Se laissant tomber, épuisées, sur des lits qui n'avaient pas été refaits, enfilant des pantalons troués aux genoux… Des petites princesses obligées de se débrouiller par elles-mêmes dans un château où personne ne viendrait les sauver.

L'après-midi s'étira en longueur et céda la place au crépuscule. Lydia et Dot, grisées par le cidre tiède, déambulaient de stand en stand en compagnie de Lee. Celui-ci, qui tenait Dot par la main, offrit à Lydia un sandwich au porc au stand du rôtisseur. Elle considéra la tête du cochon embroché, aveugle, colorée par le feu en brun caramel et noir suie.

Puis Dot se fraya un passage à travers la foule afin de trouver une bonne place d'où regarder le défilé. C'était le clou de la fête, apparemment, mais Lydia ne parvenait pas à s'y intéresser. Son esprit était retourné au Reeve et errait dans les étages à la recherche des enfants.

Une petite main chaude et poisseuse se glissa soudain dans la sienne.

— Lydia ?

Elle baissa les yeux. Les jumelles étaient là, à côté d'elle, comme si elles avaient répondu à son appel silencieux.

— Oh, fit Dot, qui prit Clover par la main.

Lee la dévisagea d'un air perplexe.

— On voulait te voir, Lydia, déclara Tabitha en souriant.

— Comment êtes-vous venues ? Où est votre maman ?

Les jumelles haussèrent les épaules avec un bel ensemble.

— On sait pas où elle est. On a marché.

— Dot nous a dit qu'il y avait une fête, dit Tabitha en regardant tout autour d'elle.

Clover hocha la tête.

— C'est pour ça qu'on voulait venir.

Lydia la prit par les épaules.

— Où est votre maman ? Elle sait que vous êtes là ?

— Elle dort. On l'a vue hier, mais pas aujourd'hui.

Lydia et Dot échangèrent un coup d'œil inquiet.

— Merde.

— Comme tu dis, répliqua Lydia. Écoute, il faut que je monte au Reeve. Tu peux surveiller les filles ?

— Bien sûr.

Lydia remit à Dot un billet d'une livre.

— Ça devrait suffire. Achète-leur quelque chose à manger, d'accord ? Je reviendrai le plus vite possible.

Le soleil s'enfonçait dans la mer quand Lydia s'engagea sur la route qui menait au pied de la falaise. Les bruits de la fête s'atténuèrent à mesure qu'elle s'éloignait. Puis la nuit tomba, et elle crut distinguer au loin le son aigu et vibrant des cors de chasse.

Il n'y avait personne sur la chaussée bordée d'ail des ours et de hautes valérianes roses agitées par la brise. Sur le sentier tout aussi désert, elle entendit les vagues rouler mollement sur la grève, alanguies par la chaleur qui n'avait pas diminué.

Elle avait l'impression que son souffle résonnait fort dans l'air immobile.

De longues ombres couleur de bruyère s'étirèrent devant elle lorsqu'elle atteignit le Reeve. Les jumelles avaient laissé ouvertes les portes d'entrée, constata-t-elle. Les grappes de glycine pendaient devant la fenêtre du grand salon. Le corps brisé d'une pie gisait par terre, à moitié caché par les feuilles qui étaient tombées sur le gravier.

— Sara ?

Silence. Elle s'aperçut alors que toutes les fenêtres étaient ouvertes aussi, comme si une tornade avait traversé la maison et que personne ne s'en était aperçu, parce que tout le monde était parti.

À l'intérieur, Lydia écarquilla les yeux de surprise. La grande coupole de verre était obscurcie par un fouillis de végétation qui s'était également lancé à l'assaut de l'escalier, des rampes, des murs du vestibule et des plafonds. Des tiges s'enroulaient autour des encadrements de porte et serpentaient sur le dallage noir et blanc. Lydia les suivit jusqu'au petit salon, qu'elle découvrit envahi par le gui. Les baies blanches disséminées sur le sol éclatèrent sous ses

chaussures.

Des boules de feuilles et de baies s'accrochaient au manteau de la cheminée et émergeaient même de sous le canapé, dont l'un des coussins était barré par une grande traînée de chocolat. Lydia remarqua un petit tas de sable contre le mur sous la fenêtre.

Le lierre et le gui étaient aussi partout dans la cuisine, formant des guirlandes au-dessus de la cuisinière, s'entortillant autour des robinets en laiton de l'évier. Lydia n'aurait su dire d'où ils provenaient, tant l'enchevêtrement de plantes était épais. La pièce elle-même était dans un triste état. Des mouches voltigeaient au-dessus d'un reste de sandwich au jambon abandonné sur la table. Le pain, tout ramolli, avait été coupé grossièrement – par les jumelles, à l'évidence. Des pelures d'orange traînaient par terre et une bouteille de lait à moitié vide était posée sur le plan de travail. L'odeur qui s'en échappait était infecte. Lydia la vida dans l'évier.

Elle arracha une branche qui bloquait la porte de l'orangerie et la laissa tomber sur le sol.

— Il y a quelqu'un ?

Elle tendit l'oreille, guettant les pleurs du bébé. Rien.

Le jardin semblait plus vaste que jamais sous la lune qui se levait. Lydia vit les sandales de Sara abandonnées sur la terrasse. Le sureau oscillait sous la brise et bruissait contre le mur de brique. Une bouteille de vin était tombée au bord du dallage. Une colonne de fourmis sortait du goulot.

— Sara ? C'est moi, Lydia ! Tout va bien ?

Le cri d'Owen, venu de la fenêtre ouverte de la chambre, la fit se retourner. Au même moment, elle remarqua des vêtements disséminés sur la pelouse en direction de l'étang : un pantalon, un gilet ou un chemisier, une culotte déchirée… Owen, en haut de la maison, se mit à hurler.

Lydia suivit la piste indiquée par les habits. Une autre bouteille vide, bleue celle-ci, traînait sur l'herbe jaunie. Du gin.

— Sara !

Arrivée au bord de l'étang, là même où elle avait pleuré quelques nuits plus tôt, elle découvrit un endroit où les hautes herbes étaient aplaties ou brisées, comme si un chien avait tourné en rond sur place avant de se coucher. Ou comme si une personne y avait été attirée par une présence qu'elle avait cherchée sans la trouver.

Les lueurs de la lune éclairaient le jardin, donnaient des reflets argentés aux chênes. La silhouette de l'araucaria, plus sombre que la nuit, se découpait sur le ciel. Le doux clapotis de l'eau aux pieds de Lydia évoquait une petite musique séductrice. Quelques feuilles dérivaient à la surface, jaune doré sur un fond noir soyeux. *Feuilles mortes*, songea Lydia.

Au milieu de l'étang, le corps nu de Sara, poussé presque imperceptiblement par la brise, se cognait contre le chérubin de pierre. Elle était à plat ventre et sa longue chevelure se déployait autour d'elle. *Un magnifique ruban de cheveux bruns se détachant sur une robe en velours vert chartreuse*.

Un sac en papier détrempé, sur lequel était agrafé un papier rose, flottait à côté d'elle. Lydia imagina les pages de *Paddington* sombrant dans les profondeurs vertes et racontant leur histoire pour l'éternité.

Un mouvement attira soudain son attention sur la rive opposée. À l'endroit où les fleurs des champs poussaient haut et où les grenouilles se rassemblaient, elle vit d'abord un pied pâle émerger de la végétation, puis deux jambes fuselées, enveloppées d'une étoffe blanche. La femme entra dans l'eau d'un pas déterminé. Sa tête et sa figure étaient recouvertes d'un voile couleur de nuage d'été qui, une fois mouillé, s'assombrit rapidement. À travers l'étoffe, Lydia distingua les contours d'un visage, des orbites vides et une bouche ouverte. La femme, à présent immergée jusqu'au cou, avançait toujours, laissant ses mains traîner derrière elle comme un sillage. Puis l'eau s'engouffra dans sa bouche caverneuse et, au moment où elle atteignait le corps de Sara, se referma au-dessus d'elle, faisant de l'étang son tombeau.

28
2018

Toute histoire est une histoire de fantômes. Toutes les maisons sont hantées. Chacun de nous est aussi le spectre qui assiste à son propre festin, l'ombre attachée à ses propres pas.

On se plaît à croire que toute vie est nouvelle, mais la vérité, Orla le savait, c'est que chacune a déjà été vécue. On ne laisse rien d'autre derrière soi que soi-même.

Elle considéra la maison, son mari, ses enfants. Cette existence qu'elle avait menée comme le voulaient les autres, ou même comme le voulait une version différente d'elle-même. Une personne diminuée, qui aspirait à moins, en faisait moins et se contentait de moins, pour elle autant que pour autrui.

Dans ce monde d'une immensité à couper le souffle, nous nous fabriquons tant de cages…

Les lacérations dans les toiles s'agrandissaient, bordées de traces de sang séché ou frais. Orla cherchait à savoir ce qu'il y avait derrière, ce qui se cachait en elles, et de temps à autre elle posait ses doigts ensanglantés sur sa cuisse puis approchait la pierre percée de son œil droit pour observer les peintures à travers le trou. Mais elles ne lui parlaient pas. Parfois, elle contemplait ainsi le mur ou le jardin. Elle avait aussi essayé de regarder avec l'œil gauche, sans plus de succès.

Il n'y avait personne pour lui demander pourquoi elle ne s'était pas couchée, ni pourquoi elle parcourait les couloirs, descendait l'escalier, ouvrait et fermait les portes du petit et du grand salon ou arpentait les parquets d'un pas de pénitent. Après avoir résisté pendant si

longtemps, elle autorisait enfin le Reeve à l'engloutir. Cela aurait-il changé quelque chose si elle avait compris plus tôt ce qu'il voulait ? Probablement pas. Et elle n'aurait peut-être jamais produit ces œuvres abstraites, les meilleures de sa carrière. La maison lui avait permis d'achever ses créations, puis lui avait réclamé son dû. Elle avait donné, elle allait reprendre.

Ses enfants lui manquaient – Bridie un peu, Sam beaucoup –, et Nick aussi, parce que c'était quelqu'un de normal, une présence familière – le dernier lien avec une vie que, dans l'ensemble, elle avait appréciée. Elle regretterait son odeur et la façon dont il haussait les sourcils quand il riait, comme si le monde lui réservait sans cesse des surprises.

Toby aussi lui manquait. Il avait veillé sur eux tous dans les moments où c'était important, mais elle n'avait pas su veiller sur lui en retour. Elle avait laissé la maison s'en prendre à lui, et cette pensée ne faisait qu'ajouter à son sentiment de culpabilité. Mais peut-être se remettrait-il, si elle expiait ses fautes…

Quand elle travaillait tard le soir, elle tendait l'oreille. Le Reeve et elle poursuivaient leur étrange conversation dans l'obscurité. Orla entendait toujours des pas dans les étages et des murmures dans le passage de la nursery, dont les portes s'ouvraient et se fermaient tout doucement. Elle les voyait de son lit mais cela ne lui faisait plus peur – plus vraiment. De temps à autre, lorsqu'elle était dans son atelier, elle percevait un bruit répétitif, inexplicable, comme si une bille de verre rebondissait sur les marches avant de rouler sur le dallage du vestibule. Elle n'en avait jamais trouvé, pourtant. Parfois aussi, des voix d'enfants lui parvenaient du rez-de-chaussée, et elle aimait penser qu'il s'agissait de Sam et de Bridie – une sorte de signal indistinct venu d'un lointain futur.

Le gui et le lierre s'épanouissaient partout, autour des balustrades et à travers les planchers. Quand Orla s'installait pour peindre, elle sentait les tiges chatouiller ses orteils nus, chercher à s'enrouler autour d'elle pour la lier encore plus à la maison.

Sur ses dernières œuvres, empilées dans l'atelier, elle avait collé des Post-it à l'intention d'Alice et de Claude. Elle ne les verrait pas accrochées, mais elle savait lesquelles mettre ensemble et lesquelles devaient rester isolées. Elle laisserait ainsi un témoignage de ce qui s'était passé entre ces murs, de ce qui lui était arrivé. Les toiles

montraient toutes les maisons qu'avait été le Reeve et qu'il serait peut-être encore.

Alice l'appela deux jours après le départ de Nick.

— Je ne m'étais pas rendu compte que tu étais toute seule là-haut, Orla. Comment vas-tu ?

— Bien, très bien. Comme ça, je peux travailler. Ça me fait des vacances.

— Attends, tu travailles ou tu es en vacances ? demanda Alice d'une voix douce.

— Oh, moi je travaille, eux ils sont en vacances.

— Ah, d'accord. Et tu as peint beaucoup de tableaux ? Il ne faudrait pas te surmener…

Orla sourit.

— En fait, je n'ai pas l'impression de travailler, mais plutôt de découvrir quelque chose.

— Ah oui ? C'est formidable.

— Tous les trous.

— Pardon ?

— Tu savais qu'il y avait des trous partout ? Et que, parfois, ils nous révélaient des choses qu'on n'était pas censé voir ?

Alice éclata de rire, mais Orla perçut de l'inquiétude dans sa voix quand elle dit :

— Tu ne parles pas de la maison, quand même…

— Bien sûr que si. C'est le plus grand de tous les trous. C'est pour ça que je la peins.

— D'accord. Et si je montais prendre un café, qu'en dis-tu ? J'apporterai des gâteaux.

— Avec plaisir. Celui au citron, tiens.

Orla se rappelait encore le jour de sa rencontre avec Claude et l'énorme part de gâteau qu'il avait offerte à Sam.

— Vendredi, ce serait bon pour toi ? proposa-t-elle.

On est censé partager une part de soi – chagrins, victoires, pensées et réflexions – avec les êtres qu'on a choisi d'aimer, mais Orla s'était habituée depuis longtemps à la solitude et y trouvait son compte. Même avec son mari, elle avait conservé une certaine distance qui le frustrait autant qu'elle le charmait, peut-être parce qu'il la soupçonnait de le faire délibérément. En réalité, comme Orla ne savait jamais si les autres souhaitaient l'entendre prendre la parole, elle se

sentait plus à l'aise dans le silence.

Ce qu'ils attendaient d'elle, lui semblait-il, se réduisait à des tâches spécifiques et presque impersonnelles : élever les enfants, entretenir la maison, accepter stoïquement les conditions de vie imposées par Nick. Elle s'était parfois dit qu'elle pourrait être remplacée par n'importe qui, n'importe quelle autre femme, et que personne ne s'apercevrait de rien du moment que les enfants avaient à manger, que les draps étaient changés et les déclarations d'impôts remplies. Comme si son amour se mesurait à l'aune du travail accompli et qu'il était interchangeable avec celui de quelqu'un d'autre. Elle s'en réjouissait désormais, se félicitait d'avoir passé sa vie à pratiquer l'art de se mettre discrètement à l'écart, de sorte que ses proches commençaient par ne pas le remarquer, avant de finir par se demander si elle ne les avait pas abandonnés. Mais, pour elle, la liberté et l'abandon revenaient à peu près au même. Par conséquent, elle s'était libérée des liens de l'affection et s'était laissée dériver jusqu'à ne plus les voir.

La pierre percée, inutile, restait posée sur la table à tréteaux. Elle ne lui avait jamais révélé ce qu'elle avait besoin de voir. Un matin, elle disparut, mais Orla ne s'en aperçut même pas.

Cette nuit-là, elle ne se coucha pas. Elle se méfiait du sommeil, qui risquait de la distraire de son objectif. Elle avait trop peur de se réveiller en ayant changé d'avis et de défaire tout le travail accompli jusque-là. Alors elle arpenta la maison et gratta interminablement ses toiles en s'étonnant de ne pas ressentir la fatigue.

Elle quitta la maison à l'aube, pour la dernière fois. Elle n'avait pas mis de chaussures, elle n'en avait pas besoin, et ne portait que son short et le t-shirt de la veille.

Des guirlandes de lierre et de gui pendaient devant les portes d'entrée. Elle écarta le rideau végétal pour sortir, écrasant dans ses mains des baies qui libérèrent leur jus. Elle le trouva amer quand elle le lécha sur ses doigts. Il y avait des lianes partout à présent, même sur son lit. Les poutres craquaient sous leur poids, les fenêtres étaient obscurcies par une masse de feuillage qui tamisait la lumière du jour et donnait à la peau d'Orla une teinte verdâtre, comme si elle était sous l'eau.

Elle laissa les portes grandes ouvertes. Elle voulait que Nick et les enfants se sentent bienvenus quand ils reviendraient – et quoi de plus

accueillant qu'une porte ouverte ?

De hautes touffes d'oyat et de cerfeuil sauvage bordaient le chemin de la falaise, répandant leur parfum sous un soleil déjà chaud. Les fleurs rose vif de l'armérie maritime frissonnaient sous la brise et un tapis blanc de silènes en fleur attirait les syrphes. Deux ou trois guêpes bourdonnaient près de son visage.

Des coquilles d'escargot vides craquaient sous ses pieds. Orla songea au bocal dans la chambre de Sam, rempli de coquillages couverts de sable qui verdissaient au fond du récipient. Elle en ramassa un pour son fils, le glissa dans sa poche, le reprit et le laissa tomber sur le sentier. Elle repoussa ses cheveux derrière ses oreilles, puis mit une main en visière pour regarder en direction du large. La journée serait belle, l'horizon était dégagé.

De si bonne heure, il n'y avait que quelques silhouettes sur la plage. Quand elle l'atteignit, elle s'y retrouva pratiquement seule. Elle se représenta Alice et Claude dans leur cuisine, en peignoir, encore mal réveillés, bâillant et échangeant des propos ensommeillés pleins de tendresse.

Elle irait à la rencontre de la mer, la laisserait la prendre puis retournerait dans la maison. Elle serait là quand son mari et ses enfants reviendraient, et elle ne s'en irait plus jamais. Elle resterait avec eux pour l'éternité.

À quoi ressemblerait alors cette vie parallèle ? Quand elle serait près d'eux, présente mais invisible ? Cela s'apparenterait peut-être aux rêves qu'elle faisait depuis leur arrivée : une existence au ralenti, en apesanteur dans sa propre dimension temporelle comme dans un monde aquatique lui renvoyant une image déformée de la réalité.

Elle entra dans l'eau, tiède au début mais rapidement plus fraîche. Elle imagina qu'elle était une pomme en pleine mer, emportée par les vagues, incapable de changer de cap mais étrangement insubmersible. Elle flotterait, ballottée à la surface, jusqu'à tomber en pourriture.

Les vagues lui léchèrent les genoux.

Au début, Orla le savait, le Reeve les voulait tous. Il les avait observés, s'était dévoilé et lui avait montré l'avenir, le cycle auquel ils étaient tous soumis. *Mais il devra se contenter de moi*, pensa Orla. Elle irait à lui de son plein gré.

Immergée jusqu'au cou, elle contracta ses muscles pour résister au courant, les yeux fixés sur la surface transformée en mercure liquide

par la lumière du soleil. L'océan souleva ses cheveux. Elle entendit quelqu'un crier sur la grève, quelqu'un dont la voix lui rappela celle de Toby, sauf que c'était impossible. Elle distingua ensuite des éclaboussures, un bruit de course dans l'eau. Quelqu'un venait la chercher, mais elle ne voulait pas d'aide, elle n'avait pas besoin d'être secourue. N'était-elle pas en train d'assurer elle-même son salut ? La voix s'éleva de nouveau, plus proche cette fois. Orla ne se retourna pas.

Elle regarda sa peau argentée sous les vagues et se réjouit brièvement d'être aussi sûre de sa décision. Sûre de sa délivrance. Mon Dieu, est-ce vraiment une vie que de venir au monde déjà courbé sous le fardeau de l'existence ? D'être tiré tout vagissant vers la lumière pour endurer les exigences de « Je suis » – une pulsation sans fin. L'enfant criera plus tard : « Je n'ai pas demandé à naître ! » Et toi, pauvre idiote aimante aux seins gorgés de lait, tu ne trouveras rien à lui répondre, parce qu'il aura raison. Tu l'as condamné à inspirer et à expirer, encore et encore, à affronter tous ces jours où le simple fait de respirer est une épreuve qu'on ne devrait imposer à personne.

Je vous ai transmis mon fardeau, songea Orla, le cœur serré.

Une main, blanche sous l'eau verte, l'attrapa par les cheveux.

Arrivée

29
2023

Paul posa les bagages sur le dallage noir et blanc du vestibule.

— Chaque fois qu'on arrive ici, ça me fait toujours autant d'effet.

Jenny éclata de rire.

— C'est seulement la troisième fois qu'on met les pieds dans cette maison, Paul. À t'entendre, on pourrait croire qu'on y vient depuis des années.

— Pourtant, elle a quelque chose de familier, tu ne trouves pas ?

Les mains sur les hanches, il pencha la tête en arrière pour contempler la coupole de verre.

— Tu l'as dit toi-même pendant la première visite : on s'y sent déjà chez nous.

— Je sais, répliqua Jenny. C'est bizarre, hein ?

Elle se frotta les bras. Il faisait trop chaud sous le dôme illuminé par le soleil estival. Le sable charrié par le vent avait formé de petits tas au bas des portes d'entrée.

— C'est comme si je la connaissais, ajouta-t-elle.

Dehors, les déménageurs avaient vidé la moitié du contenu de deux camions sur le gravier clairsemé de l'allée. Un jeune homme noueux, chargé de caisses en plastique remplies d'ustensiles de cuisine, entra à son tour dans le vestibule et voulut passer entre Jenny et son mari.

— Désolée, dit-elle en reculant dans l'ombre.

Paul se frotta le menton.

— Sadie dort encore ? demanda-t-il.

— Oui, sur la banquette arrière. J'ai ouvert toutes les vitres.

Les mains crispées sur son lapin en peluche, la fillette n'avait pas arrêté de sangloter depuis leur départ de Reading. Jenny avait eu beau

tenter de lui changer les idées en lui montrant le paysage, il n'y avait rien eu à faire. Sadie avait pleuré quand toutes les affaires de sa chambre rose avaient été mises dans des cartons, quand sa mère avait apporté des biscuits recouverts d'un glaçage à la dernière réunion des jeannettes et quand elle lui avait bouclé sa ceinture de sécurité à l'arrière de la voiture avant de partir pour le Dorset. D'une sensibilité à fleur de peau, elle versait des larmes pour un rien : un ver de terre desséché sur le trottoir, la dernière tranche de pain de mie dans le paquet (« Elle est toute seule, maman. Elle a perdu toutes ses copines »), un pull devenu trop petit qui était relégué dans le sac destiné aux bonnes œuvres. Jenny s'inquiétait pour sa fille, qui prenait les choses trop à cœur et aimait le monde entier.

Au départ, leur installation à Reading ne devait être qu'une brève étape dans leur vie de couple, mais la hausse des prix de l'immobilier et un licenciement économique les avaient obligés à rester plus longtemps que prévu dans ce petit pavillon mitoyen qu'ils étaient impatients de quitter. La naissance de Sadie avait encore ajouté à leur frustration : ils n'en pouvaient plus de vivre dans des pièces exiguës, encombrées de jouets en plastique et de linge mis à sécher sur des étendoirs métalliques.

Alors, quand Paul avait perdu ses parents âgés et que Jenny était de nouveau tombée enceinte, ils avaient décidé d'utiliser l'héritage pour accéder à l'existence dont ils avaient toujours rêvé. Ils avaient tout juste de quoi verser le dépôt de garantie pour le Reeve, mais ils avaient pu obtenir un prêt lorsque Paul avait accepté un travail supplémentaire de consultant à distance pour une société éloignée. Une partie de leurs économies restantes servirait à faire installer la fibre. Il faudrait tirer des câbles jusqu'à la maison, et Jenny avait gémi en découvrant le devis de British Telecom.

Mais les sacrifices, le budget serré, les articles de marque de distributeur achetés au supermarché, ça en valait la peine. Ce serait une bonne chose pour Sadie, qui grandirait près de la mer et pourrait profiter des grands espaces. Une bonne chose aussi pour le bébé qui allait bientôt naître et n'entendrait jamais ses parents se disputer à mi-voix dans une chambre sombre. Et une bonne chose pour leur couple, se disait Jenny.

Elle appuya ses mains sur ses reins et s'étira.

— Tu as mal au dos ? demanda Paul, l'air compatissant.

— Mmm. Je suis tellement grosse que j'ai du mal à trouver une position confortable.

Elle se pencha pour soulever son sac de voyage.

— Attends, je vais le faire.

Paul saisit le sac, prit sa femme par la main et l'entraîna dans l'escalier monumental jusqu'à la suite parentale au premier étage. Leur cadre de lit démonté était appuyé contre le mur du fond. Les différentes parties, empilées au hasard, évoquaient les ossements d'un squelette en bois.

Jenny les montra à son mari.

— Allez, au boulot ! Remonte vite ce lit pour que je puisse faire un petit somme.

Paul éclata de rire et lui pressa la main.

— Toujours contente d'être venue ici ?

— Ravie, même.

Elle sourit à son mari, tandis que son cœur se gonflait d'allégresse. Cette magnifique maison, rien que pour elle, dont elle pourrait faire ce qu'elle voulait… Le paradis.

— Je vais chercher Sadie, dit-il. Je ne veux pas qu'elle dorme trop longtemps.

Quand il se dirigea vers l'escalier, Jenny vit le soleil éclairer la tonsure naissante au sommet de son crâne.

La longue étendue d'herbe dans le jardin derrière la maison avait jauni après des semaines où il n'avait pratiquement pas plu. Jenny s'approcha de la rangée de fenêtres côté nord. Il faudrait les remplacer, songea-t-elle. Le bois des encadrements avait pourri et il n'y avait que du simple vitrage.

L'agent immobilier les avait avertis qu'il fallait prévoir des travaux, mais ça ne les dérangeait pas. Pendant leur première visite, Paul s'était promené de pièce en pièce en dressant une liste détaillée de tout ce qu'il serait nécessaire de réparer ou de moderniser. Plus tard, attablés tous les deux devant un curry d'agneau acheté chez le traiteur, ils avaient établi des priorités.

— Il suffit de prendre les choses en main, avait déclaré Paul. De procéder point par point, avec ordre et méthode.

Il avait laissé courir son doigt sur le tableau Excel affiché sur son écran.

— On croirait que tu parles d'un cheval ou d'un chien, avait

répliqué Jenny.

Elle avait éclaté de rire et renversé du yaourt sur son ventre rond.

Les précédents propriétaires avaient bien engagé la rénovation, mais ils avaient vendu avant d'avoir fini. D'après l'agent immobilier, la maison était en meilleur état que la dernière fois où elle avait été mise sur le marché. Il avait cependant reconnu que le plus gros restait à faire.

Jenny aimait tout particulièrement la nursery adjacente à la chambre parentale. La porte communicante semblait coincée, ou verrouillée, mais Paul pourrait certainement arranger ça : il n'aurait sans doute qu'à changer la serrure. L'idée d'avoir une pièce réservée au bébé lui semblait tellement séduisante… Sadie avait dormi dans leur chambre la première année et leur avait fait vivre des nuits infernales. Paul, qui avait grandi dans le confort, s'amusait du regard émerveillé que sa femme portait sur tout cet espace. Et Jenny, qui elle avait passé sa jeunesse dans un minuscule pavillon mitoyen à Leeds, n'avait pas trop aimé son expression condescendante quand elle avait déclaré que la pièce était suffisamment grande pour accueillir un fauteuil avec repose-pieds – une chose dont elle avait toujours rêvé.

Éperdue de gratitude envers le destin qui les avait guidés jusqu'à cette maison, elle se pencha pour mieux admirer le jardin et humer le parfum des lavandes qui montait jusqu'à elle. Elle espérait ne jamais cesser d'apprécier la chance qu'elle avait de vivre ici, ne jamais considérer, comme le faisait Paul, que c'était un dû. Elle appuya son ventre sur le rebord, ferma les yeux et offrit son visage à la caresse du soleil. Le bruit des vagues au loin, régulier et tentateur, était si merveilleux… Peut-être emmènerait-elle Sadie à la plage plus tard, pour lui changer les idées. La pauvre avait dû laisser tous ses amis à Reading. Mais elle n'avait que 6 ans, sa tristesse disparaîtrait vite. Bientôt, elle oublierait ses anciens camarades et sa chambre rose, et en viendrait à aimer cette propriété autant que sa mère l'aimait déjà.

Elle balaya du regard l'étendue de pelouse trop haute, les magnifiques chênes avec leurs boules de gui, les sureaux délicats qui poussaient tout le long des hauts murs de brique. Près des arbres, à l'ombre d'un araucaria, il y avait une zone où la terre avait été retournée et aplatie. L'agent immobilier avait fait une allusion aux travaux entrepris par les anciens propriétaires pour retrouver l'étang

d'origine, qu'ils n'avaient pas terminés avant de partir. Le périmètre abandonné, envahi par des pissenlits, était délimité par une ficelle d'un orange passé. Jenny songea que ce serait une bonne idée de recréer une pièce d'eau.

De fines achillées et d'épaisses touffes d'éleusine avaient poussé autour des piquets, qu'elles dissimulaient presque.

Soudain, elle distingua un mouvement dans les hautes herbes. Elles oscillaient comme si une main les avait écartées. Jenny aperçut l'arrondi d'une épaule bronzée, un pan de tissu clair – un chemisier ? Une robe ? En se penchant davantage, elle distingua une chevelure mouillée qui brillait au soleil, mais ne put discerner sa couleur. La silhouette était trop loin.

— Maman ! l'appela Sadie. J'ai faim. Je veux du jus d'orange. Je peux dormir avec vous, ce soir ?

Jenny se retourna et la serra dans ses bras, humant l'odeur de sa peau chaude qui sentait bon l'air iodé. Quand elle regarda de nouveau dehors, elle ne vit que le jardin écrasé de chaleur. La végétation était immobile. Il n'y avait pas de femme. Juste elle, sa fille, son enfant à naître et la maison.

Elle ferma la fenêtre et quitta la chambre. Le bruit de ses pas dans l'escalier décrut peu à peu tandis que résonnaient les voix des déménageurs à l'extérieur, portées par la brise. Dans la chambre silencieuse, chauffée par le soleil, la porte donnant sur le passage de la nursery s'ouvrit tout doucement puis, au bout d'un moment, se referma.

Note de l'autrice

En juin 2014, je suis partie en vacances dans le Dorset avec mon amie Carolyn. Nous avions l'intention de randonner sur une partie du Dorset Coast Path et de nous régaler de crabe en chemin, et je suis heureuse de vous annoncer que nous avons atteint ces deux objectifs. Nous avions quitté Lulworth Cove pour nous diriger vers Weymouth, et nous venions de crapahuter dans les collines, quand nous sommes passées devant une vieille maison isolée, située au sommet d'une falaise et bordée par un chemin sablonneux. Il n'y avait apparemment rien d'autre sur des kilomètres à la ronde, seulement cette maison aux fenêtres condamnées par des planches, avec un jardin entouré de hauts murs. Toute de brique et d'ardoise, elle rappelait l'architecture victorienne et paraissait en bon état – à part ces fenêtres condamnées, sans doute pour les protéger des intempéries compte tenu de sa situation en hauteur. J'ai trouvé triste, et aussi glaçant, de voir une telle demeure, majestueuse et solitaire, abandonnée dans cet endroit reculé et exposé aux quatre vents. J'en suis tombée amoureuse sur-le-champ et j'ai d'emblée commencé à écrire ce livre dans ma tête, même s'il m'a fallu un bon moment ensuite pour coucher les mots sur le papier.

Le Reeve n'est pas tout à fait cette maison, j'ai pris quelques libertés avec la réalité, mais il lui ressemble beaucoup. Je me rappelle m'être sentie seule là-haut, un peu effrayée aussi et totalement sous le charme de la vue, des falaises et de la mer, et de la situation de cette bâtisse austère qui bravait les éléments. J'espère avoir su rendre ces impressions dans mon roman.

J'adresse toutes mes excuses aux habitants du Dorset et des environs pour les éventuelles omissions ou erreurs de ma part, géographiques et autres. Le village et la baie de cette histoire m'ont

été inspirés par Lulworth Cove, même si là encore j'ai pris quelques libertés.

Une dernière chose : le mot *reeve* est un vieux terme du Dorset qui signifie « s'effilocher, se défaire, se désintégrer ». À bon entendeur…

Remerciements

Tous mes remerciements :

À mon éditrice, Leonora Craig Cohen, pour avoir aimé ce roman et l'avoir façonné jusqu'à en donner sa plus belle version. Cette occasion de travailler avec une personne aux goûts aussi bizarres que les miens a été un grand plaisir. Merci de m'avoir tenu la main !

À tous ceux qui, chez Serpent's Tail, ont si bien su s'occuper de ce livre et de moi : Hannah Westland, Anna-Marie Fitzgerald, Emily Frisella, Georgina Difford, Ali Nadal, Linden Lawson et Mark Swan, qui a créé cette couverture aussi fabuleuse qu'inquiétante. Merci.

À mon agente, Hayley Steed, qui s'est mis en tête de trouver une toute nouvelle autrice il y a des années et a accepté de la représenter. Tu as toujours été une source d'encouragement, d'inspiration et de conseils avisés quand je m'égarais. Ta confiance en ma capacité à écrire et à en faire mon métier a changé ma vie. Quelle chance j'ai de t'avoir rencontrée !

À toute l'équipe de l'agence Madeleine Milburn, pour m'avoir soutenue et offert un début de carrière exceptionnel dans l'édition. Un merci tout particulier à Georgia McVeigh, qui a lu un premier jet de ce roman et m'en a fait un merveilleux retour.

À ces amis formidables qui ont lu les premières versions de ce texte et m'ont dit de continuer : Henry Cockburn, Rebecca Reddecliffe, Jessica Richardson, Charlotte King, Laura Buchan, Kathleen Sargeant, Emily Cockburn et Rachel Sené-Todd.

Aux amis qui n'ont jamais cessé de me soutenir lorsque ce livre a entamé son cheminement vers la publication et que j'étais de plus en plus perturbée, qui ont continué à me proposer remontants et dîners et qui se sont montrés compréhensifs quand j'annulais des engagements ou quand je ne participais pas aux réjouissances : Michael et Emma

Bailey, Abby et Liam O'Looney, Chris Wright, Aarish Pandiya, Megan Webb, Sophie et Brian O'Radcliffe, Damilola Odimayo, Amanda Mason et Harry Jenkins, Lisa Williams, Victoria Beadle, Della Wolfe et Sharon Ridge.

À Abi Strevens, sans qui ce livre n'aurait jamais pu être écrit.

À Fiona Whitehouse, qui m'a généreusement prodigué de bons conseils sur la façon dont les artistes gagnent leur vie, entre autres. Merci encore pour ta gentillesse.

À Caoimhe Ni Dhonaill, qui a lu le manuscrit avant tout le monde, m'a transmis ses notes détaillées et a bien failli ne pas le terminer tant elle était effrayée. Tu as été un excellent baromètre de la peur et une lectrice généreuse.

À Carolyn Ramsey, qui a un jour fait une randonnée avec moi dans le Dorset. Cette expédition m'a donné l'idée du roman et m'a permis de savourer de délicieux sandwichs au crabe. Merci.

À mon amie la plus chère, Heather S. Wright, que j'aime tant. Ma première éditrice, ma plus grande source d'amusement, la personne que j'appelle quand les idées (ou la motivation) s'épuisent et qui ne manque jamais de m'inspirer. La meilleure amie dont on puisse rêver, qui est bien plus qu'une mère poule.

Aux nombreux membres de ma famille, enthousiastes et toujours fiers, toujours là pour me soutenir : Mike, Chris, Jessie, Genevieve, James, Emily, Jamie, Sarah, Andy et Bonnie. Et à l'autre moitié : Helen, James, Jane, Simon et Doreen.

À ceux qui ne liront jamais ce roman et qui n'ont jamais sous-estimé le pouvoir revigorant d'un gin tonic : Bill McKellar, Harry et Valerie Cuming, Shirley et Phil Crabb.

Enfin, et surtout, à mon mari, Tim. Pour sa foi indéfectible en mes capacités, pour sa détermination sans faille à m'aider à réaliser mon rêve. Pour cette multitude de dîners apportés au bureau d'une femme qui était trop occupée pour lui dire merci (mais il sait qu'elle le pensait). Pour avoir été compréhensif lors des jours difficiles et avoir fêté avec moi les bons. Sans toi, ma vie telle que je la connais n'existerait pas. Sans toi, ce roman n'existerait pas. Pas plus que le suivant et celui d'après. Je te suis redevable et je t'aime.

DERNIÈRES PARUTIONS

Sarah Alderson
Week-end entre filles

M. J. Arlidge
Quand le chat n'est pas là…

Catherine Bardon
Une femme debout

Harold Cobert
Le Rouge et le Blanc

Frédéric Couderc
Hors d'atteinte

Claudia Cravens
L'Affranchie

Jonathan Dee
Sugar Street

Laura El Makki
Combien de lunes

Lou Eve
Sous les strates

Dominique Fouchard
La Foire aux fiancés

David Gibbins
L'Héritage d'Atlantis

Emilia Hart
La Maison aux sortilèges

Elin Hilderbrand
Un couple parfait

Victoria Hislop

La Statuette

Honorée Fanonne Jeffers
Les Chants d'amour de Wood Place

Rebecca Makkai
J'ai quelques questions à vous poser

Charlotte Mendelson
Accrochages

Lydia Millet
De l'espoir et autres créatures ailées

Grégory Nicolas
Mes sœurs, n'aimez pas les marins

Heather O'Neill
Perdre la tête

Daphne Palasi Andreades
Les Filles comme nous

Valérie Paturaud
La Cuisinière des Kennedy

Marie Pavlenko
Traverser les montagnes, et venir naître ici

Roland Perez
Ma mère, Dieu et Litzie

Alexis Schaitkin
Autre part

Catherine Shook
Les Magnolias de Myrtle Lane

Catherine Steadman
Jeux en famille

Emma Straub
Demain, même heure

Antje Rávik Strubel
Femme bleue

Akli Tadjer
De ruines et de gloire

Rosa Ventrella

Les Enfants de Haretz

Alice Winn

Les Ardents

Pour suivre l'actualité des Escales,
retrouvez nous sur www.lesescales.fr
et sur Facebook, Twitter et Instagram.